U d'/of OTTAWA
39003002198728

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Première Série

des

Souvenirs intimes

de la

Cour des Tuileries

DU MÊME AUTEUR

L'Outrage, roman.

Passion, roman.

Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norwège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

MADAME CARETTE

NÉE BOUVET

Première Série des Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries

VINGT-HUITIÈME ÉDITION

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1890

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires sur papi
de Hollande, numérotés à la presse (1 *à* 15).

DC
280.2
.C28
1890

SOUVENIRS INTIMES

DE LA

COUR DES TUILERIES

(1864-1870)

CHAPITRE PREMIER

Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Bretagne. — Arrivée à Brest. — Jeunes filles offrant des fleurs à l'Impératrice. — Fêtes populaires. — Un bal. — S. M. l'Impératrice Eugénie. — Suite du voyage. — Notre-Dame d'Auray. — Arrivée à Saint-Servan. — Bal à Saint-Malo. — Attentat d'Orsini. — Souvenirs du voyage en Bretagne.

Le 8 août 1858, à bord du vaisseau la *Bretagne*, l'Empereur et l'Impératrice quittaient Cherbourg par une mer splendide et faisaient voile pour Brest, avec une escadre pour escorte. La reine d'Angleterre était venue à Cherbourg rendre visite aux souverains de France et cette entrevue pacifique avait été entourée du plus imposant appareil.

L'escadre française, sous le commandement de l'amiral Romain Desfossés, se composait des vaisseaux : la *Bretagne*, portant le pavillon de l'amiral commandant Pothuau; l'*Arcole*, commandant Fabre de la Maurelle ; l'*Austerlitz*, commandant Bolle; l'*Eylau*, commandant Jaurès; le *Napoléon*, commandant Mazères ; l'*Alexandre*, commandant Hugueteau de Chaillé; le *Donawerth* portant le pavillon du contre-amiral Lavaud, l'*Ulm*, l'*Isly*, et nombre d'autres navires plus légers.

L'état-major de tous ces bâtiments était composé de la façon la plus brillante. La plupart de ceux-là occupent aujourd'hui des grades élevés dans la marine, tandis que d'autres, comme le lieutenant de vaisseau des Varannes, qui devint officier d'ordonnance de l'Empereur en 1866, ont disparu dans de lointaines campagnes, laissant d'unanimes regrets et le souvenir de leur carrière brisée par la mort, dans le plus bel âge de la vie.

Les personnes accompagnant Leurs Majestés formaient une cour élégante. C'étaient la comtesse de la Bédoyère et la comtesse de Lourmel, veuve du général tué en Crimée, dames du palais

de l'Impératrice, deux glorieux noms bretons; le général Fleury grand écuyer de l'Empereur, le général Niel aide de camp, le marquis de Chaumont Quitry chambellan, le baron de Bourgoing écuyer, le baron Morio de l'Isle préfet du palais, le capitaine Brady et le marquis de Cadore, qui plus tard quitta la marine pour entrer dans la diplomatie, tous deux étaient officiers d'ordonnance; le comte de Marnésia chambellan de l'Impératrice, le baron de Pierres écuyer de l'Impératrice, le docteur Jobert de Lamballe très populaire dans son pays; monsieur Mocquart, secrétaire particulier de l'Empereur, monsieur Hyrvoix, chef de la police de sûreté qui suivait l'Empereur partout. Un personnel nombreux d'huissiers, de valets de pied, de gens de service de tout ordre.

La visite impériale dans les provinces de l'Ouest, annoncée depuis plusieurs mois, était un événement qui révolutionnait toute la contrée.

La ville de Brest, située à l'extrême pointe du Finistère comme un grand vaisseau toujours prêt à s'élancer vers l'Océan qui l'entoure, très éloignée de la capitale, n'avait pas reçu de visite sou-

veraine depuis le commencement du XVIe siècle, où la reine Anne de Bretagne, allant en pèlerinage au Folgoët, voulut visiter sa bonne ville de Brest réduite alors aux proportions d'un château fort et de quelques faubourgs. Les habitants se plaisaient à faire un rapprochement poétique entre cette visite de la « bonne Duchesse », dont le souvenir presque légendaire est resté l'un des cultes de la Bretagne, et celle de la jeune souveraine qui leur arrivait précédée d'une réputation de grâce et de beauté, faite pour rappeler les charmes traditionnels d'Anne de Bretagne.

Le lendemain du départ de Cherbourg, à une heure de l'après-midi, après avoir franchi les passes du goulet, l'escadre entrait dans la rade de Brest.

Cet immense lac maritime, avec ses 36 kilomètres de plages et de falaises enveloppées de verdure, formait un cadre merveilleusement disposé pour la scène imposante qui se préparait.

Les grands vaisseaux aux voiles gonflées, la *Bretagne* en tête, s'avançaient noblement dans un ordre admirable, salués par tous les canons de la rade et du port, tandis que la foule pressée

d'une population en habits de fête, accourue de tous les points du département couronnait toutes les élévations, saluant par ses acclamations l'arrivée des souverains.

Bientôt les vaisseaux arrêtés au mouillage, répondant aux saluts de terre, faisaient tonner leur artillerie et disparaissaient comme dans une apothéose au milieu d'un nuage de feu et de fumée.

Avant que la *Bretagne* et son imposante escorte eussent jeté l'ancre, une somptueuse embarcation se détachait du port, rasant à peine les flots sous l'impulsion de trente rameurs, et se dirigeait vers le vaisseau impérial. C'était un grand canot construit pour l'empereur Napoléon Ier lors du voyage à Anvers. Il est orné avec une grande magnificence. Deux statues dorées, la Gloire et la Renommée, soutiennent à l'arrière une tente de velours écarlate semé d'abeilles d'or, surmontée de la couronne impériale et d'un aigle aux ailes déployées, tandis que des néréides et des tritons sonnant de la trompe, groupés dans un mouvement magnifique, semblent entraîner sur les flots cette embarcation d'un luxe vraiment royal, qui,

avec ses pavillons et ses tapis traînant, faisait penser aux trirèmes de Cléopâtre.

C'est sur cette yole de gala, suivie par une nuée d'embarcations que l'Empereur et l'Impératrice prirent place pour descendre à terre.

Leurs Majestés étaient reçues au débarquement par monsieur Bizet, le Maire de Brest. Suivant l'usage, il présenta les clefs de la ville; puis les voitures impériales s'avancèrent et le cortège se forma pour se rendre à l'Église Saint-Louis, où l'on devait chanter un *Te Deum*.

La ville entière était décorée de mâts vénitiens aux banderoles éclatantes, d'arcs de triomphe formés par des faisceaux d'armes, des guirlandes de feuillage. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, d'où tombait une pluie de fleurs, et c'est au milieu de l'enthousiasme le plus chaleureux que Leurs Majestés se rendirent à la Préfecture maritime où, après les présentations officielles, un peu de repos les attendait.

J'étais au nombre des jeunes filles chargées d'offrir des fleurs à l'Impératrice.

Il y avait eu, comme toujours, quelques tiraillements entre les autorités civiles et les autorités

militaires, et pour mettre tout d'accord on avait décidé de présenter deux fois des fleurs à Leurs Majestés : les jeunes filles de la ville au moment du débarquement; les jeunes filles de la Marine à la préfecture maritime.

L'Impératrice traversa rapidement le salon où nous nous trouvions, s'arrêta quelques moments pour recevoir un bouquet des mains de la petite-fille de l'Amiral Laplace, le préfet maritime de Brest, une enfant de six ou sept ans à peine, fort intimidée par tout ce cérémonial. Elle balbutia à voix basse une ou deux phrases du compliment qu'elle avait oublié. L'Impératrice se baissa pour l'embrasser et se dirigea vers les autres appartements où elle était attendue. Tout cela se passa si rapidement, que je la vis à peine; je ne remarquai même pas sa toilette, et je ne gardai que l'impression confuse de son front blanc et de son beau sourire. Je me rappelle surtout l'étonnement que me causa cette courte apparition, car à force d'y songer, il m'avait semblé que ce moment serait très solennel.

Depuis deux mois, une agitation extraordinaire régnait à Brest dans toutes les classes de la so-

ciété. Il avait fallu vingt réunions maternelles pour décider que nous serions habillées toutes de même, avec une simple robe de gaze blanche et dans les cheveux une couronne de violettes, la fleur impériale.

On avait usé d'une diplomatie extraordinaire pour grouper les jeunes filles admises à représenter la Marine. Le choix était aisé, du reste ; fort jolies pour la plupart, elles avaient toutes des droits à cet honneur par les services de leur famille. Mais que de petits combats pour tout accorder!

Madame Laplace, la femme de l'Amiral, passait son temps en conférences avec les tapissiers pour faire arranger les appartements que l'Impératrice devait occuper à la Préfecture. Comment deviner les habitudes et les goûts de la souveraine? Quelles couleurs préférerait-elle? Comment se décider entre la fraîcheur de la toile ou la sévère élégance des tentures de soie? La question du lit de l'Impératrice lui faisait perdre la tête. Elle avait su, paraît-il, que l'Impératrice se servait d'oreillers particuliers. Mais comment étaient-ils? Ronds ou carrés, en duvet ou en crin? Si l'Impé-

ratrice n'avait pas ses oreillers habituels, elle dormirait mal, elle aurait la migraine, le visage altéré et madame Laplace ne se le pardonnerait jamais.

Les femmes de chambre de l'Impératrice, en arrivant à la préfecture, tirèrent d'un coffre un oreiller en crin assez plat; elles le posèrent sur le lit et elles mirent, ainsi, fin à l'agitation de madame Laplace.

Le soir, après le dîner de gala, la ville entière fut illuminée avec une rare élégance.

Le cours d'Ajot, cette magnifique promenade bordée d'arbres séculaires qui domine la rade, était un immense dôme de lumière, et avec un étonnement naïf les Bretons bretonnants s'écriaient dans leur rude et poétique langage : « *Nemet er Baradoz, n'euz netra ebed kaeroc'h* » (Si ce n'est le paradis il n'est rien de plus beau).

L'Empereur et l'Impératrice, vivement touchés de l'accueil digne d'un autre âge qu'ils trouvaient parmi cette bonne population bretonne, se mêlaient familièrement à la foule, heureux des sentiments spontanés qui se traduisaient sous une forme naïve et respectueuse.

Le lendemain un bal était offert aux souverains.

Afin de pouvoir réunir le plus de monde possible, on avait utilisé la halle aux grains, et dans ce grand édifice vide on avait créé une salle de fête somptueuse. Les murs nus disparaissaient sous d'immenses panneaux de glaces et des draperies de velours écarlate ; un vélum formé de pavillons muticolores remplaçait le plafond et huit rangées de gradins chargés de femmes en toilette de bal entourant cette salle immense, formaient une décoration merveilleuse.

A neuf heures et demie une voix élevée annonça : « l'Empereur ».

En un instant toute cette foule fut debout; 'Empereur et l'Impératrice parurent, tandis que l'orchestre jouait l'air de la Reine Hortense.

A partir de ce moment tout disparut à mes yeux; la fête, le monde, les lumières, tout s'évanouit et je restai éblouie, comme en extase, regardant l'Impératrice qui se détachait de tout ce qui l'entourait, semblable pour moi à une apparition.

L'impression que je ressentis fut si vive alors, qu'en y songeant après bien des années écoulées

cette scène se retrace à mon souvenir aussi nettement que si je venais d'y assister.

L'Impératrice portait une robe en tulle bleu pâle semé de légers fils d'argent. Son buste incomparable, ses épaules aux lignes exquises se dégageaient de l'ampleur de sa robe comme d'un nuage, et d'un mouvement plein de grâce et de noblesse elle faisait un salut circulaire, enveloppant de son long regard bleu, lumineux et doux, toute cette foule attentive.

Cette façon de saluer, que je n'ai jamais vue qu'à l'Impératrice, avait un charme irrésistible. Elle était imposante et presque modeste; désireuse de recueillir les honneurs dus à la Souveraine, elle séduisait en même temps par une grâce féminine sans égale. Elle portait ses cheveux dorés relevés aux tempes et serrés au-dessus de la tête par un diadème formé d'une large grecque en diamants. Son visage si fin avait une expression jeune et pure comme le visage d'une toute jeune fille avec beaucoup d'éclat; et dans l'arrangement de sa parure un goût, un air de simplicité sans apprêt qui faisait paraître naturelle la magnificence des bijoux qui couvraient son corsage et

son cou, et sous lesquels une femme de figure médiocre aurait été écrasée.

L'Impératrice était d'une taille au-dessus de la moyenne, plutôt grande. Ses traits étaient réguliers et la ligne extrêmement délicate du profil avait la perfection d'une médaille antique avec quelque chose d'intraduisible, un charme tout personnel un peu étrange même, qui faisait qu'on ne pouvait la comparer à aucune autre femme; le front, élevé et droit, était resserré aux tempes; les sourcils, longs et déliés, avaient un peu d'obliquité; les paupières, souvent abaissées, suivaient la ligne des sourcils voilant les yeux assez rapprochés, ce qui était un trait particulier de la physionomie de l'Impératrice : deux beaux yeux d'un bleu vif et profond enveloppés d'ombre, plein d'âme, d'énergie et de douceur : ces yeux seuls auraient rendu un visage remarquable. Le nez, mince à la racine, de proportion parfaite aux narines finement découpées, était de race aristocratique; la bouche, fort petite, avait des contours pleins de grâce, et cette bouche charmante s'animait d'un irrésistible sourire; les dents étaient éclatantes, le menton délicatement arrondi, l'ovale

allongé avec un peu de rondeur dans le bas des joues, le teint brillant et d'une blancheur transparente. La peau très fine laissait percevoir le réseau des veines et faisait penser au sang bleu de l'antique noblesse espagnole. L'attache du cou long et délicat était parfaite. Les épaules, la poitrine et les bras rappelaient les plus belles statues. La taille était étroite et très ronde, les mains fluettes, les pieds plus petits que les pieds d'une enfant de douze ans. De la noblesse avec beaucoup de grâce dans le maintien, une distinction native, une démarche aisée et souple; par-dessus tout une harmonie complète entre la personne physique et la personne morale; c'était là, je crois, le secret d'un charme incomparable.

Telle m'apparut Sa Majesté l'Impératrice Eugénie la première fois que j'eus l'honneur de la voir, dans le rayonnement de la grandeur, de la jeunesse, d'une exquise beauté, parée de tous les dons de la nature et du sort, réunissant dans un prestige inouï tout ce qui peut ennoblir un front féminin.

Afin de faire connaître à Leurs Majestés les costumes de la contrée, on avait ménagé une entrée de paysans bretons.

Après le quadrille officiel, cinquante couples défilèrent devant l'Empereur et l'Impératrice, portant chacun la bannière de leur canton. Ils s'avançaient devant l'estrade impériale, saluant avec des génuflexions aussi profondes que s'ils avaient été dans une église. Puis, au son des binious, ils exécutèrent les danses nationales, s'enchaînant dans cette bourrée lente et mélancolique qui dure des heures dans les pardons de la Bretagne.

Ce long défilé de bannières, ces costumes d'une étrange richesse, l'attitude grave et digne de ces jeunes hommes aux longs cheveux flottants, beaux pour la plupart ; ces femmes dans de riches atours, qui avec leur simplicité ne manquaient ni de grâce ni de noblesse, cette musique agreste et primitive, tout cela, au milieu de l'éclat des lumières et d'une décoration somptueuse, produisait un effet saisissant, et l'on aurait pu se croire transporté au milieu d'une scène du moyen âge.

Après ce curieux épisode le bal reprit son animation. Un de mes parents, monsieur Périer d'Hauterive, lieutenant de vaisseau, m'entraîna

pour valser dans le cercle formé devant Leurs Majestés par les Bretons qui étaient restés spectateurs à leur tour. L'Impératrice me vit et m'ayant regardée pendant un moment, elle me désigna à l'Empereur qui demanda mon nom.

L'Empereur apprit que j'étais la petite-fille de l'Amiral Bouvet, le doyen des officiers généraux de la marine.

J'avais fort bien saisi l'attention dont j'étais l'objet et, tout heureuse, en regagnant ma place, je disais à ma mère :

— L'Impératrice m'a regardée.

Avant de quitter le bal Leurs Majestés firent le tour de la salle, saluant tout le monde sur leur passage.

En arrivant auprès de la place que j'occupais, l'Impératrice s'arrêta et voulut bien m'adresser la parole. Tremblante d'émotion et de plaisir, je pouvais à peine répondre par des « oui, et non Madame » bien timides.

J'étais loin de me douter que ces quelques mots, tels que les souverains savent en trouver pour tous, venaient de fixer ma destinée.

Le jeudi 12 août, dans la matinée, l'Empereur

et l'Impératrice quittaient Brest dans des voitures de poste à la livrée impériale pour continuer ce voyage à travers la Bretagne, qui fut un long triomphe.

Ils laissaient partout sur leur passage des souvenirs de leur libéralité, de leur profond intérêt pour le pays.

L'empressement de la population était inouï. Tous les chevaux de la contrée étaient mis en réquisition pour suivre l'Empereur, et l'on voyait de bons curés bretons suivant leurs paroissiens, mêlés au flot de ces cavalcades pittoresques, galopant bravement d'un bourg à l'autre, servant d'escorte jusqu'à ce que les habitants d'un bourg voisin soient venus les remplacer.

Le dimanche suivant 15 août, jour de la fête de l'Empereur, Leurs Majestés assistèrent à la messe dans le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, entre Vannes et Lorient, et le jeudi 19 on arrivait à Saint-Malo.

L'Empereur avait bien voulu faire savoir qu'il désirait voir mon grand-père l'Amiral Bouvet à son passage. Mon grand-père, fort âgé alors, vivait très retiré à Saint-Servan près de Saint-Malo, la

ville sœur et rivale. Pour cette circonstance, mon père, chef de bataillon d'infanterie de marine, se rendit auprès de lui et j'obtins de l'accompagner.

Lors de l'arrivée de l'Empereur mon grand-père s'avança au devant de lui à la tête des députations des villes de Saint-Servan et Saint-Malo. En l'apercevant, Leurs Majestés voulurent bien quitter leur voiture pour l'entretenir.

— Amiral, lui dit l'Empereur, je tenais à saluer le héros toujours heureux des guerres maritimes de l'Inde. Je désire vous voir au Sénat. Et je tiens à vous annoncer moi-même qu'un siège vous y est réservé.

— Sire, répondit mon grand-père, je ne suis plus qu'un vieillard, ma carrière est achevée ! Vous avez besoin de serviteurs plus capables de vous bien servir. Permettez-moi de finir mes jours dans le calme et la retraite que j'ai choisis.

L'Empereur voulut bien insister :

— Si vous voulez honorer mon nom, Sire, dit mon grand-père, reportez votre bienveillance sur mon fils.

Peu accoutumé à voir repousser de semblables faveurs, l'Empereur promit de suivre la carrière

de mon père. Depuis cette époque en effet, jamais sa bonté pour nous ne s'est démentie.

La ville de Saint-Malo offrait aussi un bal aux augustes voyageurs. Mon père avait accepté l'hospitalité offerte par des amis, afin de m'éviter, en rentrant le soir à Saint-Servan, un trop long retour.

La question des voitures pour se rendre au bal était alors, dans une ville comme Saint-Malo, très embarrassante. Un loueur disposant de trois ou quatre vieilles berlines allait à tour de rôle de maison en maison pour transporter les femmes en toilette.

Arrivés au dernier moment, l'heure dont on pouvait disposer pour venir nous chercher était si tardive, que je priai mon père de consentir à me laisser aller à pied, la saison étant fort chaude et la distance vite parcourue. Mais au moment de partir, un violent orage éclata accompagné d'une pluie diluvienne. En un instant, les rues étroites de Saint-Malo étaient transformées en torrents, et il devenait impossible de s'y risquer avec une toilette fraîche.

Mon père, touché de mon chagrin, se mit vaine-

ment à la recherche d'un moyen de locomotion. Enfin, ayant conté ma mésaventure à une vieille amie dont la voiture avait été mise à la disposition de plusieurs autres personnes, elle offrit à mon père une sorte de chaise à porteurs, montée sur deux roues qu'un homme poussait en avant comme une brouette, et qu'on nommait au siècle dernier une « vinaigrette. » Ce fut dans ce singulier équipage que je me rendis à l'hôtel de ville, où se donnait le bal.

Cette fois, je pus tout à mon aise contempler l'Impératrice. J'admirais la grâce et l'élégance de la Comtesse de La Bédoyère, dame du Palais, l'aisance de ses manières, la façon dont elle répondait à l'Impératrice lorsque celle-ci, se détournant un peu, lui adressait la parole et je me reprochais la gaucherie qui m'avait paralysée à Brest, lorsque l'Impératrice m'apercevant me reconnut et me désigna à l'Empereur, qui vint à moi et me parla. La douceur de son abord, sa simplicité, la politesse exquise et souriante de l'Empereur ne peuvent se rendre. Néanmoins, je restais interdite. L'Impératrice s'aperçut de mon embarras, elle me l'a dit depuis, et, s'approchant

à son tour, me parla avec un intérêt qui m'aida à me remettre un peu. Je remarquai alors qu'elle avait un très léger accent étranger, plutôt anglais qu'espagnol, qui donnait beaucoup de charme à sa prononciation.

A ce moment le général Fleury vint dire à voix basse quelques mots à l'Empereur. L'Impératrice me salua d'un geste et regagna sa place.

On avait installé une salle de bal à l'étage supérieur et l'on venait de s'apercevoir que le plafond des salons menaçait ruine. Le double mouvement de la danse avait tellement ébranlé les charpentes, que les lustres de la salle où se trouvaient Leurs Majestés oscillaient de la façon la plus inquiétante.

L'Impératrice eut une heureuse inspiration. Elle prit le bras de l'Empereur, et doucement, saluant à droite et à gauche avec son beau sourire, elle quitta les salons comme pour se rendre à la salle du souper, suivie de la plus grande partie de la foule.

Il devint alors facile de prier le petit nombre de personnes qui restaient de sortir, et dès que les salons furent vides on ferma les portes.

Le plus grand danger, la crainte d'une panique était écarté et si le bal cessa un peu brusquement, il n'y eut pas, du moins, les accidents graves qu'on pouvait redouter.

Le lendemain dès le matin Leurs Majestés quittaient Saint-Malo; je me trouvais sur leur passage; l'Impératrice me distingua parmi la foule et, rapprochant sa main de ses lèvres, elle m'envoya un signe d'adieu, me laissant tout à fait conquise.

Depuis cette époque je lui vouai dans le fond de mon cœur de jeune fille un attachement inébranlable. Toujours préoccupée d'un souvenir qui m'était resté si cher, je me tenais de mon mieux au courant de tout ce qui se passait à la cour, intéressée par les moindres détails et suivant de bien loin la vie de celle qui pour moi avait été la révélation de la grâce et de la beauté.

Cependant dès cette époque un nuage sanglant avait voilé l'horizon impérial, laissant dans le cœur de cette épouse, de cette mère, de cette souveraine accablée d'hommages, si brillante, si enviée peut-être, une ineffaçable angoisse.

Dès les premiers jours de cette même an-

née 1858, dans une note concise, le *Moniteur officiel* annonçait à la France indignée l'attentat d'Orsini.

« Paris, le 15 janvier 1858.

« Jeudi soir, à 8 heures et demie, au moment « où LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice arri- « vaient à l'Opéra, trois détonations provenant « de projectiles creux se sont fait entendre.

« Un nombre considérable de personnes qui « stationnaient devant le théâtre, des soldats de « l'escorte et de la garde de Paris ont été blessés, « deux mortellement. Ni l'Empereur ni l'Impéra- « trice n'ont été atteints. Le chapeau de l'Empe- « reur a été percé par un projectile, et le général « Roguet, aide de camp de l'Empereur, qui se « trouvait sur le devant de la voiture, a été légè- « rement blessé à la nuque.

« Deux valets de pieds ont été blessés. Un « cheval de la voiture de Sa Majesté a été tué et « la voiture brisée par les projectiles.

« L'Empereur et l'Impératrice ont été accueillis « à leur entrée dans la salle de l'Opéra par le « plus vif enthousiasme. La représentation n'a

« pas été interrompue. En apprenant cet événe-
« ment LL. AA. II. le Prince Jérôme Napoléon
« et le Prince Napoléon, S. A. I. la Princesse
« Mathilde, LL. AA. les Princes Murat, les Mi-
« nistres, plusieurs maréchaux, le maréchal com-
« mandant l'armée de Paris, des membres du
« corps diplomatique, les préfets de la Seine et
« de police, le procureur général près de la cour
« de Paris, le procureur impérial se sont rendus
« près de Leurs Majestés.

« L'instruction a eu lieu immédiatement et
« plusieurs arrestations ont été opérées. Leurs
« Majestés ont quitté l'Opéra à minuit. Les bou-
« levards avaient été spontanément illuminés, et
« une foule considérable a fait entendre sur le
« passage de l'Empereur et de l'Impératrice les
« acclamations les plus enthousiastes et les plus
« touchantes.

« A leur arrivée aux Tuileries Leurs Majestés
« y ont trouvé un grand nombre de personnes,
« parmi lesquelles se trouvaient l'ambassadeur
« d'Angleterre, le Président du Sénat, les membres
« du corps diplomatique et plusieurs sénateurs. »

Ce que la note officielle ne dit pas, c'est l'hor-

reur de cette scène dans l'étroite rue Le Peletier où se trouvait alors l'Opéra, au milieu d'une obscurité profonde, car la violence de l'explosion avait subitement éteint les becs de gaz ; les cris des blessés, la panique de la foule affolée qui se précipitait sous les pieds des chevaux de l'escorte, dont quelques-uns se débattaient dans les convulsions de l'agonie.

L'attentat avait eu lieu au moment même où la voiture de l'Empereur s'arrêtait devant le péristyle de l'Opéra. Un inspecteur de la police, pensant que les souverains devaient être atteints et craignant que de nouvelles explosions ne vinssent à se produire, s'élança pour ouvrir la portière. L'Empereur, qui ne le reconnut point, voyant un homme se précipiter vers lui, et croyant que c'était un assassin qui cherchait à l'atteindre à la faveur de l'épouvante générale, lui asséna un vigoureux coup de poing qui l'envoya rouler à terre.

— J'ai été tout de suite rassuré, disait cet homme en se relevant.

L'Impératrice descendit rapidement de la voiture après l'Empereur ; elle avait la joue ensan-

glantée par un éclat de vitre et sa robe de satin blanc était tachée de sang.

Leurs Majestés durent leur salut à la rage régicide des conspirateurs qui avaient chargé les bombes avec une trop grande quantité de dynamite, en sorte que les projectiles, au lieu de faire mitraille, furent littéralement pulvérisés. L'Impératrice conserve encore le chapeau que l'Empereur portait ce soir-là ; il paraît à peine déformé ; mais à la transparence de la lumière on s'aperçoit qu'il est criblé de mille trous comme s'il avait reçu une décharge de plomb de chasse.

L'Impératrice était restée fort calme, et lorsqu'elle parut dans sa loge elle trouva son sourire habituel pour remercier la foule de l'ovation qui lui était faite ainsi qu'à l'Empereur. Et cependant une horrible inquiétude la tortura jusqu'à ce qu'un émissaire envoyé aux Tuileries vînt lui affirmer que rien n'avait été tenté contre son fils.

Sa première pensée, pensée bien maternelle, avait été que le Prince Impérial, lui aussi, pouvait être menacé. Ces moments d'une anxieuse attente avec le sourire aux lèvres était de toute cette soirée son plus poignant souvenir.

Peut-être l'impression encore vive de ce sombre drame contribua-t-elle à faire sentir mieux encore à l'Impératrice le prix des ovations sincères qu'elle trouvait parmi la population bretonne. Aussi depuis cette époque, après des manifestations sans nombre, Sa Majesté gardait-elle un souvenir attendri de son voyage en Bretagne, se rappelant toujours avec émotion l'accueil qu'elle y avait trouvé.

CHAPITRE II

Dix ans de règne. — Mariage du Prince Napoléon. — Guerre d'Italie. — Retour de l'armée d'Italie. — La Princesse de Metternich. — Le Prince Richard de Metternich.

Les dix années qui venaient de s'écouler avaient porté à son apogée la grandeur de la France. Dix années de sagesse, de modération, de dévouement aux intérêts du pays donnaient à l'Empire une force que les partis désespéraient de vaincre, et de tous côtés le gouvernement impérial attirait à lui les dissidents, les hésitants, la plupart de ceux qui jusque-là s'étaient réservés, soit qu'ils conservassent l'espérance secrète d'un bouleversement qui remettrait le pouvoir dans leurs mains, soit qu'ils aient attendu de voir la politique de l'Empereur porter ses fruits avant de s'y rallier.

D'immenses travaux dirigés avec une entente,

un goût artistique dont peu de périodes dans notre histoire nous ont laissé le souvenir, transformaient la capitale; toutes les villes de France se couvraient d'édifices, d'hôpitaux, de palais; des chemins de fer, des ports, des docks surgissaient de tous côtés, distribuant partout les produits de notre commerce. Les grandes affaires industrielles avaient pris un essor inconnu; la France était devenue le plus grand marché financier du monde, et les capitaux français répandus dans toutes les contrées du globe témoignaient de la gloire et de la prospérité nationale.

L'Empereur avait passé sa vie à étudier les problèmes des sociétés modernes. Il était passionnément Français, il aimait le peuple comme un père aime ses enfants, il souffrait de toutes ses blessures. Étant de ceux qui pensent que les grands crimes viennent des grandes souffrances, il considérait la misère comme un monstre dévorant qu'il fallait combattre par tous les moyens possibles. Il s'appliquait à développer les œuvres philanthropiques, les idées humanitaires, s'inspirant dans tous ses desseins de cette grande pensée, que « la Providence réserve souvent à

un seul d'être l'instrument du salut de tous. »

Une immense bonté, « cette vertu des âmes augustes, » était le trait dominant du caractère de l'Empereur. Cette bonté, il eût voulu la répandre sur tout ce qui souffrait, les individus comme les nations. Lorsqu'à la fin de sa vie, déchiré par les malheurs qui accablaient la patrie, devant les fléaux de la guerre et de la révolution réunis pour triompher de lui seul, l'Empereur eut l'horrible douleur de survivre à tous ces désastres, il pouvait du moins se dire que parmi tant de maux il laissait à la France les moyens de se libérer, de vivre, de se soutenir, de compter encore parmi les nations, de se relever un jour.

Dès la fin de l'année 1858 on pouvait pressentir la guerre avec l'Autriche. Le mariage d'une princesse de la maison de Savoie, la Princesse Clotilde avec le Prince Napoléon, le plus proche parent de l'Empereur, célébré en janvier 1859, préparait une alliance avec le Piémont. Au mois de mai la guerre était déclarée et l'Empereur prenait le commandement de l'armée d'Italie

Des historiens militaires diront la part d'action, d'heureuse initiative qui revient à l'Empe

reur dans toute cette campagne. Un peuple délivré de l'oppression étrangère, acclamait nos soldats victorieux, se traînant aux genoux du libérateur qui traversait l'Italie sous une pluie de fleurs.

Nice et la Savoie étaient le fleuron que l'Empereur attachait à la couronne impériale en souvenir de cette conquête

Le 14 août suivant, Paris célébrait le retour de nos troupes dans l'ivresse et l'orgueil du triomphe. Les paroles prononcées par l'Empereur au banquet qui réunit autour de lui les chefs de l'armée d'Italie sont, dans la bouche d'un souverain victorieux, un modèle de dignité, de sagesse et de modération ; elles méritent d'être rappelées.

« Messieurs, disait l'Empereur, la joie que « j'éprouve en me retrouvant avec la plupart des « chefs de l'armée d'Italie serait complète s'il ne « s'y mêlait le regret de voir se séparer bientôt « les éléments d'une force si bien organisée et « si redoutable. Comme souverain et comme « général en chef, je vous remercie encore de « votre confiance. Il était flatteur pour moi, qui « n'avais pas commandé d'armée, de trouver une

« telle obéissance de la part de ceux qui avaient « une grande expérience de la guerre. Si le « succès a couronné nos efforts, je suis heureux « d'en reporter la meilleure part à ces généraux « habiles et dévoués qui m'ont rendu le comman- « dement facile, parce que, animés du feu sacré, « ils ont sans cesse donné l'exemple du devoir « et du mépris de la mort.

« Une partie de nos soldats va retourner dans « ses foyers; vous-mêmes vous allez reprendre « les occupations de la paix. N'oubliez pas néan- « moins ce que nous avons fait ensemble. Que le « souvenir des obstacles surmontés, des périls « évités, des imperfections signalées, revienne « souvent à votre mémoire, car pour tout homme « de guerre, le souvenir est la science même.

« En commémoration de la campagne d'Italie, « je ferai distribuer une médaille à tous ceux qui « y ont pris part, et je veux que vous soyez au- « jourd'hui les premiers à la porter. Qu'elle me « rappelle parfois à votre pensée, et qu'en lisant « les noms glorieux qui y sont tracés, cha- « cun se dise : Si la France a tant fait pour un « peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son

« indépendance? Je porte un toast à l'armée. »

Le maréchal de Mac-Mahon fut créé duc de Magenta en souvenir de la victoire que nous avions si heureusement remportée; et l'Empereur accorda une amnistie pleine et entière à tous les condamnés politiques.

La fin de l'année 1859 et le commencement de 1860 furent consacrés aux négociations diplomatiques qui fixaient la nouvelle Constitution de l'Italie unifiée.

Sur la demande de l'Empereur, le Prince de Metternich arrivait à Paris comme ambassadeur d'Autriche. C'était un poste bien considérable pour un homme aussi jeune. Le Prince de Metternich avait à peine trente ans. C'était à Paris qu'il avait débuté dans la carrière en 1852, et il y avait laissé les meilleurs souvenirs.

Le Prince était accompagné de sa jeune femme, née Comtesse Pauline Sandor, cette femme si brillante, si fêtée, dont tous les échos ont redit l'élégance, la grâce et l'esprit.

La Princesse de Metternich a laissé dans la société parisienne des souvenirs que rien n'effacera, que de longtemps aucune femme ne pourra égaler.

C'est une tâche délicate de toucher à une personnalité aussi remarquée. Le nom de la Princesse de Metternich a été sous la plume de tous les chroniqueurs. Elle fut même en butte à une critique souvent passionnée; mais, comme la salamandre qui traverse la flamme sans en être atteinte, la Princesse de Metternich avec sa rare et suprême élégance, la haute dignité de sa vie, a pu soutenir toutes les critiques, toutes les exagérations même, sans y laisser une plume de ses ailes.

Dans la société de Paris, qui a pris depuis longtemps un caractère cosmopolite et où les portes sont ouvertes à quiconque se présente avec quelque avantage du côté de la naissance, de la fortune ou du talent, on a adopté un certain rigorisme nécessaire par suite de la fusion partielle des salons, où chacun ne rencontre qu'un nombre limité de gens de connaissance. On se montre très vite choqué dès qu'une personnalité un peu en vue échappe à l'allure générale. Il n'en est pas de même à l'étranger, où l'on vit par castes très distinctes, par conséquent beaucoup moins nombreuses, et où les alliances, une

fréquentation exclusive créent une intimité générale.

La Princesse de Metternich, tout nouvellement mariée, venait de faire une entrée brillante dans la société viennoise, où on la traitait un peu en enfant gâtée de la cour. Elle arrivait à Paris avec une originalité de bon aloi, une certaine crânerie de façons, une spontanéité de réparties auxquelles on n'est pas accoutumé chez nous. C'était une proie facile pour les reporters en quête de chronique. Ils ne l'épargnèrent pas. L'esprit de critique des personnes qui n'allaient pas à la cour s'exerça sur elle et, la malveillance aidant, on lui prêta des excentricités dont elle était bien innocente. On créa ainsi autour de la Princesse de Metternich une légende qu'elle eut peut-être le tort de dédaigner autrefois, mais dont le temps a fait justice.

On a esquissé bien des portraits de la Princesse. Je ne sais si la bouche était trop largement fendue, les lèvres trop fortes, si les narines relevées donnaient au nez une courbe imprévue, si l'ovale était irrégulier; mais rien n'était plus agréable à regarder que cette physionomie mo-

bile et spirituelle éclairée par deux beaux yeux bruns souriants. Quand on peut dire d'une femme ce qu'on disait de Madame de Metternich : « C'est une jolie laide, » il faut qu'elle ait infiniment de charme. Un de ses portraits peint par Winterhalter, extraordinairement ressemblant, est joli.

Depuis la pointe de ses petits pieds jusqu'à la racine de ses cheveux châtain doré, dans tous ses gestes, dans toutes ses façons on devinait la grande dame. Et lors même qu'entraînée par la vivacité de son esprit, par le plaisir, par l'animation de la jeunesse, elle surprenait avec une de ses originalités imprévues, soit qu'elle jouât la comédie où elle excellait, soit qu'elle improvisât une de ces fêtes pleines de gaieté dont elle avait le secret, elle restait toujours grande dame jusqu'au bout des ongles.

Lorsque la Princesse de Metternich entrait aux Tuileries, un soir de bal, très mince, maigre même, assez grande, avec ses épaules très découvertes, son front chargé de diamants, ses longues jupes traînantes, il était impossible d'avoir meilleure grâce, ni plus grand air. Elle avait cette allure aristocratique inimitable que donnent

la naissance et le milieu dans lequel on a vécu C'était bien l'Ambassadrice fière de représenter un grand pays. Il y avait même dans la façon dont elle portait la tête sur son cou frêle quelque chose de l'héroïne capable de se dévouer pour une grande cause.

Un jour à Compiègne elle me parlait en termes très vifs de son admiration, de son attachement pour l'Impératrice :

— Je voudrais, me disait-elle, être sa princesse de Lamballe.

— Plus d'une Française, répondis-je, revendiquerait cet honneur.

Triste temps où les plus sombres souvenirs de notre histoire semblent dépassés par la réalité!

On a beaucoup parlé de l'intimité de la Princesse de Metternich aux Tuileries.

En dehors des fêtes, soit à Paris, à Compiègne ou à Fontainebleau et en dehors des audiences officielles qui étaient rares, je n'ai jamais vu madame de Metternich chez l'Impératrice. L'Impératrice avait une grande sympathie pour cette femme séduisante, elle aimait l'animation de son esprit, et s'entretenait familièrement avec elle

lorsque les circonstances officielles et mondaines les réunissaient ; mais l'Impératrice n'avait aucune intimité. En dehors de sa jeune cousine la Princesse Anna Murat, depuis duchesse de Mouchy, que l'Impératrice affectionnait très particulièrement, aucune femme, autre que les dames de son service, à moins d'une circonstance bien rare, n'était reçue sans audience aux Tuileries.

C'était un cérémonial que l'Impératrice pouvait regretter, enviant parfois la libre indépendance que les autres femmes ont dans leurs relations ; mais c'était une barrière nécessaire, et l'Impératrice avait senti qu'il fallait l'accepter et vivre isolée, afin d'éviter d'autres inconvénients.

On a confondu l'attrait justifié que l'on avait pour une femme aussi agréable que la Princesse de Metternich, avec des relations qui l'auraient placée auprès de l'Impératrice, sur un pied d'intimité particulière et exceptionnelle qui n'existait pas.

On a reproché à la Princesse de Metternich d'avoir apporté à la cour une recrudescence de luxe et le goût exagéré de la toilette. Quelle est donc la femme jeune, riche et haut placée qui n'ait aimé à chiffonner un peu, et n'est-ce pas

une nécessité des situations élevées que de paraître avec éclat?

Si d'autres femmes moins fortunées ont eu la faiblesse de vouloir égaler l'élégance et la variété des toilettes de la Princesse de Metternich, elles manquaient d'intelligence et de goût, car rien ne les y entraînait.

La Princesse avait dans sa mise l'originalité des étrangères. Elle faisait quelquefois venir des robes de Vienne. Elle collaborait surtout avec Worth, le grand couturier, qui eut le génie de l'élégance et du goût, qui transforma la mode et fit de la toilette un art charmant.

Elle faisait chaque année remonter ses diamants, transformant ainsi son écrin qui paraissait d'une variété infinie. Ses chevaux, sa voiture, sa livrée jaune et noire aux couleurs autrichiennes étaient tenus en perfection, et mieux que personne elle ordonnait, contrôlait toute sa maison. Son hôtel de la rue de Varennes était sur un pied d'élégance raffinée.

Elle était bienfaisante, secourait tous ceux qui s'adressaient à elle avec intelligence et bonté; et malgré les entraînements du monde qui pre-

nait beaucoup de son temps, la plus grande part de sa vie appartenait aux devoirs de la famille.

Dès son arrivée à Paris la Princesse avait su se créer une intimité intelligente, réservant un égal accueil aux gens du monde et aux personnalités éminentes de la politique et des arts.

Malgré tous les événements, elle est restée fidèle à ses amis laissant, après son départ de Paris en 1870, des souvenirs et des amitiés qui n'appartiennent qu'aux personnes d'élite.

Elle avait le don rare et charmant d'apporter partout où elle paraissait l'animation et la vie. A Compiègne, où elle passait quelques jours chaque année, elle était l'âme de la série d'invités avec lesquels elle se rencontrait, s'intéressant à tout, secouant autour d'elle son esprit et sa gaieté, entraînant jeunes et vieux dans le mouvement de ses idées tour à tour enjouées ou sérieuses; jamais banales.

Chaque année le 15 novembre, au moment de la fête de l'Impératrice, la cour se trouvait à Compiègne et l'on jouait entre soi des charades, quelque pièce de comédie inédite, ou bien l'on repré-

sentait des tableaux vivants. La Princesse de Metternich excellait dans ce genre de divertissements, que l'on préparait dans un mystère auquel l'Impératrice se prêtait avec une discrétion complaisante. Une année on choisit le *Déjeuner champêtre* de Watteau et la Princesse de Metternich se chargea de la distribution des personnages et des costumes.

La duchesse de Persigny devait y figurer; mais n'ayant point aimé le costume qu'on lui destinait, elle déclara qu'elle s'arrangerait à sa guise et paraîtrait avec ses cheveux défaits. Les cheveux blonds de madame de Persigny étaient d'une rare beauté.

— Je veux que l'on voie mes cheveux, répétait-elle avec ce léger zézaiement qui donnait à son accent quelque chose d'enfantin.

— Mais c'est impossible, disait madame de Metternich, il faut au contraire une petite coiffure relevée et poudrée!

— Non, reprenait madame de Persigny, nous faisons cela pour nous amuser et cela m'amuse de laisser tomber mes cheveux.

— Si vous ne voulez pas faire comme nous

toutes, ne paraissez pas dans le tableau, disait la Princesse.

Enfin, exaspérée, n'ayant rien pu obtenir, elle alla trouver l'Impératrice et lui conta tout, la priant d'intervenir auprès de madame de Persigny.

L'Impératrice prit la chose en riant.

— Laissez-la faire, disait-elle, c'est une nouveauté qui sera peut-être très heureuse.

— Non, non, répétait la Princesse fort piquée, elle fera tout manquer.

— Voyons, ma chère Princesse, disait l'Impératrice, qu'est-ce que cela vous fait? Elle sera toujours jolie. Ne vous querellez pas pour cela, soyez indulgente. Vous savez, cette pauvre madame de Persigny, sa mère est folle!

— Ah! sa mère est folle, reprit la Princesse hors d'elle, eh bien! mon père est fou et je ne céderai pas.

En effet, le comte Sandor, possédé de la passion des chevaux, et qui passait pour le meilleur cavalier de l'Europe, avait fait tant de chutes, avait eu tant d'accidents que sa raison en avait été ébranlée. On avait fait un album composé de plus

de cinquante dessins représentant toutes les entreprises équestres du comte Sandor, et l'on s'étonnait qu'il en fût sorti vivant.

La Princesse de Metternich n'était pas seulement une femme charmante; sous des dehors très mondains, elle avait une intelligence virile. Avec beaucoup de charme et de distinction, elle exerçait une grande influence sur son mari, qui la tenait en haute estime. Dans la façon dont l'ambassade d'Autriche à Paris était menée, il y eut peut-être une part qui devrait lui revenir. La Princesse de Metternich est une des rares femmes qui pourraient prendre rang parmi les personnages politiques de notre époque.

Le Prince Richard de Metternich était le type accompli du grand seigneur étranger. De haute taille, la figure un peu lourde, mais avec de beaux traits et de longs favoris blonds, il avait les meilleures façons du monde et il était fort galant auprès des femmes. Très grand musicien, quand il se mettait au piano pour jouer des valses ou des mélodies allemandes on eût dit un orchestre. Grâce à une grande droiture de caractère, il a pu exercer avec beaucoup de loyauté et d'honneur

des fonctions diplomatiques bien délicates. Ce fut lui que l'Impératrice accepta pour l'accompagner hors des Tuileries le 4 septembre.

Depuis la guerre de 1870 il a quitté la carrière. Il vit avec sa femme tantôt à Vienne, où ils ont une grande situation, tantôt dans leurs terres de Bohême, qui sont considérables. La Princesse ne vient à Paris que dans de courtes apparitions. En retrouvant son beau regard clair, son sourire d'autrefois, on oublie qu'elle est grand'mère et elle fait revivre, pour ceux qui l'ont connue, toute une génération de gens heureux et disparus.

CHAPITRE III

Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Savoie. — **Voyage** en Algérie. — Mort de la duchesse d'Albe. — Retour à Saint-Cloud. — La duchesse d'Albe. — Profils de souveraines. — L'Empereur rencontre Mlle de Montijo. — Séjour à Compiègne. — Fiançailles. — Départ pour l'Espagne. — Le 10 décembre, l'Empereur annonce son mariage. — Mariage à Notre-Dame. — Les perles de l'Impératrice. — Villeneuve-l'Étang. — Visite à Trianon. — Une miniature de Marie-Antoinette. — Sentiments de l'Empereur pour l'Impératrice. — Chagrin de l'Impératrice après la mort de la duchesse d'Albe. — Voyage en Écosse. — Retour.

C'est au mois d'août 1860 que l'Empereur et l'Impératrice allèrent visiter les nouvelles provinces annexées à la France.

Aix, Annecy, Chambéry, Nice fêtèrent à l'envi l'arrivée des souverains.

L'Impératrice visita en excursionniste cette magnifique partie des Alpes qu'elle ne connaissait pas, Chamonix, la mer de glace. Puis, reve-

nant par les villes du midi de la France, Leurs Majestés s'arrêtèrent à Marseille, afin de prendre possession du château que la ville avait offert à l'Empereur, celui-là même dont l'Impératrice a fait don il y a peu d'années, à la ville de Marseille, afin d'y établir un hôpital.

De là, Leurs Majestés s'embarquèrent à Toulon, à bord du yacht impérial l'*Aigle*, pour se rendre en Corse et en Algérie.

C'est au milieu de ce voyage véritablement triomphal que l'Impératrice devait être frappée par la première grande douleur de sa vie. Sa sœur aînée, la duchesse d'Albe, atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, languissait depuis longtemps. On avait caché la gravité de son état à l'Impératrice, qui la chérissait; mais le mal fit tout à coup de si rapides progrès, que la duchesse mourait sans avoir pu revoir sa sœur absente.

Cette douloureuse nouvelle précéda l'arrivée de l'Impératrice à Alger.

Afin de ne pas lui porter un coup trop subit, car l'Impératrice ne se doutait même pas que la vie de la duchesse fût menacée, on lui annonça d'abord la gravité de la maladie. Elle supplia

l'Empereur de revenir à Paris; mais la ville était en fête. Des points les plus éloignés de la colonie, les habitants, les chefs arabes étaient accourus pour honorer le passage des souverains. Un bal était préparé. On eût été profondément déçu si cette fête avait été contremandée. Sans rien laisser paraître, l'Impératrice eut le courage d'y assister le cœur déchiré.

C'est en quittant le bal qu'elle connut la vérité. Elle se rattacha à l'espérance d'arriver assez à temps pour revoir une fois encore, même au sein de la mort, une personne si tendrement aimée. Leurs Majestés s'embarquèrent à la hâte et, sans avoir pour ainsi dire touché à la terre d'Afrique, elles reprirent le chemin de la France.

En arrivant à Saint-Cloud l'Impératrice apprit qu'il était trop tard. Les obsèques avaient eu lieu en son absence! Tout était fini. Sa douleur fut sans bornes.

La duchesse d'Albe, qui mourait à l'âge de trente-cinq ans, était une adorable femme. Tous ceux qui l'avaient connue vantaient sa grâce et sa douceur, son humeur affectueuse et gaie, la séduction de toute sa personne. Elle avait un genre

de beauté différent de celui de l'Impératrice. Elle était brune, les traits un peu plus forts et de taille plus frêle. Sa physionomie était moins caractéristique que celle de l'Impératrice. Néanmoins, dans la coupe du visage, dans la physionomie, dans la tournure, on retrouvait bien des analogies.

La duchesse d'Albe était la fille aînée du comte de Montijo, de la famille espagnole des Guzman originaires de Grenade, et de la comtesse de Montijo, née Kirk-Patrick, d'origine irlandaise.

A l'âge de dix-huit ans, elle avait épousé le duc d'Albe, descendant des Stuarts par le maréchal de Berwick, pour lequel on avait fait revivre le titre de duc d'Albe en reconnaissance de ses services.

La jeune duchesse était une des plus grandes dames de l'Espagne. Elle jouissait à la cour de la Reine Isabelle de toutes les prérogatives attachées à son rang dans un pays aristocratique.

Elle habitait à Madrid un palais vraiment royal, où l'on voit encore réunies des merveilles de l'art ancien. Elle y vivait dans un luxe princier. Elle avait dirigé avec infiniment de goût et de sentiment artistique la restauration de ce palais, dont

on avait, à différentes époques, altéré l'élégance. Par un raffinement de vérité historique elle avait, entre autres, fait renouveler tous les parquets, en reproduisant dans leur marqueterie les dessins variés des plafonds à caisson de chacune des salles.

La duchesse d'Albe laissait trois jeunes enfants : un fils et deux filles. Son fils, le duc d'Albe actuel, a épousé la fille du duc de Fernan-Nuñez, qui fut ambassadeur à Paris. Sa fille aînée est duchesse de Tamamès. Sa seconde fille, une délicieuse et douce jeune femme, est morte à vingt ans, quelques mois seulement après son mariage avec le duc de Medina-Cœli, qui mourut lui-même fort peu de temps après, des suites d'un accident de chasse.

Après une heureuse jeunesse, l'Impératrice n'avait connu de la vie que la plus haute fortune. Elle conservait les illusions de ceux qui n'ont pas encore souffert de maux irréparables et qui croient que la douleur est un malheur très rare. Tout à coup, elle était frappée d'une façon imprévue et cruelle.

Sa sœur était la compagne assidue et dévouée,

l'intime confidente, le cœur fidèle sur lequel toute créature humaine a besoin de s'appuyer dans les difficultés de la vie; et elles sont d'autant plus lourdes que l'on est placé plus haut. C'était le lien doux et charmant qui la rattachait à son passé de jeune fille, à ses souvenirs d'autrefois, à son pays. C'était, surtout, l'asile où elle pouvait chaque jour venir se reposer de la contrainte et des exigences du pouvoir.

Les princesses élevées dans l'étiquette des cours, restent dans leur élément lorsqu'elles montent sur un trône. Les honneurs dont elles sont entourées et qui servent de voile à une contrainte perpétuelle, sont devenus, par l'éducation, comme une nécessité de leur vie. Mais lorsqu'on a vécu comme l'Impératrice dans l'indépendance que donnent le rang et la fortune, lorsqu'on a toujours librement choisi ses relations, ses amitiés, ses plaisirs, lorsqu'on a usé du droit qui appartient aux femmes de toute condition, hors les souveraines, de jouir d'une liberté complète dans l'arrangement des choses intimes de sa vie de beaucoup les plus précieuses, il faut une grande force d'âme, beaucoup de fermeté, de dévouement

à ses devoirs, pour plier tout à coup ses goûts, ses actions, toutes ses préférences à la raison d'État. Et quand on est transplantée loin des siens, loin du pays natal, loin des souvenirs de son enfance, comme un oiseau prisonnier, si dorée que soit la cage, on n'en sent pas moins la meurtrissure des barreaux. On se lasse vite des splendeurs d'une vie de représentation et de luxe. Bientôt on n'en sent plus que le fardeau ; et il est peut-être plus facile de s'accommoder d'une existence humble et modeste, lorsqu'on a connu les charges de la grandeur, que ne le pensent ceux qui l'envient de loin.

A notre époque, c'est un rôle difficile que celui de souveraine. Ce n'est pas en France seulement, dans notre pays démocratique et égalitaire. A côté de chaque souverain de l'Europe apparaît quelque poétique visage de femme qui se penche en tremblant sur le berceau d'un fils, toujours prête à protéger de ses bras étendus un époux menacé. On les voit traverser les fêtes avec un sourire énigmatique aux lèvres, puis, fuyant leurs palais pour se réfugier dans quelque retraite, elles essayent d'y goûter un peu de paix intime.

Ce ne sont plus ces princesses d'autrefois, dont parle la légende, heureuses de vivre, fières de leur rang. On dirait plutôt le fantôme de la monarchie expirante, veillant en deuil près des tombeaux.

Si la mélancolie était bannie de ce monde, on la retrouverait sur les marches d'un trône.

Avant son mariage, l'Impératrice, alors comtesse de Teba, quittait l'Espagne chaque année, pendant quelques mois, et venait avec sa mère, la comtesse de Montijo, soit en France, soit en Angleterre, pour visiter des amis.

C'est dans un de ces voyages en 1852, à un bal de l'Élysée, lorsqu'il était Président de la République, que l'Empereur vit sa femme pour la première fois.

La grande beauté de la jeune comtesse de Teba, son esprit brillant et distingué firent la plus profonde impression sur le Prince Président et, dès lors, les influences féminines qui pouvaient avoir part à sa vie furent complètement effacées.

L'Empereur aima profondément, parfaitement cette femme, dont le charme et la beauté se rehaussaient de toutes les grâces de l'esprit, de

tout l'attrait d'un caractère exceptionnellement élevé.

Le prince Louis-Napoléon n'ignorait pas que la représentation et le luxe ont un prestige nécessaire à l'exercice du pouvoir. Il avait organisé une sorte de cour, dont l'élément militaire était la base et qui rassemblait autour de lui la société dispersée par l'agitation révolutionnaire des dernières années.

Les domaines de la couronne reprenaient leur éclat et après l'Élysée, où le Président avait introduit à côté de l'élégance et du goût français le confortable des habitudes anglaises, le palais de Compiègne, à l'époque des chasses, s'animait d'une vie nouvelle.

La comtesse de Montijo et la comtesse de Teba y parurent. Tous les hommages que la délicatesse et le bon goût permettent d'adresser à une femme dans la situation de mademoiselle de Montijo, le Prince Président profondément épris, les mit aux pieds de la belle étrangère ; et bientôt, parmi la réunion nombreuse des hôtes de Compiègne, il ne fut plus question que du roman princier

Dès lors la pensée d'un mariage était arrêtée entre eux.

On a dit à cette époque, et depuis on a répété, que l'adresse et l'habileté avaient eu beaucoup de part dans la décision de l'Empereur, et que la retenue calculée de la comtesse de Teba, spéculant sur l'entraînement d'un cœur très épris, avait triomphé des hésitations du futur souverain.

Ces propos partis d'assez bas furent accrédités sans doute par quelques-unes de ces personnes qui n'ont pour mobile que le plaisir ou l'intérêt, et dont les scrupules s'arrêtent à la limite de leurs caprices ou de leurs ambitions.

La vie de l'Impératrice, le respect universel que d'infâmes pamphlets, tristes fruits des époques révolutionnaires, n'ont pu entamer et qui est aujourd'hui comme le lustre de sa douleur, répondraient à ces imputations calomnieuses, si elles méritaient d'être relevées.

Comme tous les hommes de nature ardente et tendre, l'Empereur, à travers les différents événements de sa vie, avait connu bien des plaisirs faciles. Lorsqu'il rencontra la comtesse de

Teba, il hésitait devant une union purement politique ; il vit en elle une compagne capable de donner le bonheur, digne de parer un trône. Il lui offrit spontanément de partager sa destinée.

Mais on était à la veille d'une transformation politique. L'Empire renaissant semblait destiné, sous le souffle puissant de l'entraînement populaire, à féconder une ère nouvelle. Les pouvoirs incertains dont le pays avait investi le Prince Président étaient incessamment minés par des ambitions, des utopies, des convoitises qu'une constitution encore incomplète ne contenaient pas suffisamment ; et l'Empereur comprit qu'il avait besoin d'être plus fortement armé pour introduire dans le pays les progrès et les institutions qu'il avait rêvés.

Lorsqu'il eut été agréé comme fiancé par mademoiselle de Montijo :

— Nous sommes à la veille de grands événements, lui dit-il. Je ne veux pas vous entraîner dans les hasards que je vais courir. Retournez en Espagne. Dès que mon sort sera fixé, nous nous réunirons. La fortune me sourira, puisque c'est au-devant de vous qu'elle doit me conduire.

— Quoi qu'il arrive, lui dit mademoiselle de Montijo, je serai votre femme; si les événements vous trahissent, venez me rejoindre dans mon pays. Nous aurons une situation indépendante, et peut-être serons-nous plus heureux là-bas que sur un trône.

Le sort en décida autrement.

La comtesse de Teba quitta la France emportant un simple anneau d'or au doigt et une épingle qui figurait un gros trèfle d'émeraudes entourées de brillants. Elle l'avait gagnée dans une loterie organisée par l'Empereur à Compiègne. Jusqu'à la mort de l'Empereur elle la portait tous les soirs parmi ses autres bijoux, quelle que fût sa parure.

Quelques années après la mort de l'Empereur, l'Impératrice avait un peu éclairci la rigueur d'un deuil éternel, afin de ne pas attrister la jeunesse de son fils. Cependant, elle ne portait aucun bijou de couleur. Mais ayant considéré ce premier présent de l'Empereur comme le gage de tous les bonheurs de sa vie, elle ne pouvait se défendre d'y attacher une illusion superstitieuse. Le jour du départ du Prince Impérial pour le Zululand, l'Impératrice

reprit le trèfle d'émeraudes et, jusqu'au 19 juin, elle eut soin de le porter.

Après la mort de son fils, il n'est plus resté de place dans le cœur de l'Impératrice pour l'espérance humaine. Un jour, à Chislehurst, la Duchesse de Mouchy étant auprès d'elle, l'Impératrice lui donna ce bijou.

— Je l'ai considéré longtemps comme un talisman heureux, lui dit-elle. C'est ma plus chère relique. Je ne veux pas qu'il reste abandonné! Mettez-le chaque soir en souvenir de nous. Qu'il soit pour vous comme un gage de bonheur et de tendre amitié.

Fidèle à ce vœu que son cœur délicat était capable de comprendre, la Duchesse de Mouchy porte pieusement chaque jour le précieux bijou.

Mystérieux symbole témoin de toutes les émotions de la jeune fille, de l'épouse, de la mère, ce trèfle a présidé aux destinées de ces trois êtres qui auront passé en laissant de si grands, de si poignants souvenirs. A travers tant de fortunes diverses, son immuable éclat ne s'est point altéré.

L'Impératrice aimait profondément l'Empe-

reur; la grandeur de cette nature pleine de mansuétude et d'énergie, ce prince héritier du plus grand nom de notre histoire, qui malgré tous les revers et toutes les infortunes était parvenu à dominer son temps et revenait en maître dans le pays qui naguère l'avait exilé, étaient bien faits pour séduire une personne d'un caractère chevaleresque, véritable fille du pays de Chimène.

L'Empire ayant été proclamé le 10 décembre 1852, à la suite d'un plébiscite qui lui donna 6 millions de suffrages, l'Empereur, fidèle à ses engagements, annonçait son mariage aux grands corps de l'État dans les termes suivants :

Moniteur du 23 janvier 1853.

« Messieurs,

« Je me rends au vœu si souvent manifesté par « le pays, en venant vous annoncer mon mariage.

« L'union que je contracte n'est pas d'accord « avec les traditions de l'ancienne politique ; c'est « là son avantage. (*Sensation.*)

« La France, par ses révolutions successives, « s'est toujours brusquement séparée du reste de « l'Europe ; tout gouvernement sensé doit cher-

« cher à la faire rentrer dans le giron des vieilles « monarchies; mais ce résultat sera bien plus « sûrement atteint par une politique droite et « franche, par la loyauté des transactions, que « par des alliances royales, qui créent de fausses « sécurités et substituent souvent l'intérêt de fa- « mille à l'intérêt national. (*Applaudissements.*) « D'ailleurs, les exemples du passé ont laissé dans « l'esprit du peuple des croyances superstitieuses; « il n'a pas oublié que depuis soixante-dix ans les « princesses étrangères n'ont monté les degrés « du trône que pour voir leur race dispersée et « proscrite par la guerre ou par la révolution. « (*Sensation profonde.*) Une seule femme a semblé « porter bonheur et vivre plus que les autres dans « le souvenir du peuple, et cette femme, épouse « modeste et bonne du général Bonaparte, n'était « pas issue d'un sang royal. (*Applaudissements.* — « *Vive l'Empereur!*)

« Il faut cependant le reconnaître, en 1810, le « mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise fut « un grand événement : c'était un gage pour l'ave- « nir, une véritable satisfaction pour l'orgueil « national, puisqu'on voyait l'antique et illustre

« maison d'Autriche, qui nous avait si longtemps « fait la guerre, briguer l'alliance du chef élu d'un « nouvel empire. Sous le dernier règne, au con- « traire, l'amour-propre du pays n'a-t-il pas eu à « souffrir lorsque l'héritier de la couronne solli- « citait infructueusement, pendant plusieurs an- « nées, l'alliance d'une maison souveraine, et « obtenait enfin une princesse accomplie sans « doute, mais seulement dans des rangs secon- « daires et dans une autre religion?

« Quand, en face de la vieille Europe, on est « porté par la force d'un nouveau principe à la « hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas « en vieillissant son blason et en cherchant à s'in- « troduire à tout prix dans la famille des Rois, « qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se « souvenant toujours de son origine, en conser- « vant son caractère propre et en prenant fran- « chement vis-à-vis de l'Europe la position de par- « venu, titre glorieux lorsqu'on parvient par le « libre suffrage d'un grand Peuple. (*Applaudis- « sements unanimes.*)

« Ainsi, obligé de s'écarter des précédents sui- « vis jusqu'à ce jour, mon mariage n'était plus

« qu'une affaire privée. Il restait seulement le
« choix de la personne. Celle qui est devenue
« l'objet de ma préférence est d'une naissance
« élevée. Française par le cœur, par l'éducation,
« par le souvenir du sang que versa son père
« pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espa-
« gnole, l'avantage de ne pas avoir en France de
« famille à laquelle il faille donner honneurs et
« dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme,
« elle sera l'ornement du trône comme, au jour
« du danger, elle deviendrait un de ses courageux
« appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au
« Ciel les mêmes prières que moi pour le bon-
« heur de la France ; gracieuse et bonne, elle fera
« revivre, dans la même position, j'en ai le ferme
« espoir, les vertus de l'Impératrice Joséphine.
« (*Applaudissements prolongés. — Vive l'Empe-*
« *reur ! Vive l'Impératrice !*)

« Je viens donc, Messieurs, dire à la France :
« J'ai préféré une femme que j'aime et que je
« respecte à une femme inconnue dont l'alliance
« eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Sans
« témoigner de dédain pour personne, je cède à
« mon penchant, mais après avoir consulté ma

« raison et mes convictions. Enfin, en plaçant « l'indépendance, les qualités du cœur, le bon- « heur de famille au-dessus des préjugés dynas- « tiques et des calculs de l'ambition, je ne serai « pas moins fort, puisque je serai plus libre. (*Vifs « applaudissements.*)

« Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je pré- « senterai l'Impératrice au Peuple et à l'Armée ; « la confiance qu'ils ont en moi assure leur sym- « pathie à celle que j'ai choisie, et vous, Mes- « sieurs, en apprenant à la connaître, vous serez « convaincus que cette fois encore j'ai été inspiré « par la Providence. » (*La salle retentit d'applau- « dissements longtemps prolongés.*)

Le 30 janvier 1853, au milieu d'une pompe véritablement royale, le mariage était célébré à Notre-Dame et la comtesse de Teba devenait Impératrice des Français.

Comme on voit dans la Bible la touchante histoire d'Esther, ainsi la grâce et la beauté donnaient un trône à la jeune souveraine.

Une tradition espagnole veut que les perles dont les femmes se parent le jour de leurs noces deviennent le symbole de larmes répandues.

L'Impératrice dédaignant un ancien préjugé, portait ce jour-là un collier de perles incomparables qui couvrait son corsage de satin. La tradition, hélas! devait être fidèle.

Ce collier fut vendu par l'Impératrice après la guerre avec ses autres bijoux.

Le petit château de Villeneuve-l'Étang, qu'on voit encore dans le parc de Saint-Cloud, avait été préparé pour recevoir les souverains. C'est là, dans un cercle étroit et intime, que l'Empereur et l'Impératrice passèrent les premiers jours de leur union. Les gens heureux aiment la solitude et l'oubli.

Le lendemain de leur mariage, le 31 janvier, par un rayonnant soleil d'hiver, l'Empereur et l'Impératrice, seuls dans un phaéton que l'Empereur conduisait lui-même, traversaient les beaux bois, chargés de frimas, de la Celle-Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, pour se rendre à Versailles.

L'Impératrice avait désiré visiter Trianon, et elle se faisait expliquer sur place toute la vie de la Reine Marie-Antoinette à l'époque où elle était encore une heureuse jeune femme.

Par une sorte d'affinité mystérieuse, l'Impéra-

trice a toujours conservé un culte pieux pour la mémoire de la royale martyre. Par son ordre on réunit à Trianon tous les objets ayant appartenu à la Reine, et c'est grâce à ses soins qu'on a créé le musée de souvenirs qui existe encore.

Connaissant le goût de l'Impératrice pour tout ce qui se rattachait à la mémoire de Marie-Antoinette, on lui avait envoyé d'Autriche un bien singulier portrait. C'était une grande miniature en pied représentant la Dauphine avant son mariage, vers l'âge de quatorze ans. On voyait déjà, malgré l'extrême jeunesse, la grâce et la beauté de la Reine. Elle avait le bras relevé et montrait du doigt son col élégant entouré, suivant la mode de l'époque, d'un étroit ruban de couleur rouge qui figurait comme une mince trace de sang. Ce visage enfantin, cette physionomie riante et naïve, le geste en quelque sorte prophétique qui indiquait cette ligne sanglante, étaient d'une réalité saisissante et tragique.

L'Empereur ne cessa jamais d'aimer l'Impératrice d'une affection vive et profonde. Jusqu'à la fin de sa vie, elle fut avec son fils son unique tendresse. En toute circonstance il se montrait

affectueux et bon, la tutoyant toujours et l'appelant de son petit nom, qu'il prononçait d'une façon particulière en supprimant l'*e* muet de la première syllabe d'un ton tout à fait tendre et intime; dans ses regards, dans l'attrait qu'il avait pour sa beauté, dans ses habitudes familières et caressantes, on devinait l'amoureux à côté du mari.

Néanmoins, après huit années de mariage, l'Impératrice avait déjà connu plus d'une tristesse. L'Empereur, entraîné par d'anciennes habitudes de plaisir, par la facilité de mœurs de quelques-uns de ceux qui l'entouraient, ne ménagea pas toujours sa sensibilité de souveraine et d'épouse. Dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, l'Impératrice avait connu le subtil poison du délaissement qui corrompt ce qu'il y a de plus intime et de plus délicat dans un cœur féminin.

Après des distractions dont quelques-unes ont eu un regrettable éclat, l'Empereur qui, comme beaucoup d'hommes, n'attachait pas d'importance à ces liaisons passagères, semblait toujours surpris d'avoir affligé sa femme, alors qu'elle occupait seule une si grande place dans sa vie.

L'amitié fraternelle avait soutenu l'Impératrice

à travers ces épreuves. La duchesse d'Albe, d'un caractère doux et tendre, apaisait sa sœur, dont la nature ardente avait le triste don de décupler la souffrance. Elle l'avait aidée à surmonter des heures de trouble et d'amertume et à trouver le courage du pardon.

A la mort de la duchesse d'Albe, l'Impératrice sentit pour la première fois l'isolement que crée la grandeur; elle resta enfermée dans son deuil sans que rien pût la distraire, n'ayant pas le courage de reprendre ses devoirs mondains. Sa santé fut même assez sérieusement altérée, et les médecins conseillèrent à l'Empereur de la faire voyager, afin d'apporter une diversion à cet état pénible.

L'Impératrice partit pour l'Écosse, où elle fit un séjour de quelques semaines. Elle en revint apaisée, prête à reprendre sa vie, mais elle avait été irrémédiablement touchée par la mélancolie.

A dater de cette époque un changement profond s'opéra dans les goûts, dans les habitudes de l'Impératrice. Il sembla que la jeunesse s'était évanouie et sous les traits charmants de la femme mûrie par le chagrin, apparut la souveraine qu'on n'avait encore qu'entrevue.

CHAPITRE IV

Maison de l'Impératrice. — La princesse d'Essling. — La duchesse de Bassano. — La marquise de Las Marismas. — La comtesse de Montebello. — La baronne de Pierres. — La marquise de Latour-Maubourg. — La comtesse de Lezay Marnésia. — La comtesse de Malaret. — Tableau de Winterhalter. — Madame de Sancy de Parabère. — La comtesse de La Bédoyère. — La comtesse de La Poëze. — Madame de Saulcy. — La comtesse de Rayneval. — La comtesse de Lourmel. — La baronne de Viry Cohendier. — Madame Féray d'Isly. — Pinson, le cocher des Dames. — Ma nomination de dame du Palais. — Monseigneur Darboy. — Le maréchal Vaillant. — Le duc de Bassano.

Lors de son mariage l'Empereur, s'inspirant des précédents de la cour de Napoléon Ier, songea à former la maison de l'Impératrice.

La princesse d'Essling, la bru de Masséna, fille du général Debelle, fut créée grande maîtresse. Fine et jolie avec un fort grand air quoique de petite taille, la princesse d'Essling eut pendant

toute la durée de l'Empire la plus haute situation. Très correcte elle ne sortait jamais qu'en grande voiture. Le jour du 4 septembre, à deux heures de l'après-midi, comme elle se rendait chez l'Impératrice, dans sa berline doublée de satin blanc, elle fut arrêtée par la foule qui s'amassait déjà autour des Tuileries et qui la força de rétrograder. Elle était d'un caractère à monter avec dignité sur l'échafaud, comme le firent les femmes de la cour de Marie-Antoinette.

On lui trouvait un peu de raideur au premier aspect. Mais elle était intelligente et bonne. Après la guerre, âgée et souffrante, elle ne se mêla plus guère au mouvement du monde. Mais les nombreux amis qui l'entouraient et qui lui étaient restés fidèles, témoignèrent assez des bons souvenirs qu'elle avait laissés.

La duchesse de Bassano femme du grand chambellan de l'Empereur, reçut le titre de dame d'honneur. Puis on choisit six dames du palais parmi les personnes avec qui l'Impératrice était particulièrement liée avant son mariage.

Un grand tableau peint par Winterhalter représente l'Impératrice entourée de toutes ses dames.

C'est un groupe de grandeur naturelle, dont les costumes sont démodés, aujourd'hui, mais qui n'est pas sans grâce et où l'on retrouve avec beaucoup d'exactitude la ressemblance de toutes ces personnes belles ou jolies. Ce tableau était placé à Fontainebleau à l'entrée du salon chinois.

Les dames du palais étaient la vicomtesse Aguado, marquise de Las Marismas, dont l'exquise beauté se doublait d'une grâce et d'un charme que les années n'ont point effacés. Elle avait une des maisons les plus élégantes de Paris. Son hôtel de la rue de l'Élysée fut pendant de longues années le rendez-vous d'un monde choisi ; on y donnait des fêtes très recherchées et la plupart des princes étrangers qui venaient à Paris alors, tenaient à fréquenter cette maison où tout était réuni pour plaire.

Depuis la guerre la vicomtesse Aguado a vécu dans la retraite. Son vif attachement pour l'Impératrice n'a pu s'accommoder de plaisirs nouveaux; et puis des deuils successifs, des deuils dont rien ne saurait effacer la sombre mélancolie, sont venus voiler cette heureuse vie.

La vicomtesse Aguado était la mère de la du-

chesse de Montmorency, une délicieuse jeune femme véritablement accomplie, qui mourut à trente ans adorée de tous ceux qui vivaient près d'elle. Épuisée par de longues souffrances, aimant la vie, elle trouvait encore assez de fermeté pour soutenir le courage de ceux que sa fin douloureuse plongeait dans le désespoir.

La comtesse de Montebello, née de Villeneuve Bargemont, était petite-fille par sa mère de la duchesse de Vicence. Madame de Montebello, une des femmes les plus agréables de la cour, avait été intimement liée avec la duchesse d'Albe. L'Impératrice l'affectionnait particulièrement.

En 1860, son mari, le général de Montebello fut envoyé comme ambassadeur à Rome, où ils passèrent plusieurs années et où leur influence eut un heureux effet pendant les négociations délicates qui suivirent la guerre d'Italie. C'était une charmante ambassadrice. Elle était très aimée dans la société romaine.

Elle avait un fils, monsieur Jean de Montebello, que l'Impératrice traitait depuis son enfance avec la plus affectueuse bonté, l'invitant dans les déplacements de la cour lorsque sa mère était de service

et s'intéressant beaucoup à lui. Presque enfant encore, il tournait d'assez jolis vers dans lesquels il exprimait un dévouement juvénile et enthousiaste pour l'aimable souveraine qui voulait bien s'occuper de lui.

Vers la fin de l'Empire, madame de Montebello tomba sérieusement malade. Elle languissait depuis plusieurs années et elle s'éteignit jeune encore, le 7 juin 1870 à la veille de la guerre.

C'était une fervente catholique.

Un jour étant allée la voir, je trouvai chez elle un prêtre vêtu de l'habit des dominicains. Lorsqu'il se fut retiré je lui demandai qui était ce moine à la physionnomie expressive et tourmentée.

— Il a, lui dis-je en riant, des yeux brillants comme deux charbons d'enfer.

Elle se récria comme si je venais de proférer un blasphème.

— C'est un saint, me dit-elle. Il vit dans la retraite et la pénitence. Il enseigne la parole de Dieu avec une éloquence qui toucherait les anges rebelles. Je l'ai connu à Rome.

C'était le père Hyacinthe.

L'Impératrice lui donna jusqu'à la fin de sa vie

mille preuves d'intérêt et la pleura comme une amie.

La comtesse de Lezay Marnésia, la baronne de Malaret étaient au nombre des premières dames du palais de l'Impératrice.

Madame de Malaret était une personne de fort belle taille et d'une rare élégance. Elle passa peu de temps dans la maison et suivit son mari, qui appartenait à la carrière diplomatique. Je ne l'ai jamais vue à la cour.

Il y avait aussi la marquise de Latour-Maubourg, fille du duc de Trévise ; son mari était attaché à la vénerie de l'Empereur. Il avait la taille et le beau visage des anciens preux. C'était un ménage très uni et madame de Maubourg, qui était bonne et agréable adorait son mari. On la taquinait un peu sur leur perpétuelle lune de miel.

— Que feriez-vous, lui disait-on un jour, si vous appreniez que Maubourg vous trompe ?

— J'en serais si étonnée, répondit-elle, que j'en mourrais de surprise.

Elle élevait avec infiniment de tendresse et de soin leurs deux beaux enfants, un fils et une

fille. Indépendants, bien nés, fortunés, leur vie fut pendant longtemps exempte de toute peine. Un jour que j'étais de service avec elle, on lui remit en montant l'escalier des Tuileries une dépêche qu'elle ouvrit. On lui annonçait que son père, le duc de Trévise, qu'elle avait quitté bien portant peu auparavant, avait la petite vérole.

— C'est le premier chagrin de ma vie, me dit-elle fort émue. Dieu sait tout ce qui va m'arriver maintenant.

Le duc de Trévise mourait peu de jours après à Sceaux, dans l'ancienne demeure de la duchesse du Maine qu'il avait entrepris de restaurer. Quinze jours plus tard la duchesse de Trévise, ayant gagné la petite vérole en soignant son mari, mourait à son tour.

Madame de Maubourg était encore en deuil lorsque la guerre éclata. Son fils âgé de vingt ans, un jeune homme beau comme son père, plein d'avenir, partit avec les mobiles de la Haute-Loire où ils avaient des terres considérables. Il fut tué dans un combat et on le lui ramena mort. Une fille charmante lui restait. Elle la maria

au comte Pierre de Kergorlay et moins d'un an après la pauvre enfant mourait en couches.

Monsieur de Latour-Maubourg, à la suite de tant de malheurs, traîna pendant de longues années une vie languissante. La douleur l'avait terrassé. Sa femme trouva le courage de le soutenir, le soignant avec un admirable dévouement. Il est mort dernièrement. La marquise de Latour-Maubourg est une femme d'une grande piété. On dit qu'elle entrera dans un couvent.

La sixième dame du palais de l'Impératrice était la baronne de Pierres, dont le mari était premier écuyer de l'Impératrice. C'était la femme de France qui montait le mieux à cheval et pourtant la personne la plus timide que j'aie connue. Un rien la troublait. Elle avait été fort jolie et elle était parfaitement bonne et agréable.

Le service journalier était fait exclusivement par les dames du Palais; la grande maîtresse et la dame d'honneur ne s'occupaient que des présentations, des audiences et ne paraissaient que dans les cérémonies.

La princesse d'Essling réglait le service des dames pour chaque semaine.

Dans la suite, le nombre des dames du palais fut augmenté et porté à douze. L'Impératrice choisit madame de Sancy de Parabère née Lefèvre-Desnouettes, une personne éminente par l'esprit, par l'élévation du caractère, par les plus aimables qualités. Elle conservait, longtemps après la jeunesse, les agréments d'un charmant visage. L'Impératrice avait pour elle tout l'attachement que méritait cette femme d'une distinction supérieure. La comtesse de la Bédoyère pleine d'esprit et grande musicienne, avait l'éclat et la beauté ample des femmes du temps de Louis XIV. Devenue veuve en 1869, elle épousa le prince de la Moskowa. Elle était, ainsi que sa sœur, la comtesse de la Poëze, fille de la marquise de Laroche-Lambert qui fut ambassadrice à Berlin. Ces deux dames, élevées en partie à l'étranger, avaient tout à fait l'esprit des cours. Madame de Saulcy, était la femme si distinguée du spirituel membre de l'Institut. Elle vit maintenant fort retirée, toute occupée d'œuvres pieuses, enfermée dans la religion du souvenir. Puis la comtesse de Rayneval, qui ne se maria pas. Chanoinesse d'un ordre de Bavière, elle conserva longtemps une

beauté sculpturale. C'est elle qui avait posé pour la muse que l'on voit couronnant Chérubini dans le célèbre tableau d'Ingres.

La comtesse de Lourmel veuve du général tué en Crimée, était une toute petite femme sans beauté, mais non sans prétentions, qui n'avait jamais pu se défaire de ses allures provinciales. Elle avait le travers d'une jalousie féroce dans tout ce qui touchait à l'Impératrice. Elle se serait battue pour soutenir ses prérogatives. L'Impératrice la voyant assez isolée, car elle n'avait point d'enfants, peu de fortune et de relations, la traitait avec une indulgence un peu familière. La pauvre petite comtesse rêva toujours le rôle de favorite de l'Impératrice qui était fort au-dessus de ses capacités. On fut surpris un jour de la voir arriver aux Tuileries, portant une parure d'émeraudes d'une invraisemblable beauté, entourées de quelques faibles diamants. Elle inventa je ne sais quelle fable d'héritage de famille, pour expliquer cette magnificence; mais on soupçonna toujours les émeraudes de ne pas venir du Pérou, et cela valut à madame de Lourmel le surnom malicieux de la dame aux « émeraudes, » suivant la pronon-

ciation assez défectueuse qu'elle avait adoptée pour parler de sa parure. Cette innocente supercherie tenait à un fond de vanité qu'il fallait peu de chose pour irriter. La comtesse de Lourmel finit fort tristement. Sa pauvre tête tourna et l'on apprit un jour qu'elle avait perdu la raison. Elle mourut vers 1868.

La baronne de Viry-Cohendier, d'une très ancienne famille de Savoie, fut nommée dame du Palais en 1860, au moment de l'annexion. C'était une jeune femme d'une figure agréable, avec de fort beaux yeux bruns. Le maréchal Vaillant, qui l'admirait beaucoup, l'abordait toujours en lui disant :

— Madame, vous me faites songer à Junon aux yeux de vache.

Cette évocation d'Homère flattait médiocrement la jolie baronne. Son mari, monsieur de Viry-Cohendier, était un grand jeune homme aussi pâle, aussi froid, aussi muet qu'elle était vive et animée. Cependant elle en était fort jalouse. Il errait mélancoliquement à travers les fêtes de la cour, ne se mêlant à aucune intimité, fort surveillé par son aimable femme, qui était

fanatique de son pays et montrait une grande susceptibilité sur tout ce qui touchait à la Savoie.

La gaze de Chambéry, ce produit un peu démodé de l'industrie savoisienne, jouait un grand rôle dans ses toilettes, mais elle n'avait pas réussi à faire partager son goût autant qu'elle l'eût souhaité. Cependant, chaque année, pour lui être agréable, l'Impératrice en faisait venir quelques pièces qu'elle distribuait autour d'elle. Après la guerre, monsieur et madame de Viry restèrent dans leur vieux château de Savoie et on ne les revit plus.

Madame Féray-d'Isly, la seconde fille du maréchal Bugeaud, fut aussi pendant un moment dame du Palais. Mais son humeur s'accordait mal, paraît-il, de la déférence due à une souveraine. Elle se rappelait avec amertume le temps où, lorsque le maréchal Bugeaud son père, était gouverneur général de l'Algérie, c'était pour sa voiture que l'on battait aux champs quand elle sortait du palais du gouvernement. Elle se laissa aller à quelques propos qu'elle put regretter et on lui fit comprendre qu'il valait mieux ne pas conserver une situation faite pour lui déplaire.

Je ne crois pas qu'elle revînt jamais aux Tuileries où le général Féray, son mari, très apprécié de l'Empereur, était cependant toujours fort bien accueilli.

A l'époque de mon arrivée auprès de l'Impératrice, la comtesse de Lezay-Marnésia, fort souffrante depuis longtemps et ne pouvant plus faire son service, pria l'Impératrice de lui permettre de se retirer. Elle resta dame honoraire et ne fut pas remplacée, quoique bien des femmes aient brigué sa succession.

Plusieurs fois l'Impératrice me fit répondre aux sollicitations qu'on lui adressait que cette place était promise.

Lorsque mon mariage fut décidé, l'Impératrice eut la bonté de me dire que ne voulant pas m'éloigner d'elle, c'était à moi qu'elle avait pensé en réservant cette situation. En effet, par un décret inséré au *Moniteur* le 22 avril 1866, je fus nommée dame du Palais de l'Impératrice le jour de mon mariage.

Nous faisions le service deux à la fois. Les dames du Palais n'habitaient pas les Tuileries. Pendant la semaine de service, chaque jour une

grande berline de la cour venait nous prendre. Le cocher attaché à ce service, nommé Pinson, remplissait ses fonctions avec une gravité que rien ne fléchissait. Une fois qu'il avait chargé ses deux dames, il prenait un petit trot solennel et quelle que fût l'heure ou la circonstance, nous ne pouvions jamais obtenir un train plus rapide.

L'Empereur, passant un jour la revue des écuries, remarqua son ampleur et sa bonne mine.

— A quel service êtes-vous attaché? lui demanda l'Empereur.

— Pinson, cocher des dames, Sire, répondit-il d'un air navré dont l'Empereur se divertit beaucoup.

Depuis lors on nous accusa, bien à tort, de le martyriser. Pinson se considérait comme le dépositaire de notre dignité aux yeux du public; il entendait nous conduire à sa guise et il n'y avait pas dans Paris un cocher aussi esclave du décorum.

Chaque dimanche le service changeait. A onze heures et demie le nouveau service et tous les grands dignitaires de la couronne se réunissaient dans le salon du Premier Consul. L'Empereur,

l'Impératrice et le Prince Impérial s'y rendaient après leur déjeuner, saluaient chaque personne et le cortège se formait pour se rendre à la messe de la chapelle des Tuileries en traversant la salle des Maréchaux, la galerie de la Paix et une galerie dite des Travées qui s'ouvrait sur la chapelle.

C'est là que chaque dimanche j'ai vu l'archevêque de Paris monseigneur Darboy, grand aumônier de l'Empereur, dont la fin terrible, sous la Commune, attache une tragique émotion à son souvenir. Monseigneur Darboy qui, dans ses Mandements avait une éloquence d'apôtre, était un silencieux bienveillant. Il était maigre, de petite taille, le visage mince et les traits longs. Ses cheveux grisonnants retombaient sur son cou. Son apparence était modeste, presque timide. Il y avait beaucoup de douceur, de la mélancolie même dans sa physionomie.

Les autres grands officiers de la couronne étaient le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur. Il était un de ceux qui tremblaient ou qui prétendaient trembler devant l'Empereur; il n'était cependant pas timide. C'était un horticulteur passionné. Il adorait les fleurs et se

piquait aussi de connaître l'agriculture qu'il avait étudiée dans des ouvrages fort savants. Il pensait avoir trouvé le moyen d'exterminer le ver blanc, cet ennemi acharné de la culture de la betterave. Il fallait, suivant lui, multiplier les taupes, très friandes, paraît-il, de cet horrible insecte. Il avait réuni dans une caisse pleine de terre beaucoup de vers blancs et y avait enfermé une taupe. Le lendemain tous les vers blancs avaient disparu. Cela lui parut concluant, et il prétendait appliquer le même système aux champs. Il oubliait, en théoricien qu'il était, que l'expérience faite au Louvre sur une fenêtre de ses appartements ne prouvait pas grand'chose et que les taupes, en se multipliant, seraient probablement devenues un fléau beaucoup plus grand que les vers blancs.

Le maréchal, fort aimable à la cour, avait la réputation d'être tout autre dans ses fonctions officielles et lui-même avouait volontiers qu'il était rude. La veuve d'un colonel ayant eu quelque chose à solliciter, il la reçut d'une façon assez peu courtoise, puis, voyant qu'il avait à faire à une personne du meilleur monde et de beaucoup d'esprit

il se radoucit, et à la fin de la visite, comme elle prenait congé :

— Vous devez me trouver bien sanglier, Madame, lui dit-il.

— Oh ! pas si sauvage que cela, Monsieur le Maréchal, dit la dame en s'en allant.

Le Maréchal avait trouvé la réplique spirituelle et lui-même se plaisait à la raconter. Il était très fin, du reste, sous une apparence bourrue plutôt affectée que réelle.

Le grand chambellan, le duc de Bassano, habitait les Tuileries. Il assistait aussi chaque dimanche à la messe. Personne ne sut remplir avec plus de dévouement, plus de distinction, plus de réelle bonté des fonctions délicates. Tous ceux qui le voyaient, même après un refus, le quittaient satisfaits ; nul mieux que lui n'a su concilier des amis à l'Empereur. Avec sa mine de grand seigneur, sa politesse exquise, sa patience, son désir d'obliger il était bien l'intermédiaire qu'il fallait pour représenter un souverain tel que Napoléon III. Il remplaçait souvent l'Empereur en recevant des audiences, ou dans certaines solennités.

Le duc de Bassano, aujourd'hui d'un âge avancé, s'est entièrement consacré à l'Impératrice. Il vit en Angleterre sans cesse à ses côtés, l'entourant d'une déférence, d'une affection véritablement touchante; veillant sur elle en quelque sorte, toujours prêt à lui épargner une peine, à lui adoucir une douleur. A force d'égards, de noblesse, de délicatesse, il maintient autour d'elle, dans la solitude de Chislehurst ou de Farnborough, le prestige du rang souverain.

Son attachement à la famille impériale, la dignité de sa vie, son dévouement rappellent les plus nobles fidélités de notre histoire. C'est un caractère digne de la plus grande vénération. Des hommes tels que lui feraient aimer l'humanité.

La duchesse de Bassano, née d'Hoogworth, belge d'origine, dame d'honneur de l'Impératrice, était la grâce et la bonté mêmes. Elle était la digne compagne de son mari. Trois enfants, un fils et deux filles, formaient autour d'eux une famille charmante.

Les filles de la duchesse de Bassano étaient deux jeunes personnes accomplies. Il n'était pas possible de voir, dans le monde brillant où elles

vivaient, rien de plus aimable que ces deux sœurs toujours unies, toujours pareilles, toutes deux jolies et naturelles, répandant autour d'elles le charme de la jeunesse rehaussé par les qualités attrayantes d'une éducation parfaite.

L'aînée a épousé son cousin le baron d'Hoogworth. Elle vit en Belgique, où elle est dame du Palais de la reine Henriette. La seconde est la marquise d'Espeuilles, la femme du brillant général qui fut officier d'ordonnance de l'Empereur, puis aide de camp du Prince Impérial.

C'est le duc de Bassano qui, le 19 juin 1879, accomplit le devoir terrible de laisser deviner à l'Impératrice la mort du Prince Impérial. Dès la veille, le bruit s'en était répandu à Londres.

Le 19 juin, à huit heures du matin, lord Sydney, grand chambellan de la Reine, vint envoyé par Sa Majesté, porteur de la terrible nouvelle.

Il fit demander le duc de Bassamo. Le duc chérissait le Prince Impérial, il était anéanti de douleur. Lord Sydney le pressait de préparer l'Impératrice.

— Jamais, disait le duc, jamais mes lèvres ne pourront proférer de semblables paroles.

— Songez, disait lord Sydney, que l'Impératrice peut être instruite par un journal, par quelque indiscrétion vulgaire.

Le duc y alla.

L'Impératrice, surprise de voir le duc se présenter chez elle de si bonne heure, le fit entrer aussitôt.

— Vous avez des nouvelles du Zululand? lui dit-elle avant qu'il eût parlé.

— Oui, madame, et elles ne sont pas bonnes.

— Louis est malade! Eh bien, mon cher duc, nous allons partir tout de suite et nous irons le soigner.

— Il y a eu un combat, dit le duc de Bassano.

— Il est blessé?

Le duc s'inclina.

— Nous pouvons partir aujourd'hui même Nous trouverons bien à Londres un bâtiment pour nous conduire à Suez. De là on avisera. Tous les jours il y a des départs.

Et, appelant ses femmes, l'Impératrice donna quelques ordres rapides pour qu'on préparât immédiatement les objets indispensables.

— La blessure est grave? dit l'Impératrice,

n'osant interroger ni même regarder le duc, qui s'était tenu jusque-là à l'entrée de la chambre.

Puis elle alla droit à lui en le fixant avec angoisse. Les larmes inondaient le visage du duc de Bassano. L'Impératrice jeta un cri terrible.

Elle avait compris.

Pendant toute cette journée fatale l'Impératrice eut plusieurs syncopes. On craignit pour sa vie; on était allé prévenir M. l'abbé Goddard, curé de l'église Sainte-Marie de Chislehurst, pour venir l'assister.

— Je ne pourrai même pas mourir! disait l'Impératrice en revenant à elle; et Dieu clément me donnera cent ans de vie.

De telles douleurs ne se racontent pas. Le marquis de Bassano, fils du duc, supplée parfois son père auprès de l'Impératrice.

Il accompagna Sa Majesté dans le voyage qu'elle fit au Zululand après la mort du Prince Impérial afin de recueillir elle-même les souvenirs qui pouvaient aider à reconstituer toute cette terrible histoire, afin qu'on ne pût jamais élever aucun doute sur la façon dont la catastrophe s'était accomplie; véritable calvaire où la souve-

raine dut soutenir la mère abîmée de douleur.

En arrivant au lieu désert où tout ce qu'elle aimait au monde avait fini d'une façon si tragique, la nature eut une révolte suprême et l'Impératrice s'évanouit à la place même où, sur cette terre désolée, au sein d'une solitude sauvage son enfant avait été frappé.

Le jeune marquis de Bassano sut trouver les seules consolations que l'on pouvait offrir à une douleur pareille. Avec des attentions pleines de délicatesse, une véritable intelligence du sentiment, il aida l'Impératrice à accomplir cet acte surhumain.

En outre des personnes de la cour, il y avait à la messe des Tuileries une assistance nombreuse. On y était convoqué par invitation. On ouvrait les travées qui donnaient sur la chapelle et les personnes invitées se tenaient là ainsi que dans le bas.

L'Empereur et l'Impératrice, entourés de leur service, se plaçaient dans une grande tribune qui occupait le fond de la chapelle, en face de l'autel, et les dames de service se mettaient dans les travées de gauche. C'était une messe chantée avec des chœurs et des soli. La musique était

excellente; l'office avait beaucoup de solennité.

Monseigneur Tirmarche, évêque d'Adras, officiait presque tous les dimanches. C'était un ancien curé de Ham, dont l'Empereur avait conservé un bon souvenir et qu'il s'était empressé d'attacher au service de la chapelle Impériale. Après son évasion l'Empereur l'avait prié de conserver, en souvenir de lui, les vases sacrés, qui venaient de la chapelle de la Reine Hortense et dont on se servait pour dire la messe à laquelle l'Empereur assistait régulièrement, chaque dimanche, pendant sa captivité. Monseigneur Tirmarche était un digne vieillard très modeste. Vers la fin de sa vie il fut mordu par un chien que l'on crut enragé. Cela lui causa une impression très pénible. Il mourut en 1870 après la guerre.

Un clergé nombreux était attaché à la chapelle. M. l'abbé Laisne portait le titre de curé vicaire. La chapelle relevait de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois; néanmoins il y avait des registres spéciaux sur lesquels on enregistrait tous les actes religieux qui y étaient accomplis, tels que les baptêmes des enfants dont l'Empereur et l'Impératrice étaient parrain et marraine et les ma-

riages auxquels Leurs Majestés assistaient, ce qui était assez rare. L'Empereur et l'Impératrice voulurent bien me faire cet honneur, et c'est dans la chapelle des Tuileries que je fus mariée.

Le 4 septembre l'abbé Laisne se trouvait dans la chapelle lorsque les Tuileries, furent envahies. Il put enlever le registre particulier sur lequel étaient portés l'acte de mariage de l'Empereur et de l'Impératrice et l'extrait de baptême du Prince Impérial. Il put ainsi sauver ces pièces importantes.

L'abbé Laisne, un grand vieillard toujours alerte, préside encore toutes les cérémonies religieuses qui réunissent la société impérialiste. Sa physionomie sympathique est bien connue de tous ceux qui ont conservé le culte du souvenir. C'est lui qui célèbre les messes d'anniversaire; c'est encore à lui que l'on demande les dernières prières pour ceux qui autrefois faisaient partie de la maison de l'Empereur. Son ministère s'est exercé souvent, car les vides sont déjà nombreux parmi ceux qui composèrent cette cour brillante.

Après la messe où l'Empereur assistait en tenue de général de division, il recevait tous les offi-

ciers supérieurs et généraux depuis le grade de lieutenant-colonel. Ils pouvaient tous l'entretenir librement et l'Empereur prenait un grand intérêt à ces réunions d'officiers, les connaissant presque tous par leur nom et s'intéressant à eux avec une inépuisable et généreuse bonté.

Un jour un colonel nouvellement promu se présenta à l'Empereur, qui, le voyant pour la première fois, lui demanda son nom.

— Paillard, répondit le colonel.

— Vous avez là un bien beau nom, lui dit l'Empereur, qui n'avait pas bien entendu! Le chevalier sans peur et sans reproche.

— Pardon, Sire, c'est Paillard.

— Eh! mais, dit l'Empereur en souriant, c'est aussi un très beau nom.

La chapelle des Tuileries, sans grand caractère, était assez simplement ornée. Deux très remarquables tapisseries des Gobelins décoraient le fond de chaque côté de l'autel. C'était la Fuite en Égypte et la Visitation. Pendant le carême et chaque dimanche il y avait sermon. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la messe dans le bas de la chapelle. C'est là, que tour à tour, on en-

tendit les grands orateurs sacrés de notre temps.

L'abbé Deguerry, le vénérable curé de la Madeleine, fut un de ceux qui y parlèrent en dernier lieu.

L'abbé Bauer, de fâcheuse mémoire, y prêcha également. Il arrivait d'Italie. Fortement recommandé par la cour de Rome comme un néophyte plein d'ardeur et de foi, il était précédé d'une réputation d'éloquence qui lui valut d'être désigné pour prêcher devant Leurs Majestés le carême de 1866.

Il avait laissé à Vienne, à Madrid, où il avait débuté dans la chaire d'éloquence sacrée, des souvenirs qui, joints à la légende un peu mystérieuse de sa conversion au catholicisme, entouraient son nom et sa personne d'un intérêt spécial et d'une curiosité toute particulière.

Le premier jour qu'il vint à la cour pour être présenté à Leurs Majestés par le vénérable archevêque de Paris, il apparut pâle, ascétique, comme ravagé par les austérités d'une vie de pénitence, avec un air de jeunesse et de modestie fait pour impressionner favorablement en sa faveur. L'abbé Bauer avait alors près de quarante ans, mais petit et mince, il semblait beaucoup plus jeune.

Quand on a connu le personnage on est tenté

de dire qu'il rappelait un des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, une sorte d'Aramis, moins la grâce et la distinction. Ses longs cheveux d'un noir de jais, ses traits accentués, ses yeux sombres et creux lui faisaient une physionomie extraordinaire. En l'entendant parler, ces bonnes impressions ne se modifiaient pas. Sa parole savamment mesurée s'élevait progressivement aux accents d'une piété pathétique et profonde. Une voix nerveuse, et le léger accent germanique dont il ne s'était pas défait, scandaient ses phrases et les imprimaient dans la pensée de ses auditeurs, sur lesquels il répandait un grand souffle de foi. Il avait une abondance d'images heureuses, beaucoup d'énergie et de souplesse, tout ce qu'il faut, en un mot, pour captiver l'auditoire d'élite auquel il s'adressait.

Quelques femmes de la cour chez lesquelles le côté religieux n'était pas assez élevé, sans doute, pour se dégager des influences extérieures, s'engouèrent du jeune prédicateur et s'en allèrent partout répandant ses louanges, avec l'exagération dont ce genre de personnes abuse pour ce qui touche à la dévotion.

Il devint le confesseur de ces dames, le confident des cœurs faibles. Et, dans le petit appartement qu'il habitait aux Carmes, ce fut bientôt une procession des femmes à la mode de Paris, qui allaient à l'envi chercher auprès de lui des avis et des consolations.

La tête de l'abbé Bauer n'était pas de force apparemment, à supporter ces pièges mondains. Lorsque l'année suivante on le revit à la chapelle des Tuileries, où il n'a jamais eu, du reste, de titre officiel, il était devenu presque gênant. On a dit qu'il faisait faire ses soutanes chez le grand faiseur; je pense que cela tenait surtout à la façon théâtrale dont il les portait. Il était inondé d'opoponax, il parlait aux femmes d'un ton de familiarité cavalière, se redressant dans sa petite taille et jouant les prélats à talon rouge de l'ancienne cour, d'une façon déplacée.

L'accueil que l'Impératrice lui avait fait au début et la sympathie qu'elle lui avait montrée se ressentirent d'une si regrettable transformation. L'Impératrice détestait par-dessus tout le genre commun et pompeux. Bientôt on évita 'abbé Bauer. Comme il n'était pas homme à

comprendre à demi-mot et à se retirer, ou à se modifier devant une attitude très refroidie, il engagea une sorte de lutte dans laquelle il eut l'avantage de l'indiscrétion. Il n'y avait alors aucune raison apparente de le mettre officiellement à l'écart. Il eut l'adresse de se faufiler et de s'imposer en abusant de l'extrême bienveillance des souverains, qui reculaient toujours devant une exécution.

En 1867, la cour étant à Biarritz, l'abbé Bauer y accourut. Il vint présenter ses hommages à la Villa Eugénie.

Il était d'usage d'inviter à déjeuner les personnes présentées qui passaient à Biarritz; on pria l'abbé Bauer comme tout le monde. Ce jour-là même, l'Impératrice allait faire une excursion en mer, à bord du stationnaire, un petit aviso à vapeur, *le Faon,* qui restait aux ordres de l'Empereur pendant son séjour à Biarritz. L'abbé Bauer entendant parler de cette promenade exprima le désir de visiter la côte, de telle façon qu'on se trouva en quelque sorte forcé de l'emmener.

L'Empereur se souciait peu de la navigation. Il avait ce jour-là à Biarritz quelques ministres;

M. Rouher, entre autres. Il n'accompagna donc pas l'Impératrice, qui s'embarqua avec le Prince Impérial, l'amiral Jurien de la Gravière, ses deux jeunes nièces, filles de la duchesse d'Albe, qui vivaient alors auprès d'elle ; Mlle Marion, demoiselle d'honneur ; le docteur Corvisart et, moi qui disparus presque aussitôt sous l'influence du mal de mer.

La première partie de la promenade se passa bien et on alla jusqu'à Saint-Sébastien ; mais le vent s'étant levé, la mer grossit et le commandant du *Faon* déclara qu'on ne pourrait pas débarquer au port Vieux à cause de la violence de la mer à Biarritz, et qu'il fallait aller à Saint-Jean-de-Luz. On arriva plus tard qu'on ne l'avait pensé, la nuit se faisait déjà. Saint-Jean-de-Luz est un petit port de pêche qui n'abrite que des barques légères. Une jetée étroite et longue, sorte d'épi, sépare deux petites baies qui forment un point de refuge sur cette côte bordée de falaises abruptes ; mais les plages sont hérissées de rocs et le bâtiment ne pouvait approcher. Il fallut donc, pour descendre à terre, se servir des embarcations du bord. L'agitation de la mer avait augmenté mon malaise. La plus jeune

des nièces de l'Impératrice, Mlle Louise d'Albe, était fort malade également. On nous transporta dans la petite embarcation à peu près sans connaissance, et les marins ramant, on nous ramena à terre.

On avait aperçu le navire impérial, et toute la population, armée de falots, s'était portée au-devant de l'Impératrice, éclairant la jetée pour indiquer le chenal. Nous débarquâmes sans encombre et nous restâmes sur la jetée, attendant l'arrivée du canot de l'Impératrice, qui n'avait pas encore abordé. Le temps s'écoulait et nous ne voyions rien venir. L'inquiétude nous gagnait : qu'avait-il pu arriver ? Enfin le docteur Corvisart, se faisant un chemin à travers la foule, parvint jusqu'à nous.

— Venez, nous dit-il. L'Impératrice vient d'échapper à un épouvantable péril ! Ils sont sauvés, mais non sans risques.

En effet, par suite d'une erreur du pilote qui dirigeait l'embarcation où l'Impératrice avait pris place avec le Prince Impérial, l'amiral Jurien, le commandant du *Faon,* l'abbé Bauer et M. Corvisart, au lieu de faire le chemin que nous avions suivi et de gagner le chenal, s'était aventurée de

l'autre côté de la jetée sur une plage semée d'écueils, et l'embarcation, poussée par la force des vagues, était venue se briser sur une des plus grosses roches que la mer balayait. L'obscurité était si profonde, qu'on ne pouvait pas distinguer à quelle distance on se trouvait du rivage. Les marins se placèrent sur la roche et aidèrent l'Impératrice à s'y maintenir au milieu des vagues qui déferlaient avec violence. L'Impératrice tenait son fils dans ses bras.

— N'aie pas peur, Louis, dit-elle au Prince Impérial.

— Je n'ai pas peur, maman, répondit le Prince. Je n'oublie pas que je m'appelle Napoléon.

Le Prince était alors un enfant de onze ans.

Lorsque tous les passagers furent à peu près en équilibre sur la roche, un des marins, qui était très bon nageur, déclara qu'il pensait pouvoir arriver à terre pour amener des secours, et se mit à l'eau. Il sentit la terre sous ses pieds; alors les autres hommes de l'équipage, imitant son exemple, se mirent à la mer et, formant la chaîne, se soutenant les uns les autres, ils parvinrent à déposer sur le rivage l'Impéra-

trice, le Prince Impérial et les autres passagers ! Quand vint le tour de l'abbé Bauer, personne ne voulait s'en charger.

— Si nous n'avions pas eu l'abbé à bord, disaient entre eux les matelots, rien de pareil ne serait arrivé.

En effet, c'est une idée répandue parmi les matelots qu'une excursion dont fait partie un prêtre doit avoir un dénouement fatal.

Le bruit se répandit vite de l'événement qui venait d'avoir lieu. La population de Saint-Jean-de-Luz se porta aussitôt du côté de la plage. L'Impératrice et le Prince étaient mouillés comme des personnes qui ont séjourné dans l'eau. On habilla le Prince à la hâte de quelques vêtements d'emprunt, et l'Impératrice, pensant à l'inquiétude que l'Empereur devait éprouver en ne la voyant pas rentrer, monta dans les voitures qui attendaient, sans prendre le temps de mettre des vêtements secs.

L'Empereur, en effet, et les ministres étaient dans la plus vive inquiétude, et, lorsqu'on eut raconté le terrible épisode, l'Empereur jura bien qu'il ne souffrirait plus les excursions en

Universitas BIBLIOTHECA

mer. Celle-ci eut un bien triste épilogue. Le malheureux pilote qui avait tout conduit fut noyé, et le lendemain la mer rejetait son corps, tout meurtri de blessures, sur la plage même où s'élevait sa petite maison, dont la lumière habituellement lui servait de signal.

Quelques jours après, l'Empereur voulut voir le lieu de la scène.

La mer était basse et l'énorme rocher sur lequel s'était brisée l'embarcation de l'Impératrice était entièrement à découvert. Il avait bien trois mètres de haut, et c'était un gros cube isolé sur lequel douze ou quinze personnes auraient pu se tenir, si la mer le leur avait permis. L'Empereur ordonna la construction d'un phare destiné à guider les barques qui rentraient la nuit, et voilà pourquoi on voit aujourd'hui un feu sur le môle de Saint-Jean-de-Luz.

CHAPITRE V

Comment l'Impératrice m'appela auprès d'elle. — Mon arrivée aux Tuileries. — Première sortie avec l'Impératrice. — L'intérieur des Tuileries. — Occupations habituelles de l'Impératrice. — Le Prince Impérial enfant. — Bagatelle. — M. Damas-Hinard, secrétaire des commandements. — M. de Saint-Albin, bibliothécaire. — La comtesse Pons de Wagner, lectrice de l'Impératrice. — Les appartements particuliers de l'Impératrice. — La Princesse Anna Murat. — La duchesse de Morny. — La duchesse de Malakoff. — La duchesse de Cadore. — La duchesse de Persigny. — La comtesse Walewska.

Le 26 février 1864, je perdais mon père alors colonel à Cherbourg.

Il était jeune encore, plein d'avenir, je le chérissais. Ma mère et moi nous restions sans fortune. L'Impératrice apprit cet événement par le docteur Conneau qui était de nos amis. Elle ne m'avait point oubliée. Elle s'intéressa vivement à notre situation.

Peu de temps après, ma mère recevait la visite de l'amiral Charles Duperré, alors officier d'ordonnance de l'Empereur. Il lui était envoyé par l'Impératrice, qui offrait de m'attacher à sa personne et de se charger de mon avenir.

Ma mère hésitait, sa tendresse redoutait pour moi un périlleux honneur. Élevée en Bretagne, je ne connaissais personne de cette cour brillante, et ma mère craignait que, dans un milieu si nouveau, je ne rencontrasse bien des difficultés.

A ce moment même un très riche mariage m'était offert. On me pressait de l'accepter. Mais je n'étais pas entraînée par l'affection, et je ne pouvais m'y résoudre.

L'intérêt que l'Impératrice me témoignait me touchait profondément et, séduite par le vif attrait que je sentais pour elle, je rêvais de lui consacrer ma vie.

Ma mère vit l'Impératrice, causa longuement avec elle. Sa Majesté lui expliqua quelle serait ma situation, dans quelles conditions je vivrais près d'elle. Elle la rassura et nous acceptâmes la destinée qui m'était offerte.

L'Impératrice avait exprimé le désir que je ne

sortisse jamais sans elle. Je ne devais pas la quitter, la suivant dans ses voyages, et vivant exclusivement de sa vie. Ma mère et toutes les femmes de ma famille et de mes amies pourraient venir me voir aux Tuileries, mais je ne devais recevoir aucune autre visite.

Cette règle établie me laissait libre de me consacrer à mes nouveaux devoirs. C'était en même temps, pour une jeune fille, telle que je l'étais alors, la seule façon convenable d'accepter la situation.

On était assez embarrassé sur le choix du titre qui me serait donné. Il n'y avait pas eu de demoiselles d'honneur à la cour de France depuis Louis XIV. L'Impératrice avait déjà auprès d'elle une vieille dame, la comtesse de Wagner de Pons, qui remplissait très honorifiquement la place de lectrice. On hésitait à donner le même titre à une jeune personne, afin ne pas la froisser. On s'arrêta pourtant à ce parti et je fus nommée seconde lectrice de l'Impératrice.

De tout temps dans les cours, les plus petits événements prennent de l'importance. Les petits intérêts, les rivalités grossissent tout. Les souve-

rains généralement, ménagent bien plus ceux qui les servent, qu'ils ne sont ménagés eux-mêmes. La façon spontanée dont l'Impératrice voulait bien m'appeler auprès d'elle pouvait porter ombrage à d'autres personnes. Le secret fut bien gardé, fort peu de monde étant dans la confidence, et on ne connut ma nouvelle situation qu'en me voyant aux Tuileries.

Il fallut s'occuper de mon modeste trousseau. L'Impératrice y pourvut en partie en m'envoyant par Mme Pollet sa trésorière, des toilettes fort simples et du meilleur goût.

Enfin, le 24 avril 1864, accompagnée de ma mère, j'arrivais aux Tuileries pour m'y installer. Nous étions bien émues l'une et l'autre. Nous vivions dans la plus intime union, échangeant nos pensées à toute heure, accoutumées à mettre tout en commun. Nous ne nous étions jamais quittées. Ma mère, au milieu des embarras de la vie militaire, s'était occupée seule de mon éducation et je n'avais pas un souvenir, pas un sentiment qui ne me vînt d'elle. Désormais nous allions vivre séparées. Ma mère avait toutes les sollicitudes, toutes les appréhensions. Pour moi j'étais pleine

de confiance dans l'appui que l'Impératrice m'offrait.

En arrivant, on nous introduisit dans un salon du rez-de-chaussée du côté du pavillon de Flore, et presque aussitôt on vint nous prévenir que l'Impératrice nous attendait. Il était midi et demi. Leurs Majestés venaient d terminer leur déjeuner. Après être montées au premier étage, on nous fit traverser la grande galerie de Diane, le salon de Louis XIV, qui servait de salle à manger. Le Prince Impérial achevait seul son repas. Miss Schaw, sa gouvernante anglaise, se tenait auprès de lui. C'était un bel enfant de huit ans, à la physionomie ouverte, au teint blanc, avec les beaux yeux bleus de sa mère et de jolis cheveux bruns bouclés. Il causait fort gaiement en anglais lorsque nous entrâmes. En nous voyant il prit l'air grave qui se posait déjà sur son jeune visage. De lui-même se levant, il nous salua d'une façon tout à fait enfantine et charmante. Nous continuâmes de traverser les grands appartements jusqu'au salon d'Apollon sur lequel s'ouvraient les appartements particuliers de l'Impératrice. Le valet de pied qui nous conduisait ouvrit une grande

porte en glace, et, nous ayant introduites dans un salon plus petit, très élégamment décoré qui donnait sur le jardin, il nous laissa.

Peu de moments après un huissier traversa le salon, frappa doucement à une porte qu'il ouvrit; puis, ayant dit quelques mots, il se retira. L'Impératrice parut presque aussitôt. Elle avait une simple jupe de soie noire, relevée sur un jupon de laine rouge et le corsage de laine pareille, serré à la taille par une ceinture noire fermée d'une boucle de plusieurs ors, qui contenait dans un monogramme toutes les lettres de son nom.

La beauté de l'Impératrice avait pris plus de gravité, tout en conservant l'ineffaçable pureté de ses traits; un peu de mélancolie répandue sur sa physionomie la rendait plus attachante encore. Sa taille, toujours superbe, avait gagné de l'ampleur. Les mains étaient très fines, très blanches et à l'exception de cinq anneaux d'or au quatrième doigt de la main gauche, dont chacun rappelait le souvenir de quelque grand événement de sa vie, elle ne portait aucun bijou. Sa Majesté m'embrassa, me dit très affectueusement qu'elle était heureuse de m'avoir auprès d'elle,

puis avec bonté elle s'efforça de rassurer ma mère qui ne pouvait cacher son émotion.

— Je n'exige qu'une chose de vous, me dit-elle. C'est que vous me disiez avec confiance et librement tout ce qui pourrait vous embarrasser ou vous faire de la peine, comme vous le diriez à madame votre mère. J'espère que vous vous plairez auprès de moi, et, comme vous me plaisez déjà beaucoup, tout ira bien.

Pendant cette conversation la porte était restée ouverte ; on entendait des éclats de rire, une voix d'enfant mêlée à une autre voix plus grave ; une légère odeur de cigarette se répandait dans le salon. Je compris que l'Empereur et le Prince Impérial devaient être dans la pièce voisine.

Après un quart d'heure d'entretien :

— Allez arranger vos affaires, me dit l'Impératrice ; bientôt je vous ferai demander. S'il manque quelque chose chez vous, demandez-le à Mme Pollet.

Ma mère prit congé et nous nous dirigeâmes vers les appartements que nous avions traversés en venant. Le valet de pied qui nous avait accompagnées nous attendait dans la galerie de Diane.

Il nous fit monter un escalier intérieur, sans aucun caractère, en haut duquel se tenait un cent-garde dans sa grande tenue, l'arme au pied, et je me trouvai dans mon nouveau logis.

Il était situé au second étage des Tuileries, au-dessus des appartements de l'Impératrice. Les fenêtres arrondies s'ouvraient sur le toit en terrasse : c'était l'ancien appartement d'une des princesse d'Orléans. Il se composait d'une antichambre éclairée par en haut, donnant accès dans un salon très confortable, une grande chambre avec des cabinets de toilette et une seconde chambre auprès, pour ma femme de chambre.

Madame Pollet, la trésorière de l'Impératrice, m'attendait. Elle était Espagnole et toute jeune; elle était entrée au service de l'Impératrice avant son mariage. Depuis, elle ne l'avait jamais quittée.

Madame Pollet me parla du choix d'une femme de chambre comme d'une question qui lui semblait très importante. Elle m'offrit la sœur de deux femmes déjà attachées au service de l'Impératrice et qui désirait beaucoup se rapprocher de ses sœurs

J'acceptai volontiers. C'était une fille pleine de qualités et fort habile nommée Franceline Merlin. Depuis cette époque elle ne m'a jamais quittée, et n'a pas cessé de me donner des marques d'attachement et d'un dévouement sans égal.

Vers trois heures, un valet de pied vint me prévenir que l'Impératrice s'apprêtait à sortir et que je devais l'accompagner. Je repris le même escalier que j'avais déjà monté et qui n'avait de jour que par en haut, si bien qu'en descendant il semblait qu'on s'enfonçât dans l'obscurité. Il me parut interminable ; du reste, il avait cent six marches. Un cent-garde était en faction au bas de cet escalier, qui aboutissait au rez-de-chaussée dans un large corridor éclairé jour et nuit par la lumière des lampes ; il longeait les appartements de l'Empereur et les séparait de ceux du Prince Impérial.

Le valet de pied ouvrit une porte, s'effaça pour me laisser passer et la porte refermée, je me trouvai dans un grand salon tendu de damas rouge donnant sur le jardin, où dix personnes environ, prêtes à sortir, se trouvaient réunies.

La vicomtesse Aguado, dame du palais de l'Impératrice, se leva et venant à moi, elle me dit de

la façon la plus obligeante que l'Impératrice l'avait prévenue de mon arrivée. Elle me présenta à la baronne de Pierres, la seconde dame du palais qui se trouvait de service avec elle, et me nomma tous ceux qui étaient là et qui composaient le service d'honneur de Leurs Majestés.

Personne mieux que madame Aguado ne pouvait m'aider à surmonter l'embarras des premiers moments. C'était une des femmes les plus aimables de Paris et parfaitement bonne; elle sentit combien j'avais besoin d'être encouragée et s'appliqua à me donner un peu de confiance.

Les premiers moments d'une situation difficile comme celle où je me trouvais peuvent avoir une grande influence sur l'avenir. Je dois beaucoup à l'accueil que je reçus alors. Dans la jeunesse les impressions sont très vives, très mobiles. La sympathie qu'on me montra dissipa la plus grosse part de mes appréhensions. Je repris le calme et la liberté de mes pensées, et je compris qu'il fallait en un jour devenir telle que je devais l'être par la suite.

Bientôt l'Empereur et l'Impératrice parurent. Chacun se leva. L'Empereur m'adressa quelques

mots de bienvenue, et l'on se dirigea vers les voitures qui stationnaient sous la voûte du pavillon de l'Horloge. C'étaient deux grandes berlines avec le siège à housse et deux valets de pied debout derrière les voitures. Un piqueur à cheval précédait pour faire dégager le passage. L'Empereur et l'Impératrice montèrent dans la première voiture avec l'aide de camp et le chambellan de service. Le baron Philippe de Bourgoing, l'écuyer de service, qui montait un fort joli cheval, galopait à la portière de droite, du côté de l'Empereur. Il n'y avait pas d'autre escorte.

Je pris place dans la seconde berline qui était toute semblable, avec les deux dames du Palais et le chambellan de l'Impératrice le marquis de Piennes.

Nous allions visiter une exposition de tableaux assez insignifiante, je crois.

A cinq heures nous rentrions. Les berlines s'arrêtèrent sous la voûte. Le suisse qui se tenait à la porte du vestibule frappa le sol d'un coup de sa hallebarde en l'éloignant à la longueur de son bras. Nous traversâmes de nouveau l'antichambre de l'Empereur, où se tenaient deux huissiers et

des valets de pied; puis nous rentrâmes dans le salon où j'étais arrivée et qui était le salon de l'aide de camp de service.

L'Impératrice se retourna ainsi que l'Empereur. Ils saluèrent les personnes qui les avaient accompagnées, et l'Impératrice m'ayant appelée, je la suivis.

Leurs Majestés rentrèrent dans les appartements particuliers de l'Empereur. L'Empereur passa aussitôt dans son cabinet de travail, tandis que l'Impératrice, ouvrant une porte dissimulée sous la tenture, prit un petit escalier très étroit, complètement privé de jour, qui conduisait directement des appartements de l'Empereur aux siens.

Dans ce magnifique palais des Tuileries, si vaste et si somptueux, rien n'avait été prévu pour la vie intime. Après le 6 octobre 1789, lorsque Louis XVI et Marie-Antoinette vinrent s'y établir, on avait improvisé à la hâte des dispositions qui forcément sont toujours restées défectueuses.

En dehors des grands appartements, toutes les communications intérieures étaient obscures et il fallait, hiver comme été, avoir constamment des

lampes allumées dans les petits escaliers et dans les corridors, ce qui devenait presque pénible à cause de la chaleur et du manque d'air, dès les premiers jours du printemps. Aussi malgré le bel horizon des marronniers du jardin voyait-on arriver avec joie le départ pour Saint-Cloud ou pour Fontainebleau.

A part le grand luxe et l'apparat journalier, la vie de l'Empereur et de l'Impératrice était bien différente de ce qu'on pense, dans le public, de la vie des souverains.

L'Empereur travaillait à toute heure, et ses moments de loisir étaient rares. Ce n'était surtout pas, malgré les apparences, une vie de plaisir.

A part les fêtes officielles et quelques petits bals au printemps, l'Impératrice, à Paris, vivait très solitaire. Toujours occupée, elle lisait beaucoup, parcourait tous les journaux, suivant les discussions des Chambres avec soin, et se tenant au courant de tous les ouvrages intéressants qui paraissaient.

Très tendre avec le Prince Impérial, qui était sans cesse autour d'elle, l'Impératrice s'occupait elle-même dans les plus petits détails, de tout ce

qui le concernait; et tant que le Prince fut un enfant livré aux soins féminins, c'est-à-dire jusque vers l'âge de dix ans, l'Impératrice seule règlait l'emploi de son temps, ses promenades, son régime, le choix de ses vêtements, comme la mère la plus attentive; s'entendant directement, soit avec miss Schaw, la gouvernante anglaise qui n'avait pas quitté le Prince Impérial depuis sa naissance, soit avec monsieur Bâchon son écuyer, soit avec son précepteur monsieur Monier.

Aux Tuileries, l'Empereur et l'Impératrice déjeunaient seuls avec le Prince Impérial, tandis que dans les déplacements comme à Saint-Cloud, Fontainebleau, Biarritz, Compiègne, le déjeuner réunissait tout le service et tous les invités.

Ce repas servi à midi dans le salon de Louis XIV, était rapidement achevé. Puis, l'Empereur se rendait dans le cabinet de travail de l'Impératrice, où il fumait des cigarettes en causant avec sa femme et en jouant avec son fils.

A une heure, sous la garde de monsieur Bâchon, d'une gouvernante ou de son précepteur, le Prince Impérial sortait dans une grande voiture, ouverte ou fermée, suivant la saison. On la reconnaissait

au peloton de cavalerie qui l'escortait au grand trot. Le Prince allait presque invariablement chaque jour à Bagatelle, ce charmant pavillon construit en quelques semaines par le comte d'Artois au milieu du Bois de Boulogne, pour une fête donnée à la reine Marie-Antoinette.

Bagatelle appartenait au marquis de Hertford, un grand seigneur anglais, ami des arts, très français de goût. L'Empereur avait désiré acheter ce joli domaine, afin que le Prince Impérial pût avoir pendant les séjours à Paris un lieu de promenade aéré et libre.

Lord Hertford pria l'Empereur de lui laisser la propriété de Bagetelle; mais il insista si galamment pour que le Prince en usât à son gré, que l'Empereur accepta. Le Prince s'y rendait le plus souvent avec Louis Conneau, le fidèle compagnon de ses jeux, un enfant de son âge, fils du docteur Conneau, le plus ancien, le plus dévoué des amis de l'Empereur.

Chaque fois que le Prince Impérial sortait, l'Impératrice en l'embrassant traçait rapidement avec le pouce une croix sur son front. Depuis l'attentat d'Orsini, pas une fois elle n'a vu sortir son

fils ou l'Empereur sans se demander si elle les reverrait. Lorsque le Prince Impérial était sorti et que l'Empereur était redescendu chez lui, l'Impératrice écrivait à sa mère, sans jamais y manquer; une lettre de l'Impératrice partait chaque jour par l'ambassade d'Espagne pour la comtesse de Montijo; puis Sa Majesté travaillait avec monsieur Damas-Hinard, son secrétaire des commandements.

Monsieur Damas-Hinard, monsieur de Saint-Albin, bibliothécaire de l'Impératrice, et la comtesse de Wagner, lectrice de l'Impératrice, arrivaient aux Tuileries vers une heure. Monsieur Damas-Hinard était un petit vieillard mince et souriant, avec quelques rares cheveux blancs, toujours correctement vêtu de l'habit noir et de la cravate blanche, comme un notaire les jours de cérémonie. Il portait sous son bras un volumineux portefeuille tout bourré de dossiers. Il avait la parole onctueuse, une extrême politesse envers les dames et n'approchait l'Impératrice que plié en deux. Il remplissait ses fonctions d'une façon correcte et réservée, se bornant à annoter toutes les demandes, toutes les pétitions qui étaient

adressées à l'Impératrice et à les lui présenter. Il y en avait chaque jour un nombre considérable.

L'Impératrice prenait elle-même connaissance de tout et ne décidait ce qu'elle voulait faire qu'après s'être fait renseigner minutieusement. Monsieur Damas-Hinard recevait ses ordres et lui rendait compte ensuite de la façon dont ils avaient été exécutés, sans jamais se permettre aucune observation personnelle. L'Impératrice était très accessible ; quand les demandes qui lui étaient faites étaient raisonnables et justifiées, elle s'empressait d'y faire donner satisfaction. Il lui en arrivait un grand nombre de bizarres et de ridicules même.

Dans un de ses voyages officiels, un jour entre autres, l'Impératrice reçut en présent une cage avec deux tourterelles, des mains d'une jeune fille qui les lui offrit avec une naïveté assez touchante pour que l'Impératrice s'embarrassât de ce singulier présent.

Six mois après elle recevait une lettre dans laquelle on lui demandait un emploi auprès d'elle. On ajoutait :

— C'est moi, Madame, qui vous ai offert à tel

endroit deux tourterelles que vous avez emportées; puisque vous aimez les oiseaux, vous pourriez me prendre comme gardienne de vos tourterelles! J'en aurai grand soin.

Aussi, l'Impératrice redoutait-elle par-dessus tout la pétition sous forme de cadeau, et les faisait-elle renvoyer impitoyablement.

On ne saurait croire la quantité d'objets de toute sorte qui lui étaient adressés, soit comme souvenirs de famille, soit comme reliques historiques ou autres. On aurait rempli des garde-meubles de vieilleries sans intérêt et sans aucune valeur si on les avait conservés.

Les recommandations avaient peu de poids auprès de l'Impératrice si elles n'étaient pas appuyées par des titres réels. Aussi y avait-il parfois de l'aigreur chez certaines personnes de l'entourage, jalouses de se créer une influence et qui cherchaient à accaparer les faveurs souveraines pour tels ou tels de leurs clients, au détriment de ceux qui pouvaient avoir des droits réels. Bien des animosités prennent leur source dans de petites ambitions déçues.

Monsieur de Saint-Albin était un homme érudit,

un collectionneur de goût, très instruit ; c'était un excellent homme, mais d'une gaucherie singulière. Il était extraordinairement négligé dans sa tenue. Il avait toujours de vieux chapeaux et des cravates tordues en corde. On aurait dit qu'il portait d'anciens vêtements fripés du temps de Louis-Philippe. L'Impératrice l'avait connu avant son mariage, et il lui était fort attaché.

Malgré cet extérieur peu séduisant, il était très aimable et m'apportait presque journellement des bouquets de violettes, des bonbons ou quelque menu présent qu'il tirait, à mon grand désespoir, de cet affreux chapeau.

La comtesse de Wagner avait bien soixante-dix ans. Elle avait été fort jolie et le racontait volontiers, ayant recours à tous les artifices pour « réparer des ans l'irréparable outrage ». Elle était toujours mise à la dernière mode comme une jeune femme ; la toilette, était, je crois, sa dernière faiblesse ; avec cela elle était bonne et ne manquait pas d'esprit.

L'Impératrice s'extasiait souvent sur sa jeunesse persistante, et elle en était enchantée. Elle arriva un jour aux Tuileries apportant son por-

trait, qui paraissait être celui d'une femme de trente ans, à peine, mais lui ressemblait néanmoins. Comme l'Impératrice ne lui cachait pas son étonnement.

— J'ai voulu laisser un agréable souvenir à mes amis, dit-elle, et j'ai prévenu le photographe : mettez tout ce qu'il faudra mettre, ôtez tout ce qu'il faudra ôter. Je tiens à avoir un joli portrait.

Madame de Wagner aimait à nous faire supposer des entretiens intimes et prolongés avec l'Impératrice.

— Il faut absolument que j'aille faire part à l'Impératrice d'une affaire capitale, disait-elle ; et délibérément elle traversait l'enfilade des salons à petits pas pressés. Puis, arrivée à la porte du cabinet de l'Impératrice, sachant bien que Sa Majesté n'aimait pas à être dérangée à tout propos, quelques scrupules la prenaient. Elle s'arrêtait et se plaçait dans la fenêtre qui touchait au cabinet de l'Impératrice, se croyant bien dissimulée par la profondeur de l'embrasure. Mais l'ampleur de ses jupes qui débordaient la trahissait, et du salon où nous nous tenions on pouvait voir cette pauvre comtesse immobile et silencieuse,

regardant du côté des jardins, pendant une demi-heure et plus. Puis, tout à coup, elle revenait d'un air riant et se dédommageait d'une si longue contrainte, en nous faisant la confidence de toutes les idées qu'elle avait cru échanger avec l'Impératrice.

Ces petites scènes assez fréquentes me divertissaient beaucoup, je dois l'avouer, bien que j'aie eu de l'affection pour madame de Wagner, qui était fort agréable et bienveillante. L'Impératrice surprenait aussi parfois son petit manège et s'en amusait. Madame de Wagner portait habituellement une perruque avec des bandeaux ondulés du plus beau brun. Un jour elle arriva aux Tuileries tout à fait transformée.

C'était au temps où mademoiselle Hortense Schneider faisait tourner la tête à tous les Parisiens en jouant la *Belle Hélène*. Madame de Wagner s'était affublée de la perruque à la grecque que portait la charmante actrice. Lorsqu'elle eut ôté son chapeau et que j'aperçus au sommet du crâne de cette bonne madame de Wagner, un bouquet de boucles folles d'un blond enfantin surmontant son visage empâté et ridé, je

fus saisie d'un tel fou rire que, perdant toute contenance, je dus m'enfuir pour ne pas la choquer.

L'Impératrice sortait de son cabinet dans ce moment et me trouva en proie à un de ces accès de gaieté que rien ne peut contenir. L'Impératrice se prenant à rire elle-même, voulut en connaître la cause, mais j'étais hors d'état de m'expliquer et je ne pus que désigner le salon de service où se trouvait madame de Wagner. L'Impératrice l'aperçut alors, debout devant une glace, où elle rajustait en minaudant cette coiffure folâtre. Pour cette fois, l'Impératrice se fâcha tout de bon.

— Allez dire à madame de Wagner de ma part, me dit-elle très sérieusement, que je la prie d'ôter immédiatement cette perruque.

Je repris un peu de sang-froid et priai l'Impératrice de me dispenser d'un tel message. Du reste j'étais hors d'état de le remplir et de garder le sérieux convenable.

— Allez, allez, je le veux, me dit l'Impératrice, et que jamais je ne revoie rien de semblable. Une chose pareille couvrirait ma maison de ridicule si on la voyait.

Et l'Impératrice rentra dans son cabinet véritablement courroucée.

Fort heureusement monsieur de Piennes, le chambellan de service, vint à mon aide. Le marquis de Piennes est un des hommes les plus aimables que j'aie connus. Il avait beaucoup de mérite et d'esprit, avec une humeur un peu bourrue qu'il affectait, mais qui n'ôtait rien à ses grandes qualités. Il fit entendre raison à madame de Wagner, qui n'en revenait pas, ayant compté sur un véritable succès. Il remit le chapeau sur les boucles folles et la fit partir doucement en lui faisant jurer de rendre la perruque. Le lendemain, la bonne comtesse reparut avec ses cheveux bruns d'ordonnance.

Elle avait une grande correspondance et employait presque tout le temps qu'elle passait aux Tuileries à écrire à ses amis.

Un jour qu'elle était absorbée dans son courrier, l'Impératrice s'approcha doucement et lut par-dessus son épaule sans qu'elle pût s'en apercevoir. « Il y a une grande mortalité parmi les « sénateurs cette année, écrivait-elle; que ne « puis-je en remplacer un. »

— Allez le demander à l'Empereur, lui dit l'Impératrice.

Elle y alla très sérieusement, ce qui amusa beaucoup l'Empereur. Ses fonctions étaient un peu une sinécure. Elle écrivait quelques lettres et se tenait à la disposition de l'Impératrice en attendant les Dames du Palais, qui venaient généralement vers deux heures. La pauvre femme, fort heureusement pour elle, mourut avant la guerre. Mme Lebreton, la sœur du général Bourbaki, qui est encore aujourd'hui auprès de l'Impératrice, la remplaça.

Avant mon arrivée auprès de l'Impératrice, aucune femme, excepté Mme Pollet et le service, n'habitait les Tuileries, du moins la partie comprise entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore, qui formait l'habitation personnelle des souverains.

Les appartements de l'Empereur donnaient sur le jardin, tandis que ceux du Prince Impérial prenaient vue sur la place du Carrousel. Ceux de l'Impératrice étaient au premier étage sur le jardin, au-dessus des appartements de l'Empereur. Ils longeaient les appartements

de réception, depuis le pavillon de l'Horloge jusqu'à la galerie de Diane, en allant vers la Seine. On en avait aménagé une partie au moment du mariage de l'Impératrice. En 1858, Sa Majesté les fit compléter.

Un large escalier à trois paliers, à rampe de fer forgé, prenait naissance dans le vestibule sur lequel s'ouvraient les appartements de l'Empereur, et qui était situé sous la voûte à gauche du pavillon de l'Horloge. Cet escalier était éclairé au rez-de-chaussée par deux hautes fenêtres qui se répétaient au premier étage. Les marches de marbre blanc étaient recouvertes d'un tapis turc rouge et bleu. Il était décoré d'anciennes tapisseries représentant l'histoire de la métamorphose de la nymphe Daphné au moment où elle est changée en laurier. On voyait de longs rameaux s'élancer du bout de ses doigts et son corps se confondre dans l'écorce. Dans la première révolution un peu arrondie du bas de l'escalier, on avait placé un marbre remarquable, représentant un bœuf de la campagne de Rome demi-nature.

Les fenêtres étaient garnies de stores peints de fleurs que l'on abaissait contre le soleil. A droite, en

haut de l'escalier une porte double, à deux battants, s'ouvrait directement sur la salle des maréchaux.

A gauche étaient les appartements particuliers de l'Impératrice, qui se composaient de dix pièces en enfilade donnant sur le jardin. Ils n'avaient d'autre dégagement, à part le service des chambres, que les grands appartements donnant sur la cour du Carrousel.

On entrait dans une salle d'attente à une fenêtre, qui était le salon des huissiers. C'est là que se tenait monsieur Bignet, le chef des huissiers de l'Impératrice, un excellent homme, qui s'acquittait avec un zèle muet et respectueux de ses délicates fonctions. Il dirigeait le service intérieur et recevait directement les ordres de Sa Majesté. Nous l'appelions familièrement la treizième dame du Palais.

En effet, il arrivait parfois que, lorsque les dames étaient absentes, Bignet prenait sur lui de prévenir l'Impératrice de tel ou tel incident dont il était nécessaire qu'elle fût promptement avertie. Il nous rappelait les audiences et le nom des personnes attendues, ayant entre les mains le registre sur lequel on les inscrivait. Il était d'une

ponctualité admirable et, bien qu'il fût d'une discrétion à toute épreuve, par son esprit méthodique, il nous fournissait toutes sortes de petits renseignements inconscients. Il arrivait que nous apprenions par lui des déplacements ou des projets encore ignorés, dans la façon dont certaines choses étaient disposées.

Ainsi, chaque fois que l'Impératrice allait en voyage, on emportait une boîte à thé en vermeil, qui provenait d'un service de l'Empereur Napoléon Ier et deux petits hiboux en argent pour poudrer de sel les toasts. Lorsque ces petits objets n'étaient pas placés sur la table à thé que l'on apportait tous les soirs au salon, c'était l'indice certain de quelque projet de voyage. Bignet les avait emballés pour suivre Sa Majesté. Il arrivait aussi parfois que la boîte à thé et les hiboux reparaissaient; nous comprenions alors que les projets étaient changés. C'était généralement lui que l'Impératrice chargeait de prévenir l'Empereur lorsqu'elle était prête à sortir, ou bien lorsqu'elle l'attendait pour passer dans les salons; enfin de toutes les petites communications qui demandaient un intermédiaire subalterne, soit

auprès de l'Empereur, du Prince Impérial ou de toute autre personne du château.

Il connaissait tous les objets appartenant à l'Impératrice et savait où tout se trouvait mieux que personne.

Bignet a suivi l'Impératrice en exil ; sa fille était parmi les femmes de chambre de Sa Majesté. Le pauvre homme quitta les Tuileries un des derniers le Quatre Septembre. Il est mort en Angleterre sans pouvoir se consoler de la chute de l'Empire.

Les huissiers de l'Impératrice, qui étaient au nombre de trois, se relevaient de jour en jour. Ils portaient l'habit marron à la française rehaussé de quelques broderies d'argent, les culottes, les bas de soie noir, avec des souliers à boucles, et la chaîne d'argent, insigne de leur fonction.

Outre l'huissier de service, deux valets de pied se tenaient toujours dans le salon d'attente.

La pièce qui suivait était le salon des dames. Il était peint à fresque en camaïeu, sur fond vert d'eau, rehaussé de fines arabesques de différents verts ; la peinture du plafond représentait une énorme corbeille de fleurs. Les dessus de porte étaient des

fleurs et des oiseaux. L'ameublement, la cheminée, les bronzes, fort élégants, étaient du plus pur style Louis XVI. Le meuble en bois doré était recouvert de fort belles tapisseries des Gobelins, où se détachaient des bouquets de grosses fleurs sur un fond blanc, entouré d'un second fond marron avec des dessins couleur or. C'est là que les dames s'établissaient quand venait la semaine de service, chacune apportant son ouvrage, son courrier, ses livres, que l'on rangeait dans un bahut de marqueterie placé entre les deux fenêtres.

Le salon qui suivait était semblable à celui-ci avec une décoration rose, mêlée d'une profusion de fleurs. Le plafond peint par Chaplin, remarquablement joli, représentait le triomphe de Flore. C'est là qu'attendaient les personnes venues pour une audience. Le meuble était également en tapisserie; des fleurs sur fond blanc, avec bordures roses.

Le troisième salon était bleu, et l'Impératrice s'était plu à y réunir en dessus de portes, les portraits de plusieurs femmes parmi les plus jolies de son entourage. Chacune personnifiait

par son costume une des grandes puissances de l'Europe.

La jeune Princesse Anna Murat, presque une enfant encore, malgré l'épanouissement d'une précoce beauté, prêtait la finesse de ses traits et sa fraîcheur de blonde éblouissante à l'interprétation des filles de l'Angleterre. La Duchesse de Malakoff, le type le plus pur de la beauté andalouse, portait la traditionnelle mantille, la fleur de pourpre des femmes de Grenade. La Duchesse de Morny, cette jeune et aristocratique étrangère, enlevée à la cour de Russie, par notre ambassadeur qui représenta si brillamment la France au couronnement du czar Alexandre II, montrait son fin visage, son teint de neige, sa chevelure, qui semblait poudrée d'argent, sous le kakochnick national. La belle Comtesse Walewska en Florentine.

La Duchesse de Cadore, suave et délicate, avec la calotte orientale de Haydée. La Duchesse de Persigny enfin, blonde comme une déesse, formaient un assemblage de beautés dignes d'entourer la souveraine, dont le profil incomparable se détachait au milieu de la voûte dans un mé-

daillon soutenu par des figures allégoriques.

Naguère encore, à travers les larges fenêtres béantes et vides des Tuileries incendiées, on entrevoyait quelques vestiges de peinture que le feu et les outrages du temps semblaient avoir respectés. On distinguait vaguement dans ce qui fut les appartements de l'Impératrice, au-dessous des corniches écroulées, quelques traces de ces fins profils féminins. Ombres légères, elles semblaient retenir encore parmi les ruines désolées les traditions de grâce, d'élégance, de beauté qui, durant de si longues années, se sont élancées de la cour de France sur le monde entier charmé et conquis.

C'est dans le salon bleu que l'Impératrice donnait les audiences.

Les fenêtres profondes et hautes de chacun de ces salons, étaient garnies de lambrequins en tapisserie assortis au mobilier et de grands rideaux de satin blanc se drapaient en dessous. Afin d'adoucir la lumière et de ménager la vue sur le jardin, de petits stores en gaze bleu foncé étaient appliqués aux vitres.

Chacun des objets qui se trouvaient là était

d'un choix exquis. Il y avait des pendules, des vases, des torchères, des lustres, des meubles en marqueterie décorés de bronzes merveilleux. Les soirs de petits bals ou bals privés que l'Impératrice donnait chaque année au printemps, elle se tenait dans ces salons qui s'ouvraient sur les grands appartements, et au milieu de la profusion des lumières et des fleurs, c'était un ensemble de décoration digne d'un palais de fée.

CHAPITRE VI

Le cabinet de travail de l'Impératrice. — Les Papiers des Tuileries. — Souvenirs intimes. — Portraits et tableaux. — Le comte et la comtesse de Montijo. — La Reine de Hollande. — Le Prince d'Orange. — Travaux du Prince Impérial. — Cabinet de toilette de l'Impératrice. — Un ascenseur. — La naissance du Prince Impérial. — L'Oratoire de l Impératrice. — La dernière messe aux Tuileries. — Ombres de souveraines. — La chambre à coucher de l'Impératrice. — La rose d'or du Pape. — Souvenirs d'un officier d'Ordonnance. Les atours de l'Impératrice. — Toilettes politiques. — Les souliers de l'Impératrice. — Orphelinat Eugène-Napoléon. — Sort des enfants après la commune. — Madame Pollet. — Les bijoux de l'Impératrice. — M. Thélin. — Évasion de l'Empereur du fort de Ham.

Après le salon bleu se trouvait le cabinet de l'Impératrice, son *home* en quelque sorte, où elle avait réuni tous ses souvenirs, où elle a passé bien des jours solitaires. A l'exception de quelques rares personnes amies, nul n'y pénétrait.

C'est là qu'elle travaillait, qu'elle lisait, qu'elle

rangeait ses papiers, les fameux papiers des Tuileries, dont on n'a retrouvé qu'une faible partie. L'Impératrice, au moment de l'invasion, dès que le siège de Paris fut décidé, avait eu soin de les envoyer à bord de l'escadre, en même temps que les chefs-d'œuvre du Louvre, que sa prévoyance aurait conservés à la France, si les desseins de la Commune, qui voulait incendier tous nos palais, s'étaient réalisés. Après le Quatre Septembre les papiers ont été renvoyés à l'Impératrice en Angleterre. Tous ceux qui avaient quelque importance étaient donc en sûreté depuis longtemps, lorsque le gouvernement de la Défense nationale crut les faire saisir pour les publier.

Le rangement de ces papiers était une des principales occupations de l'Impératrice. Il y en avait une si grande quantité que c'était un travail incessant pour les classer et les mettre en ordre.

L'Impératrice possède là des documents bien curieux. Ils contiennent, en quelque sorte, l'histoire vivante de notre temps. Lettres de souverains, de diplomates, d'hommes d'État, de généraux, de littérateurs, de savants. Plus d'un de ceux qui brillent aujourd'hui par leur indépendance

envers l'Empire, se trouveraient fort gênés si on remettait sous leurs yeux certains écrits remplis d'une éloquente gratitude pour des services rendus, des faveurs accordées, des bienfaits qui ont pu s'effacer de leur mémoire, mais dont quelques caractères tracés sur une feuille légère, suffisent à consacrer le souvenir.

L'Impératrice, avec son intuition féminine, devinait le prix que ces documents pourraient avoir un jour ; et tandis que l'Empereur, indifférent aux petites choses, les jetait négligemment de côté, l'Impératrice recueillait tout ce qu'elle pouvait de ces épaves. C'est aujourd'hui un monument où, comme dans la tour de Babel, on parle toutes les langues, et où on retrouve la confusion de toutes les faiblesses humaines.

L'Empereur se moquait doucement de ce qu'il nommait la manie de l'Impératrice de collectionner tous ces papiers. L'Impératrice elle-même en plaisantait.

— Je suis comme une souris auprès de l'Empereur, disait-elle, pour ramasser toutes ses miettes.

Après la guerre, pendant la Commune, au moment où la violence des passions déchaînées

se soulevait contre l'Empire, au moment où les plus injustes, les plus calomnieuses accusations s'élevaient contre l'Empereur, il eût été facile de confondre quelques-uns des plus violents parmi ses détracteurs, en entr'ouvrant seulement ces liasses de lettres ; car il est des noms dont ce sera la honte, d'avoir osé se joindre aux adversaires de l'Empire, pour porter contre l'Empereur des accusations odieuses. L'Empereur n'y songea pas. C'était le dédain d'une grande âme pour tout ce qui est lâche et petit. Sa mémoire en est ennoblie.

Le cabinet de l'Impératrice avait un caractère tout différent des salons qui le précédaient. C'est là qu'on devinait la vie intime de la souveraine, c'est là que se révélaient ses habitudes, ses occupations et ses goûts.

Personne mieux que l'Impératrice n'avait l'entente des installations intérieures, et comme toutes les personnes qui se plaisent chez elles, elle aimait à s'entourer de toute sorte d'objets familiers. L'Impératrice avait donc réuni, dans son cabinet, tous ses souvenirs, tout ce qui lui plaisait à regarder, tout ce qui lui était commode. Elle seule avait tout choisi, tout commandé, don-

nant ses idées, ses dessins, combinant les nuances, plaçant les meubles avec le goût le plus sûr, la meilleure entente du confortable.

Des tentures en gourgouran, étoffe de soie mate à larges rayures satinées d'un vert très doux, donnaient à cette pièce un air intime et habité et faisaient admirablement valoir les tableaux qui l'ornaient. Les meubles en étoffe capitonnée et les rideaux en satin de nuance pourpre, relevaient avec beaucoup d'harmonie, le ton un peu sombre de la tenture. Les boiseries des portes et des fenêtres, en bois naturel couleur acajou, avaient de belles ferrures de cuivre doré.

La cheminée de marbre rouge rehaussé de bronzes très finement ciselés, supportait une statue de femme en marbre blanc, nommée l'*Étoile,* une œuvre exquise et très remarquée à une exposition. Un corps jeune et souple, de formes charmantes, la tête mollement penchée sur les bras relevés, une étoile au front, elle semblait s'élancer dans les airs, tandis qu'un amour, gracieusement roulé à ses pieds, soulevait une torche ardente. Cette statue sauvée de l'incendie des Tuileries, appartient aujourd'hui à la famille

de madame de Sancy, dame du palais de l'Impératrice, une des personnes que Sa Majesté affectionnait le plus. Elle lui avait été donnée comme souvenir intime au moment du départ de l'Impératrice pour le Zululand en 1880, comme un de ces objets qui vous ont plu et qu'on aime à laisser à des mains amies.

Dans deux grands vases en bronze chinois aux tons d'or sombre, fouillés d'animaux et d'arabesques bizarres, s'épanouissaient de larges feuillages qui formaient comme un dôme au-dessus de la statue.

Un large canapé faisant face à la cheminée s'adossait à un bureau Louis XVI, en acajou rehaussé de bronzes dorés. Deux tables parallèles, recouvertes de tapis, en reps vert avec une bordure en tapisserie brodée par l'Impératrice, encadraient le canapé et le bureau, formant ainsi un groupe qui occupait tout le milieu de la pièce. Une longue horloge à gaine, en acajou et bronzes dorés, chef-d'œuvre du XVIIIe siècle, remplaçait la pendule absente, et entre les deux fenêtres on voyait une vitrine remplie d'objets de curiosité d'un grand prix et de souvenirs intimes.

L'Impératrice conservait là le chapeau que l'Empereur portait lors de l'attentat d'Orsini, les hochets du Prince Impérial, ses premiers jouets ; des objets venant de la duchesse d'Albe dont une partie était dissimulée dans la partie pleine du bas.

Dans les angles, deux statues de femme en bronze clair, montées sur des fûts de colonne, supportaient des candélabres et servaient de torchères.

Un grand portrait en pied de l'Empereur, vêtu de noir, en costume de Cour, peint par Cabanel, de beaucoup le plus ressemblant de tous les portraits de l'Empereur, chef-d'œuvre de vie et de vérité, occupait le milieu du panneau du fond. A gauche de la cheminée, un beau portrait de la Duchesse d'Albe. Enveloppée de gaze légère, elle apparaissait comme une évocation souriante de la jeunesse envolée, et bien souvent, devant cette suave figure, les yeux de l'Impératrice se mouillaient de larmes.

Entre les fenêtres, un portrait de la jeune princesse Anna Murat, peint par Winterhalter. Une large baie drapée d'une étoffe de soie orien-

tale violette et or, séparait le bureau de l'Impératrice, d'une autre pièce plus petite qui n'avait qu'une fenêtre. De chaque côté de cette baie deux bibliothèques contenaient des ouvrages rares et précieux, des manuscrits anciens. Au-dessus d'une de ces bibliothèques, un tableau d'Hébert, représentant des femmes italiennes puisant de l'eau à une fontaine souterraine.

L'Impératrice avait réservé l'autre panneau, celui de droite, près des fenêtres, pour un tableau qu'elle avait demandé à Cabanel. Le tableau se fit un peu attendre, et un jour de réception que Cabanel était venu aux Tuileries, l'Impératrice l'emmena dans son cabinet afin de lui montrer le panneau où pendait tristement le cordon de soie, destiné à soutenir son œuvre.

— Cette place vide me désole, lui dit l'Impératrice, et je ne me décide pas à rien y mettre en attendant ce que vous m'avez promis. Faites-moi donc vite mon tableau, sinon la corde servira pour vous pendre.

Peu de temps après, l'artiste envoyait une Ruth, charmante dans son costume biblique, avec la longue tunique bleue que portent encore les

femmes fellahs, et le voile noir des veuves, entourant légèrement son jeune et poétique visage. L'Impératrice en fut ravie. C'était après mon mariage; elle m'engagea à demander à Cabanel de faire mon portrait, désireuse de voir comment il le réussirait, afin de le prier de faire le sien, le dernier, disait-elle, qu'elle voulait laisser d'elle.

Cabanel fit mon portrait, mais il ne fit pas celui de l'Impératrice : les événements sont venus, et ce projet a été abandonné. Cabanel aurait fait assurément une œuvre digne du modèle et du maître, et nous eût laissé de l'Impératrice un souvenir complet, car aucun des portraits qui restent de l'Impératrice, ne la rappellent d'une façon entièrement satisfaisante.

Le grand portrait officiel de l'Impératrice, celui qui la représente avec le manteau de cour et un diadème de pierreries, au milieu des attributs de la royauté et que l'on voyait dans tous les palais, dans toutes les demeures officielles, a une sorte de raideur qui gâte la ressemblance. Ce sont bien les traits charmants, la noblesse de la taille et du buste, la claire coloration du teint. Mais l'Impératrice était surtout très vivante, et

la froideur inanimée, un peu sèche qu'on trouve dans ce portrait, ne rappelle absolument rien de la personnalité qu'il représente. Il était peint par Winterhalter.

De cent façons on a cherché à reproduire la beauté de l'Impératrice : les peintres, les statuaires, les graveurs s'y sont essayés; bien peu ont réussi. Il y avait chez l'Impératrice quelque chose d'insaisissable, une physionomie animée une mobilité fugitive dans l'expression, qui défiait toute interprétation.

Un portrait, peint également par Winterhalter, et qui représente l'Impératrice vue de profil, drapée d'un burnous blanc, avec des perles au cou et les cheveux négligemment bouclés en arrière, est de beaucoup le plus ressemblant, le seul qui le soit peut-être, mais ce n'est qu'une sorte d'étude.

La copie de ce portrait avait été exécutée par Winterhalter lui-même pour la comtesse de Montijo. Au moment de son départ pour le Zululand après la mort du Prince Impérial, l'Impératrice donna à M. Rouher un portrait qui la représente assise, vêtue de blanc, avec des iris lilas dans les cheveux Ce portrait a été reproduit maintes fois.

Un autre portrait, qui portait les armes impériales, où l'on voit l'Impératrice vêtue de noir avec le diadème, et un long voile blanc enroulé autour de la tête, avait été fait pour la duchesse d'Albe. C'est un des meilleurs. Il est actuellement au palais d'Albe, à Madrid.

Un autre encore, sauvé de l'incendie de Saint-Cloud, que j'avais toujours vivement désiré et que l'Impératrice daigna me donner à Camden-Place en 1880, au moment de son départ pour le Zululand. C'est une toute petite toile, peinte par Boulanger en 1860. Il représente l'Impératrice assise, en costume de femme fellah, coiffée à l'égyptienne d'un ibis rouge. Il rend mieux que tous les portraits officiels l'ensemble des traits et la physionomie si particulière de l'Impératrice : son grand regard bleu mystérieux et voilé. La plupart des portraits, bustes ou tableaux ont une physionomie composée qui dénature entièrement la ressemblance. Pourtant le buste que le comte de Niewerkerke, l'aimable surintendant des Beaux-Arts, fit au moment du mariage de l'Impératrice, est fin, gracieux et ressemblant, bien qu'encore un peu inanimé.

L'Impératrice se tenait habituellement sur un fauteuil bas placé à contre-jour, près de la cheminée, du côté de la porte d'entrée de son cabinet, les pieds sur une petite chaise inclinée. Un paravent bas en soie verte l'abritait. Elle avait à sa gauche, dans le coin de la cheminée, une petite table en bois noir à étagère, généralement couverte de papiers avec son buvard et son encrier, l'encrier classique des bureaux, en porcelaine à godet, entouré d'une éponge humide, avec les anciennes plumes d'oie, dont bien peu de personnes se servent aujourd'hui. L'Impératrice écrivait toujours sur ses genoux, très vite et d'une écriture large et nette, avec toutes les lettres bien formées.

A sa droite se trouvait une petite table bibliothèque ronde, à casier avec les livres familiers.

Une grande table était placée près de la seconde fenêtre, enveloppée d'un paravent de bambous dorés, couverts de lierre, dont le pied se perdait dans une jardinière pleine de fleurs. Le paravent, formant cloison, isolait cette table chargée d'albums, de papier à dessin, de boîtes de couleurs. L'Impératrice dessinait avec facilité et

faisait de l'aquarelle; cela lui servait surtout, lorsqu'on exécutait les travaux de construction ou d'ameublement, dont elle aimait à s'occuper.

La seconde pièce qui semblait encore faire partie du cabinet avait la même décoration, avec une cheminée placée vis-à-vis de la fenêtre. Elle contenait d'autres bibliothèques remplies d'ouvrages classiques, choisis parmi les chefs-d'œuvres de la littérature française, anglaise, espagnole, italienne. L'Impératrice parlait ces différentes langues avec facilité.

Au-dessus des bibliothèques étaient rangées des statuettes, des bustes, des vases, et une collection de tableaux de petite dimension, dont chacun était un pur chef-d'œuvre. Il y avait, entre autres, des Wouwermans qui n'avaient pas de prix et auxquels l'Impératrice tenait beaucoup. Une petite statue de marbre blanc, délicieusement drapée, s'élevait au milieu d'une jardinière ronde placée devant la fenêtre. Sur les tables étaient dispersés des portraits, des photographies de l'Empereur, du Prince Impérial à différents âges, de diverses personnes que l'Impératrice affectionnait. Une miniature du

comte de Montijo offrait, bien qu'elle fût déparée par un bandeau de taffetas noir qui traversait le visage, suite d'une blessure reçue au service de la France pendant les guerres du premier Empire, une ressemblance frappante avec le visage de l'Impératrice : c'étaient les mêmes traits nobles et fins, le même teint éclatant, les mêmes cheveux d'or.

On voyait également des portraits de la mère de l'Impératrice, une miniature de la Reine de Hollande, avec laquelle l'Impératrice entretenait une correspondance très suivie. La Reine Sophie, Princesse de Wurtemberg, était la cousine germaine du Prince Napoléon et de la Princesse Mathilde, par la Reine Catherine de Wurtemberg femme du roi Jérôme. C'était une personne d'un esprit éminent, très au courant de la politique européenne; les lettres que l'Impératrice conserve d'elle sont du plus grand intérêt. Elle parlait plusieurs langues et écrivait en français avec beaucoup d'élégance. La Reine, très aimable, très affectueuse, très expansive, vivait tout à fait à l'écart en Hollande. Elle écrivait souvent et longuement à l'Impératrice, dont elle aimait

beaucoup les réponses, qui lui apportaient toujours des nouvelles de Paris, intéressantes pour une personne un peu solitaire. Aussi, dès qu'elle avait reçu une lettre de l'Impératrice, s'empressait-elle d'y répondre pour la remercier. Cela désolait l'Impératrice, qui se reprochait de ne pouvoir alimenter cette intéressante correspondance avec la même ardeur.

La Reine de Hollande était, du reste, une personne de grand mérite. Elle gardait des traces de beauté. Une belle taille, une physionomie remarquablement aimable et de beaux cheveux clairs, blonds dorés, qu'elle portait encore en boucles à l'anglaise, lorsque depuis longtemps la mode en était passée.

La Reine, que son époux le Roi de Hollande réduisait à de très petits subsides, voyageait sans aucun apparat, accompagnée le plus souvent d'une vieille dame d'honneur très simple et très dévouée. Ces voyages pour aller visiter des souverains ou des princes alliés, étaient ses plus grands plaisirs. Elle venait aussi souvent qu'elle le pouvait à Paris, où elle préférait passer inaperçue, redoutant un peu les assujettissements

de l'étiquette. Je l'ai vue plusieurs fois, à quelques années d'intervalle, avec la même robe de soie cerise qui faisait ressortir l'éclat de sa carnation de blonde. Elle la renouvelait un peu en faisant remplacer la garniture de dentelles blanches par des dentelles noires.

La Reine Sophie remplissait noblement ses devoirs de souveraine. Ayant renoncé pour elle-même au luxe royal, elle consacrait à des œuvres de bienfaisance les modestes ressources que le Roi lui abandonnait. Elle était la mère du Prince d'Orange, qui lui ressemblait beaucoup avec ses cheveux blonds, ses traits réguliers, son teint du Nord. Il valait beaucoup plus que la réputation qu'il avait à Paris dans un certain milieu, où son nom avait été familièrement travesti par le duc de Gramont Caderousse, à la suite d'un de ces soupers de jeunes gens où le prince, malheureusement, se laissait trop facilement entraîner. Dans le monde joyeux on l'appelait le Prince Citron.

Cependant, il avait beaucoup de cœur, il était fort aimé dans son pays et il aurait pu devenir un prince distingué, si la rigueur ombrageuse du Roi

de Hollande, qui ne pouvait supporter aucune sympathie autour de son fils, ne l'avait jeté, par ennui et par désœuvrement, dans des plaisirs faciles, où on laisse toujours de sa dignité et où il a perdu prématurément la vie.

La Reine, dans ses voyages à Paris, suppliait toujours l'Impératrice de chercher à retenir son fils loin des influences mauvaises. Elle reconnaissait que sa situation n'était pas possible à La Haye, avec le caractère du Roi, et elle déplorait de voir ce fils charmant gaspiller sa vie.

Elle a eu la douleur de lui survivre. Un second fils lui restait, le prince Alexandre, qui mourut à son tour; mais celui-ci était infirme et contrefait, et elle lui consacrait la plus grande partie de son temps avec beaucoup de tendresse.

Le prince d'Orange fut une des premières personnes qui allât présenter ses hommages à l'Empereur et à l'Impératrice dans l'exil de Chislehurst. Il le fit malgré la volonté formelle du Roi, dont il redoutait cependant beaucoup la violence, et qui craignait que cette démarche ne lui causât quelque difficulté avec la chancellerie prussienne.

Le nom du Prince d'Orange fut mêlé à une

aventure parisienne, dont il n'était cependant pas le héros. Une fort jolie jeune femme, appartenant au monde de la finance, fut surprise par son mari dans un cabaret à la mode, en compagnie d'un prince de sang royal, au milieu d'un souper fort galant. Son partenaire, gêné de voir mêler son nom à une affaire de ce genre qui amusa tout Paris — la jeune femme aidée par les gens de la maison, ayant eu l'adresse de s'échapper vêtue en marmiton — confia son embarras au Prince d'Orange, que le hasard d'une nuit de plaisir avait amené dans le même lieu. Il se nomma généreusement à la place du coupable, ses légèretés ne devant offenser personne puisqu'il n'était pas marié ; et il eut l'honneur de cette aventure sans en avoir le profit.

En quelque sorte chassé de son pays, livré à une vie oisive, il suivait la pente avec découragement, sans intérêt pour réagir. Il était fort timide et on le reconnaissait à un petit tic guttural qu'il avait lorsqu'il commençait à parler, mais qu'il perdait lorsqu'il était à son aise. Il se montrait reconnaissant des avis qui lui étaient donnés et convenait même qu'il était souvent lassé de ces

plaisirs bruyants. C'était au fond un homme aimable, sensible et bon, mélancolique même, jeté hors de sa voie et qui s'étourdissait.

En quittant le cabinet de travail de l'Impératrice, on traversait une antichambre sans fenêtre, où une lampe suspendue éclairait à toute heure. Le petit escalier qui descendait directement chez l'Empereur aboutissait à cette antichambre. C'est là qu'était l'armoire aux papiers.

Une boiserie à coulisse que l'on tirait, découvrait un grand nombre de casiers marqués de chiffres et de lettres, où se trouvaient rangées avec méthode des reliures plates, dans lesquelles on plaçait les papiers par lettre alphabétique.

Très peu de temps après mon arrivée auprès d'elle, l'Impératrice m'avait mise au courant de ce travail et presque chaque jour je passais plusieurs heures dans le cabinet de l'Impératrice, à classer, cataloguer, enregistrer cette immense correspondance qui existe depuis l'Empereur Napoléon Ier. Elle s'est encore augmentée après les événements de la guerre, de la Commune, de l'exil, de la mort de l'Empereur, de la mort tragique du Prince Impérial.

L'Impératrice a réuni tout ce que son fils a écrit. Sa correspondance avec des hommes politiques, avec des amis, dans laquelle il échangeait ses vues et ses espérances; des travaux très intéressants sur l'histoire, des appréciations sur la politique, sur les affaires, où l'on peut juger l'ardent patriotisme, l'énergie, la finesse de jugement, les vues élevées, la bonté de ce jeune Prince si remarquablement doué, qui semblait fait pour régénérer, pour relever son pays.

Uniquement occupée de tout ce qui se rattache à la mémoire de ce fils adorable, l'Impératrice se décidera-t-elle à publier ses reliques? Aura-t-elle le courage d'entr'ouvrir le sanctuaire d'une douleur maternelle que rien ne saurait apaiser, afin de livrer à l'appréciation du public tout ce que nous a laissé cette jeune âme si haute, si pure et déjà si mûrie? La souveraine, désireuse d'affirmer la valeur d'un prince de son sang, dont la destinée tragique pèsera peut-être d'un poids si grave sur l'avenir de la France, l'emportera-t-elle sur le sentiment touchant de la mère jalouse de ses larmes et qui ne songe qu'à pleurer son enfant? Que peut-on souhaiter? Tout désormais est si

mêlé d'amertume dans la vie de l'Impératrice.

En traversant cette petite antichambre obscure on entrait dans une vaste pièce, éclairée par trois grandes fenêtres, donnant sur un balcon. C'était le cabinet de toilette de l'Impératrice. Il était entouré de hautes glaces qui se reflétaient les unes dans les autres. Des lavabos, une baignoire dissimulée sous les lavabos et qui n'était point en argent, comme celle de monsieur Gambetta au palais de la Présidence ; une large toilette à coiffer tout en dentelle garnie de nœuds sur un transparent de soie bleue, où s'étalait un magnifique nécessaire en vermeil, souvenir de la reine Hortense ; des tables, des sièges de toute forme, des porte-manteaux mobiles pour accrocher les toilettes, tout le luxe, tout le confortable d'une femme élégante et soignée s'y trouvait réuni. Une grande corbeille, capitonnée de satin blanc, que les dames de la halle avaient apportée pleine de fleurs à l'Impératrice le jour de son mariage et à laquelle elle tenait beaucoup, servait à déposer le linge et les différents objets de toilette.

J'avais entendu raconter que l'Impératrice, fort malade depuis la naissance du Prince Im-

périal, ne pouvait se soutenir, que grâce à un appareil d'acier, dissimulé sous ses vêtements, et que, pour lui éviter de se tenir debout pendant sa toilette, on avait imaginé de faire descendre ses robes du plafond, de façon qu'étant placée au-dessous, on lui passait à la fois la robe et tous les jupons que l'on portait alors pour soutenir l'ampleur des jupes, absolument comme dans un truc de féerie pour les changements à vue.

La première fois que j'eus l'occasion d'assister à la toilette de l'Impératrice, ce qui m'arrivait fréquemment, je vis descendre un petit ascenseur, sorte de monte-charge, dissimulé dans une rosace du plafond et qui communiquait avec les atours de l'Impératrice. On y plaçait les vêtements dont on avait besoin et cela évitait les allées et venues continuelles, dans le petit escalier qui était la continuation de l'escalier particulier de l'Empereur et si étroit, que les toilettes auraient été défraîchies et froissées s'il avait fallu les transporter par là. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant descendre cet ascenseur et je racontai à l'Impératrice la fable absurde

que l'on m'avait faite. L'Impératrice en rit beaucoup. Elle me fit remarquer combien l'imagination du public était fertile en inventions lorsqu'il s'agissait de personnages haut placés; et comment un tout petit bout de vérité pouvait aider à propager des légendes ridicules et fausses de toutes pièces. Grâce à cet ascenseur et à un tuyau acoustique qui communiquait avec les atours, le service de la toilette de l'Impératrice se faisait promptement et sans embarras.

La santé de l'Impératrice avait été en effet très éprouvée lors de la naissance de son fils, qui faillit lui coûter la vie.

Au commencement de son mariage, l'Impératrice avait eu deux commencements de grossesse qui eurent des suites malheureuses. Peut-être ces deux accidents contribuèrent-ils à rendre les couches difficiles; peut-être aussi les médecins chargés de lui donner leurs soins, préoccupés de la responsabilité qui pesait sur eux, n'eurent-ils pas, pour l'Impératrice, tous les ménagements qu'on aurait eus pour une autre femme. Il en est ainsi de toutes les souveraines. La raison d'État

s'applique à tous les événements de leur vie. L'espoir de voir naître un fils que l'Empereur désirait ardemment, a pu donner une témérité qu'on n'aurait pas eue auprès d'une femme ordinaire. Toujours est-il qu'on laissa souffrir l'Impératrice trois jours et trois nuits. Enfin on prévint l'Empereur de la nécessité d'avoir recours à une opération qu'on avait retardée jusque-là, dans la crainte de compromettre la vie de l'enfant.

— Ne songez qu'à l'Impératrice, avait répondu l'Empereur.

Comme les minutes étaient comptées on agit avec une extrême précipitation et l'Impératrice, pendant quelque temps, paya de sa santé la naissance du Prince Impérial. Mais elle s'était très bien remise et j'ai connu peu de femmes capables comme elle, de supporter des fatigues, des émotions de toute sorte sans en être altérée.

Une pièce à une seule fenêtre servait de communication entre le cabinet de toilette et la chambre à coucher. Elle était divisée en deux parties, par une cloison décorée de peintures sur fond d'or. C'était là que se trouvait dissimulé l'oratoire particulier de l'Impératrice. La cloison,

habituellement close, s'ouvrait à deux battants pour le service divin. C'est là que l'Impératrice venait souvent entendre la messe ; c'est là qu'elle faisait ses dévotions, qu'elle accomplissait ses devoirs religieux, presque toujours seule dans ses prières. C'est là que, par les soins de l'abbé Deguerry, le Prince Impérial fut préparé à sa première communion. C'est là que pour la dernière fois, à sept heures du matin, le 4 septembre 1870, l'Impératrice Eugénie entendit la messe au palais des Tuileries. C'est de cette étroite chapelle, c'est du fond du cœur déchiré de cette souveraine exposée aux aveugles fureurs d'une populace excitée, de cette femme frappée dans son orgueil d'épouse, dans toutes ses espérances maternelles, que s'éleva la dernière prière qui devait arriver au Seigneur, du fond de ce palais de nos rois, témoin de tant de fêtes, de tant de grandeurs, de tant de deuils, de tant d'accablantes défaites ; c'est de son âme en détresse que s'est élancée l'invocation suprême.

Depuis Marie-Antoinette la fille de Marie-Thérèse, cette jeune archiduchesse qu'on nous envoyait comme un des plus beaux fleurons de la

couronne impériale d'Autriche, l'heureuse Dauphine saluée à son arrivée en France par tout un peuple épris de sa jeune beauté et dont les malheurs commencent le jour où le bandeau des rois a touché son front, quelle suite d'infortunes tragiques a poursuivi toutes celles qui, belles, heureuses, aimées, ont franchi le seuil de ce fatal palais. La reine, abreuvée d'outrages, offensée dans tous ses sentiments de mère et d'épouse, quitte les Tuileries, pour le Temple, la Conciergerie, puis enfin l'échafaud.

L'Impératrice Joséphine, l'héroïne d'un des plus beaux romans d'amour et de gloire que le monde ait rêvés, épouse brusquement délaissée, s'éloigne de ce palais où elle a vu le monde à ses pieds, pour aller s'éteindre le cœur brisé par l'abandon, dans la solitude de la Malmaison.

Une autre archiduchesse nous revient. Marie-Louise traverse les Tuileries. Elle devient mère, puis une tourmente la rejette à l'exil pour y mourir avec son fils.

La princesse Caroline de Naples, Duchesse de Berry, cette nouvelle Dauphine frêle et gracieuse qui conduisit en Vendée une troupe de héros,

voit en peu d'années son époux périr sous le couteau d'un assassin et son fils dépouillé.

La Princesse Hélène de Mecklembourg, Duchesse d'Orléans, veuve à trente ans d'un époux idolâtré qui périt misérablement « parce qu'un « postillon n'a pas sa guide en main, » comme dit Alfred de Musset dans un de ses cris poétiques, entraînée par une révolution nouvelle, élève dans l'exil ses deux jeunes enfants.

Les cheveux blancs de la Reine Marie-Amélie ne la préservent pas de l'implacable loi. Le front paré des vertus d'une souveraine et d'une mère admirable, plus qu'aucune autre elle semblait destinée à mourir sur le trône. Presque septuagénaire elle est chassée de son pays. Dans l'exil de Claremont elle devient le soutien d'un époux accablé, et sa tendresse enveloppe les dernières années du roi Louis-Philippe, de toutes les consolations que sait trouver une âme délicate et chrétienne.

L'Impératrice Eugénie, enfin! Chacun de ces noms évoque une époque sanglante où les destinées les plus diverses, viennent se confondre dans une commune infortune.

Les larmes tombées des yeux de toutes ces princesses furent-elles une expiation nécessaire; ou bien le mystérieux génie de Catherine de Médicis avait-il attaché aux pierres de ce palais une fatalité étrange?

Les Tuileries sont détruites, plus rien ne reste du chef-d'œuvre de Jean Bullant, de Philibert Delorme, agrandi, enrichi par chacun de nos rois. Les fantômes gracieux de quelques femmes en pleurs immortaliseront ce palais rempli des merveilles du génie humain et triompheront de la violence, de l'acharnement qu'il a fallu pour le détruire, au milieu d'un cataclysme digne des époques les plus barbares et dont le monde civilisé a frémi d'horreur.

La chambre à coucher de l'Impératrice avait un caractère différent du reste de ses appartements, dont le luxe et l'élégance intime portaient la trace de sa personnalité. C'était bien une chambre de souveraine; une chambre d'apparat, immense sous les lourdes moulures dorées du plafond, qui encadraient d'anciennes peintures allégoriques. Le lit drapé de riches étoffes. élevé sur une estrade, ressemblait plutôt

à un trône disposé pour le défilé d'un peuple au jour de la naissance d'un fils de roi, qu'à l'asile fait pour le repos. On ne devait pas y dormir aussi doucement que sous les rideaux d'une simple couchette.

L'Impératrice ne séjournait guère dans sa chambre. On y voyait la rose d'or que le Souverain Pontife Pie IX avait envoyé à l'Impératrice au moment du baptême du Prince Impérial, dont il était le parrain, la reine de Suède étant marraine. Dans un vase d'or était placé un bouquet un peu allongé, semblable à ceux dont on décore les autels, composé de fleurs et de feuillages d'or finement ciselés. C'était le présent symbolique et béni auquel étaient attachées de nombreuses indulgences, que le Souverain Pontife avait coutume d'envoyer à tous ses filleuls en souvenir de leur baptême.

Chaque année, au jour des Rameaux, l'Impératrice recevait de Rome une palme bénie par le Saint-Père qu'on attachait à son chevet.

En 1868, l'Impératrice se trouvant un peu à l'étroit dans son cabinet de travail, dont l'installation lui plaisait mieux que le reste de ses appar-

tements, avait reporté le cabinet de toilette au delà de sa chambre à coucher, et avait fait arranger l'ancien, en un ravissant salon beaucoup plus vaste que le cabinet de travail, orné dans le goût moderne, et rempli de merveilles artistiques.

Bien peu de personnes ont franchi le seuil de ce dernier asile, où l'Impératrice, de plus en plus retirée, et sentant déjà planer au-dessus d'elle les premières rumeurs de l'orage, s'était plu à créer une charmante retraite.

Dans ses *Souvenirs d'un officier d'ordonnance,* M. d'Hérisson parle des appartements de l'Impératrice, qu'il n'a fait que traverser rapidement et dont il ne semble pas avoir conservé un souvenir flatteur.

Le 4 septembre, ces appartements étaient, comme chaque été en l'absence de l'Impératrice, enveloppés de housses et de tentures en toile perse lilas, pour ménager la fraîcheur des étoffes. Les tableaux et objets d'art étaient voilés. Tous les objets intimes avaient été emportés.

Au moment de la déclaration de guerre on était à Saint-Cloud. C'est de Saint-Cloud que l'Empereur partit. L'Impératrice, à la nouvelle des

premiers désastres, revint en hâte aux Tuileries et on ne songea guère à faire enlever les housses.

Monsieur d'Hérisson n'a donc vu qu'une sorte de garde-meuble aux tons froids et criards, ceux de l'ancienne toile perse délaissée aujourd'hui, mais que l'on avait choisie lustrée, afin de mieux garantir de la poussière.

Cela faisait, en effet, une singulière décoration pour un palais et explique sans doute l'impression de mauvais goût qui lui est restée. La seule explication du jugement qu'il porte est en réalité qu'il n'a rien pu voir.

Au-dessus des appartements de l'Impératrice existaient de petits entresols très bas, donnant sur le jardin et qui faisaient une assez singulière figure, avec leurs petites fenêtres carrées comme des meurtrières, par-dessus l'élégante colonnade du palais.

C'est là qu'était l'appartement assez complet de madame Pollet et le logement des femmes de service. C'est là qu'on avait placé les atours. Le petit escalier particulier descendant de chez l'Impératrice chez l'Empereur se terminait là et

n'avait aucune autre communication avec le reste du palais.

Les atours et l'appartement de Madame Pollet se dégageaient d'un autre côté sur un escalier différent. De grandes armoires en chêne à coulisses, tenaient toute la hauteur de plusieurs chambres. On y serrait les toilettes, le linge, les chapeaux, tous les vêtements.

On a parlé souvent, avec une exagération passionnée, du goût de l'Impératrice pour le luxe et la toilette. Le luxe est l'apanage obligé des souverains. Le goût dans la toilette est le privilège des femmes belles et intelligentes.

L'élégance du vêtement est le premier élément de représentation pour les femmes; et si quelques-uns font reproche à une souveraine de la variété et du luxe dans son ajustement, le plus grand nombre se plaindrait d'une absence de parure qui ne répond pas aux goûts, aux besoins de notre époque.

En effet, du luxe des riches naît l'aisance des pauvres. C'est un axiome connu des lois économiques modernes. C'est le véritable impôt somptuaire. Au temps de saint Louis même, les princes

ont encouragé le faste autour d'eux, afin de favoriser l'essor de l'industrie, et de fournir du travail à la grande classe populaire des ouvriers et des artisans. De là à se figurer que l'Impératrice ne remettait jamais deux fois la même robe, que tous les jours voyaient naître une fantaisie nouvelle et que tout son temps se dissipait en frivolités, il y a loin.

Chaque jour chez elle, aux Tuileries comme dans les autres résidences, l'Impératrice était simplement vêtue, avec beaucoup moins de recherche que ne le sont aujourd'hui la plupart des jeunes femmes dans leurs maisons. Presque toujours de la faille noire ou du drap peu façonné.

Pour sortir en voiture à Paris, l'Impératrice ajoutait un manteau très élégant, un chapeau seyant et très frais, et ceux qui la voyaient passer rapidement dans les beaux équipages de la cour, dans sa daumont menée à quatre chevaux par deux petits jockeys parfaitement corrects, précédée d'un piqueur à la livrée impériale, pouvaient croire qu'elle était très parée, tandis qu'elle préférait, comme toutes les femmes comme il faut,

s'habiller d'une façon pratique et commode. C'est ainsi que je l'ai toujours vue.

Cependant, dans la première période de l'Empire la mode fut bien singulière. Les élégantes modernes qui enveloppent leur corps fluet d'un fourreau étroitement drapé, frémiraient d'horreur s'il leur fallait paraître avec cet étalage d'étoffes amplement soutenues par les cages aux souples ressorts d'acier, dont l'étendue permettrait à peine à trois femmes assises, de tenir dans le boudoir d'un petit hôtel. Tout cela s'étageait en draperies savamment disposées, bordées de franges, de ruches, de dentelles, de plissés, et s'achevait en longues traînes fort difficiles à gouverner au milieu de la foule des salons. C'était un mélange de tous les styles : on plaquait les draperies à la grecque sur l'ampleur des paniers Louis XVI, avec la basquine des amazones de la Fronde et les manches pendantes de la Renaissance. Il était peut-être plus difficile qu'aujourd'hui de paraître charmante, et il fallait dans le glissement de la démarche, dans les gestes, dans une certaine souplesse du buste, l'harmonie qui naît de la grâce des formes et de l'habitude de

s'observer, sinon le charme s'évanouissait. On le comprend en revoyant les gravures qui datent de ce temps : quelques traits malicieusement accentués suffisent à en faire des caricatures grotesques. La distinction, cette grâce mondaine dont on ne parle plus, établissait une ligne de démarcation absolue, entre les différentes classes de la société.

Dès l'enfance, on habituait encore les jeunes filles bien nées, à une certaine élégance dans la démarche, à une certaine retenue dans les gestes, dans le ton, qui éloigne toute atteinte de vulgarité et crée ce que l'on appelle l'élégance de race, qui est simplement une gymnastique du bon goût. Je parle d'une époque déjà loin de la nôtre.

Il faut que l'adresse féminine soit à toute épreuve pour avoir pu tirer parti de si singuliers ornements. Marcher en transportant autour de soi cette ampleur qui vous enveloppait de toute part, n'était pas chose facile ; et le buste étroit, placé au centre de tout ce volume, semblait comme détaché du reste du corps. S'asseoir, en évitant l'envolement des ressorts rebelles, était un miracle de précision. Pour monter en voiture, sans froisser tant de légers tissus, à un moment où les toilettes

du soir se faisaient surtout en tulle et en dentelle, il fallait beaucoup de temps, beaucoup de calme aux chevaux, beaucoup de patience aux pères et aux maris dont la complaisance était mise à l'épreuve, immobiles qu'ils devaient se tenir au milieu de ces nuages fragiles, où le moindre geste pouvait causer des désastres.

Quant à voyager, à s'étendre, à bercer ses enfants, même à leur donner la main pour les sortir avec soi, c'étaient des problèmes de tendresse et de bonne volonté à résoudre.

C'est à dater de cette période que l'usage, si démodé aujourd'hui, d'offrir le bras aux femmes dans les salons ou pour les accompagner dans la la rue, se perdit.

Les chapeaux étaient de hautes pyramides étagées de fleurs et de fruits, qui chargeaient et grossissaient démesurément la tête.

Worth délivra la grâce emprisonnée dans cette chose ridicule et gênante, que l'on nommait la crinoline. Toutes les femmes, même les villageoises, lui ont payé leur tribut. Elle tyrannisa toute une génération.

Nous devons au goût artistique du grand cou-

turier, à son intuition de l'élégance esthétique, la résurrection de la grâce dans l'ajustement. D'autorité, il modifia le volume des jupes, il assouplit les étoffes, il dessina, vaguement d'abord, les contours du corps, pour arriver à rendre sa personnalité à l'être féminin, et, lorsqu'en 1864, j'arrivai à la Cour, c'est tout juste si de légers cerceaux soutenaient encore les traînes rejetées en arrière, tandis que des jupes rondes et étroites permettaient, dans la journée, de sortir et d'agir, sans causer d'encombrement dans les rues et de catastrophes dans les appartements, ces terribles jupes, en forme de sonnettes, entraînant tout.

Madame Virot à son tour transforma les chapeaux. Elle dégagea la nuque en supprimant les bavolets, cette garniture d'étoffe raide et froncée, qui se chiffonnait et engonçait le cou et les épaules.

Les chapeaux étaient devenus de petites capotes à brides, sortes de fanchons aplaties, qui encadraient fort joliment le visage et laissaient apercevoir les cheveux.

Worth et madame Virot ont été souvent les collaborateurs de nos grands artistes, et, dans les

beaux portraits, dans les beaux bustes de l'époque, on reconnaît leur goût mêlé à l'inspiration des maîtres. Ils auront, à coup sûr, contribué à charmer plusieurs générations.

Le soir de triomphants diadèmes ronds en fleurs, poétisaient les jeunes et fins visages. Les femmes mûres se couronnaient de pampres et de bijoux, sauf celles, qui, comme cette bonne comtesse de Wagner, l'excellente femme qui était la lectrice de l'Impératrice, conservaient une éternelle jeunesse du cœur. J'eus la joie, un soir de grand bal, de la voir apparaître vêtue d'une robe de tulle blanc rehaussée de larges nœuds rouges et coiffée, comme Ophélie, d'une couronne de roses blanches. Elle avait soixante-douze ans et rayonnait de plaisir. L'Impératrice était désolée et toute la soirée elle évita de la voir.

Deux fois par an l'Impératrice réformait la plupart de ses robes et les donnait à ses femmes. C'était pour elles un gros profit. Elles les vendaient généralement en Amérique, où, dans certaines parties de la société, il est d'usage paraît-il, de louer des toilettes, que les couturiers

ajustent à votre taille pour un soir et qui subissent ainsi des transformations nombreuses.

Il y avait dans les atours des lingeries, des chambres de travail, car l'Impératrice faisait souvent exécuter d'après ses idées, par une couturière qui était à demeure aux Tuileries, des toilettes souvent les plus seyantes et les mieux réussies. A chaque changement de saison l'Impératrice recevait ses fournisseurs. On lui soumettait des étoffes, des modèles ; elle choisissait le nombre de toilettes dont elle pensait avoir besoin, les essayait et ne s'en occupait plus à moins d'une circonstance imprévue.

Tous les soirs l'Impératrice était décolletée pour le dîner, et l'hiver elle mettait de préférence, lorsqu'on était en petit comité, une longue robe de velours sombre ou de satin blanc uni, avec quelques bijoux, parmi lesquels se trouvait toujours le trèfle d'émeraudes et diamants, premier présent de l'Empereur. Elle aimait cette simplicité, qui du reste lui seyait mieux que tout.

Mais la raison d'État poursuit les souveraines jusque dans leur ajustement et l'Impératrice portait de grosses étoffes de Lyon, pour favori-

ser le commerce des soieries, des passementeries et des dentelles pour que la mode alimente ces différentes industries. C'est ce que l'Impératrice appelait ses toilettes politiques.

L'Impératrice avait le pied singulièrement petit ; et les chaussures qu'elle ne portait plus ne pouvaient convenir qu'à des enfants. On les envoyait généralement à la maison Eugène-Napoléon, l'asile où l'Impératrice élevait à ses frais trois cents orphelines choisies parmi les enfants pauvres de Paris, où les petits souliers blancs de la souveraine servaient à la parure de ses petites protégées, le jour de leur première communion.

La ville de Paris avait offert à l'Impératrice, à l'occasion de son mariage, un collier d'une grande valeur. Par un sentiment de générosité, l'Impératrice avait refusé le collier en demandant à la ville d'en consacrer le prix à une œuvre utile à la population parisienne. C'est avec le prix de ce collier que l'Impératrice fonda l'asile Eugène-Napoléon. Mais dans une pensée délicate et afin de fixer le souvenir du présent qui lui avait été offert, elle avait désiré que l'architecte, chargé de

la construction, donnât à l'édifice la forme même du collier. En effet, arrondi avec plusieurs pavillons, le plan rappelle ce que devait être le bijou lorsqu'il était placé autour du cou avec les chatons en pendants. L'Impératrice s'occupait elle-même de cette maison admirablement dirigée par des religieuses. Les enfants, qui vivaient là dans un grand bien-être, recevaient une certaine instruction et chacune suivant ses aptitudes apprenait un état manuel.

Les unes brodaient de la soie et de l'or; d'autres faisaient des fleurs artificielles, du dessin, de la typographie. Les moins douées apprenaient la couture, le repassage. Toutes étaient initiées aux soins d'un modeste ménage. Puis à vingt et un ans, elles recevaient un trousseau complet, qui était leur ouvrage, et une petite dot qui leur permettait soit de se marier, soit de s'établir à leur gré.

L'Impératrice entretenait cette maison à ses frais; elle avait même contracté une assurance de deux millions et demi sur la vie, afin de laisser après elle les ressources nécessaires pour continuer cette belle œuvre. La supérieure, une

femme intelligente et distinguée, venait fréquemment voir l'Impératrice et la tenait au courant de tout.

L'Impératrice allait souvent elle-même, visiter son orphelinat; parfois comme grande récompense, quelques-unes des plus sages parmi ces jeunes filles, venaient aux Tuileries pour aider à certains travaux de couture.

Au moment des élections législatives de 1869, l'Impératrice, qui recevait la visite de la mère supérieure, s'informait en causant avec elle des dispositions de la population du faubourg Saint-Antoine, où l'asile était situé, et qui comptait un grand nombre d'enfants de ce quartier de Paris, et de la façon dont on semblait disposé à voter. La bonne religieuse n'avait aucune idée politique, n'ayant même jamais lu un journal. En quittant les Tuileries, fort en peine de ce que l'Impératrice lui avait demandé, elle réfléchissait à la façon dont elle pourrait s'éclairer. Elle avait vaguement compris qu'on pourrait bien nommer comme député un ennemi de l'Empereur. Afin de se renseigner elle se décida, quoique cela ne fût pas très conforme à la règle de l'ordre, à acheter un jour-

nal. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle accourut de nouveau aux Tuileries, dans la plus grande agitation, insistant afin de voir l'Impératrice sans retard, pour une affaire urgente. La pauvre femme avait acheté le journal de monsieur Rochefort. Elle y avait lu un article des plus violents inspiré par les circonstances électorales et elle croyait avoir découvert un complot contre l'Empereur.

Au moment du siège de Paris, toutes ces enfants furent employées à coudre des sacs à terre destinés à armer les fortifications. Pendant la commune, les religieuses qui jusque-là étaient parvenues à conserver leurs enfants, virent arriver des délégués du gouvernement de la Défense nationale, leur ordonnant d'abandonner la maison. Elles furent chassées, et, malgré toutes leurs supplications, elles n'obtinrent d'emmener avec elles que leurs plus jeunes élèves, les communards ayant voulu conserver les autres parmi eux.

Aussitôt après la rentrée des troupes dans Paris, la mère supérieure courut à l'asile Eugène-Napoléon, afin de s'assurer de ce que les enfants avaient pu devenir. Des insurgés ivres-morts étaient cou-

chés pêle-mêle dans toutes les pièces avec les malheureuses petites qu'ils avaient retenues et dont la plupart étaient atteintes d'horribles maladies. Les religieuses revinrent, recueillirent leurs pauvres orphelines, les soignèrent, les guérirent, les relevèrent ! Quelques-unes parmi ces infortunées devinrent mères étant presque elles-mêmes des enfants. Ce n'était cependant pas des filles de duchesses.

Peu de personnes ont suivi toute la vie de l'Impératrice. Parmi elles et dans un rang subalterne, madame Pollet était une physionomie assez particulière, surtout à cause de l'influence occulte qu'on lui attribuait.

Madame Pollet avait pour l'Impératrice un dévoûment aveugle. Ayant été toute jeune au service de Sa Majesté en Espagne, elle ne l'avait jamais quittée et s'était mariée, grâce aux bontés de l'Impératrice, à un officier d'infanterie M. Pollet, qui fit son chemin. Au moment de son mariage elle avait reçu le titre de trésorière de l'Impératrice. C'était une petite femme frêle et pâle, très faible de santé, qui vivait de régime et se croyait toujours mourante. C'était la seule

personne espagnole qui fût auprès de l'Impératrice. Elle parlait un français si étrange, qu'il fallait y être accoutumé pour l'entendre.

Elle était fine et déliée sans être intelligente et, malgré sa fort modeste origine, elle n'était pas commune et savait ménager ses intérêts.

Elle était surtout, ce que son ancien attachement excusait, très ombrageuse, quant à ses prérogatives auprès de l'Impératrice, qui la reprenait souvent sur son caractère, car elle n'avait pas le don d'aplanir les petits conflits de service ou d'intérieur, que l'Impératrice détestait.

C'est la personne la plus craintive, l'esprit le plus faible que j'aie connu. Il suffisait de lui dire le soir dans une chambre très éclairée où se trouvaient plusieurs personnes : Le rideau remue, pour la voir pâlir et se troubler, et si l'Impératrice ajoutait : « Voyez donc Pepa ce qu'il peut y avoir derrière ce rideau », elle avait peine à s'y décider et ne s'y rendait qu'en donnant des signes de véritable frayeur qui faisaient beaucoup rire l'Impératrice. Elle avait une peur horrible des révolutions et ne rêvait que meurtre et pillage. Pourtant elle aurait, je crois, donné sa vie sans

hésiter sur un mot de l'Impératrice, qui aimait à l'avoir auprès d'elle !

C'est elle qui tenait les comptes particuliers. Elle était en rapport avec tous les fournisseurs et elle avait la haute main sur le service des femmes. Elle les menait parfois assez rudement; mais, sans cesse inquiète et agitée, elle était plus dure dans ses paroles et dans ses procédés, que dans le fond de son cœur. Du reste, la douceur de l'Impératrice, qui leur parlait toujours avec une extrême bonté et s'intéressait à elles, les dédommageait des irrégularités de caractère de madame Pollet.

Elle assistait tous les jours à la toilette de l'Impératrice, prenait ses ordres et elle avait la garde des bijoux personnels de Sa Majesté, car pour les bijoux de la Couronne, l'Impératrice ne les portait que les jours de cérémonie. Ils étaient déposés au trésor et c'était M. Bure, le trésorier de l'Empereur, qui allait lui-même prendre ceux que l'Impératrice avait désignés.

Les bijoux personnels de l'Impératrice composaient un écrin du plus grand prix. Il y avait, entre autres, des boucles d'oreilles magnifiques

formées de très grosses poires en diamant, qui venaient de la Reine Marie-Antoinette. L'Empereur les avait acquises au moment de son mariage, ainsi qu'un collier de perles incomparables, des rivières en brillants, des diadèmes, des colliers. D'autres grosses perles fort belles que l'Impératrice portait habituellement le soir ainsi que nombre d'autres parures venaient de sa famille. Madame Pollet avait également la garde des dentelles, des fourrures, en un mot de tous les objets personnels de l'Impératrice. Tout cela était tenu avec beaucoup d'ordre ; tant d'ordre même, qu'il n'était pas toujours facile d'obtenir ce que l'on désirait.

Pendant que Cabanel peignait l'admirable portrait de l'Empereur si ressemblant, si parfaitement réel, de beaucoup le meilleur qui existe, il travaillait aux Tuileries dans un vaste atelier qui avait été disposé justement pour les artistes chargés de faire les portraits des souverains. L'Empereur posait en tenue du soir, avec l'habit noir traversé par le grand cordon de la Légion d'honneur, la culotte et les bas de soie noire. Cabanel désirait ajouter les attributs de

la souveraineté dans l'arrangement de son tableau. L'Impératrice lui avait dit de s'adresser à madame Pollet pour tous les accessoires dont il aurait besoin. Un jour donc il lui écrivit afin de lui demander la main de justice, qui devait figurer avec le sceptre et la couronne. Cette lettre l'agita beaucoup.

— Il me demande la main de justice! s'écriait-t-elle avec son accent intraduisible. Non, non, je ne donnerai pas la main de justice. Dites que je ne donne pas la main de justice.

Puis, s'apaisant un peu :

— Mais qu'est-ce que c'est que la main de justice? me demanda-t-elle.

Je lui expliquai que c'était un insigne décoratif. Elle m'avoua alors qu'elle avait pensé que c'était une haute fonction dans la magistrature et qu'elle ne voulait pas se charger de faire une telle demande à l'Impératrice.

On se figurait à tort que madame Pollet exerçait une grande influence sur l'Impératrice. On lui attribuait la légende des camerillas espagnoles. Et des personnes de la société, de hauts fonctionnaires venaient positivement lui faire leur cour.

Des femmes de ministres, de généraux, de diplomates l'accablaient d'attentions, de cadeaux. Elle les acceptait, de même qu'elle acceptait volontiers les présents des fournisseurs qui la comblaient. Mais son influence n'avait aucune portée, et uniquement occupée de complaire à l'Impératrice qui la tenait toujours en sous-ordre, elle se gardait bien de l'entretenir d'aucune affaire.

Se voyant entourée et traitée d'une façon intime par certaines personnes haut placées, elle eut pendant bien longtemps le secret désir de se voir admise aux réceptions officielles. Mais l'Impératrice ne s'y prêta pas. Néanmoins monsieur Pollet, qui était un brave officier, ayant été nommé colonel vers 1869, on la vit à quelques grandes fêtes, comme femme d'un colonel.

Son mari mourut subitement au moment de la guerre, et elle suivit l'Impératrice en Angleterre. La pauvre femme pensait que chaque personne arrivant de France apportait la nouvelle d'une restauration. Le climat de l'Angleterre ne lui convenait pas. Elle revint à Paris pour se soigner. Elle y mourut fort isolée, et à l'exception de quelques serviteurs du château, personne de ceux qui

l'avaient entourée aux Tuileries, ne songea à aller à son enterrement. Elle n'avait jamais eu d'enfants et laissa une jolie fortune, à une sœur et à une nièce qu'elle avait en Espagne.

Outre madame Pollet, l'Impératrice avait auprès d'elle deux demoiselles d'atour, tout spécialement chargées de son service intime, mesdemoiselles Esther et Maria Bayle; deux sœurs fort bien élevées, très dévouées, très comme il faut. Leur père, ancien geôlier de Ham, avait eu les plus grands soins pour l'Empereur pendant tout le temps de sa captivité. L'Empereur s'était intéressé à elles et les avait données à l'Impératrice au moment de son mariage.

L'une d'elles est morte après s'être assez tristement mariée, en laissant plusieurs enfants. L'aînée, mademoiselle Esther, qui était une personne d'un véritable mérite, s'est dévouée à l'éducation de ses neveux et elle a épousé après la guerre monsieur Thélin, qui avait été nommé trésorier de l'Empereur après la mort de monsieur Bure, le premier titulaire.

L'Impératrice elle-même avait arrangé ce mariage. Monsieur Thélin avait quelque fortune; il

était âgé et d'une mauvaise santé. En lui faisant épouser mademoiselle Esther Bayle, qui elle-même n'était plus jeune et qui était une femme intelligente et d'un caractère éprouvé, l'Impératrice assurait une heureuse fin de vie, à un serviteur bien dévoué de l'Empereur.

Monsieur Thélin resta auprès de l'Empereur à Ham pendant sa captivité. C'est lui qui avait tout organisé pour la fuite de l'Empereur, s'exposant avec une entière abnégation, aux conséquences que cet événement pouvait avoir.

J'ai entendu de l'Empereur lui-même, qui le racontait volontiers, tous les détails de son évasion. Il était surveillé de très près, et monsieur Thélin était la seule personne de ceux qui l'entouraient, qui pouvait obtenir de temps en temps de sortir, pour se procurer les objets dont l'Empereur avait besoin au dehors. Ses sorties étaient sévèrement contrôlées; néanmoins il eut assez d'habileté et de prudence, pour tout combiner de façon à enlever l'Empereur.

On profita de quelques travaux de réparation qui se faisaient à la forteresse. Au jour dit, un des maçons que l'on avait gagné abandonna ses

vêtements à monsieur Thélin, qui les porta à l'Empereur. Le changement d'habits se fit promptement et l'Empereur, plaçant sur son épaule une planche qui lui cachait une partie du visage, put sortir de la citadelle sans être remarqué.

—Je me sentais si bien transformé par ces habits, racontait l'Empereur, que je n'avais aucune émotion en traversant les différents postes. Pourtant, en arrivant devant la dernière sentinelle, la pipe que j'avais à la bouche tomba à mes pieds. Ce contretemps me causa une impression très désagréable. Mais une réflexion rapide me fit comprendre que si je l'abandonnais cela éveillerait peut-être l'attention, les maçons n'ayant pas l'habitude de laisser leurs pipes sur les chantiers. Je me baissai donc et la ramassai tranquillement.

Monsieur Thélin, qui avait prétexté quelque course, attendait à un endroit convenu avec un tilbury de poste. L'Empereur avait eu soin de couper ses moustaches, ce qui le changeait beaucoup. Il passa rapidement un paletot, mit un chapeau et monsieur Thélin, poussant vivement son cheval, le conduisit jusqu'à la frontière.

Cela se passait à sept heures du matin. Pendant ce temps, le docteur Conneau qui partagea toute la captivité de Ham, restait dans la chambre de l'Empereur, fort souffrant, disait-il, d'une de ses migraines habituelles et qui se reposait après une nuit de fièvre.

Le gouverneur avait des instructions très sévères et devait s'assurer par lui-même, plusieurs fois par jour, de la présence de son prisonnier. Il était déjà venu à différentes reprises dans la matinée pour prendre de ses nouvelles. Le docteur Conneau, entr'ouvrant la porte, lui avait montré de loin, à travers l'obscurité de la chambre, le prince soi-disant couché et qui, disait-il, avait pris une médecine. C'était un traversin, adroitement disposé par le docteur Conneau, qui tenait la place du Prince dans le lit; et pour ajouter à la vraisemblance, il avait lui-même bravement avalé la médecine.

Enfin, à une heure de l'après-midi, pensant bien que le fugitif devait être hors d'atteinte, le docteur se décida à tout avouer au gouverneur, surpris d'un sommeil aussi prolongé et qui insistait pour entrer.

— Le Prince est parti, dit le docteur Conneau. Ne prenez pas la peine de le faire rechercher. Il est en sûreté, sans quoi je ne vous dirais rien. Faites de moi ce que vous voudrez.

L'Empereur, en effet, avait franchi la frontière belge; de là, il passa en Amérique.

Le maçon qui avait cédé ses vêtements à l'Empereur pour favoriser son évasion, se nommait Badinguet. C'était un ouvrier élevé par son père, ancien soldat de la grande armée, dans le culte de la légende napoléonienne.

L'Empereur plaisantait sur ce nom, dont il savait que ses adversaires se servaient parfois envers lui, comme d'un terme dérisoire. La plupart du temps on en ignorait l'origine.

— On ne m'offense pas en m'appelant ainsi, disait l'Empereur en souriant. Ce n'est pas un nom de Prince, mais c'est le nom d'un brave homme qui m'a rendu un bien grand service.

En apprenant l'évasion de l'Empereur, la femme du commandant de la forteresse sentant que la position de son mari était très compromise, se répandait en lamentations.

— Comment a-t-il pu songer à s'échapper, disait-

elle? Moi qui lui envoyais de si bons bouillons!

Elle avait, en effet, toute sorte de soins pour le Prince, dont la santé était souvent altérée par les fatigues de la captivité.

Le lendemain du jour où le prince Louis-Napoléon fut nommé président à vie, l'ancien commandant de Ham était dans un régiment à Lyon. Il reçut l'ordre d'avoir à se rendre immédiatement à Paris. Très inquiète de cet ordre inattendu, sa femme l'accompagna. Le Prince leur fit un accueil affectueux et annonça à cet officier qu'il allait le nommer gouverneur du Palais de Saint-Cloud.

— Vous m'avez si bien gardé à Ham, lui dit-il, que vous me garderez aussi bien à Saint-Cloud. Puis se tournant vers la dame.

— J'espère, madame, que vous ne regretterez plus vos bouillons.

L'Impératrice, par suite d'une circonstance très étrange, avait vu l'Empereur pour la première fois en 1840, après l'affaire de Strasbourg.

La comtesse de Montijo et ses filles étaient à Paris. Un jour, elles allèrent rendre visite à ma-

dame Delessert la femme du Préfet de police, qui habitait la Préfecture avec sa famille.

C'était au moment même de l'arrestation, et le Prince que l'on avait amené très rapidement à Paris, venait d'arriver à la Préfecture de police.

Madame Delessert ayant été prévenue de son passage, plaça madame de Montijo et ses filles à une fenêtre, d'où elles purent voir passer le Prince, qu'on emmenait escorté par un officier de gendarmerie d'une taille exceptionnellement élevée.

Le Prince avait la mine d'un homme qui a passé plusieurs nuits en poste, et auquel on n'a pas même laissé le temps de prendre du linge.

Il repartait le jour même de Paris, toujours escorté par cet officier, qui lui montrait beaucoup d'égards.

Voyant que le Prince souffrait du manque de linge, l'officier de gendarmerie lui offrit une de ses chemises, qui était si longue et si large, que l'Empereur en était entièrement enveloppé. Malgré les circonstances critiques au milieu desquelles il se trouvait, cet incident excita vivement sa gaieté.

Au moment où, sa mission terminée, l'officier prenait congé de son prisonnier, le Prince, très touché de ses attentions et ne sachant comment les reconnaître :

— Je n'ai rien à ma disposition, lui dit-il et je veux pourtant vous laisser un souvenir. Prenez cette mèche de mes cheveux. C'est un présent qui ne se fait d'ordinaire qu'à une maîtresse. Mais gardez-la en mémoire de moi. Peut-être vous portera-t-elle bonheur.

Le Prince, en effet, se souvint de lui dès qu'il fut au pouvoir ; il le nomma gouverneur du Palais de l'Élysée.

Lors de cette singulière rencontre, l'Impératrice avait quatorze ans à peine.

Qui donc eût pu prévoir que ce prisonnier et cette enfant, étaient destinés à régner ensemble sur un grand pays?

CHAPITRE VII

Le dîner aux Tuileries. — Le salon d'Apollon. — Le service. — Le nègre de l'Impératrice. — Le salon de Louis XIV. — Un pari de l'Impératrice. — La causerie du soir. — Maladie du Prince Impérial, son humeur et ses goûts d'enfant. — Miss Schaw. — Louis Conneau. — M. Bâchon. — Madame l'Amirale Bruat. — La comtesse Ducos. — La nourrice du Prince Impérial. — M. Monnier. — Madame Corme. — M. Filon. — La mission Régnier.

Aux Tuileries le dîner se servait à sept heures et demie. Toutes les personnes qui composaient le service d'honneur, se réunissaient dans le salon d'Apollon, sur lequel ouvrait le salon bleu et le salon rose de l'Impératrice.

Cette salle était d'une grande magnificence, très vaste et décorée de peintures mythologiques. Le panneau du fond représentait Apollon sur l'Olympe entouré des neuf muses. Au plafond très élevé, à caisson doré on voyait le char du soleil

et d'autres attributs emblématiques du dieu du Jour et des Arts.

Trois grands lustres chargés de bougies que l'on allumait tous les soirs, des torchères et des lampes, y répandaient une vive clarté.

Le salon d'Apollon était placé entre le salon blanc ou salon du premier Consul, ainsi nommé à cause de la décoration et du portrait du général Bonaparte qui s'y trouvait, et la salle du trône, qu'il fallait traverser pour aller au salon de Louis XIV, où se prenaient les repas.

Le meuble du salon d'Apollon, en bois doré du temps de Louis XIV était, comme les rideaux, de lampas rouge et blanc. De magnifiques consoles, un piano à queue, une grande table oblongue entourée de chaises légères et de meubles modernes recouverts d'étoffes variées, complétaient l'ameublement. Le milieu était occupé par un vaste canapé rond, sorte de pouff, qui supportait une jardinière de fleurs. Bien souvent, le soir, le Prince Impérial et ses petits amis prenaient ce pouff pour siège de leurs ébats et ils étaient aussi joyeux, aussi bruyants que peuvent l'être des enfants de cet âge.

Les personnes composant le service d'honneur journalier, étaient les deux dames du Palais de l'Impératrice; un officier général aide de camp de l'Empereur — exceptionnellement l'Empereur eut quelques colonels comme aides de camp, mais il n'ont fait que passer ; — le chambellan de l'Empereur, le chambellan de l'Imperatrice, l'écuyer de l'Empereur, l'écuyer de l'Impératrice, le préfet du Palais, deux officiers d'ordonnance choisis parmi les officiers les plus distingués des différents corps de l'armée. A moins qu'ils ne lui fussent personnellement connus, l'Empereur choisissait toujours ces officiers sur leurs notes. Ils avaient le grade de capitaine, passaient deux ou trois ans dans la maison de l'Empereur et la quittaient avec le grade supérieur, pour rentrer dans leurs régiments.

On invitait tous les jours à dîner à la table de l'Empereur, l'officier de service qui commandait la garde aux Tuileries, et comme la garnison de Paris était nombreuse, les mêmes revenaient bien rarement. Ces officiers étaient souvent embarrassés, ne connaissant personne, de se trouver aussi familièrement admis dans l'intimité des

souverains. Leurs Majestés ne manquaient jamais de leur adresser fort obligeamment la parole.

Le général Rolin, adjudant général du Palais, tenait la table vis-à-vis de l'Empereur; c'était lui qui dirigeait, contrôlait, surveillait tout, dans le service des palais. Il habitait aux Tuileries le rez-de-chaussée du pavillon de Marsan, sur la rue de Rivoli.

L'Empereur montait chez l'Impératrice avant sept heures et demie. Ils entraient ensemble au salon avec le Prince Impérial, qui avait été admis à dîner à la table de l'Empereur, dès l'âge de huit ans. Il donnait généralement la main à l'Impératrice. En entrant au salon l'Impératrice ne manquait jamais de saluer les personnes qui se trouvaient là et qu'elle voyait journellement, avec sa grâce souriante et souveraine, comme elle l'eût fait dans une cérémonie officielle.

Pour annoncer le dîner, un des maîtres d'hôtel venait prévenir le préfet du Palais, qui s'avançait vers l'Empereur et s'inclinait silencieusement. L'Empereur prenait alors le bras de l'Impératrice, l'aide de camp et le chambellan de l'Empereur offraient leur bras aux dames du Palais

et le préfet du Palais, précédant l'Empereur, on passait à table.

Tout ce petit cérémonial se faisait simplement. Du reste dans les habitudes journalières de la cour, la bienveillance douce et polie des souverains, effaçait la raideur de l'étiquette, et sous le voile d'une politesse raffinée, on n'apercevait que le profond respect dont ils étaient entourés.

L'Empereur et l'Impératrice prenaient place à table, l'un auprès de l'autre. Le Prince Impérial était à la gauche de l'Empereur, l'aide de camp de l'Empereur était à la gauche de l'Impératrice. La dame du Palais de grand service était auprès du Prince Impérial. La seconde dame du Palais se plaçait à la droite du général Rolin, vis-à-vis de l'Empereur. J'étais de l'autre côté du général, et chacun ensuite se groupait à son gré.

Avant que je ne fusse aux Tuileries on était toujours treize à table et lors de mon arrivée, plus d'un esprit superstitieux se félicita, de n'avoir plus à redouter le nombre fatal. La table était ornée d'un surtout en argent garni de fleurs, de grands candélabres d'argent, de coupes élégantes également remplies de fleurs. On mangeait dans de

la vaisselle plate. Les assiettes étaient à bords guillochés avec les armes Impériales. La plus grande partie de ce service était en ruolz. L'Impératrice pensait que bien des merveilles d'orfèvrerie auraient échappé à la destruction, si elles n'avaient pas été faites d'un métal précieux, que l'on a trop souvent sacrifié pour battre monnaie, dans des temps difficiles. Les jours de grand couvert on servait dans du vermeil; et au dessert dans de ravissants services de sèvres ancien.

La chère était exquise et délicate. On mangeait à peu près en tout temps des fraises, des pêches, des petits pois venus dans les serres des jardins de Versailles.

Il y avait quatre services doubles, c'est-à-dire deux potages, deux relevés, quatre entrées, deux rôtis, etc. Les vins étaient de premier choix et le service se faisait avec une promptitude, un ordre, un calme qui causait l'admiration des souverains étrangers. Même dans les repas les plus nombreux, on ne restait jamais à table plus de trois quarts d'heure.

Monsieur Dupuis, le chef du service de la bouche, dirigeait tout; il était en habit noir.

Derrière l'Empereur se tenait un de ses huissiers; également derrière le Prince Impérial. Ils avaient l'habit marron à la française. Derrière l'Impératrice, outre monsieur Bignet, son premier huissier, se tenait un jeune nègre, noir comme de l'ébène, du nom de Scander, qu'on avait ramené d'Égypte et qui, superbement vêtu à la façon des nègres que l'on voit dans le tableau des noces de Cana de Paul Véronèse, faisait un effet très décoratif. Il présentait à l'Impératrice ses assiettes avec un air de hauteur orientale comme s'il eût accompli une fonction très élevée. Il se prétendait de grande race, du reste, et refusait d'obéir à quiconque, hors à Sa Majesté.

Il était fort paresseux et on avait grand'peine à le discipliner. Un jour qu'il flânait dans le jardin public des Tuileries, il s'amusait à suivre un monsieur inconnu, en contrefaisant sa démarche et ses gestes. Ce monsieur, s'en étant aperçu, l'engagea à cesser. Loin d'y avoir égard, Scander continua et lui envoya même un coup de pied fort irrévérencieusement placé. Le monsieur indigné, se retourna et administra à

l'insolent qu'il avait saisi par l'oreille, une volée de coups de canne. Scander, furieux mais très poltron, se contentait de pousser des cris d'aigle.

— Je suis le fils de l'Impératrice, disait-il ; laissez-moi ou je vous ferai pendre.

Enfin, des gardiens qui le connaissaient, arrivèrent pour le dégager et il fut ramené aux Tuileries en fort piteux état. Il s'attendait à tout autre chose que ce qui arriva. Il dut faire des excuses bien difficiles à lui imposer.

Parmi les officiers de bouche qui s'occupaient du service de la table de l'Empereur, il y avait un nommé Sauton fort digne homme, qui dut quitter la maison par suite de circonstances pénibles.

On avait remarqué des articles de journaux, qui dénaturaient certains incidents, le plus souvent sans intérêt, mais qui, habilement travestis. étaient présentés de façon à agiter ou à choquer l'opinion publique.

Tous les gens de service des Tuileries méritaient la plus extrême confiance et on ne savait à qui attribuer ces indiscrétions perfides. Cet homme avoua lui-même au général Rolin, qu'il avait remarqué la coïncidence de ces articles menson-

gers, avec les visites qu'il recevait de son fils M. Georges Sauton.

Ce jeune homme, qui devait l'éducation qu'il avait reçue aux bontés de l'Empereur, s'était mis dans le journalisme et surprenant la bonne foi de son père, il obtenait de lui certains renseignements d'intérieur, qu'il dénaturait ensuite au mieux de ses intérêts de reporter.

Le pauvre père, fort au-dessus de tout soupçon, conçut un profond chagrin d'une telle aventure. Il quitta la maison où on le regretta, et l'Empereur lui fit une pension. Il mourut peu après.

Les cuisines des Tuileries étaient dans les sous-sols et les plats arrivaient par des monte-charges, placés derrière la galerie de Diane. Il fallait beaucoup d'exactitude, de promptitude pour que les mets n'aient point à subir les inconvénients d'un parcours aussi long.

Le salon de Louis XIV n'avait rien, dans son arrangement, de ce qui indique d'ordinaire une salle à manger, à l'exception de la table, qui occupait le milieu de la pièce et qu'on recouvrait pendant le jour d'un tapis. Au moment des repas on étendait de grands paravents pour masquer les

mouvements du service ; des tables volantes pour découper et pour déposer la vaisselle. Puis tout cela disparaissait le repas fini, et le salon reprenait son grand air de palais.

Un buste monumental de Louis XIV décorait la cheminée. Le portrait à manteau bleu du Roi dans son âge mûr, peint par Lebrun, occupait l'entre-deux des fenêtres. Dans le panneau qui faisait face, on voyait la présentation du duc d'Anjou aux ambassadeurs espagnols. Vis-à-vis de la cheminée, un portrait d'Anne d'Autriche régente, ayant auprès d'elle le Roi dans un costume enfantin recouvert du manteau royal, et tenant sur ses genoux son second fils, le duc d'Orléans, habillé en jupes et portant sur la tête un bonnet à trois pièces, comme on en voit aux enfants des campagnes, fait d'une riche étoffe et fort joliment orné d'une grande plume plate, qui retombait sur l'épaule.

Dans cette salle on ne dînait habituellement pas plus de trente ou quarante personnes. L'un des repas les plus nombreux que j'y aie vus, était le gage d'un pari que l'Impératrice avait perdu contre l'Empereur

L'enjeu avait le caractère indéterminé de ce que l'on nomme une discrétion. Pour s'acquitter, l'Impératrice voulut faire à l'Empereur la surprise de réunir, dans un dîner, les vingt plus jolies femmes de Paris. Le galant berger Pâris, lui-même, eût été embarrassé pour rendre un jugement. Les noms de toutes ces personnes ont été plus de cent fois proclamés par la renommée.

C'étaient : la princesse Anna Murat, duchesse de Mouchy, éblouissante de grâce et de fraîcheur, avec son beau profil napoléonien. La comtesse de Pourtalès, dont l'exquise et délicate beauté, semble avoir été respectée par le temps. La marquise de Galliffet, blonde et belle comme on rêve les anges. La maréchale Canrobert, fine et superbe sous ces tresses brunes aristocratiques comme les héroïnes de Walter Scott. Madame la baronne Alphonse de Rothschild, avec ses grands yeux de femme orientale, ses traits si purs, l'éclat de son teint, plus délicat que les perles royales qui lui servaient de parure. La marquise de Chasseloup-Laubat, au charme de créole languissant et rêveur. La baronne de Pierrebourg, dont les deux adorables filles, qui sem-

blent ses sœurs, rappellent aujourd'hui la beauté. La duchesse de Morny, la duchesse de Persigny, la comtesse Walewska, la duchesse de Cadore, la baronne Philippe de Bourgoing; la duchesse de Montmorency, cette exquise jeune femme dont le souvenir évoque tant de charme, tant de regrets. Sa jeune belle-sœur la marquise de Las Marismas, au front toujours charmant. La comtesse de Montebello, douce et séduisante, avec sa nièce, la marquise de Cainzy, tout récemment mariée, et qui était alors une belle jeune femme brune, aux longs yeux bleus. Madame Léopold Magnan, une pure beauté, réalisant le type idéal des vierges grecques. Madame Bartoloni, dont le brillant esprit animait la sculpturale beauté. La princesse de Metternich enfin, qui méritait bien d'être admise au nombre des plus séduisantes. J'étais de service ce jour-là.

Je me souviens que la princesse de Metternich avait à sa gauche l'officier de service, un vieil officier de la gendarmerie de la garde qui, fort attentif auprès de sa voisine, lui offrait à boire a chaque moment, ce qui interrompait la conversation de la princesse et finit par l'agacer.

— Merci, non, avait-elle répondu plusieurs fois sans que l'officier se lassât.

Enfin, avec son plus gracieux sourire :

— Excusez-moi, Monsieur, dit-elle, mais je suis bizarre. Figurez-vous que chaque fois qu'on m'offre à boire, cela me donne envie de pleurer. Vous comprenez combien cela serait fâcheux ici.

Elle conquit ainsi le droit de continuer son repas sans renouveler ses révérences.

L'Impératrice aimait autour d'elle les jolis visages; et contrairement à l'idée répandue sur la loi des constrastes, cette réunion sembla lui donner raison, car la variété de ces types de beauté accomplie, faisait valoir le mérite de chacune.

Cette gracieuse fantaisie de souveraine réussit à souhait. Rien ne fut plus charmant que le groupement de toutes ces femmes jeunes, belles, particulièrement distinguées ; toutes parées avec une grande élégance, dans ce cadre somptueux.

Après le repas on revenait dans le salon d'Apollon, où l'on servait le café que l'Empereur prenait debout, en fumant des cigarettes.

C'était généralement à ce moment que l'Empereur causait avec l'officier de garde. Tout le

monde restait debout tant que l'Empereur n'était point assis. Mais il ne manquait jamais, lorsqu'on était pas en représentation, de prier les femmes qui se trouvaient là de s'asseoir. Puis on se plaçait autour de la table et la conversation devenait générale sur les faits du jour, ou suivant les caprices et la fantaisie de chacun.

La plupart des hommes attachés à la maison civile de l'Empereur et de l'Impératrice, faisaient partie de la chambre des députés. Le marquis d'Havrincourt, le baron de Pierres, le duc de Trévise, le comte d'Aygues-Vives, le marquis de Piennes, le duc de Conegliano, le baron Philippe de Bourgoing, le comte de Cossé-Brissac, le baron Zorn de Bulach, représentaient chacun leur département. Presque toujours, l'un ou l'autre était de service; et ils rendaient compte des incidents intéressants, qui avaient pu se produire à la Chambre.

L'Impératrice était la personne du monde la plus agréable à entendre causer. Elle mêlait de la gaieté, de la vivacité à un fond d'observation très fine et à une grande élévation naturelle. Elle avait le don particulier de l'assimilation avec une mé-

moire heureuse, et saisissait de suite le côté original des personnes ou des choses. Elle avait par dessus tout l'horreur de tout ce qui ressemblait à de l'affectation. Elle s'intéressait et se distrayait de tout, ne craignait pas la discussion et le tour vif et imprévu de ses réparties, donnait beaucoup de charme et d'éclat à ce qu'elle disait.

Parfois l'Empereur s'occupait à faire des patiences, avec de petits jeux de cartes qui restaient sur la table dans des étuis. L'Impératrice en faisait aussi, mais c'était plutôt une contenance qu'elle prenait, pour garder le silence quand elle était préoccupée. Quelquefois aussi, pour divertir le Prince Impérial, on faisait très bourgeoisement une partie de loto. L'Empereur allait chercher de petits rouleaux de pièces de 50 centimes toutes neuves, qu'il brisait sur la table et qui servaient de jetons et d'enjeu. En dehors de cela jamais on ne jouait aux Tuileries.

A dix heures on apportait une table servie à l'anglaise avec des pâtisseries sèches et du thé, que les dames du Palais préparaient et offraient elles-mêmes. Il y avait une théière de thé d'oranger qui avait beaucoup de succès auprès des

messieurs, et dans un coin du salon, un plateau avec des sirops et du café glacé. Généralement l'Empereur se retirait après avoir pris une tasse de thé.

La conversation alors reprenait de plus belle, l'Impératrice prolongeant la soirée jusque vers onze heures et demie. Je quittais le salon en même temps que Sa Majesté et bien souvent elle me retenait près d'Elle pendant qu'on la déshabillait; parfois même après qu'elle était couchée, m'entretenant avec une bonté familière, ou bien me faisant lire les extraits des journaux qu'on envoyait chaque soir du Ministère de l'Intérieur. C'était presque les seules lectures que j'eus occasion de faire à l'Impératrice, qui, lisant beaucoup et rapidement, préférait en général lire elle-même.

L'Impératrice n'avait aucune mollesse dans les habitudes; ce qui paraîtra singulier à bien des femmes, elle ne possédait pas de robe de chambre. Elle n'avait que les peignoirs de lingerie que l'on porte pendant la toilette, s'habillant complètement dès le matin. Lorsque le Prince Impérial eut la rougeole au mois de février 1865, l'Impératrice inquiète à l'idée qu'un refroidisse-

ment pourrait avoir de mauvaises conséquences, voulut passer elle-même, les nuits auprès de son fils. Il fallut, pour qu'elle n'eût pas la fatigue de rester habillée, lui trouver une robe de chambre toute faite. Étant à peu près de même taille, j'allai aux magasins du Louvre et je pris une robe de chambre en flanelle rouge, qui ne coûta pas cent francs et qui parut à l'Impératrice la chose du monde la plus commode. L'Impératrice put ainsi veiller sans trop de fatigue.

Le Prince Impérial avait gagné la rougeole à un bal costumé des Tuileries, auquel on lui permit d'assister pendant quelques heures. Il dansa un quadrille avec une très jolie jeune fille, mademoiselle Robin, qu'il trouvait fort à son gré. La pauvre enfant, souffrante depuis quelques jours, n'avait pas voulu en convenir, afin de ne pas être privée de ce bal dont elle se promettait un vif plaisir. Sa mère, en assistant à sa toilette, remarqua que ses épaules étaient couvertes de rougeurs. Mademoiselle Robin attribua cet accident à une cause puérile. Elle vint au bal, dansa fort gaîment une partie de la nuit. Mais en rentrant chez elle une fièvre ardente la prit. La rougeole

était rentrée et rien ne put la sauver. Le lendemain elle était morte. Les mêmes fleurs qui avaient orné sa toilette, devinrent la parure de son cercueil. Elle était fille unique. Elle avait vingt ans. Tout lui souriait dans la vie.

Le Prince Impérial ne fut pas le seul atteint par la contagion. Plusieurs personnes qui avaient causé avec cette pauvre jeune fille, furent aussi très malades. Madame de Lourmel eut la rougeole et l'on craignit pour sa vie.

Les inquiétudes de l'Impératrice étaient légitimes, car cette épidémie fut maligne. Néanmoins, dans le public on se montrait préoccupé de la maladie du Prince, et avec l'exagération habituelle, on faisait courir des bruits alarmants.

Le docteur Barthez qui soignait le Prince, trop soucieux peut-être de l'inquiétude publique, crut pouvoir autoriser la première sortie en voiture le 16 mars suivant, jour anniversaire de la naissance du Prince. C'était prématuré. Il faisait un froid très vif. Le Prince rentra avec des frissons, et c'est là, je l'ai toujours pensé, qu'il prit le germe de la grave maladie qu'il fit l'année suivante et qui mit sa vie en danger, car après la rougeole il était

devenu plus délicat et avait eu de continuelles indispositions. C'était, du reste, le petit malade le plus patient et le plus raisonnable que l'on pût voir, quoiqu'il fût vif et impétueux; mais il se contenait et savait déjà se dominer pour complaire aux personnes qui lui donnaient leurs soins.

Bien enfant encore, il était attachant par ce désir d'être agréable, à tous ceux qui l'approchaient.

Miss Schaw, la gouvernante anglaise qui l'avait élevé, était la meilleure personne du monde. Elle avait un grand sentiment de dignité et ne manquait aucune occasion de donner au Prince des avis et des avertissements, faits pour développer tout ce qu'il y avait de franc et de généreux dans le fond de sa nature. Elle avait un dévouement, une sollicitude continuels, et elle adorait véritablement son Prince! « My Prince, » comme elle disait en mêlant les deux langues, qu'elle parlait avec une égale difficulté, car elle avait oublié l'anglais, et n'avait jamais pu arriver à parler couramment le français. Elle couchait dans la chambre du Prince, dans une sorte d'al-

côve faite avec de grands rideaux de satin bleu de ciel, comme le reste de la tenture, toujours vigilante. Le Prince la chérissait et avait pour elle mille petites attentions ingénieuses et touchantes.

Il recherchait, du reste, ce qui est rare chez les enfants, toutes les occasions d'être agréable aux gens qui le servaient.

Il aimait beaucoup ses jeunes camarades ; entre tous Louis Conneau lui était particulièrement cher, et ils se voyaient journellement. Il y avait pourtant quelquefois des orages.

Un jour de grand dîner aux Tuileries, le Prince, qui ne devait pas paraître, avait demandé la permission d'inviter Louis Conneau à dîner avec lui, et afin de lui faire une surprise agréable, il avait demandé qu'on leur servît une crème aux fraises, qu'ils aimaient beaucoup tous deux. Mais au milieu de la journée une querelle s'éleva et Louis Conneau, très froissé, demanda à rentrer chez lui. Le Prince ne voulut pas paraître affecté de cet abandon et il acheva seul, assez tristement, cette journée, dont les deux enfants s'étaient promis tant de plaisir.

L'heure du dîner étant arrivée, le Prince se mit à table et mangea comme de coutume. Mais quand la crème aux fraises parut, son cœur déborda et les larmes, longtemps contenues, se mirent à couler.

— Portez la crème à Conneau, dit-il à un de ses domestiques, et dites-lui que je n'ai pas le courage de la manger sans lui.

Il était pourtant très malicieux. On lui offrit un jour une boîte de dragées d'un baptême. Comme on n'aimait pas à lui laisser manger de bonbons, cela lui parut un présent magnifique, et il désira la porter à l'Impératrice pour la lui faire admirer.

Mais en passant auprès du cent-garde qui était posté à sa porte, une idée bizarre, véritable idée d'enfant lui traversa l'esprit, et il vida toute la boîte de dragées dans la botte du cent-garde, qui restait immobile au port d'armes, en recevant cette avalanche de douceurs.

Le Prince a toujours montré une grande témérité. Il semblait inconscient du danger. Il était toujours le premier parmi ses camarades, pour proposer des entreprises hasardeuses, et il fallait

une très grande vigilance pour éviter les accidents.

A huit ans, il montait déjà à cheval avec élégance et quand il passait des revues aux côtés de l'Empereur, dans son uniforme de grenadier de la garde, sur son petit poney Bouton-d'Or, plus d'un vieux troupier, en voyant la bonne grâce de cet enfant, avait la larme à l'œil. Le Prince comptait comme caporal au premier régiment des grenadiers de la garde. Il portait très crânement le bonnet à poils et on pouvait tout obtenir de lui en lui disant :

— Ne faites pas cela, Monseigneur, vous déshonoreriez l'uniforme.

On avait placé auprès de lui dès sa naissance Monsieur Bâchon, un écuyer émérite qui initiait le Prince à la science équestre, comme s'il se fût agi d'un sacerdoce. C'était un très digne homme, et il eut une heureuse influence. Il n'était plus jeune, mais il était de Gascogne; son humeur était gaie et agréable pour un enfant. Il savait captiver le Prince et en ce qui le concernait, il le dirigeait à merveille.

Le Prince échappa aux inconvénients auxquels

sont exposés les fils de souverains, qui rencontrent trop souvent une servilité et des complaisances dangereuses.

L'entourage du Prince, dans sa première enfance, sut écarter ce qui aurait pu gâter ses heureuses dispositions. Il était très libre, très gai, on ne le contraignait pas inutilement; mais il était habitué à quitter tous ses jeux et à se soumettre aux lois du décorum, tyrannique dès le jeune âge pour les princes.

A sa naissance, madame l'Amirale Bruat avait été nommée gouvernante des enfants de France. Avec son visage de madone, son beau profil noble et fier, elle ressemblait à l'ange de la patrie placé près de ce berceau.

Le Prince toute sa vie lui garda une tendre affection; il lui écrivait souvent. Madame Bizot, madame de Brancion furent nommées sous-gouvernantes. L'une ou l'autre accompagnait toujours le Prince lorsqu'il sortait; mais leurs fonctions se rattachaient entièrement au service d'honneur, l'Impératrice s'étant réservé la direction intime de son fils. Lorsqu'on dut s'occuper du choix d'une nourrice, madame la comtesse

Ducos, femme du ministre de la marine, une des plus belles personnes de la Cour, et qui nourrissait elle-même deux enfants jumeaux, s'était offerte à nourrir le Prince Impérial. L'Impératrice n'accepta pas cette offre de dévouement. On choisit une belle et forte paysanne, qui nourrit le Prince. Une seconde nourrice habitait les Tuileries avec son enfant, toujours prête à la remplacer en cas de maladie. Cela ne fut pas nécessaire, mais sa présence eut une bonne influence. Quand la nourrice montrait quelque velléité d'humeur ou de caprice, on lui disait simplement :

— Si vous êtes fatiguée, nourrice, on va faire descendre l'autre !

Cela dissipait les nuages comme par enchantement et on n'eut qu'à se louer de ses soins. Elle avait plusieurs enfants, et en outre d'une pension qu'on lui faisait, ils furent élevés par les bontés de l'Empereur. Ce qui est à peine croyable, c'est qu'un de ses fils, plus âgé que le Prince de quelques années, fut pris parmi les communards en 1871 et transporté à Nouméa. Il s'adressa à l'Impératrice pour lui demander de s'intéresser à son sort, afin de lui obtenir quelques adoucis-

sements. L'Impératrice, qui avait auprès d'elle en Angleterre la sœur de lait du Prince, eut la bonté de le faire et pria quelqu'un de s'en occuper, ce qui fit dire à certains journaux que la Commune était pleine de gens attachés à l'Empire. Le Prince eut un très long chagrin du départ de sa nourrice. Elle portait le pittoresque costume des femmes du Bourbonnais avec la jupe rouge, le petit corset de velours noir, et une légère coiffure de dentelles.

Le Prince conservait un foulard de soie venant de sa nourrice et un morceau de velours d'un de ses corsages. Chaque soir, pendant plusieurs années, il s'endormait la tête sur le foulard, tenant le morceau de velours qu'il promenait sur sa figure. Miss Schaw redoutait beaucoup de perdre ces deux objets.

— My Prince serait inconsolable, disait-elle, si on les égarait.

A huit ans le Prince quitta en partie les mains des femmes.

Les sous-gouvernantes devinrent honoraires et elles furent remplacées par monsieur Monier, le précepteur du Prince, qui avait été très chaude-

ment recommandé à l'Empereur par madame Cornu. Fille d'une des femmes de chambre de la Reine Hortense, elle avait été élevée à Arenenberg.

Madame Cornu était une femme intelligente ; dans son enfance elle montra de grandes dispositions pour l'étude. La Reine Hortense s'y était intéressée et elle avait reçu une éducation supérieure. Tout son mérite était dans son esprit, car elle était laide de visage et fort bossue. Ce qui ne l'avait point empêchée de se marier avec monsieur Cornu, un peintre de talent qui décora beaucoup de chapelles officielles. Elle était entourée d'un cercle d'hommes distingués, littérateurs, peintres, académiciens, qui lui croyaient une grande influence. Elle s'était montrée dévouée à l'Empereur, qui fit beaucoup pour elle ; mais en choisissant monsieur Monier sur ses recommandations, l'Empereur n'eut pas la main très heureuse. C'était un fort honnête homme, doux et timide, qui n'avait ni les dehors, ni les façons qu'il fallait dans le milieu où il était appelé à vivre. Du reste, il resta peu de temps auprès du Prince.

Il était élève de l'École Normale et avait beaucoup de science ; mais l'habitude du monde lui

manquait, et à cet égard le Prince, tout enfant, lui en aurait remontré. Il écrivait l'histoire d'Alcuin, précepteur de Charlemagne. Cet ouvrage lui avait été inspiré par sa situation personnelle. Il se livrait à des recherches très ardues, et il espérait publier plusieurs volumes sur un si grand sujet. Je crains que le livre n'ait pu être achevé, car il est mort peu de temps après avoir quitté le Prince, n'ayant jamais pu se faire aux usages de la cour, et ennuyant un peu son élève, par un enseignement lourd et pédant. Il fut remplacé par monsieur Filon, qui appartenait à l'université, et qui était un jeune homme distingué. Il resta auprès du Prince après la guerre, jusqu'au moment où l'Empereur se décida à placer son fils, à l'École militaire de Woolwich.

C'est monsieur Filon qui reçut à Hastings monsieur Régnier, dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée de l'Impératrice et du Prince Impérial en Angleterre; cet agent mystérieux dont on n'a jamais pu deviner la mission, si toutefois il en eut une.

C'est monsieur Filon qui, sur sa prière, lui remit une photographie signée par le Prince Impérial.

On était prodigue de cette faveur légère envers les Français qui venaient en Angleterre offrir leurs hommages aux souverains. Cette petite circonstance prit des proportions bien inattendues.

Monsieur Régnier présenta la photographie au Maréchal Bazaine à Metz, comme un gage des pouvoirs dont il était chargé pour négocier avec lui, et il parvint ainsi à attirer son attention. Toute cette affaire est restée fort obscure, du reste. Jamais l'Impératrice n'a pu en avoir d'éclaircissement, car elle ne reçut point monsieur Régnier et n'avait attaché aucune importance à sa visite.

Ce ne fut que plus tard, lorsque les événements se déroulèrent, que l'on apprit l'abus dont monsieur Régnier s'était rendu coupable, en présentant la photographie signée du Prince Impérial, comme le gage d'une mission.

Cette prétendue mission de monsieur Régnier, mort aujourd'hui, est enveloppée d'un étrange mystère. On se perd en conjectures sur le but qu'il poursuivait, sur l'intérêt qui a pu le guider.

Était-ce un agent provocateur, un vulgaire

intrigant, un homme de bonne foi qui put se croire capable, par des négociations occultes, de dénouer une situation terrible. On est livré à mille conjectures.

Dans une autre partie de ces Souvenirs, je dirai ce que j'ai appris à son sujet. On en est réduit aux hypothèses et malgré d'actives recherches, on n'a jamais pu démêler, le mobile qui le fit agir.

CHAPITRE VIII

Les réceptions aux Tuileries. — Les dîners — Grands bals. — Les cent-gardes. — Les présentations. — La salle des Maréchaux. — Joyaux. — Bals costumés. — Quatre sphynx. — Le marquis de Gallifet. — La marquise de Gallifet. — La comtesse de Castiglione. — Le Prince Jerôme. — Le docteur Arnal. — Les concerts. — Les bals privés de l'Impératrice. — La Princesse de Beauffremont. — Le Prince Georges Bibesco. — La Princesse de Monaco. — La duchesse de Hamilton. — Le duc de Hamilton

Pendant l'hiver il y avait aux Tuileries le jeudi, un très grand dîner offert aux ministres, aux ambassadeurs, aux généraux, députés, préfets, hommes d'État de tous ordres. Puis le soir, réception ouverte pour tous les hauts fonctionnaires et leurs femmes. L'Impératrice reconnaissait tout le monde, même après de longs intervalles, se souvenait de tous les détails de situation et de parenté, trouvant pour chacun un mot gracieux

et passant la soirée debout, allant de groupe en groupe, cherchant à être agréable à tous, se donnant une peine, que bien des maîtresses de maison ne prendraient pas, pour accueillir leurs hôtes.

Depuis le mois de janvier jusqu'au carême, il y avait quatre grands bals officiels, pour lesquels on faisait de quatre à cinq mille invitations. Ces fêtes remuaient des millions dans Paris.

Les hommes devaient être en uniforme ou en habit de cour, et ces réceptions, au milieu de la splendeur des salons du palais, avaient un éclat dont il est difficile de se rendre compte aujourd'hui.

Le monumental escalier qui se trouvait à droite sous la voûte du pavillon de l'Horloge, et qui montait droit, entre les murailles décorees de trophées en relief, était garni de chaque côté d'une large rampe de fleurs. Les cent-gardes échelonnés de marche en marche, immobiles au port d'armes, avec leur élégant uniforme bleu clair à revers rouges, leurs cuirasses éclatantes, leur casque paré d'une longue crinière blanche, étaient recrutés parmi les plus beaux hommes de l'armée. Avec leur air martial, leur noble prestance, leur

taille élevée, ils formaient la plus magnifique escorte qu'un souverain pût avoir.

La foule des invités s'amassait dans la galerie de la Paix, attendant le moment de pénétrer dans la salle des Maréchaux, dont les portes restaient fermées jusqu'à ce que Leurs Majestés fissent leur entrée.

L'Empereur et l'Impératrice, en quittant leurs appartements, se rendaient d'abord dans le salon du premier Consul, où les attendait la famille Impériale, les dames et les officiers de leurs maisons, le corps diplomatique, les ministres et les grands dignitaires.

C'est là qu'avaient lieu les présentations.

Les personnes de la société qui désiraient être admises à la cour, devaient adresser une demande au grand chambellan, qui la communiquait à l'Empereur. Si elles étaient agréées, elles devaient s'adresser : les hommes, au Duc de Bassano ; les femmes, à la Princesse d'Essling, ou à une des dames du Palais qui les présentait.

Les étrangers suivaient le même cérémonial, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs.

Ces personnes, alors, pouvaient être admises par

invitations à Compiègne et aux réceptions privées.

Les présentations avaient lieu généralement les soirs de grand bal. Puis Leurs Majestés, précédées des chambellans, suivies des princes et princesses, du corps diplomatique, des grands dignitaires et de toute la cour, faisaient leur entrée dans la salle des Maréchaux où l'on annonçait à haute voix : « l'Empereur ».

Plusieurs rangées de gradins sur lesquels les femmes étaient assises, entouraient cette salle de proportions immenses. Au milieu, sur une estrade peu élevée, se trouvaient deux grands fauteuils semblables et d'autres sièges.

L'Empereur et l'Impératrice y prenaient place entourés des membres de la famille impériale et des personnes ayant un rang à la cour.

Des places étaient réservées aux grands dignitaires, au corps diplomatique, aux femmes dont les maris faisaient partie de la maison de Leurs Majestés.

Dans les dernières années de l'Empire on avait supprimé le quadrille officiel. Dès que l'Empereur et l'Impératrice étaient assis, les danses commençaient.

L'orchestre, invisible, était placé dans une tribune au premier étage et bientôt l'espace vide au milieu de cette immense salle, se remplissait d'hommes désireux de voir de près les souverains. Les chambellans avaient souvent grand'peine à maintenir le cercle réservé à la danse, qui allait toujours se rétrécissant, sous la pression de ce nombre considérable de personnes.

Toutes les femmes de la cour étaient très parées.

La princesse Mathilde, dont le beau profil et la grande tournure, semblaient faits pour orner un trône, sachant complaire à l'Empereur, venait exactement aux grands bals, malgré son peu de goût pour la représentation. La princesse Clotilde y apportait sa résignation souriante, et la princesse Lucien Murat, qui avait le rang et le titre d'Altesse, y assistait généralement ainsi que sa fille, la belle et jeune princesse Anna, et sa belle-fille la princesse Joachim Murat, née Wagram, la femme du brillant colonel des Guides. Puis les autres personnes de la famille de l'Empereur, filles de Lucien Bonaparte, le second frère de l'Empereur Napoléon Ier. Elles n'avaient

point de rang officiel à la cour, mais par courtoisie on leur donnait le titre de princesse. C'était la princesse Julie, marquise Roccagiovine ; la princesse Charlotte, comtesse Primoli, la princesse Augusta, princesse Gabrielli. Elles ont laissé les meilleurs souvenirs.

La princesse Julie, qui était une personne d'un esprit supérieur, avait un salon fréquenté par tout ce qui était intelligent et distingué dans la société parisienne et dans la société étrangère.

Après la guerre, vivant entre elles dans une grande union, elles se retirèrent à Rome, où elles retrouvèrent bien des amitiés. Là encore leur maison est devenue un centre attrayant. Françaises par le cœur, elles conservent le regret de la patrie, et tous les Français qui passent à Rome trouvent auprès d'elles l'accueil le plus hospitalier. Frappée dans ce qu'elle avait de plus cher, la princesse Julie perdit successivement trois de ses enfants.

La princesse Charlotte était la mère du comte Joseph Primoli, un poète mondain, très apprécié à Paris comme à Rome.

A l'exception de quelques hommes qui profi-

taient des privilèges attachés à leurs fonctions, pour être agréables à beaucoup de jolies dames, les grands bals des Tuileries n'étaient pas, en général, les fêtes préférées de la cour, quoique ce fût un des plus beaux coups d'œil mondain, qu'il fût possible de voir.

A onze heures, Leurs Majestés précédées des chambellans qui leur frayaient un passage au milieu d'une foule compacte, passaient dans la galerie de la Paix, où il y avait un second orchestre et où l'on dansait également. On y restait un moment, puis après avoir fait le tour de cette galerie qui avait bien quarante mètres de long, en saluant tous leurs invités, l'Empereur et l'Impératrice revenaient dans la salle des Maréchaux et rentraient dans les autres salons. On se rendait dans la galerie de Diane où était dressé un magnifique buffet, hospitalièrement approvisionné de tout ce qu'il faut pour un souper debout.

Vers minuit et demi généralement, Leurs Majestés se retiraient et la fête continuait jusqu'à trois et quatre heures du matin, sous les auspices des officiers de service, qui faisaient fort galamment les honneurs.

Ces grands bals étaient un bien magnifique spectacle, lorsqu'on pénétrait en observateur dans les galeries qui entouraient à mi-hauteur la salle des Maréchaux. Il arriva deux ou trois fois que l'Impératrice ayant été souffrante, n'avait pu y paraître; comme je n'allais à aucune réception sans Sa Majesté, je me trouvai dispensée du bal. Je me rendais dans ces galeries par les petits escaliers intérieurs, et de là, sans être vue, dominant toute cette foule animée par la musique et les danses, j'assistais à un spectacle véritablement féerique.

La coupole dorée de la voûte était soutenue par des groupes de cariatides et des trophées d'armes. Les portraits des douze maréchaux de l'Empire dans leurs riches uniformes, décoraient les différents panneaux; des draperies de velours rouge à crépines d'or garnissait les hautes fenêtres, qui semblaient de petites ouvertures, dans les immenses proportions de cette salle.

La variété et l'élégance des costumes des hommes, remplaçant la sévérité monotone des habits noirs, donnait à ces fêtes un caractère tout particulier. Beaucoup d'officiers portaient la cu-

lotte blanche avec leur uniforme; le corps diplomatique, en grande tenue, offrait une réunion des costumes de toutes les nations; on y voyait des Russes, des Anglais, des Palikares, des Hongrois, des Persans, les uns chamarrés de broderies et de décorations, d'autres dans une tenue sombre et sévère; des uniformes de toutes les armées du monde, jusqu'aux Chinois même, dont il ne fallait pas effleurer le sabre du bout du doigt, — ce qui est un déshonneur chez eux paraît-il, — sous peine de les voir s'ouvrir le ventre.

Chacun des services particuliers de la maison de l'Empereur avait une tenue de cérémonie; l'ancien habit à la française, de même forme pour tous, mais de couleur différente, avec la culotte blanche et les bas de soie blanche.

Les chambellans de l'Empereur avaient le frac écarlate à larges broderies d'or. Les écuyers vert et or, la vénerie vert et argent. Les préfets du palais, amaranthe et or; les maîtres de cérémonie, violet et or; les officiers d'ordonnance bleu pâle brodé d'argent avec les aiguillettes.

Les chambellans et écuyers de l'Impératrice étaient en bleu et argent.

Les uniformes particuliers de la garde, les officiers d'artillerie tout en noir avec des brandebourgs d'or ; l'uniforme des guides commandés alors par le Prince Joachim Murat, un des hommes les plus élégants de l'armée.

Certaines physionomies ressortent d'une façon inoubliable du cadre de ces fêtes, pour lesquelles elles semblaient avoir été créées.

Le marquis de Flammarens entr'autres, le type accompli du chambellan des anciennes cours, avec sa figure fine, ses façons de gentilhomme, ses cheveux blancs et légers soigneusement bouclés, Chinchilla, comme nous l'appelions familièrement entre nous. Un perpétuel sourire d'adoration sur les lèvres en parlant à toutes les femmes, se multipliant pour placer ses nombreuses amies, offrant son bras aux jolies inconnues afin de leur frayer un passage au milieu de la foule, il savourait durant ces quelques heures de représentation somptueuse, la satisfaction de tous ses goûts Combien, parmi ceux qui composaient cette cour élégante, ont dû des conquêtes fort enviables, au prestige de ces habits chamarrés, devant lesquels s'ouvraient la foule, et qui faisaient une privilé-

giée de celles qui, pour un moment, acceptaient leurs soins.

L'Impératrice quittait ces fêtes toujours assez lasse. Souvent elle ne prenait pas le temps d'appeler ses femmes et avant de rentrer dans son cabinet de toilette, enlevant elle-même le diadème et les bijoux dont le poids la fatiguait, elle les mettait pêle-mêle dans le devant de ma robe, que je lui présentais pour se débarrasser. Je tremblais toujours d'égarer quelque chose en transportant ainsi ces pierreries, car il y en avait dans le nombre qui représentaient une fortune.

L'Impératrice avait fait monter une partie des diamants de la couronne en bijoux à son usage. Beaucoup avaient une histoire. Un diamant jaune, entre autres, gros comme une petite noix, placé dans un peigne avec d'autres pierres plus blanches, avait été avalé par un insurgé en 1848, pendant le pillage des Tuileries. Les facettes tranchantes du diamant avaient produit des désordres internes et le malheureux était mort au milieu de tortures, en avouant son larcin. On avait retrouvé le diamant en faisant l'autopsie. C'était une des plus grosses pierres de la collection des

diamants de la couronne; l'Impératrice n'avait connu cette particularité que plus tard et ce souvenir l'avait fait renoncer à s'en parer.

A l'époque du carnaval on donnait généralement un bal costumé; les invitations y étaient plus restreintes qu'aux grands bals et ne comprenaient que les personnes présentées.

Dans ces fêtes, pleines d'entrain et de gaieté où chacun donnait un libre cours à son imagination, c'était un assaut d'élégance et d'originalité. Beaucoup de femmes y venaient pour intriguer sous le masque, et quelques jeunes gens, profitant d'une taille exiguë et d'une voix flûtée, usèrent de ce travestissement.

Le comte Raynald de Choiseul, fit un soir tourner toutes les têtes, et l'on chercha longtemps quelle femme spirituelle et audacieuse, pouvait bien se cacher sous un domino élégant, porté avec une grâce féminine, qui ne permettait pas de soupçonner un individu du sexe laid. Même dans la photographie masquée, qu'il distribuait à profusion, il était impossible de se douter de la supercherie.

Une année, quatre sphinx vêtus à l'égyptienne

avec des bandelettes et de longs voiles à rayures multicolores, piquèrent la curiosité par leur esprit et leur gaieté. C'était la comtesse Fleury, la maréchale Canrobert, la duchesse d'Isly, la baronne de Bourgoing. Toutes quatre grandes et de taille pareille, mises d'une façon identique, intriguèrent sans qu'on pût les reconnaître, se substituant l'une à l'autre avec tant d'adresse, que toutes les personnes avec qui elles causèrent ne purent démêler si c'était toujours la même, ou vingt femmes différentes.

On voyait l'obélisque de Louqsor de la place de la Concorde, se promener gravement à travers les salons, cachant un officier des cent-gardes démesurément grandi, enfermé dans la pyramide chargée d'hiéroglyphes.

Un mirliton gigantesque, enveloppé de devises se balançait à deux mètres au-dessus de toutes les têtes. L'Empereur, inquiété par les zigzags désordonnés du danseur, qui se croyait bien dissimulé sous cette enveloppe de la foire, s'informa, et sut que c'était le marquis de Gallifet.

On était un peu accoutumé à ses incartades de jeunesse. Il les rachetait par un héroïsme qui n'est

pas rare dans l'armée française, mais qui lui méritait toutes les indulgences. Il revenait alors du Mexique, où sa conduite avait été si brillante. Horriblement blessé dans un combat, on raconta que, laissé pour mort, il avait pu cependant, en revenant à lui, se traîner le ventre ouvert jusqu'à une ambulance où il était arrivé portant ses entrailles dans son képi. Sous un climat chaud une telle blessure était terrible et on dut employer la glace pour le soigner. Mais la glace était difficile à se procurer. Il fallait pénétrer dans les montagnes et traverser des défilés dangereux en pays ennemi. Les camarades de monsieur de Gallifet allèrent chaque jour à tour de rôle pour chercher la provision de glace. Enfin on le sauva.

On était au courant à Paris de la gravité de cette blessure. Monsieur de Gallifet avait passé assez longtemps dans la maison de l'Empereur comme officier d'ordonnance, et l'Empereur s'intéressait particulièrement à lui. Quelque temps avant son retour en France, sa femme, madame de Gallifet, vint à une réception des Tuileries où elle était fort entourée, tout le monde la félici-

tant de cette heureuse guérison. L'Empereur vint causer avec elle et lui exprima sa sympathie.

— Vous avez dû être horriblement inquiète en apprenant la gravité d'une telle blessure, dont tous les journaux parlaient.

— Oh! non, Sire, répondit madame de Gallifet avec son angélique sourire. Il a tant de chance.

Et elle raconta à l'Empereur que le jour même où les médecins avaient pu répondre de la vie de son mari, les communications avaient été coupées; il devint impossible d'avoir la glace sans laquelle, jusque-là, on n'aurait pu répondre de rien.

C'était un ménage assez froid, et la beauté ravissante de madame de Gallifet, ne la préserva pas des ennuis d'un mariage désuni.

Madame de Gallifet était douce et bonne, n'ayant jamais un mot malveillant pour personne. Elle resta à Paris pendant tout le temps du siège, soignant les blessés avec un grand dévouement.

La célèbre Comtesse de Castiglione fit, je crois, sa dernière apparition dans le monde à un bal costumé des Tuileries. J'avais eu occasion de la voir en 1865, à un dîner à Saint-Cloud, que

l'on donnait en l'honneur du Roi Humbert, alors Prince Royal d'Italie.

Madame de Castiglione était d'une beauté accomplie, d'une beauté qui ne semblait pas appartenir à notre temps; mais dans l'admirable perfection, dans la grâce, même, de tout son être, ce qui paraît à peine croyable, le charme n'existait pas. Il y avait sur ce beau visage une expression de hauteur, de dureté, qui faisait penser à ces divinités que les anciens cherchaient à apaiser par des sacrifices.

En animant la plus belle statue, on aurait une idée de cette personne extraordinaire. En effet, en la voyant, on croyait voir agir, parler, se mouvoir une statue; elle paressait moins vivante que les autres femmes, et cependant elle avait beaucoup d'éclat. Sans doute ne daignait-elle pas s'humaniser pour la foule.

On a prétendu qu'elle avait joué le rôle d'un agent politique, entre les mains habiles de monsieur de Cavour. C'est bien difficile à apprécier. Elle était assez belle pour séduire, sans que la diplomatie eut à s'en mêler.

C'est à un bal chez la Duchesse de Bassano

qu'elle parut pour la première fois, dans la société parisienne. Elle mit à la mode ces grandes plumes disposées en couronne, qui la grandissaient encore, et qui convenaient à son altière beauté.

Vers 1860, le Prince Jérôme donna une fête au Palais-Royal en l'honneur de l'Impératrice.

L'Impératrice, vêtue d'une robe de tulle blanc coiffée d'une guirlande de violettes de Parme, avait paru à tous d'une beauté ravissante, rehaussée encore par ce charme indéfinissable qui la rendait si séduisante. Le Prince Jérôme lui fit faire le tour des salons en lui donnant non pas le bras, mais la main suivant la mode de sa jeunesse, la précédant légèrement avec une grâce un peu surannée, mais tout à fait chevaleresque.

Vers une heure, l'Empereur et l'Impératrice se retiraient lorsque, montant vivement l'escalier, la comtesse de Castiglion se trouva devant eux.

— Vous arrivez bien tard, madame la comtesse, lui dit galamment l'Empereur.

— C'est vous, Sire, qui partez bientôt.

Et elle entra dans la fête avec cet air de dédain écrasant dont elle enveloppait l'humanité tout entière. C'était une personne d'un esprit distin-

gué et viril; écrivant et causant à merveille, paraît-il, sur les questions les plus sérieuses. Elle avait l'instinct politique des Florentines, et le très petit nombre d'hommes qui l'ont connue, car elle n'admettait aucune femme à son intimité, lui accordaient des facultés supérieures

Tout ce qu'on raconte d'elle la montre impérieuse, bizarre, vivant dans le culte de sa merveilleuse beauté. Elle eut un fils qu'elle perdit à vingt ans. On ne la disait pas tendre mère.

Après son mariage, elle se refusa absolument à aller faire une visite de convenance à sa belle-mère, la marquise de Castiglione. Son mari avait vainement épuisé tous les raisonnements, toutes les prières pour obtenir d'elle cette démarche. Un jour qu'ils étaient sortis ensemble en voiture, la voyant mieux disposée que de coutume, le comte donna l'adresse de sa mère au cocher dans l'espoir qu'elle s'y laisserait entraîner. La belle comtesse ne dit pas un mot, mais comme sa voiture traversait un pont, elle retira vivement ses souliers et les lança dans l'eau.

— Je ne pense pas, dit-elle, que vous me forcerez à marcher pieds nus.

Au moment où elle occupait tout Paris de son luxe et de sa beauté, la duchesse Tascher de la Pagerie, dont le mari était premier chambellan de l'Impératrice et qui organisait toute sorte de fêtes et de bonnes œuvres, alla prier la comtesse de Castiglione de faire partie d'un tableau vivant, où devaient paraître d'autres personnes du monde, dans un concert donné pour les pauvres. Après s'être fait beaucoup prier elle consentit, à la condition de choisir son rôle et son costume.

Trop heureuse de pouvoir l'annoncer sur le programme du concert, la duchesse accepta ses conditions! On la laissa tout ordonner, et le soir de la représentation, elle apparut assise à l'entrée d'une grotte, sous la robe brune d'un ermite, qui l'enveloppait comme un sac et dont le capuchon rabattu lui cachait le visage. On s'attendait à quelque surprise. Mais elle resta immobile et sans faire un geste, jusqu'à ce que la toile fût retombée. Une partie du public qui avait compté sur une exhibition beaucoup plus agréable, trouva cette plaisanterie de mauvais goût et on le lui laissa voir

Elle ne craignait cependant pas de produire sa

beauté et on la vit paraître presque sans voile, à un bal costumé du ministère de la marine, où, sous les atours de Salambô, on put admirer tout ce qu'il n'est pas d'usage de montrer dans les salons.

Le docteur Arnal, médecin de l'Empereur, que j'aimais beaucoup et qui suivait souvent la cour, à Fontainebleau ou à Compiègne, me racontait une visite qu'il eut occasion de lui faire. Elle était fort malade au Hâvre et avait prié monsieur Arnal de venir lui donner ses soins. Le bon docteur avait une clientèle nombreuse et ne pouvait s'absenter de Paris pour longtemps. Il s'arrangea donc pour arriver au Hâvre le matin et à neuf heures, il se présentait à l'hôtel habité par la comtesse. On le pria de repasser, la comtesse n'étant pas encore visible. Au bout d'une heure il revint, sans pouvoir être reçu, et d'heure en heure il en fut ainsi, le docteur insistant pour entrer parce qu'il fallait qu'il repartît, et la comtesse lui faisant dire qu'elle allait le voir.

Enfin, à une heure de l'après-midi, comme il déclarait qu'il ne reviendrait plus, on l'introduisit. Parée comme une idole, la comtesse de Casti-

glione, fort malade en effet, était sur un lit couvert de dentelles et de fourrures avec une coiffure haute, comme pour aller au bal, les cheveux semés de diamants, éblouissante dans la pâleur de la fièvre, et portant sur elle tout un écrin. Le docteur Arnal était un vieillard et rien en lui, ne semblait fait pour éveiller l'esprit de conquête de cette dédaigneuse beauté. Il portait ses cheveux d'une façon très singulière, ramenés en avant dans un petit nœud plat qui les faisait tenir sur le front. Il avait une excellente situation à la cour, comme homme autant que comme médecin. Il jouissait de la confiance de l'Empereur et de l'Impératrice, qui en faisaient grand cas. On fut très attristé de sa mort, car il avait infiniment de science, de cœur et d'esprit.

A un des derniers bals costumés des Tuileries, l'Impératrice s'était fait faire le costume que porte la Reine Marie-Antoinette, dans le beau portrait de madame Lebrun, en velours rouge garni de fourrures, avec la grande toque à plumes.

Madame de Castiglione qui, depuis longtemps, ne venait plus à la cour, était parvenue à se

procurer une invitation on ne sut par qui. Ell parut vêtue de noir, admirablement belle, avec l costume de veuve de Marie de Médicis. Fort pe de personnes la virent, car elle ne pénétra pour ainsi dire pas dans les salons. On savait qu'elle n'était pas au nombre des personnes invitées. Un chambellan alla lui offrir son bras et la ramena à sa voiture. Elle fut ainsi, du nombre des personnes « reconduites. »

Cet accident, fort rare du reste, arriva cependant à quelques personnes. Une autre dame eut ce désagrément. Elle s'était fait l'écho d'un propos outrageant pour une jeune fille fort belle, qui se trouvait de l'intimité officielle des Tuileries, par suite de la haute situation de son père. Dans un bal, au milieu d'un groupe nombreux, cette dame, fit le récit de la naissance mystérieuse d'un enfant, en ajoutant les détails les plus précis sur cet événement et nommant la personne.

La marquise de Latour Maubourg, dame du Palais de l'Impératrice, qui était parmi ses auditeurs, lui fit remarquer que c'était une supposition odieuse, faite pour perdre une jeune fille, et que pour avancer des faits semblables, il fallait en

être plus que certain. La dame renouvela ses affirmations.

— J'en suis absolument sûre, dit-elle, et il n'y a pas huit jours, que tout cela s'est passé chez des amis à moi.

— Cela m'étonne d'autant plus, lui dit madame de Maubourg, que la voilà qui danse.

En effet, cette jeune fille, fraîche et jolie comme à son ordinaire, dansait fort gaiement dans le salon voisin.

La confusion de la dame fut grande, et madame de Maubourg, étant allée prévenir l'Impératrice, de ce qu'on osait raconter sur une personne qu'elle honorait d'une affectueuse sympathie et qu'elle recevait chez elle, un chambellan, sur l'ordre de l'Impératrice, vint prévenir cette personne que sa voiture l'attendait. A partir de cette époque elle fut rayée des listes d'invitation. Mais elle ne renonça pas pour cela à venir aux Tuileries, où on la revit les jours de réception ouverte.

Pendant le carême on ne dansait plus à la cour. Il y avait quatre concerts. C'était le comte Bacciocchi, surintendant des théâtres, et l'aimable

monsieur Auber, le grand compositeur, qui organisaient ces fêtes musicales où l'on entendait tous les artistes en renom. L'Impératrice n'était pas musicienne. Le sentiment artistique chez elle était développé surtout pour la peinture et les œuvres littéraires.

Monsieur Auber était aussi maître de chapelle aux Tuileries. Il était déjà d'un âge avancé ; il mourut à Paris en 1870, après le Quatre-Septembre. L'Impératrice, causant familièrement avec lui un soir, lui demanda s'il n'avait jamais regretté de ne s'être pas marié.

— Jamais, Madame, lui répondit le spirituel vieillard, et je le regrette d'autant moins maintenant, que je pense que madame Auber aurait tout près de quatre-vingts ans.

Le vendredi saint on chantait le *Stabat* dans la chapelle des Tuileries. Les femmes venaient sur une invitation, en toilette de deuil décolletée, avec des voiles de dentelle noire.

Après Pâques le mouvement mondain recommençait, mais c'était alors d'une façon plus intime et véritablement amusante. On n'avait plus à se préoccuper des lois de l'étiquette, des droits

et préséance, et l'Impératrice pensait à la jeunesse, dont le rôle était un peu sacrifié dans les grands raouts officiels. Ce que l'on appelait les petits Lundis de l'Impératrice était les plus jolis bals que l'on puisse voir. Ils se donnaient dans les appartements particuliers de l'Impératrice, avec les danses installées dans les salons du Premier Consul et d'Apollon.

Il n'y avait guère que cinq ou six cents invitations. L'animation, l'élégance de ces réunions, en faisaient les fêtes les plus recherchées de Paris.

Un de ces bals eut lieu peu de temps après mon arrivée à la cour. Je portais en blanc le deuil de mon père et naturellement je ne dansais pas. Lorsque l'Impératrice fut entrée dans les salons les danses commencèrent. Je me souviens que je vis alors pour la première fois la Comtesse de Pourtalès et la Marquise de Gallifet. Elles se faisaient vis-à-vis dans le même quadrille. Il était impossible de voir rien de plus charmant, que ces deux personnes de beauté différente, ayant l'une et l'autre beaucoup de charme, de gaieté et d'élégance. Il y avait, du reste, à

ce moment dans la société de Paris, une réunion de femmes belles et jolies qui justifiaient bien la renommée brillante de la cour des Tuileries. Les années sont venues. La plupart d'entre elles conservent encore, avec les traditions de leur jeunesse, une bonne grâce dans les façons, une amabilité, une distinction d'esprit, que la génération nouvelle peut leur envier.

Là, bien des mariages se sont noués; plus d'une jeune fille a trouvé un avenir fortuné; et la bienveillance des souverains a souvent, d'une union difficile et désirée, fait une réalité heureuse. Quelques autres de ces mariages ne réussirent pas, comme on pouvait l'espérer.

La Princesse de Bauffremont, dont la séparation fit tant de bruit, était une des jeunes filles à qui l'Impératrice s'intéressait.

Mademoiselle Valentine de Chimay avait une situation difficile dans sa famille, prétendait-elle. Elle sut captiver la sympathie de l'Impératrice par le charme de son esprit, l'extrême sensibilité qu'elle exprimait d'une façon tout à fait séduisante, plus encore que par les agréments de sa

personne, car elle était peu jolie, avec les traits forts, une épaule légèrement plus élevée que l'autre et la démarche lente et gênée. Pourtant c'était une sirène. Aucune femme ne sut exercer plus de séduction et conduire à son gré sa famille, ses amis, l'opinion publique, le monde, les magistrats les plus graves, quand vint l'heure des difficultés légales ; tous ceux, en un mot, auxquels elle voulut plaire et dont elle eut besoin. Elle était fine, déliée, avec un caractère extraordinairement énergique, un esprit éminent et charmeur, maniant habilement toutes les armes, et se servant même de sa santé délicate, pour arriver au but qu'elle souhaitait. Elle inventa le divorce ; et ne pouvant l'appliquer avant la loi, elle sut avec une habileté merveilleuse, tourner toutes les difficultés d'une situation délicate et conserver fortune, enfants et surtout l'homme charmant dont la chevaleresque affection, l'inspira dans tant de luttes et de combats. Le Prince Georges Bibesco, dont elle est aujourd'hui la femme, même en France, grâce à la loi de M. Naquet, était en effet, un des hommes les plus agréables qu'on pût rencontrer.

Quant au Prince de Bauffremont, c'était un soldat assez rude et connu pour tel.

Après la naissance de deux filles, le Prince de Bauffremont partit pour le Mexique. C'est à dater de ce moment que la Princesse commença à parler à quelques amis de tout ce qu'elle avait à souffrir dans son ménage, tout en continuant d'écrire à son mari des lettres pleines de tendresse, qui furent lues lors des procès; car il y en eut plusieurs, qui défrayèrent longuement la chronique.

A son retour, le Prince de Bauffremont trouva sa femme dans des dispositions très différentes de celles qu'il pouvait attendre, après la correspondance échangée. Les difficultés commencèrent!

La Princesse était grande musicienne, elle écrivait d'une façon très remarquable et sa correspondance pourrait soutenir la comparaison, avec celle des femmes les plus en renom du siècle dernier. Elle tenait passionnément à son rang et recevait ses visiteurs assise dans une sorte de chaire, comme les châtelaines du moyen âge, occupée à filer au rouet. Cela surprenait bien un peu à Paris, en plein XIXe siècle. Mais elle sut

intéresser un grand nombre de personnes aux infortunes de son ménage, dont elle ne craignit pas de déchirer publiquement les voiles.

Elle s'était créé une intimité d'hommes dont l'influence et le crédit lui permirent de disposer à son gré, de l'opinion de tel ou tel cercle dont elle pensait avoir besoin, et les fanatisa. Quatre surtout, fort liés ensemble et l'entourant constamment, toujours prêts à la soutenir, se seraient fait tuer pour elle.

C'est un miracle si le Prince de Bauffremont n'y a pas laissé la vie. Il n'y eut pourtant qu'un seul duel entre tous ces champions. Elle a mal payé le dévouement de ses amis; elle chercha même à faire épouser à l'un d'eux, une personne de condition très vulgaire, qui avait été un instrument utile, au milieu de toutes les combinaisons qu'elle dut imaginer, pour reprendre sa liberté. Enfin, elle quitta la France avec ses enfants, presque en fugitive.

Elle se fit dénationaliser, débaptiser et put à ce prix épouser en Valachie le Prince Georges Bibesco, dont le père fut hospodar.

Le mariage du Prince héréditaire de Monaco

avec la fille de la Duchesse d'Hamilton, cousine de l'Empereur par sa mère la grande Duchesse Stéphanie de Bade, eut aussi une heure de triste célébrité.

Lady Mary Douglas était une aimable et jolie jeune fille, et son mariage fut célébré à Marchais, la résidence du Prince de Monaco, en 1869, je crois.

Je me la rappelle fort gaie alors, faisant part de son mariage à toutes ses amies, auxquelles elle montrait avec complaisance les séductions de la corbeille. On ne pouvait guère se douter en la voyant calme et riante, qu'elle était une victime traînée à l'autel.

C'est cependant ce que la Duchesse d'Hamilton a juré sur les Évangiles, en cour de Rome, pour obtenir l'annulation du mariage de sa fille plusieurs années après, alors qu'elle avait un enfant de trois ou quatre ans. Le Prince de Monaco, avait le titre de Duc de Valentinois, qu'il ne portait pas. Il a gardé son fils, qu'il élève auprès de lui. Après la rupture du mariage, Lady Mary Donglas épousa un officier de l'armée autrichienne, de très grande famille et fort riche, le

comte Festetich. La duchesse d'Hamilton était une mère passionnée comme on en voit trop, pour le repos des jeunes ménages. Elle souffrait d'une maladie de cœur qui s'était développée après la mort tragique de son mari, qu'elle idolâtrait et semblait toujours mourante. A son insu, le duc d'Hamilton avait la terrible habitude de s'enivrer. Presque chaque soir, sous prétexte d'aller au cercle, il sortait et enfermé dans un cabinet de restaurant, il y buvait seul.

Il arriva qu'un soir, plus gris que de coutume, il chancela dans l'escalier de la Maison-d'Or et fit une chute si malheureuse, qu'il resta sur le coup.

On le releva et on le transporta à l'hôtel Bristol. Une congestion cérébrale s'était déclarée, et c'est là que le duc d'Hamilton mourut, peu de jours après, sans avoir repris connaissance.

L'Impératrice remplit la triste mission d'annoncer elle-même, ce malheur à la Duchesse.

A la fin de l'Empire les fils du duc d'Hamilton étaient devenus des jeunes gens. Fort riches, indépendants, ils se jetèrent dans la vie de plaisir. Ils ignoraient les circonstances particulières de la mort de leur père et l'Impératrice apprit que

souvent, ils organisaient de joyeux soupers dont la Maison-d'Or était le théâtre. Tout le monde, à Paris, avait connu cette aventure et on se montra choqué de ce rapprochement, entre la mort sinistre du père et les parties bruyantes des fils, dans le même lieu. L'Impératrice dut leur faire connaître ce qui s'était passé. Ils quittèrent la France. L'un d'eux est mort. L'aîné le Duc d'Hamilton actuel vit en Angleterre. La Duchesse d'Hamilton vient de mourir elle-même à l'âge de 72 ans.

CHAPITRE IX

Le Mexique. — Origines de la guerre. — Départ de la flotte — L'amiral Jurien de La Gravière. — M. Dubois de Saligny. — Esprit de l'expédition. — Traité de la Soledad. — Les négociations. — Le général Prim. — Le général Lorencez. — Padre Miranda. — Les puissances se retirent. — Conflit des pouvoirs. — Rôle de l'amiral Jurien de La Gravière. — Son retour. — L'amiral est nommé aide de camp de l'Empereur. — Son rôle le 4 septembre. — Maximilien empereur du Mexique. — L'Archiduchesse Charlotte. — Leur voyage à Paris. — Bases de traité. — Retour à Miramar. — Départ pour le Mexique. — Arrivée à la Vera-Cruz. — Difficultés. — L'Impératrice Charlotte à Saint-Cloud. — Un verre d'orangeade. — Maladie de l'Impératrice Charlotte. — L'Empereur Maximilien au Mexique. — Son procès. — Sa mort. — Fin de l'Impératrice Charlotte.

La guerre du Mexique fut une des fatalités de l'Empire. Ses origines, obscures et presque insaisissables, remontent à l'année 1858 environ.

On y fut entraîné de proche en proche, comme

on l'a été depuis dans d'autres expéditions lointaines.

Il est bien difficile de ressaisir le fil délié de toute cette aventure, où bien des gens ont été compromis et ruinés, qui coûta beaucoup d'hommes, d'argent, aboutit si fatalement au drame de Queretaro et devint peut-être l'origine des événements, qui précipitèrent la chute de l'Empire.

Quelques familles mexicaines, dépouillées et chassées par des guerres civiles continuelles, arrivèrent à Paris. Leurs intérêts avaient été lésés ; des nationaux français, espagnols, anglais, avaient également souffert. Ils unirent leurs revendications et obtinrent de leurs gouvernements respectifs, une intervention collective auprès du gouvernement mexicain.

A cet effet, une conférence se réunit à Londres et obtint du congrès la promesse de payer des indemnités. Mais le temps s'écoula, les troubles continuèrent et le gouvernement mexicain, à bout de ressources, excédé par les revendications qu'on le pressait de satisfaire, déclara qu'il n'était pas en mesure de payer et qu'il ne paierait pas.

On s'était beaucoup agité autour de cette ques-

tion, les puissances virent une insulte dans le mépris que le gouvernement mexicain semblait faire de ses engagements, et, d'un commun accord la France, l'Angleterre et l'Espagne, convinrent de se réunir dans une démonstration énergique, pour exiger l'exécution de la convention.

L'amiral Jurien de La Gravière fut choisi pour commander l'expédition française et il partit pour la Vera-Cruz, avec les pouvoirs les plus étendus, pour traiter comme chef militaire et comme ministre plénipotentiaire. Le but de l'expédition était une revendication financière ; l'amiral demanda expressément à rester en dehors des discussions ayant rapport au contentieux et on lui adjoignit M. Dubois de Saligny, ancien ministre au Mexique, qui fut spécialement chargé du côté technique et financier de l'entreprise.

L'amiral avait conféré directement avec l'Empereur avant son départ. Il avait bien saisi la pensée du souverain, qui était celle-ci : faire respecter par le gouvernement mexicain la convention d'indemnité réclamée par les puissances et profiter du prestige, qui s'attachait au nom français, d'après tous les renseignements donnés

par les Mexicains que l'on voyait à Paris, pour établir des relations favorables à notre industrie, ouvrir des débouchés considérables dans un pays riche et neuf, et permettre ainsi à l'influence française de s'exercer dans cette région très importante du nouveau monde, dans un moment qui semblait particulièrement opportun, tout le trafic américain étant arrêté par suite de la guerre de sécession, entre les deux Amériques.

En arrivant à la Havane, l'amiral Jurien apprenait que la flotte espagnole nous avait devancés et se trouvait déjà à la Vera-Cruz.

Quant aux Anglais, préoccupés par les complications qui semblaient les menacer du côté de l'Amérique, l'affaire du Mexique n'avait plus qu'un intérêt secondaire et ce fut avec beaucoup de négligence et d'hésitation, qu'ils se décidèrent à continuer l'expédition entreprise de concert avec les Espagnols et avec nous, prêts à se retirer dès que leurs intérêts leur sembleraient plus pressants ailleurs. Il avait été convenu qu'on ne ferait aucune démonstration hostile et qu'on se bornerait, au début à négocier, en mettant toutefois la main sur les douanes comme gage, si on

n'obtenait pas les satisfactions pécuniaires attendues.

Néanmoins l'arrivée de l'escadre espagnole avait jeté l'alarme dans le pays; on avait considéré cette démonstration navale comme une menace d'agression. Pendant de longues années les Espagnols avaient occupé le Mexique en y laissant de redoutables souvenirs. On les considérait comme l'ennemi héréditaire, et fuyant devant eux, on avait évacué non seulement les forts et la ville, mais le littoral, sur une zône qui s'étendait presque jusqu'à Mexico, en enlevant tous les moyens de transport et de ravitaillement.

Nos troupes débarquèrent dans un désert. On nous avait fait espérer un tout autre accueil et l'on se trouva dès l'abord, fort embarrassé pour faire vivre le petit corps d'occupation. Cependant les membres du congrès se montrèrent disposés à favoriser le séjour des Français, dont la présence rassurait le gouvernement et la population mexicaine, sur l'avenir pacifique des négociations. La présence de notre flotte apaisait les inquiétudes et on se montra disposé à nous bien accueillir.

En conséquence, et pour assurer le bien-être

du corps expéditionnaire, l'amiral Jurien conclut la convention dite de la Soledad, qui laissait aux Français l'occupation d'une zône assez éloignée du littoral, condition favorable à la santé des équipages, et où l'on pouvait se procurer aisément tout ce qui est nécessaire à la vie. Néanmoins, le gouvernement mexicain, malgré l'esprit de concorde que l'amiral apporta dans toutes ses opérations, stipula que si des hostilités venaient à se déclarer, l'expédition française s'engageait à rétrocéder les lignes occupées et à se retirer vers le littoral.

L'amiral Jurien prit l'engagement d'honneur que ces conventions seraient respectées, et l'on entama les pourparlers non sans de nombreuses difficultés, car il fallait non seulement s'entendre avec le congrès, mais accorder les prétentions des trois plénipotentiaires.

Le général Prim, qui dirigeait l'expédition espagnole, particulièrement turbulent, semblait surtout préoccupé à se ménager des influences personnelles. Parent par sa femme d'une famille mexicaine considérable dans le pays, précédé d'une réputation pompeuse, on lui attribuait des espé-

rances ambitieuses. De plus le maréchal Serrano, qui à cette époque dirigeait la politique espagnole, n'était pas fâché, disait-on, de voir un général aussi remuant occupé au loin. Le commandant de l'escadre anglaise semblait beaucoup plus attentif, au bruit lointain des canons des États-Unis, que préoccupé d'une entente. L'Amiral se trouvait donc dans une situation très délicate, dirigeant à peu près seul les négociations, s'attachant par dessus tout, à leur laisser un caractère pacifique. Le Congrès paraissait disposé à accepter les représentations des puissances, mais en essayant toujours de gagner du temps, ce qui troublait et indisposait les négociateurs.

Monsieur de Saligny, de son côté, mécontent du rôle effacé auquel le réduisait la présence de l'amiral Jurien de La Gravière, et ayant conservé beaucoup de relations dans le pays, écrivait lettres sur lettres à Paris, disant que l'on se plaignait de la prudence avec laquelle il agissait, que l'on avait espéré tout autre chose de notre intervention, etc., etc. Il réussit à impressionner le gouvernement de telle façon que l'amiral reçut un courrier de France, lui annonçant l'arrivée d'un

renfort militaire, destiné à appuyer et à hâter ses revendications. On lui adjoignait le général Lorencez. En même temps, et pour ménager sa dignité, on l'élevait au grade de vice-amiral, ce qui lui laissait la suprématie du commandement.

Au moment où ces nouvelles troupes, fort peu nombreuses du reste, arrivaient à la Vera-Cruz, l'Angleterre et l'Espagne, fatiguées d'attendre, rompaient brusquement les négociations et se retiraient, en alléguant l'attitude du gouvernement mexicain, qui cherchait encore des échappatoires, leur gouvernement respectif ne voulant pas s'engager dans une action belliqueuse.

Le général Lorencez, tout nouvellement débarqué et n'étant pas encore au fait des difficultés locales, commit l'imprudence d'accorder la protection du pavillon français, à des réfugiés mexicains, que le gouvernement faisait poursuivre, entre autres au padre Fischer, qui joua un rôle si atroce dans toute cette guerre. Le gouvernement s'en émut, fit des réclamations ; on ne voulut pas livrer des malheureux qui s'étaient confiés à nous. Ces petites questions envenimèrent les relations, et l'amiral Jurien vit se

dresser l'hostilité, qui, depuis l'intervention des puissances étrangères grandissait, fomentée par l'ambition de Juarès, le président du congrès. Se voyant menacé dans la voie révolutionnaire où il prétendait entraîner le pays, au nom d'un intérêt de patriotique indépendance il cherchait à soulever l'opinion publique contre les Européens.

L'amiral Jurien, prévoyant les difficultés et les périls auxquels on resterait exposé, si on s'obstinait à rester seuls, lorsque les autres puissances jugeaient prudent de se retirer, insistait dans ses dépêches, sur la nécessité d'une prompte évacuation. Ses avis ne prévalurent pas.

L'Amiral alors, sans cependant se démettre de son commandement, demanda à revenir en France, afin d'expliquer sa conduite et d'exposer directement ses vues à l'Empereur. On lui envoya son rappel, et dès son arrivée à Paris il était reçu.

On l'avait invité à dîner en petit comité afin de pouvoir l'entretenir plus longuement.

On pensait à la cour, que son attitude en opposition avec les idées que l'on se faisait en France de l'état de la question mexicaine, avait dû indisposer l'Empereur.

Quand l'Amiral arriva, tous les visages prirent l'expression d'une froideur glacée. Bientôt l'Empereur parut et voyant l'Amiral, il alla au devant de lui les mains tendues, lui fit un accueil plein de bienveillance et l'entretint longuement et amicalement.

Lorsque l'Empereur cessa l'entretien, tous ceux qui se détournaient, vinrent alors vers l'Amiral, s'empressant et le félicitant de la façon si remarquable dont il avait rempli sa mission. Le soleil, lorsqu'il se dégage du milieu des nuages et qu'il éclaire tout à coup l'horizon, a de ces effets magiques. C'est un des rares traits de courtisanerie que j'aie remarqué à la cour. Il s'opéra avec un revirement si prompt et si marqué, que j'en ai conservé un plaisant souvenir.

L'expédition du Mexique, en se compliquant, causait de graves soucis à l'Empereur. En France on ne sait pas avouer qu'on a eu tort et quand le drapeau est engagé, il semble qu'il y ait plus d'honneur à aller au devant d'une défaite, qu'à convenir loyalement qu'on a pu se tromper.

Plût à Dieu que l'Empereur eût renoncé à cette malheureuse expédition.

L'amiral Jurien de la Gravière ne retourna pas au Mexique. Il fut nommé aide de camp de l'Empereur, qui lui montrait beaucoup d'estime et de confiance. Son caractère ouvert, son érudition distinguée, l'agrément de son esprit, ses façons charmantes lui concilièrent promptement toutes les sympathies, et l'Impératrice le considéra bientôt comme un ami, avec lequel elle aimait à s'entretenir et à penser tout haut.

L'Empereur, au moment de son départ pour la campagne de 1870, demanda à l'amiral Jurien de la Gravière de rester auprès de l'Impératrice. L'Amiral eut la douleur de ne pas accompagner Sa Majesté au moment où elle quitta les Tuileries.

Depuis le matin le château était rempli de monde. Chacun y entrait à son gré pour se renseigner, se mettre aux ordres de l'Impératrice. Plus de cent personnes s'y trouvaient au moment de son départ. Les femmes y étaient nombreuses, et chacune souhaitait que l'Impératrice voulût bien la choisir pour l'accompagner.

Mais l'Impératrice n'accepta pas, qu'aucun des Français qui l'entourait alors, s'exposât pour elle.

C'est ainsi qu'elle ne voulut à aucun prix permettre à l'amiral Jurien de la suivre. Elle se confia aux ambassadeurs d'Autriche et d'Italie, sachant qu'ils seraient respectés, et elle n'emmena avec elle que madame Lebreton Bourbaki, sa lectrice, que son âge et sa situation rendaient indépendante.

Après le retour de l'amiral Jurien de la Gravière, l'expédition du Mexique prit un caractère nouveau. Le général Forey fut nommé commandant en chef. Il eut sous ses ordres un corps d'armée important. La campagne fut menée avec vigueur et de nouvelles et brillantes victoires vinrent couronner les efforts de nos soldats.

Après le succès de nos armes, le prestige de la France, l'autorité que le nom de Napoléon III avait dans le monde entier, réunirent autour de l'influence française, tous les gens d'ordre très nombreux au Mexique. Ils étaient fatigués des exactions scandaleuses, des troubles révolutionnaires, qui paralysaient le pays depuis tant d'années. L'idée d'une transformation politique attira à elle un parti considérable. Juarès, qui avait fomenté et soutenu la guerre contre nous, battu

sur tous les points, entouré seulement de quelques guerillas et de quelques partisans fanatiques de l'indépendance mexicaine, était réduit à l'impuissance, il fut obligé de faire sa soumission, et le pays se leva pour demander à l'Empereur d'intervenir dans les arrangements intérieurs, afin d'établir une sécurité durable dans ces riches contrées, déchirées par le désordre et l'anarchie. On rêva de créer un état monarchique capable de lutter dans le nouveau monde avec l'influence des États-Unis. Ici intervint l'influence sympathique de l'ambassadeur d'Autriche.

Depuis la guerre d'Italie les idées s'étaient modifiées. Préoccupé du grand bruit d'armes, qui se faisait en Prusse à l'occasion de l'annexion des duchés, l'Empereur semblait incliner vers l'alliance autrichienne. On proposa la candidature de l'Archiduc Maximilien, qui parut agréable aux puissances, et au mois d'octobre 1863 une députation mexicaine arrivait à Miramar, pour offrir au frère de l'Empereur d'Autriche la couronne impériale du Mexique.

L'Archiduc Maximilien, né le 6 juillet 1832, grand Amiral et Commandant de la marine im-

périale d'Autriche, exerçait, au moment de la guerre d'Italie, le commandement de la Lombardie. Il avait épousé le 27 juillet 1859 la Princesse Charlotte, dernière fille du Roi des Belges, et de la Princesse Louise d'Orléans. La jeune Princesse, d'un caractère énergique, aventureux, d'un esprit cultivé et douée de facultés supérieures, vit avec enthousiasme s'ouvrir devant son mari, dont le rôle était forcément un peu effacé et qui se trouvait relégué au second plan à la cour impériale d'Autriche, une destinée plus haute. Elle le voyait créant un grand empire et rattachant à la civilisation, une des plus riches contrées du globe.

L'Archiduc Maximilien avait une âme chevaleresque, un esprit bienveillant et droit : il accepta en principe le trône qui lui était offert. Il s'occupa de négocier pour s'assurer l'appui des souverains de l'Europe et jeter les premières bases des alliances, qui devaient l'aider à créer un nouvel État.

L'assentiment de l'Autriche lui était assuré. La Princesse Charlotte, sa femme, était la fille bien-aimée du vieux Roi Léopold, qui fut pendant

de si longues années l'arbitre des souverains et l'appui de la France était tout indiqué.

Maximilien et l'Impératrice Charlotte vinrent à la cour des Tuileries. Jeunes et sympathiques, pénétrés de la grandeur de la tâche qui s'offrait à eux, ils plurent tous deux.

L'Empereur consentit à laisser au Mexique pendant trois ans, un corps d'occupation de 25 mille hommes, qui rentrerait en France à mesure que l'armée mexicaine serait organisée ; à charge pour le pays de payer d'abord 60 millions à titre d'indemnité de guerre, plus 25 millions par an, jusqu'à concurrence de 270 millions pour le remboursement de l'emprunt. Les principales banques de l'Europe ouvrirent leurs caisses, et avec la garantie du gouvernement français, on conclut un emprunt, destiné à payer toutes ces grosses dépenses.

Maximilien s'assura le concours d'officiers qui reçurent l'autorisation de servir au titre étranger pour organiser l'armée mexicaine, et s'étant mis d'accord sur les points principaux d'un traité, il s'apprêta à retourner à Miramar, où devait avoir lieu l'investiture, en passant par Rome afin de

régler, avec le souverain pontife, différents côtés de la question religieuse.

Le 16 avril, de retour à Miramar, où vint le rejoindre une députation de notables mexicains, l'Archiduc Maximilien acceptait la couronne. La cérémonie du couronnement avait lieu aussitôt en présence du général Frossard, délégué par l'Empereur pour le représenter à cette cérémonie, ainsi que des délégués des autres puissances, et Maximilien prenait le titre d'Empereur du Mexique.

Peu après les nouveaux souverains quittaient leur patrie, à bord de la frégate la *Novara*, avec deux frégates françaises pour escorte et faisaient voile vers le nouvel empire. Une escorte composée de soldats belges, français et autrichiens qui les accompagnait, prit le nom de garde de l'Impératrice Charlotte.

Après une heureuse traversée la flotte arrivait le 27 juillet à la Vera-Cruz, où l'Empereur et l'Impératrice étaient accueillis avec un enthousiasme, fait pour les encourager dans la tâche qu'ils allaient entreprendre. On leur offrit la couronne des Rois astèques, religieusement conservée de-

puis la chute de l'antique dynastie, comme au Prince qui, d'après une ancienne prophétie, devait venir d'Occident, régner sur le Mexique; et l'Empereur, réunissant autour de lui tous ceux dont le concours pouvait l'aider, se mit courageusement en demeure de fonder le nouvel état.

La pensée se reporte avec mélancolie vers ces deux jeunes époux, quittant pour un étrange et incertain empire l'Europe, leur famille, leurs amis; cette charmante retraite de Miramar, où sur les bords de l'Adriatique, au pied des montagnes du Tyrol, dans un des plus beaux sites du monde, ils s'étaient plu à créer un palais merveilleux, qui abritait leur tendre et paisible union.

En 1866 l'engagement pris par l'Empereur de laisser un corps d'occupation au Mexique, expirait. Les troupes durent être rappelées. Maximilien livré à ses seules ressources se trouva dès lors en face de difficultés inouïes.

Dès que le corps d'occupation avait été retiré, espérances des révolutionnaires qui exploient habilement contre Maximilien son titre 'étranger, se réveillèrent et le pays, insuffisamment organisé, déchiré par la violence des partis

au milieu des difficultés d'une organisation qui commençait à peine à fonctionner, se trouva plongé dans un désordre, qui devenait menaçant pour la sûreté même de l'Empereur.

Maximilien mit un point d'honneur à ne pas abandonner le poste qu'il avait accepté. On dit que, prévoyant les événements, il voulut soustraire l'Impératrice au sort qui l'attendait près de lui et qu'elle eut voulu partager, et que c'est ainsi qu'il lui suggéra la pensée de venir en Europe, afin d'obtenir des forces nouvelles, capables de maîtriser la révolution et de l'aider à accomplir sa tâche.

C'était au mois d'août 1866. L'Impératrice Charlotte, tout nouvellement débarquée, était arrivée la veille même à Paris, et sans prendre aucun repos, après une traversée pénible, elle avait demandé à l'Empereur de la recevoir aussitôt.

Les voitures de la cour allèrent la prendre à son hôtel et, avec une escorte de souveraine, l'Impératrice du Mexique arrivait vers deux heures à Saint-Cloud.

L'Empereur et l'Impératrice allèrent au-devant d'elle au bas des degrés et ce fut avec une pro-

fonde émotion que ces trois personnes se retrouvèrent après tant d'événements funestes, un contraste si cruel, entre les espérances du départ et les douleurs du retour.

L'Empereur et l'Impératrice, l'Impératrice Charlotte montèrent l'escalier d'honneur du palais, et, après les présentations d'usage rapidement terminées, se dirigèrent vers le cabinet de l'Impératrice, où ils s'enfermèrent tous trois seuls pour causer.

Toute la personne de l'Impératrice du Mexique, qui n'avait alors que 26 ans, révélait de longs chagrins, de profondes inquiétudes. Grande, d'une taille élégante et noble, l'Impératrice avait le visage rond, de beaux yeux bruns à fleurs de tête et des traits gracieux. Elle portait une longue robe de soie noire, encore fripée des plis de la caisse, dans laquelle elle avait été enfermée pendant la traversée et d'où on avait dû la retirer à la hâte, sans prendre le temps de la rafraîchir; une mantille de dentelles noires, et un chapeau blanc très habillé, que l'on avait envoyé chercher le matin même, chez quelque grande faiseuse. La chaleur, ce jour-là, était écra-

sante, et soit l'effet du long trajet en voiture sous le soleil pour venir de Paris à Saint-Cloud, soit le fait des émotions qui l'agitaient, l'Impératrice avait le teint extrêmement coloré.

Elle avait avec elle deux dames d'honneur mexicaines fort laides, noires et petites, sans grâce, qui l'accompagnaient dans son voyage et qui parlaient difficilement le français. Tandis que les souverains s'entretenaient longuement et sans témoins, nous nous efforcions de faire des frais pour ces deux étrangères, qui semblaient très effarouchées. J'étais parvenue à échanger quelques phrases avec l'une d'elles et afin d'abréger les moments de cette longue attente, nous leur avions offert quelques rafraîchissements.

La dame mexicaine me pria d'envoyer de l'orangeade à l'Impératrice Charlotte, qui avait l'habitude d'en prendre à cette heure de la journée, me dit-elle. Aussitôt je donnai l'ordre à un des maîtres d'hotel qui se trouvaient là, de porter chez l'Impératrice le plateau préparé.

L'Impératrice contrariée de l'arrivée de cet homme dans un pareil moment, lui demanda pourquoi il apportait ce plateau

Il répondit qu'il le faisait sur mon ordre. L'Impératrice servit elle-même l'orangeade, et elle dut insister pour que l'Impératrice Charlotte, qui paraissait hésiter, acceptât.

Après le départ de l'Impératrice Charlotte, l'Impératrice me demanda pourquoi j'avais envoyé cette orangeade et me dit que l'Impératrice avait semblé contrariée et n'avait bu que sur ses instances. Je lui expliquai ce qui s'était passé. L'Impératrice pensa que la dame d'honneur avait eu trop de zèle, et que l'Impératrice Charlotte avait été gênée de ce petit incident, au milieu d'un entretien si grave.

Pendant deux heures l'infortunée Princesse, avec l'éloquence, le courage, la persuasion que l'on trouve dans les grandes infortunes, exposa à l'Empereur les difficultés terribles et les dangers, qui environnaient un Prince étranger, dans un pays livré aux agitations les plus révolutionnaires, au milieu d'une population presque sauvage, exposé aux trahisons de politiques ambitieux, familiarisés avec la violence t tous les excès. Les complications qui dès cette époque rendaient les affaires difficiles

en France, liaient les volontés de l'Empereur; et cependant rien ne coûta plus à son cœur que d'abandonner un allié que lui-même avait si puissamment aidé, à placer sur ce trône dangereux. Il dut se borner à supplier l'Impératrice d'obtenir à tout prix que son mari renonçât à poursuivre une entreprise désespérée et revînt en Europe.

L'Empereur, en effet, fit tout au monde pour atteindre ce but. Mais Maximilien, considérait son honneur comme engagé. Il était résolu à aller jusqu'au bout de sa tâche; il repoussa énergiquement toute idée de retour.

La malheureuse Princesse, égarée par des illusions décevantes, ne pouvait se résoudre à abandonner ses espérances. Elle voulait essayer de nouvelles tentatives auprès de l'Empereur d'Autriche, auprès de son père le roi des Belges.

Elle voulait même aller jusqu'à Rome, afin d'obtenir le concours du saint-père; on prétend que déjà son esprit se troublait.

Elle quitta Saint-Cloud le visage bouleversé, les traits contractés par les larmes qu'elle étouf-

fait, laissant l'Empereur et l'Impératrice sous la plus douloureuse impression.

Très peu de jours après cette visite on remarqua l'agitation de ses pensées. Elle tenait des propos incohérents et souffrant de la fièvre et de violents maux de tête, elle commença à dire qu'elle était empoisonnée et que certainement le verre d'orangeade, qu'elle avait bu à Saint-Cloud lui avait été fatal.

Enfin, Dieu miséricordieux lui enleva la raison et elle n'eut pas l'horrible douleur de connaître le sort de l'Empereur Maximilien, ce jeune et charmant époux, qu'elle adorait.

La nouvelle de la maladie de l'Impératrice Charlotte arriva au Mexique, au milieu des complications politiques les plus inquiétantes. L'Empereur Maximilien, souffrant lui-même, très fatigué par le climat, fut presque tenté de se réjouir d'une circonstance, qui ajournait forcément le retour de l'Impératrice. Le parti conservateur, s'appuyant sur l'Empereur, le conjurait de ne pas renoncer au trône, comme il en était sollicité par les avis qui lui venaient d'Europe, tandis que le parti républicain reprenant de la force, après le

départ des troupes françaises, voulait obliger l'empereur à abdiquer et à quitter le pays. Le général Bazaine avait fait toute la campagne du Mexique comme commandant la première division, placée sous les ordres du général Forey.

Après le rappel de ce dernier, il fut nommé commandant en chef du corps d'occupation.

Étant devenu veuf par suite de circonstances particulièrement tragiques, il épousa en secondes noces une jeune fille appartenant à une bonne famille mexicaine. On l'accusa d'avoir cherché à se créer une situation personnelle prépondérante, dans le pays. Il prit vis-à-vis de l'Empereur Maximilien une attitude regrettable. S'appuyant sur le prestige du nom français, il entendait se poser en représentant direct de l'Empereur Napoléon. Les rapports étaient très tendus. Il y eut même des questions de préséance qui froissèrent l'Empereur Maximilien et l'Impératrice Charlotte et dont ils se plaignirent. Ainsi lorsque le maréchal et madame Bazaine assistaient aux offices, ils exigeaient que le clergé vînt au-devant d'eux et les reçut sous le dais, comme on n'a coutume de le faire que pour les souverains. Au moment de

l'évacuation des troupes françaises, Bazaine publia un ordre du jour, par lequel tous les officiers et soldats qui avaient été autorisés à servir à titre étranger dans l'armée mexicaine, devaient rentrer en France avec le corps expéditionnaire, sous peine d'être considérés comme déserteurs. C'était jeter une grande perturbation dans des troupes de formation récente, où la plupart de nos nationaux occupaient des grades élevés; se considérant comme liés par les engagements qu'ils avaient contractés dans l'armée de l'Empereur Maximilien, un certain nombre d'entre eux n'abandonnèrent pas son service et ils continuèrent à marcher, sous les ordres de Miramon et des généraux restés dévoués à Maximilien.

Près d'une année s'écoula à travers les péripéties les plus tragiques.

— Un vrai Habsbourg n'abandonne pas son poste au moment du danger, avait dit l'Empereur.

Environné de pièges, avec des troupes insuffisantes, à peine armées, l'Empereur soutint une guerre de partisans, sans trêve, sans merci, jusqu'à ce que, traqué de toute part, les dissidents

vinrent l'attaquer à Queretaro, où il s'était retiré avec ce qui lui restait de troupes fidèles.

Parmi les généraux enfermés dans la place avec l'Empereur, se trouvait le général Lopez, que l'Empereur honorait de sa confiance. Son nom doit être désigné au mépris public, comme celui des traîtres les plus criminels. Le 15 mai 1867, il livrait la place à l'ennemi, et l'Empereur tombait aux mains de Juarez, cet ambitieux sauvage que l'arrivée de Maximilien au Mexique, avait momentanément réduit à l'impuissance.

Un procès dérisoire fut instruit, dans lequel l'Empereur était accusé de haute trahison, pour avoir tenté d'introduire au Mexique un pouvoir étranger. Mais sa mort était résolue par ces barbares, afin d'éloigner à jamais de l'esprit des puissances européennes, toute idée d'intervention dans les affaires mexicaines.

Accablé de mauvais traitements, épuisé par la maladie, livré sans secours possible à une bande d'aventuriers féroces, l'Empereur soutint cet inique procès et la condamnation à mort qui le termina, avec une grandeur d'âme, une fermeté qui toucha même le cœur de ses bourreaux.

S'oubliant lui-même, il n'exprimait de regrets que pour les amis qui s'étaient compromis dans sa cause, pour ce beau pays qu'il considérait comme une patrie nouvelle, et à laquelle il eût souhaité que sa mort, du moins, pût assurer la paix et la sécurité.

Le 19 juin 1867 au matin, après avoir entendu la messe et reçu les sacrements, l'Empereur Maximilien marchait au supplice, le front clair, la foi dans les yeux et n'ayant que de généreuses pensées, pour ce peuple auquel il avait espéré apporter l'ordre et la prospérité ; au milieu duquel il venait finir si misérablement une si belle vie.

De lui-même, il se plaça au milieu de l'escorte venue pour le conduire à la mort. Il prit congé avec une sérénité affectueuse des amis qui ne s'étaient pas séparés de lui.

— La mort est plus facile qu'on ne pense, leur dit-il; je suis prêt.

Puis, arrivé au lieu de l'exécution, il distribua aux soldats qui allaient le fusiller un peu d'or qui lui restait.

— Tirez bravement, leur dit-il; puisse mon sang être le dernier répandu pour la patrie !

Ce furent ses dernières paroles.

Il mourut noblement en Prince, en chrétien, en soldat.

La nouvelle de cet horrible attentat fut connue à Paris, le matin même de la distribution des récompenses de la grande exposition de 1867. L'Empereur et l'Impératrice en ressentirent une profonde douleur.

Peu de jours avant l'assassinat de l'Empereur Maximilien, le bruit de la mort de l'Impératrice Charlotte s'était répandu au Mexique et avait été communiqué à l'Empereur. Il en avait éprouvé une sorte d'amère consolation. Il se sentait perdu.

— Dieu soit loué! avait-il dit. Du moins elle ne connaîtra pas les atrocités qui se préparent ici.

Le corps de l'Empereur fut embaumé par les soins de ses amis et ramené en Europe sur la frégate *la Novara,* le même navire qui, quatre ans auparavant, le conduisait vers cet empire dont la possession devait lui devenir si fatale. L'Empereur Maximilien avait trente-cinq ans.

L'Impératrice Charlotte vit en Belgique, où, longtemps calme et triste, portant inconsciemment ses habits de veuve, elle errait sans parler,

dans la solitude de Laeken, où s'était écoulée son enfance et où l'avait placée la sollicitude de sa belle-sœur, la Reine Henriette, qui veille sur elle avec le plus tendre attachement.

Maintenant cette belle intelligence est, dit-on, tout à fait éteinte, et de cette femme heureuse, aimée, de cette jeune souveraine noble et vaillante, il ne reste plus qu'une ombre affaissée, inconsciente de la vie qui se retire lentement.

CHAPITRE X

Les œuvres de l'Impératrice. — Orphelinat Eugène-Napoléon. — Les crèches. — Les salles d'Asile. — Les écoles — Les hôpitaux. — Les indigents. — Société de Charité maternelle. — Orphelinat du Prince Impérial. — Société du Prince Impérial. — Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer. — Société de sauvetage maritime. — Caisse de retraites pour les invalides du travail. — Fourneaux économiques. — Les prisons. — Visite à Charenton. — Visite à la petite Roquette. — Visite à Saint-Lazare. — Visite aux hôpitaux de Paris pendant le choléra de 1865.

L'Empire donna une puissante et intelligente impulsion aux œuvres philanthropiques et humanitaires. Le bien qui fut fait aux classes laborieuses, grâce à une prévoyante initiative, est incalculable.

Les crèches, les salles d'asile, les écoles se multiplièrent. L'Impératrice prit une grande part à l'organisation de ces œuvres de secours

dont elle s'occupait avec une incessante sollicitude. La condition de tous les faibles, de tous les souffrants, était pour elle l'objet d'une préoccupation constante. D'une façon habituelle, l'Impératrice visitait les établissements de bienfaisance et d'hospitalité, voyait les choses par elle-même, cherchait à se rendre compte de toutes les modifications qui pouvaient être appliquées, s'ingéniant à trouver de nouveaux moyens, à créer de nouvelles ressources, en faveur des travailleurs et des indigents.

Bien souvent le matin, l'Impératrice sortait seule avec moi et allait dans l'un ou l'autre de ces établissements, dans les hôpitaux, dans les prisons. Rien ne pouvait être préparé à l'avance, car Sa Majesté tenait à garder le plus strict incognito et ne se faisait jamais annoncer, cherchant au contraire à saisir les faits dans leur réalité.

On venait le matin me prévenir que l'Impératrice sortirait, afin que je me tinsse prête à l'accompagner. C'était généralement vers neuf heures. Sa Majesté montait dans un grand landau brun, presque noir, doublé de drap gris, qu'elle

appelait sa voiture couleur de muraille. Un griffon peint sur chaque portière remplaçait les armoiries. Le cocher et le groom portaient la livrée noire à l'anglaise, sans cocarde, et nous allions ainsi dans les plus pauvres quartiers, comme le font les dames de charité, qui s'associent aux religieuses pour soigner et consoler les malades chez eux.

La Maison Eugène-Napoléon, fondée avec le prix du collier d'une valeur de 600,000 francs, offert à l'Impératrice par la ville de Paris à l'occasion de son mariage, la première fondation charitable de l'Impératrice, subsiste encore, grâce à l'inépuisable dévouement des saintes femmes qui la dirigeaient. Avec le génie de la charité, elles sont parvenues à conserver leurs trois cents orphelines. Déjà plusieurs générations d'enfants ont grandi et sont devenues des femmes. Depuis dix-huit ans rien n'a changé.

Les grands bâtiments, solidement établis avec une munificence véritablement royale, abritent toujours cette grande famille rassemblée autour des filles de Saint-Vincent de Paul, les Sœurs de

la Charité, auxquelles l'Impératrice avait confié la direction de son asile. Elles sont parvenues à réaliser ce miracle de suppléer à tout ce que l'Impératrice payait sur sa cassette.

Le travail des enfants aide à vivre. On reçoit maintenant des pensionnaires payantes et pour une modique rétribution de 30 francs par mois, des enfants peuvent trouver là le bien-être et une éducation, qui les met à même de gagner leur vie un jour.

Avec une admirable constance, avec cette importunité sublime qui est une des plus touchantes manifestations de la charité, la mère supérieure, celle, qui, d'accord avec l'Impératrice avait fondé l'orphelinat et qui était une femme d'une rare intelligence, est parvenue à obtenir de tous côtés, un concours qui a permis de faire subsister la maison.

En 1873, tout manquait et on faillit périr. L'Impératrice ne pouvait plus disposer des sommes considérables qu'elle donnait autrefois. Le crédit était épuisé. La maison Eugène-Napoléon avait 300.000 francs de dettes.

De temps en temps on cherchait à organiser

une loterie. L'Impératrice envoya des bracelets, des bijoux; une année même, la robe de baptême du Prince Impérial. Mais les résultats étaient insuffisants, et cependant ces anges maternels ne voulaient pas abandonner leurs enfants.

La lutte fut ardente; mais lorsque la mère supérieure mourut il y a peu d'années, et qu'elle réunit autour d'elle le comité d'administration, composé d'hommes généreux qui l'avaient assistée dans sa tâche, voulant rendre ses comptes avant, suivant son expression, de partir pour le grand voyage, toutes les dettes étaient payées

— Et il me reste 275 francs en caisse, ajouta-t-elle avec un sublime orgueil.

Tout est dans le même ordre qu'autrefois. Les soins d'une exquise propreté conservent à l'ensemble de l'immense demeure, cette apparence de confort et de bien-être, dont l'Impératrice avait tenu à entourer ses petites protégées

Avec leur sérénité sublime, les religieuses montrent bien par place quelques dégradations de peinture dans les longues galeries, dans les

grands corridors. Le conseil municipal leur a retiré il y a peu d'années la subvention de 3.000 francs, qui leur avait été accordée après la guerre, pour l'entretien des bâtiments.

Mais les enfants sont toujours tenues et dirigées avec le même esprit de sollicitude. Dans un sentiment de fraternité et de solidarité qui les honore, les anciennes, celles qui déjà ont fait leur place dans la vie et dont plusieurs ont prospéré, accueillent leurs plus jeunes compagnes au sortir de la maison, pour les aider et les diriger encore. Et toutes reviennent vers ce toit béni, où s'est abrité leur faiblesse et où elles ont cessé d'être des orphelines. Elles y amènent leurs enfants comme dans une famille, et viennent encore y chercher affection et conseil.

Seulement, dans le grand salon d'honneur destiné aux réunions des jours de fête, deux longs voiles de soie, dissimulent les grands portraits de l'Empereur et celui de l'Impératrice dans le rayonnement de la grandeur et de la beauté, qu'on ne saurait, paraît-il, laisser impunément à découvert.

Sur le fronton de la chapelle on lit ces mots, inspirés par une pieuse pensée :

Sous l'invocation de la très sainte Vierge et de sainte Eugénie,
cette maison a été fondée
pour honorer la religion et le travail.

Au fond du chœur en coupole, on voit encore la fresque représentant l'Impératrice agenouillée dans sa toilette de mariée, entourée des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, faisant aux petites orphelines l'offrande de son collier. En mai 1871, au moment de la Commune, cette peinture était en partie voilée par les arbustes qui ornaient le chœur, à l'occasion du mois de Marie. C'est ainsi qu'elle échappa aux dévastateurs.

Tous les événements de la vie de l'Impératrice sont marqués par une initiative bienfaisante.

En 1853, pendant un séjour de trois semaines à Dieppe, l'Impératrice, outre les secours distribués aux indigents et aux écoles, donne une somme de 40.000 francs aux Sœurs de la Providence, qu'elle prend sous son patronage. Une autre somme de 15.000 francs est accordée, pour la création d'une société destinée à venir en aide

aux marins vieux et infirmes, ainsi qu'aux familles, ayant perdu quelques-uns de leurs membres en mer.

Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'Asile Mathilde, fondé en 1853 sous la présidence de la princesse Mathilde, était destiné à recevoir les jeunes filles incurables du diocèse de Paris. Une fois admises, elles pouvaient y rester jusqu'à la fin de leur vie.

L'hôpital Sainte-Eugénie, fondé le 16 mars 1854, était destiné aux enfants. Il contenait 405 lits; on y plaçait les petites filles malades, tandis que l'hôpital de l'Enfant-Jésus, 698 lits, restait affecté aux garçons.

Le conseil municipal de Paris se préoccupait d'organiser un système de secours à domicile, pour les ouvriers sans travail et les familles nécessiteuses, non inscrites aux Bureaux de bienfaisance. Le 16 février 1854, l'Empereur et l'Impératrice envoyaient sur leur cassette, une somme de 600.000 francs destinée à cette fondation.

Le 15 septembre 1856, peu de mois après la naissance du Prince Impérial, l'orphelinat du Prince Impérial devenait par un décret, une insti-

tution d'utilité publique. La pensée qui avait présidé à la création de cet orphelinat, était de faire participer les enfants orphelins à la vie de famille, en les plaçant, moyennant une rétribution, dans des ménages d'honnêtes ouvriers. Une souscription ouverte au moment de la naissance du Prince Impérial, avait fourni les premiers fonds. L'Empereur y avait joint une allocation annuelle payée sur sa cassette, au nom de son fils. Des dons et legs y furent consacrés.

Non seulement les œuvres de secours se multiplièrent, mais on en créa de nouvelles, dont les effets ont rendu d'immenses services aux classes indigentes.

En visitant les malades dans les hôpitaux, l'Impératrice avait été frappée de voir combien la plupart de ceux qui en sortaient, étaient débiles et affaiblis, hors d'état de se livrer au travail et de gagner leur vie.

C'est pour combler cette lacune que l'on fonda l'Asile impérial de Vincennes, destiné à recevoir 460 convalescents. La Ville donna 10.000 mètres de terrain; l'Empereur 2 millions sur sa cassette et l'Asile fut inauguré en 1857.

Depuis cette époque jusqu'en 1866, l'Asile reçut 57.844 convalescents. Un asile semblable pour les femmes, fut ouvert au Vésinet. Dans la même période il avait recueilli 27.000 ouvrières sortant des hôpitaux.

Véritablement ingénieuse pour le bien, l'Impératrice songea à instituer des conférences pour occuper et distraire les convalescents, durant les lentes heures de faiblesse et d'inaction, qui succèdent à la maladie. Faisant appel au concours d'hommes distingués, prélats, savants, littérateurs, économistes, l'Impératrice décida que trois fois par semaine, des conférences auraient lieu à l'Asile Impérial de Vincennes, sur des questions de science pratique et de morale. L'Impératrice alloua sur sa cassette une somme considérable, pour subvenir aux frais qu'entraînerait cette création. Monseigneur Darboy, qui s'était fait inscrire au nombre des professeurs chargés de ces cours familiers, alla lui-même inaugurer les conférences à l'Asile Impérial de Vincennes entouré des hommes dévoués qui devaient concourir à l'œuvre.

A son arrivée, l'Archevêque de Paris était accueilli avec enthousiasme aux cris de : « Vive

Monseigneur! vive l'Impératrice! » Monsieur de Bosredon, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, en adressant au prélat une allocution de bienvenue, expliquait ainsi la pensée qui avait présidé à la création des conférences.

« Déjà, Messieurs, tout ce qui pouvait contri-
« buer à réparer vos forces épuisées par le tra-
« vail et la souffrance, a été réuni ici. Mais
« une chose vous manquait encore, et Sa Ma-
« jesté l'Impératrice a voulu vous la donner;
« elle n'a pas voulu que l'asile fût utile seule-
« ment au corps, mais qu'on y parlât à l'esprit,
« à l'âme.

« Des conférences vont vous être faites par
« des hommes éminents qui ont répondu à l'ap-
« pel de Sa Majesté. Les uns vous rappelleront
« les grandes idées de la religion et de la mo-
« rale, qui peuvent parfois sommeiller dans le
« cœur de l'homme, mais qui, lorsqu'il est atteint
« par la souffrance et le deuil, deviennent pour
« lui une inappréciable, une céleste consolation.

« D'autres vous exposeront ces lois économi-
« ques du travail et du salaire dont l'intelli-

« gence vous est si nécessaire, pour bien com-
« prendre et bien servir vos intérêts. D'autres
« vous liront les principaux passages de ces au-
« teurs admirables, qui, devant un auditoire fran-
« çais, sont toujours applaudis, parce qu'en
« France le public, alors même qu'il est dé-
« pourvu de culture littéraire, ne l'est jamais de
« goût naturel. D'autres enfin vous décriront
« les merveilles de la science ou les découvertes
« non moins étonnantes de l'industrie. Aucun
« de vous ne quittera désormais l'Asile sans avoir
« recueilli quelques faits curieux, quelques bons
« conseils, quelques vérités utiles qu'il commu-
« niquera à ses enfants, à ses camarades, propa-
« geant ainsi le noble goût de l'étude, de l'in-
« struction qu'il aura emporté avec lui. »

Après avoir loué la pensée de l'Empereur d'avoir voulu en ouvrant l'asile des convalescents, combler le vide existant entre le lit de l'ouvrier malade et l'atelier, le vénérable Archevêque de Paris rendait hommage au sentiment généreux de l'Impératrice, qui agrandissait et complétait l'œuvre en y établissant des conférences. Précisant les paroles de monsieur de Bosredon :

« Il s'agit, disait Monseigneur Darboy, de « donner ici, non pas les détails et les dévelop- « pements de la science, étudiée dans ce qu'elle « a de plus profond et de plus technique, mais au « moins un savoir relatif, des notions utiles à « votre profession. C'est par là que vous pouvez « perfectionner votre métier, votre art ou votre « industrie, car on ne traite les choses et on n'en « tire utilement parti, que dans la mesure où on « les connaît. Chaque profession, en s'élevant « ainsi et en se perfectionnant, contribue au pro- « grès général, à l'amélioration de tout ce qui « importe à la vie et au bien-être. Car tout se « tient dans le monde et, le plus humble métier, « l'industrie la plus obscure, n'est pas sans rap- « port avec les arts, les sciences, les travaux su- « périeurs du génie humain, qui honorent et « grandissent la patrie.

« Le monde entier n'est qu'un grand concert « où chaque être marque sa note, exécute sa « partie et où chacun de nous doit se montrer « fier de contribuer à l'harmonie générale ; et non « pas, s'occuper de maudire et de haïr ceux qui « travaillent dans d'autres conditions et avec des

« aptitudes différentes. Je rêve cette magnifique « union de toutes les forces pour le repos, pour « la prospérité, pour la grandeur de mon pays, « et je m'émeus en songeant à tout ce que peut « la France, si tous ses enfants veulent tirer « d'eux-mêmes tout ce qu'ils ont de ressources, « et le mettre en commun au service des intérêts du pays. »

Telle était la parole évangélique de ce prélat, qui était un grand patriote, et qui fut une victime expiatrice des crimes, d'une heure fatale dans la vie d'un peuple.

L'Impératrice avait le respect de l'âme humaine; elle pensait que dans toutes les conditions on peut être compris, quand on s'adresse au cœur et à l'esprit.

On créait en 1857 à Berck-sur-Mer un établissement pour le traitement des enfants scrofuleux. Des maisons de convalescence, également pour les enfants étaient fondées à Falaise (1859), une autre à Épinay (1861) : celle-ci placée sous le patronage du vénérable abbé Deguerry, curé de la Madeleine et de M. le docteur Conneau, directeur des dons et secours de la cassette de l'Empereur.

Ces maisons recevaient les enfants qui sortaient de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, et de Sainte-Eugénie. Ils restaient ainsi au bon air et dans d'excellentes conditions hygiéniques jusqu'à leur complet rétablissement.

Et ce n'était pas seulement la population parisienne qui était l'objet de la sollicitude impériale. Dans tous les grands centres, partout où il y avait du bien à faire, la bienfaisance des souverains s'exerçait avec une inépuisable libéralité.

Le 9 juillet 1866 l'Impératrice adressait la lettre suivante à M. Henri Chevreau, alors préfet de Lyon.

« Monsieur le Sénateur,

« J'ai suivi avec une vive sollicitude toutes les « mesures prises par la commission des hospices « de Lyon afin de venir en aide à la population « souffrante.

« La création d'une maternité à la Croix-« Rousse; l'installation d'un plus grand nombre « de lits à l'hôpital de la Charité et enfin le nou-« veau système d'inhumation auquel je me suis

« particulièrement intéressée, sont autant de
« preuves du zèle intelligent et dévoué que la
« Commission a toujours apporté dans l'accom-
« plissement de sa noble tâche. Je sais que, grâce
« à son activité, d'autres améliorations sont en-
« core en voie d'exécution. Mais il me semble
« qu'une lacune reste à combler. L'établissement
« à Vincennes d'un hospice de convalescents dé-
« crété par l'Empereur en 1853, a démontré com-
« bien il était utile de ne pas laisser les malades
« passer sans transition de l'hôpital au travail.

« Je désire, monsieur le Sénateur, que cette
« pensée se réalise à Lyon, et à cet effet je donne
« en toute propriété, aux hospices de cette ville,
« le château de Longchêne avec toutes ses dé-
« pendances afin qu'il devienne un asile pour les
« convalescents.

« Les intérêts des pauvres sont trop bien placés
« dans les mains de l'Administration et de la
« Commission des hospices, pour que j'aie à faire
« appel à leur zèle afin que cet asile soit ouvert
« dans le plus bref délai possible. Je vous re-
« mercie aussi pour l'empressement que vous
« avez mis à vous occuper de cette affaire.

« Croyez, monsieur le Sénateur, à mes senti-
« ments.

« EUGÉNIE. »

Tuileries, 9 juillet 1866.

La guerre de sécession en Amérique, eut son contrecoup chez nous et amena une crise industrielle très pénible, particulièrement dans les grands centres manufacturiers.

Le 4 mars 1862, l'Empereur adressait une somme de 250.000 francs, toujours sur sa cassette, aux préfets du Rhône, de la Loire, de la Seine-Inférieure, du Nord, afin de venir en aide aux ouvriers sans travail.

A Paris, à Bordeaux, en septembre 1859, l'instruction des sourds-muets recevait une impulsion nouvelle : l'association centrale pour l'éducation des sourds-muets était placée sous le patronage du Prince Impérial, et partout à côté des charges de l'État apparaissait l'initiative, les dons généreux des souverains.

Un décret de 1862 plaçait les crèches et les salles d'asile sous la protection de l'Impératrice. De toutes parts elles se multipliaient.

Lors de la guerre d'Italie, l'Impératrice fit ouvrir une souscription pour venir en aide aux veuves et aux orphelins de nos soldats.

La souscription produisit 5.180.000 francs. Un comité fut constitué pour la répartition des pensions et dons, et fonctionna sous la présidence de l'Impératrice.

L'hôpital militaire de Vincennes était inauguré en 1858.

L'Impératrice s'associa activement à la pensée qui présida à la création de la Société de sauvetage des naufragés, qui fut reconnue comme établissement d'utilité publique, par décret du 17 novembre 1865.

L'Impératrice avait accepté le patronage de cette Société et envoyé les trois premiers canots de secours avec leurs accessoires, ce qui représentait une somme de 30.000 francs. Depuis cette époque les postes de secours se sont multipliés. Quand la brume enveloppe les côtes, quand la tempête est déchaînée, le navire s'égare, la barque de pêche perd de vue son refuge. Le flot les pousse sur la roche, les submerge et les brise, pour rejeter au rivage des cadavres et des débris!

Grâce au dévouement, à l'énergie des marins de la côte, qui restaient impuissants dans la plupart des cas, dès qu'on signale un navire en détresse, les canots de sauvetage sont mis à la mer et l'on a maintenant le bonheur d'arracher à la mort, chaque année, des centaines de marins et de passagers, destinés à périr si ce secours leur manquait.

Dans un ordre d'assistance différent et d'un esprit peut-être plus élevé encore, le travail étant la plus noble des aumônes, l'Impératrice s'occupa beaucoup de venir en aide aux classes ouvrières.

La Société du Prince Impérial, instituée en 1862, rendit d'incalculables services.

Elle fut créée au moyen de fondations fixes de 100 francs ou d'une cotisation annuelle de 10 francs. Elle avait pour but de faire des prêts aux ouvriers, aux petits fabricants, afin de leur faciliter l'achat d'instruments, d'outils, de matières premières. Les prêts ne devaient pas excéder 500 francs; on vérifiait la moralité des emprunteurs, et les sommes qu'ils désiraient leur étaient remises, moyennant un faible intérêt

de un demi p. 100. Il est très rare que les rentrées ne se soient pas effectuées ponctuellement.

Vers cette époque l'usage des machines à coudre commençait à se généraliser. Un grand nombre d'ouvrières purent, grâce à cette assistance, acquérir un précieux moyen de travail.

Les fonds de l'œuvre étaient déposés au Crédit foncier et administrés par un comité de vingt membres, fonctionnant sous la présidence de l'Impératrice, qui signa de sa main des milliers de brevets ornés de son portrait, qu'elle envoyait aux souscripteurs comme remerciement. La Société du Prince Impérial fonctionnait dans toutes les localités assez importantes pour y établir un comité.

En août 1866, pendant le séjour à Saint-Cloud, on fonda une caisse pour les invalides du travail. Ce fut l'objet de bien des combinaisons et de longs entretiens.

On constituait un capital important par le prélèvement de 1 p. 100 sur tous les travaux publics exécutés pour le compte de l'État, des départements ou des communes ; et une faible cotisation

individuelle permettait de mettre à la disposition des adhérents, huit cents pensions de 300 francs, payables aux ouvriers mutilés ou à leurs veuves.

En janvier 1867, huit fourneaux placés sous le patronage du Prince Impérial, distribuaient pendant l'espace de quelques mois 1.244.736 portions à 5 centimes. On les avait ouverts dans les quartiers les plus populeux : rue des Gravilliers, des Anglaises, Vandamme, de la Rosière, Lacroix, Polonceau, Véron, et rue des Amandiers.

Le 22 février 1866, l'Impératrice allait visiter Charenton. Un des pensionnaires de la maison d'un extérieur tout à fait correct, s'approcha d'elle et, dans les termes les plus sensés, les plus éloquents même, il la supplia d'intervenir auprès de l'administration pour obtenir que justice lui fût faite et qu'on lui rendît la liberté.

— Je m'occupe de travaux scientifiques, dit-il à l'Impératrice. Ma famille redoute de voir ma fortune dissipée dans les recherches que je fais pour de nouvelles applications de la science, et c'est dans un but d'odieuse rapacité que l'on m'a enfermé ici. Permettez-moi, Madame, de vous remettre quelques-uns de mes travaux. Faites les

examiner. L'on vous dira si un cerveau troublé pourrait pousser aussi loin les calculs scientifiques.

Son langage était plein de clarté, d'élévation, ses façons parfaites. Vivement intéressée, l'Impératrice, se méfiant un peu du parti pris que l'on prête aux médecins aliénistes de voir la folie dans tous les cerveaux, résolut de faire tout au monde, pour adoucir le sort de cet infortuné.

L'Impératrice chargea monsieur Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, de faire examiner ces documents. Ils furent confiés à des savants spéciaux, et peu de temps après monsieur Duruy les rapportait en déclarant que c'était l'œuvre d'un esprit éminent.

L'Impératrice résolut de retourner à Charenton pour revoir son protégé et lui rendre compte elle-même de l'examen fait de ses travaux, en attendant que l'on eût agi auprès de sa famille et de la Faculté. Cet homme ressentit une joie bien vive de la nouvelle visite de l'Impératrice.

— Ah! Madame, lui dit-il. Vous seule pouviez me délivrer. Ma famille est si mal pour moi!

Voyez, on a mis le Panthéon sur le bout de mon nez, afin de m'empêcher de sortir.

Hélas! cet esprit véritablement supérieur était réellement troublé sur certaines questions tout en conservant une grande logique sur d'autres.

L'Impératrice ne se bornait pas à s'occuper des établissements de bienfaisance. Souvent elle entendait parler d'une infortune, d'un malheur qui l'intéressait. Elle se faisait renseigner, et lorsqu'elle était fixée, elle allait elle-même chez de bien pauvres gens, porter des secours et des encouragements. Ils ne se doutaient guère de la qualité de la personne qu'ils recevaient et n'auraient pu la reconnaître qu'à la générosité de son offrande. L'Impératrice emportait sa bourse toute pleine d'or et la rapportait vide. De bien grosses sommes sont ainsi sorties peu à peu de cette petite enveloppe.

Madame Lebaudy, dont la bienfaisance est bien connue, étant allée visiter une pauvre femme malade à laquelle elle portait souvent des secours, croisa dans l'escalier deux dames dont la vue la frappa et qui passèrent rapidement

près d'elle, en cherchant à se dissimuler. Néanmoins elle n'avait pu s'y méprendre et avait parfaitement reconnu l'Impératrice. En arrivant auprès de sa protégée, elle la trouva toute joyeuse. Cette femme lui raconta que deux dames inconnues étaient venues la voir, et lui avaient laissé une généreuse offrande. L'une d'elles avait même observé que son lit était dérangé, mal fait et de ses mains elle avait tout réparé et remis en ordre dans la chambre. Au portrait qu'elle lui fit, Madame Lebaudy reconnut que c'était bien en effet l'Impératrice, qu'elle avait rencontré. Elle le lui dit. La pauvre femme en eut presque une syncope d'émotion et de plaisir.

Les personnes qui ont eu l'honneur de vivre dans la familiarité de l'Impératrice, ont toutes été témoins de faits analogues.

C'est surtout dans ces circonstances que Sa Majesté craignait de se trahir et d'être reconnue. Elle ne voulait pas qu'en apprenant ces visites on vint à l'accuser d'affectation.

— Il serait facile, me disait-elle, de leur envoyer ce que je leur porte. Mais on a vraiment

besoin de faire un peu de bien par soi-même ; et quand on voit de près la misère et la souffrance, cela aide à porter d'autres soucis.

Il y avait parfois même quelque témérité à pénétrer dans les maisons des quartiers éloignés où nous nous rendions. Un jour, du côté de Belleville, l'Impératrice allait visiter une femme qui venait d'accoucher de son douzième enfant. La rue était étroite, tortueuse et l'Impératrice, laissant sa voiture à quelque distance, s'y rendit à pied. Cette pauvre femme habitait dans une sorte de cité ouvrière, véritable ruche où, à cette heure matinale, toutes les femmes allant et venant, vaquaient aux soins de leur ménage.

Dans un coin de la cour, qui était vaste, l'Impératrice vit un enfant de trois à quatre ans, terrassé par un gamin beaucoup plus fort, qui lui arrachait des mains un gâteau qu'on venait de lui donner.

L'Impératrice alla vers le petit, le dégagea et, reprenant le gâteau des mains de son adversaire, elle lui fit honte de son action et donna un louis au plus jeune pour en acheter d'autres. Mais le grand, voyant que le gâteau lui échappait, se

mit à pousser des cris affreux. La mère accourut, croyant que l'on maltraitait son enfant, et se mit à injurier les « dames en robes de soie », et à ameuter contre nous les autres femmes qui, ne sachant pas ce qui s'était passé, firent chorus avec elle.

Ces dames avaient à leur disposition le vocabulaire des halles, et l'Impératrice dut regagner sa voiture au plus vite, sans avoir pu accomplir son œuvre de secours.

De tels incidents étaient fort rares, et même, sans être reconnue, on accueillait ses visites avec une grande reconnaissance et beaucoup de déférence.

L'Impératrice donna une grande extension à l'œuvre de charité maternelle, fondée par la Reine Marie-Antoinette, cette œuvre qui a pour but de secourir à domicile les femmes en couches. Elles reçoivent des soins, une certaine somme d'argent, une layette et du linge. L'Impératrice en était présidente.

En 1865, pendant un voyage que l'Empereur fit en Algérie, l'Impératrice reçut les pouvoirs de régente.

Elle s'occupa tout spécialement du régime des enfants prisonniers. Mais dans une administration aussi bien organisée que l'administration française, la routine a une force qui prévaut contre tout. On ne tient compte ni du temps qui a marché, ni des modifications dans les habitudes et les mœurs. Du moment qu'une affaire est dirigée par l'administration, il ne faut pas espérer pouvoir y introduire aucun changement; elle est déclarée parfaite, et c'est presque devenir ennemi de l'État, que de vouloir l'améliorer. L'Impératrice, elle-même, l'éprouva.

Sa Majesté se rendit un jour à la petite Roquette accompagnée de M. Boitelle, alors préfet de police, et de quelques autres chefs de l'administration.

Le système cellulaire, c est-à-dire la torture d'un isolement farouche, était le régime de cette maison, destinée à recueillir des enfants abandonnés, encore plus que coupables.

Afin d'éloigner la contagion du mal en épargnant le contact à ces jeunes êtres, parmi lesquels il y avait assurément des perversités précoces, on n'avait pas trouvé d'autre moyen

que de réduire au silence et de séparer absolument, plus de cinq cents enfants de dix à dix-huit ans qui, vivant les uns près des autres, ne connaissaient aucun de leurs visages, et n'avaient jamais même entendu le son de leur voix.

Dans d'étroites cellules munies d'un lit, d'une table et d'un baquet, s'ouvrant sur un sombre corridor, chaque enfant était astreint au travail solitaire et presque à l'immobilité. C'est là qu'on leur apportait leur repas. C'est là qu'ils dormaient.

Dans une grande cour intérieure où nul regard ne pouvait pénétrer, des promenoirs de vingt mètres de long, séparés les uns des autres par des murailles infranchissables, permettaient à ces enfants de remuer leurs membres engourdis, et un à un, comme de petits fauves en cage, ces pauvres êtres le front courbé, l'œil éteint, l'air abruti, allaient et venaient machinalement, dans la lugubre monotonie de ces tombes ouvertes. La chapelle où se disait la messe chaque dimanche, n'était même pas un lieu de consolation : semblable à une ruche, elle était entourée de logettes superposées et par une disposition, hélas! ingénieuse, une sorte de volet incliné permettait

de voir l'autel, sans que derrière les grillages où chaque enfant se tenait, le regard pût apercevoir aucune des loges voisines.

Tout ce qu'il y avait de maternel dans le cœur de l'Impératrice se souleva et, rassemblant autour d'elle ces petits infortunés, elle leur parla, les encouragea, les rassura, transfigurée par l'émotion dont elle était agitée, en songeant que dans une époque comme la nôtre, tant d'êtres malheureux, presque inconscients de leurs fautes, subissaient une torture qu'on avait dû supprimer dans la plupart des prisons pour les autres catégories de détenus.

Il y avait là des enfants de huit ans ! Il y en avait de beaux, il y en avait de chétifs.

— Qu'as-tu fait? demandait l'Impératrice.

— J'ai couché sous les ponts.

— Où est ta mère ?

— Je n'en ai pas.

— Qu'est-ce qui prend soin de toi?

— C'est la bonne amie de papa.

— Pourquoi as-tu quitté la maison?

— Elle me battait.

— Et ton père ?

— Papa n'était pas là.

Plus de vingt fois ce douloureux récit revenait sur les lèvres des enfants, avec la désespérance d'une de ces plaies sociales, contre laquelle on voit si peu de remède, qu'on essaye de l'oublier pour en chasser l'obsession. Et c'était vrai.

D'autres plus grands, les traits avilis, le regard fuyant, avaient la conscience de leurs fautes. Ceux-là étaient déjà de vrais coupables. Ils essayaient de longs récits, cherchant à embrouiller les questions et les réponses. On les sentait marqués pour le crime, et la rage du châtiment aiguisant ces imaginations souillées, ils devaient méditer, dans l'abandon auquel ils étaient livrés, des coups subtils et hardis. Et ils côtoyaient les autres, les innocents, qui étaient bien plus nombreux et dont le seul crime était d'être pauvres, faibles et oubliés.

Quelques-uns de ces enfants étaient là par voie de correction paternelle. L'un d'eux, un beau garçon de quatorze ans, à l'air hardi, était enfermé depuis près d'un an. Son père était sergent de ville.

Il avait « chippé » quelque bagatelle en passant

dans la rue. Le père se sentant atteint dans la dignité de ses fonctions par l'action de son fils, le fit enfermer pour une année entière. Furieux d'un châtiment si terrible, le malheureux enfant avait juré de se venger.

— En sortant d'ici, disait-il, je tuerai mon père.

Rien ne pouvait l'apaiser, et sous les corrections les plus sévères il avait persisté dans cette déclaration. L'Impératrice l'interrogea. Il raconta toute son histoire avec intelligence.

— Mon père n'avait pas le droit pour si peu de chose, de me torturer à ce point-là. C'est injuste, et je le tuerai.

L'Impératrice alors, l'attirant doucement vers elle, se mit à lui parler avec tant de bonté, elle sut trouver des choses si touchantes sur l'austérité des devoirs, qui grandissent en raison de l'autorité dont on est revêtu, que cet enfant, ébranlé, se jeta à ses genoux en fondant en larmes et lui jura de renoncer à son affreux dessein. L'Impératrice lui promit alors de faire parler à son pere, et d'obtenir qu'il abrégeât la durée de sa peine. Elle le fit et suivit pendant plusieurs années

cet enfant, qu'elle avait fait placer en apprentissage et dont on se louait.

Ce fut à cette époque que monsieur Émile Ollivier parut aux Tuileries pour la première fois. Il avait fait à la Chambre un discours fort important sur la loi des coalitions et le droit de grève. L'Impératrice souhaita de l'entretenir et il fut invité à dîner aux Tuileries, ainsi que plusieurs de ses collègues. Ces messieurs attachaient beaucoup d'importance à la tenue dans laquelle ils devaient se présenter. Les idées libérales, alors, ne comportaient pas de concessions à l'endroit du costume, paraît-il. Lorsqu'on apprit que monsieur Émile Ollivier avait accepté de dîner aux Tuileries, ses amis se demandèrent avec beaucoup d'agitation si, oui ou non, il mettrait la culotte, ce qui était la tenue de cour et leur paraissait un engagement pris envers la tyrannie.

Mais l'invitation avait un caractère intime et ces messieurs s'étant renseignés, le chambellan de service leur dit que les soirs ordinaires on ne portait pas la culotte.

A l'heure du dîner ils se présentèrent donc aux Tuileries dans la tenue habituelle, mais comme

ils se disposaient à entrer ils s'arrêtèrent fort troublés à la vue d'un monsieur en culotte, qui descendait d'un fiacre. Peu s'en fallut qu'ils ne se retirassent. Mais réfléchissant qu'ils étaient autorisés officiellement à venir sans culottes, ils entrèrent assez embarrassés. La grâce de l'accueil que leur fit l'Impératrice les eut bien vite mis à leur aise ; et ils se rassurèrent tout à fait en voyant que les officiers de service étaient vêtus comme eux. Le Monsieur qui les avait si fort alarmés en descendant du fiacre avec des culottes, était simplement un huissier attardé, qui rentrait en voiture, pour gagner du temps.

Monsieur Émile Ollivier était un séduisant. Sous un extérieur dépouillé de toute prétention, avec des traits ordinaires, et des lunettes qui voilaient des yeux doux et fins, on devinait en lui l'homme de cœur et l'homme de talent.

L'enthousiasme qui salue chez nous ceux qui arrivent au pouvoir avec des idées nouvelles, l'accueillit à son entrée dans les conseils de l'Empereur. Nul plus que lui ne fut poursuivi des clameurs publiques après le tragique dénouement des événements auxquels il a présidé.

Après la visite aux jeunes détenus qui l'avaient si fort impressionnée, l'Impératrice régente constitua une commission, qui avait pour but d'étudier la transformation de l'odieux système cellulaire, en pénitenciers agricoles.

Monsieur Émile Ollivier, partisan des pénitenciers agricoles, soutint chaleureusement les idées de l'Impératrice, qui présidait les séances tenues aux Tuileries.

Au cours de l'une d'elles, l'Impératrice qui, d'ordinaire, gardait le silence, écoutant l'avis de tous, et chargeant l'un des membres de résumer ses idées, exposa elle-même la cause de ces petits malheureux, avec l'ardent désir d'apporter un adoucissement à une situation si cruelle. L'un des membres de la commission, prévoyant que des changements considérables allaient bouleverser toute l'économie administrative, prit la parole :

— Tout cela est vrai, Madame; mais tant de difficultés se soulèvent qu'on n'y voit pas de remèdes. En parler ce n'est que faire du sentiment.

— Pardon, lui répondit doucement l'Impératrice, c'est de l'humanité et de la politique.

Enfin les jeunes détenus de la Roquette furent distribués dans les différents pénitenciers agricoles.

Les chefs de ces établissements ne virent pas sans une vive inquiétude les nouveaux venus, ces malheureux que l'on avait lieu de juger gangrénés par tous les vices, se mêler à des enfants déjà disciplinés par le travail et qui acceptaient volontiers la vie libre des champs, dont ils appréciaient les avantages.

Les résultats ne tardèrent pas à prouver tout ce que l'on pouvait attendre de ce changement de traitement.

Rapidement, les plus mauvaises natures, les plus endurcies s'amendèrent, sous la bienfaisante influence d'une existence occupée et active, au grand air de la campagne.

L'un d'eux avait seize ans lorsqu'il fut transféré à Cîteaux. Il voyageait avec cinquante-six de ses compagnons et se faisait remarquer par son endurcissement et sa grossièreté.

— Vous pouvez bien chercher à amadouer mes camarades, disait-il au gardien. Mais moi, vous ne me materez jamais. A la Roquette, on m'ap-

pelait « gibier de potence », gibier de potence je resterai.

Au bout d'un an, cet enfant s'était si bien amendé qu'on le graciait, avant l'expiration de sa peine. Placé sur la recommandation du chef de l'établissement, il devint un ouvrier de ferme intelligent, et c'est maintenant un honnête homme.

Chaque mois le docteur Conneau, qui voyait journellement l'Empereur, distribuait par petites fractions une somme de 60.000 francs, prélevée sur la cassette impériale, et qui allait soulager toutes les infortunes qui s'adressaient à l'inépuisable charité des souverains. Le docteur Conneau est mort en 1878 ne laissant aucune fortune à sa famille.

De 1852 à 1869, le nombre des établissements hospitaliers s'est élevé de 9.331 à 13.278, soit 3.942 d'augmentation.

Dans Paris, le nombre des crèches s'éleva de 73 à 87.

Le nombre des salles d'asile fut porté de 1.735 à 3.633, c'est-à-dire 1.904 salles nouvelles furent créées, recevant 275.000 enfants en plus.

Le nombre des sociétés de charité maternelle pour toute la France s'éleva de 44 à 1.860.

En outre, un grand nombre d'hôpitaux furent créés, entre autres, le nouvel Hôtel-Dieu, l'hôpital Lariboisière. La plupart des autres furent agrandis, assainis, dotés de moyens curatifs nouveaux et perfectionnés.

On ouvrit des fourneaux économiques subventionnés par la cassette impériale. On organisa un service pour le traitement des malades à domicile; le service des médecins cantonaux; des dispensaires, des bains, des lavoirs publics. Et enfin les aumôniers des dernières prières, cette suprême offrande de la piété chrétiene, qui accueille sur le seuil du cimetière les pauvres êtres assez déshérités, pour arriver seuls au champ du repos.

L'Impératrice ne craignit pas d'aller à Saint-Lazare, autre plaie sociale, où la misère, la souffrance et le vice rendent plus affreuse encore cette sombre maison.

Dans l'infirmerie, une malheureuse fille agonisait. On n'aurait pu discerner si elle était jeune encore, ou bien si elle touchait aux limites de la

vieillesse. Sa vie s'était traînée entre le pavé, les hôpitaux, toutes les déchéances.

A l'heure de la délivrance suprême, tout un passé d'avilissement, de misère, se retraçait comme une horrible vision, devant cet esprit troublé par les affres de l'agonie. Hantée par le souvenir de tant de souffrances et de honte, la malheureuse créature repoussait les exhortations que l'aumônier, que les religieuses s'efforçaient de lui faire entendre.

— Laissez-moi, il n'y a pas de Dieu, disait-elle; je ne souffrirai pas plus dans l'enfer, que je n'ai souffert sur la terre.

C'était un spectacle tragique que celui de cette infortunée qui se préparait à la mort, en maudissant la vie. A travers la violence, l'incohérence de ses propos, on suivait cette existence déshéritée, et le désespoir mettait une sorte d'éloquence farouche sur ces lèvres flétries.

Un enfant avait traversé sa vie. Elle l'avait perdu tout petit. Son souvenir lui revenait avec les expressions d'une tendresse maternelle passionnée. C'était le seul être qu'elle eût aimé, le seul qui lui eût souri; et la mort l'avait pris. Tout

cela était entremêlé de blasphèmes, d'injures pour ceux qui l'entouraient, qui cherchaient à l'apaiser.

L'Impératrice s'approcha d'elle et lui parla. Elle la plaignit, elle sut trouver des expressions si touchantes et si vraies, que ce cœur fermé se détendit.

— Quoi ! vous êtes l'Impératrice, dit-elle, et vous qui êtes belle, qui êtes riche, qui êtes heureuse, vous vous intéressez à une misérable comme moi et vous semblez touchée parce que je souffre. C'est bien vrai alors qu'il y a un bon Dieu, puis que vous avez un si bon cœur.

Et elle se calma. Elle demanda pardon aux Sœurs, aux garde-malades; elle pria une des religieuses de lui prêter son chapelet et, avec l'aide de l'Impératrice, le passa à son cou, le ramenant sur son pauvre visage convulsé; puis elle demanda le prêtre et voulut se confesser à voix haute.

Peu après elle expirait consolée, en priant Dieu. Le désespoir farouche était remplacé par l'espérance divine, et les dernières heures de cette triste vie, furent peut-être les plus douces.

Consoler les mourants est une tâche austère. Il n'en est pas de plus miséricordieuse!

L'Impératrice qui, dans la causerie, était toujours simple, plutôt enjouée, avait dans des occasions semblables, une éloquence élevée et touchante, privilège des âmes véritablement grandes.

Le jour de cette visite à Saint-Lazare fut un de ceux où l'Impératrice recueillit les plus touchants témoignages de la gratitude populaire. Le bruit de sa présence dans la prison s'était répandu et la foule s'amassait pour la voir. Le peuple a l'intuition de ce qui est généreux.

On comprenait que cette visite de l'Impératrice à de pauvres créatures méprisées, était un acte de touchante humanité.

Lorsqu'en sortant, l'Impératrice parut sur le seuil de la prison, un concert de bénédictions attendrissantes l'accueillit, et c'est au milieu de groupes de femmes agenouillées qui cherchaient à saisir ses mains et ses vêtements, qui lui présentaient leurs enfants, que l'Impératrice put regagner sa voiture.

Il semblait que l'on voulût honorer encore

plus celle qui n'avait pas craint de se montrer clémente envers l'infamie.

La charité, la bienveillance, la générosité de l'Impératrice étaient connues. Ses visites aux cholériques de Paris et d'Amiens montrèrent la vaillance de son âme sereine.

A la fin du mois de septembre 1865, la cour était à Biarritz, lorsqu'on apprit que Paris était envahi par le choléra, qui avait laissé depuis l'année 1849 de si terribles souvenirs dans la population parisienne. Aussitôt le retour fut résolu et l'on revint à Saint-Cloud.

L'épidémie subit plusieurs phases. La première apparition avait été foudroyante, puis il sembla que le fléau allait s'éteignant, lorsque vers le milieu du mois d'octobre, une recrudescence vint tout à coup, causer une panique générale. Toutes les personnes libres de quitter Paris s'éloignaient. La population ouvrière était particulièrement frappée; les hôpitaux se remplissaient, et l'on citait des familles décimées.

Le 21 octobre, l'Empereur vint à Paris accompagné du général Reille, son aide de camp, et d'un officier d'ordonnance.

L'Empereur visita longuement l'Hôtel-Dieu, interrogeant les malades, les médecins, les encourageant avec son calme et sa bonté habituels. En se retirant, il laissa une somme de 50.000 fr. destinée à secourir les victimes du fléau.

L'Impératrice n'avait pas été prévenue de cette visite de l'Empereur. Au retour elle lui exprima ses regrets de ne l'avoir pas accompagné.

— Je pensais bien que tu aurais voulu venir, lui dit l'Empereur ; mais tu es beaucoup trop enrhumée pour sortir. C'est pourquoi je ne t'airiendit.

L'Impératrice, en effet, souffrait d'un rhume très pénible, une sorte de grippe qui la fatiguait beaucoup.

Ce soir-là au dîner et le lendemain on s'entretint des incidents du choléra, de l'heureux effet moral produit par la visite de l'Empereur aux malades, et l'Empereur me demanda si je craignais l'épidémie.

J'avais alors cette heureuse confiance de la jeunesse, qui fait qu'on ne songe guère ni au malheur, ni à la mort. Je n'avais aucune crainte, et je le dis à l'Empereur.

Le lendemain 23 octobre, à neuf heures du

matin, on vint me prévenir que l'Impératrice me demandait.

J'y allai aussitôt, et l'on me dit que Sa Majesté m'attendait chez l'Empereur.

En effet, l'Impératrice, toute prête pour sortir, causait avec l'Empereur dans son cabinet, lorsque j'y entrai.

— L'Impératrice veut aller visiter les cholériques. Je sais combien vous lui êtes attachée, me dit l'Empereur avec une véritable bonté, et je suis sûr que vous tiendrez à l'accompagner. Mais l'Impératrice ne vous emmènera, que si vous nous promettez de rester dans la voiture et de ne pas entrer dans les salles avec elle.

Je fis observer à l'Empereur qu'il me demandait là un acte de véritable pusillanimité. Qu'il serait très mortifiant pour moi de ne pas suivre l'Impératrice; et que la mauvaise influence pouvait aussi bien m'atteindre à la porte des hôpitaux, qu'en y pénétrant.

— Si vous ne me promettez pas formellement de rester dehors, l'Impératrice ira sans vous, me dit l'Empereur.

Je tenais trop à avoir l'honneur d'être auprès

de l'Impératrice dans cette circonstance, pour ne pas promettre tout ce qu'on me demandait.

Nous quittâmes Saint-Cloud dans un grand landau attelé en poste. Le marquis de La Grange, écuyer de l'Impératrice, et le commandant Charles Duperré, officier d'ordonnance de l'Empereur, accompagnaient également Sa Majesté.

« L'Impératrice, dit le *Moniteur* du 23 octobre 1865, a consacré aujourd'hui sa journée à la visite des malades du choléra ; malgré un rhume « violent dont elle est atteinte depuis plusieurs « jours, Sa Majesté, oubliant sa propre fatigue « pour s'occuper de la souffrance et du deuil des « autres, s'est rendue à l'hôpital Beaujon, à l'hô- « pital Lariboisière, et enfin à l'hôpital Saint-An- « toine. Elle a visité les salles occupées par les « cholériques, s'est approchée du lit de tous les « malades, les a interrogés et exhortés, avec la sol- « licitude et le dévoûment d'une sœur de charité. »

Après la visite à l'hôpital Beaujon, qui s'était prolongée jusqu'à près de midi, nous rentrâmes aux Tuileries, où un déjeûner sommaire nous attendait. Aussitôt après le repas, l'Impératrice se rendit à l'hôpital Lariboisière, puis à

l'hôpital Saint-Antoine. C'est à l'hôpital Beaujon que l'Impératrice, s'étant approchée d'un malheureux prêt à expirer, lui prit les mains en lui adressant des paroles d'encouragement et de piété. Pensant que c'était une religieuse de l'hôpital qui lui parlait, cet homme réunit ses dernières forces, pour baiser la main qui pressait sa main moribonde, en disant :

— Je vous remercie, ma sœur.

La religieuse qui accompagnait l'Impératrice se pencha alors vers lui, et lui dit :

— Vous vous trompez, mon ami, ce n'est pas moi, c'est notre bonne Impératrice qui vous parle.

— Laissez, ma sœur, reprit spontanément l'Impératrice; il ne peut me donner un plus beau nom.

Ces paroles ont été depuis bien souvent citées.

A l'hôpital Saint-Antoine, un des médecins qui précédait l'Impératrice se trompa de porte et ouvrit une salle où d'autres malades étaient alités : ceux-là étaient atteints de la petite vérole. S'apercevant de sa méprise, le médecin pria aussitôt l'Impératrice de se retirer; mais elle ne voulut point y consentir et elle entra en disant :

— Je veux voir ceux-ci également, puisqu'ils souffrent.

Seulement, elle m'ordonna de ne pas franchir le seuil de la porte :

— Je ne veux pas que vous entriez, me dit-elle en souriant : si vous étiez défigurée vous ne pourriez plus vous marier.

L'Impératrice était encore dans tout l'éclat de sa beauté.

En sortant des hôpitaux, l'Impératrice fut portée jusqu'à sa voiture, par la foule qui se précipitait sur ses pas avec frénésie, qui l'entourait en baisant ses mains et la comblait de bénédictions.

Lorsque nous rentrâmes à Saint-Cloud, l'Impératrice eut la douce émotion de s'apercevoir que sa robe était coupée par larges morceaux. Les femmes du peuple s'étaient distribué ces lambeaux de son vêtement pour les conserver comme on conserve des reliques

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Pages.

Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Bretagne. — Arrivée à Brest. — Jeunes filles offrant des fleurs à l'Impératrice. — Fêtes populaires. — Un bal. — S. M. l'Impératrice Eugénie. — Suite du voyage. — Notre-Dame d'Auray. — Arrivée à Saint-Servan. — Bal à Saint-Malo. — Attentat d'Orsini. — Souvenirs du voyage en Bretagne. 1

CHAPITRE II

Dix ans de règne. — Mariage du Prince Napoléon. — Guerre d'Italie. — Retour de l'armée d'Italie. — La Princesse de Metternich. — Le Prince Richard de Metternich. 27

CHAPITRE III

Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Savoie. — Voyage en Algérie. — Mort de la duchesse d'Albe. — Retour à Saint-Cloud. — La duchesse d'Albe. — Profils de souveraines. — L'Empereur rencontre Mlle de Montijo. — Séjour à Compiègne. — Fiançailles. — Départ pour l'Espagne. — Le 10 décembre, l'Empereur annonce son mariage. — Mariage à Notre-Dame. — Les perles de l'Impératrice. — Villeneuve-l'Étang. — Visite à Tria-

Pages.

non. — Une miniature de Marie-Antoinette. — Sentiments de l'Empereur pour sa femme. — Chagrin de l'Impératrice après la mort de la duchesse d'Albe. — Voyage en Écosse. — Retour.. 45

CHAPITRE IV

Maison de l'Impératrice. — La princesse d'Essling. — La duchesse de Bassano. — La marquise de Las Marismas. — La comtesse de Montebello. — La baronne de Pierres. — La marquise de Latour-Maubourg. — La comtesse Lezay Marnésia. — La comtesse de Malaret. — Tableau de Winterhalter. — Madame de Sancy de Parabère. — La comtesse de La Bédoyère. — La comtesse de La Poëze. — Madame de Saulcy. — La comtesse de Rayneval. — La comtesse de Lourmel. — La baronne de Viry-Cohendier. — Madame Féray d'Isly. — Pinson, le cocher des Dames. — Ma nomination de dame du Palais. — Monseigneur Darboy. — Le maréchal Vaillant. — Le duc de Bassano 67

CHAPITRE V

Comment l'Impératrice m'appela auprès d'elle. — Mon arrivée aux Tuileries. — Première sortie avec l'Impératrice. — L'intérieur des Tuileries. — Occupations habituelles de l'Impératrice. — Le Prince Impérial enfant. — Bagatelle. — M. Damas-Hinard, secrétaire des commandements. — M. de Saint-Albin, bibliothécaire. — La comtesse Pons de Wagner, lectrice de l'Impératrice. — Les appartements particuliers de l'Impératrice. — La Princesse Anna Murat. — La duchesse de Morny. — La duchesse de Malakoff. — La duchesse de Cadore. — La duchesse de Persigny. — La comtesse Walewska . . . 101

CHAPITRE VI

Le cabinet de travail de l'Impératrice. — Les Papiers des Tuileries. — Souvenirs intimes. — Portraits et tableaux.

Pages.

— Le comte et la comtesse de Montijo. — La Reine de Hollande. — Le Prince d'Orange. — Travaux du Prince Impérial. — Cabinet de toilette de l'Impératrice. — Un ascenseur. — La naissance du Prince Impérial. — L'Oratoire de l'Impératrice. — La dernière messe aux Tuileries. — Ombres de souveraines. — La chambre à coucher de l'Impératrice. — La rose d'or du Pape. — Souvenirs d'un officier d'ordonnance. — Les atours de l'Impératrice. — Toilettes politiques. — Les souliers de l'Impératrice. — Orphelinat Eugène-Napoléon. — Sort des enfants après la commune. — Madame Pollet. — Les bijoux de l'Impératrice. — M. Thélin. — Évasion de l'Empereur du fort de Ham. 133

CHAPITRE VII

Le dîner aux Tuileries. — Le salon d'Apollon. — Le service. — Le nègre de l'Impératrice. — Le salon de Louis XIV. — Un pari de l'Impératrice. La causerie du soir. — Maladie du Prince Impérial, son humeur et ses goûts d'enfant. — Miss Schaw. — Louis Conneau. — M. Bâchon. — Madame l'Amirale Bruat. — La comtesse Ducos. — La nourrice du Prince Impérial. — M. Monnier. — Madame Corme. M. Filon. — La mission Régnier.. 191

CHAPITRE VIII

Les réceptions aux Tuileries. — Les dîners. — Grands bals. — Les cent-gardes. — Les présentations. — La salle des Maréchaux. — Joyaux. — Bals costumés. — Quatre sphinx. — Le marquis de Gallifet. — La marquise de Gallifet. — La comtesse de Castiglione. — Le Prince Jérôme. — Le docteur Arnal. — Les concerts. — Les bals privés de l'Impératrice. — La Princesse de Beauffremont. — Le Prince Georges Bibesco. — La Princesse de Monaco. — La duchesse d'Hamilton. — Le duc d'Hamilton 22

Pages.

CHAPITRE IX

Le Mexique. — Origines de la guerre. — Départ de la flotte. — L'amiral Jurien de La Gravière. — M. Tenaille de Saligny. — Esprit de l'expédition. — Traité de la Soledad. — Les négociations. — Le général Prim. — Le général Lorencez. — Padre Miranda. — Les puissances se retirent. — Conflit des pouvoirs. — Rôle de l'amiral Jurien de La Gravière. — Son retour. — L'amiral est nommé aide de camp de l'Empereur. — Son rôle le 4 septembre. — Maximilien empereur du Mexique. — L'Archiduchesse Charlotte. — Leur voyage à Paris. — Bases de traité. — Retour à Miramar. — Départ pour le Mexique. — Arrivée à la Vera-Cruz. — Difficultés. — L'Impératrice Charlotte à Saint-Cloud. — Un verre d'orangeade. — Maladie de l'Impératrice Charlotte. — L'Empereur Maximilien au Mexique. — Son procès. — Sa mort. — Fin de l'Impératrice Charlotte 253

CHAPITRE X

Les œuvres de l'Impératrice. — Orphelinat Eugène-Napoléon. — Les crèches. — Les salles d'asile. — Les écoles. — Les hôpitaux. — Les indigents. — Société de Charité maternelle. — Orphelinat du Prince Impérial. — Société du Prince Impérial. — Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer. — Société de sauvetage maritime. — Caisse de retraites pour lés invalides du travail. — Fourneaux économiques. — Les prisons. — Visite à Charenton. — Visite à la petite Roquette. — Visite à Saint-Lazare. — Visite aux hôpitaux de Paris pendant le choléra de 1865. 283

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 23297

Deuxième Série

des

Souvenirs intimes

de la

Cour des Tuileries

DU MÊME AUTEUR

L'Outrage, roman.

Passion, roman.

Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norwège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

MADAME CARETTE
NÉE BOUVET

Deuxième Série
des
Souvenirs intimes
de la
Cour des Tuileries

HUITIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1890
Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse (1 *à* 15).

L'accueil fait par le public à la première série de ces *Souvenirs* m'engage à les continuer.

Cependant ce nouveau volume ne vient pas à son ordre chronologique.

Avant de poursuivre le récit des années prospères, j'ai cru devoir retracer dans leur poignante réalité les derniers jours de la vie intime des souverains, de juillet à septembre 1870. En effet, c'est surtout dans la mauvaise fortune que se révèlent les sentiments et les caractères.

Si je puis effacer certaines légendes nées de la guerre ; s'il m'est permis de dégager toute

une période de l'Empire des voiles sombres de 1870, à travers lesquels on s'est trop accoutumé à considérer tout le régime, j'aurai atteint mon but pour la suite du récit que je reprendrai.

Le rôle du « chroniqueur » est modeste. Il doit se borner à retracer les faits avec une scrupuleuse exactitude. C'est le seul mérite que j'aie cherché à attacher à cette œuvre.

CARETTE, NÉE BOUVET.

SOUVENIRS INTIMES

DE LA

COUR DES TUILERIES

JUILLET-SEPTEMBRE 1870

CHAPITRE PREMIER

La déclaration de guerre. — La Reine Isabelle et le Général Prim. — Prince et Princesse de Hohenzollern. — Le Roi de Prusse à Ems. — Le Comte Benedetti. — Dalle commémorative. — Négociations. — Monsieur Rancès. — Le Baron de Thile. — Paroles de l'Empereur. — Le Comte de Bismarck. — Le Prince Frédéric-Charles. — Renonciation éventuelle du Prince Léopold.

« La vérité est comme la lumière : elle traverse les plus gros nuages. »

Au mois de juillet 1870, la France frémissante se réveillait au milieu d'une des plus grandes aventures de son histoire ! La guerre était déclarée.

Les grands conflits politiques ont parfois des causes que les petits faits intimes éclairent de re-

flets imprévus. C'est à l'historien d'en dégager les conséquences.

Le 2 juillet 1870, la Reine d'Espagne Isabelle II abdiquait en faveur de son fils le jeune prince des Asturies.

Exilée depuis le mois de septembre 1868 et réfugiée en France, la Reine avait compris qu'en Espagne la majorité du pays était hostile à son retour. Elle espérait, en renonçant à ses droits à la couronne, mettre un terme à l'anarchie qui désolait la Péninsule et rallier à son fils, celui qui régna plus tard sous le nom d'Alphonse XII, les sympathies du peuple espagnol.

En même temps, on apprenait que le général Prim offrait le trône d'Espagne au prince Léopold, fils du prince Antoine, le chef de la branche cadette des Hohenzollern-Sigmaringen.

Quelques années auparavant, en 1865, j'avais eu l'occasion de voir aux fêtes de Compiègne le prince de Hohenzollern, ainsi que la princesse Antonia sa femme, duchesse de Saxe, infante de Portugal, fille du roi Dom Ferdinand. Mariée en 1861, à l'âge de seize ans, la princesse était alors dans tout l'éclat de sa rare beauté. Grande, élan-

cée, très blonde de cheveux, très blanche de teint, elle avait les traits fins d'une statue grecque, avec beaucoup de grâce et d'élégance. On disait que le roi de Prusse, fort admirateur de la beauté, tenait à couronner ce front charmant. Il y eut là, assurément, beaucoup plus que des convenances de famille.

Le prince Léopold était un joli homme insignifiant : « le petit », comme on le nommait familièrement à la cour de Prusse et dans la diplomatie, au moment même où son nom devenait le prétexte d'événements formidables.

La nouvelle de cette candidature agita violemment l'opinion. Les récentes annexions, l'affaire des Duchés avaient dévoilé l'esprit de conquête de la Prusse, qui venait d'écraser l'Autriche à Sadowa. Dans tous ses discours, le Roi de Prusse proclamait que l'œuvre de l'unité allemande n'était point accomplie. La France ne pouvait rester indifférente à la prétention d'établir, de l'autre côté de notre frontière des Pyrénées, un prince de la maison de Prusse, proche parent du Roi. C'était l'abandon de la politique séculaire inaugurée par Louis XIV, qui, en plaçant son petit-fils sur le

trône d'Espagne, indiquait l'intérêt que nous avions à nous allier d'une façon intime à nos voisins. Plus tard, la même politique était suivie par l'empereur Napoléon Ier, qui faisait régner en Espagne son frère le roi Joseph ; et, par le gouvernement de Juillet, qui concluait le mariage du duc de Montpensier avec une Infante.

Les négociations engagées entre le gouvernement français et le gouvernement prussien, à la suite de cet incident, se poursuivirent rapidement.

Dès l'origine du conflit, on savait le général Prim prêt à brusquer les événements et à se passer de l'intervention des Cortès, pour donner aux projets de la Prusse sur l'Espagne la force d'un fait accompli. Il fallait donc se hâter.

A cette époque, le roi Guillaume se trouvait à Ems, où il avait l'habitude de venir chaque année faire une cure. C'était pendant cette période de l'été où il semble que, d'un commun accord, tous les hommes d'État prennent quelque repos. En Prusse comme en France, le corps diplomatique était dispersé. Le comte de Bismarck s'était retiré dans sa propriété de Varzin et le Roi à Ems en semblait avoir d'autre souci que de boire des

verres d'eau. Notre ambassadeur à Berlin, le comte Benedetti, faisait lui-même une saison à Carlsbad. C'est là qu'il reçut du ministre des affaires étrangères, le duc de Gramont, l'ordre d'avoir à rejoindre le Roi de Prusse, afin de lui présenter les observations du gouvernement de l'Empereur, au sujet de la candidature du prince Léopold.

C'est à Ems que le Roi avait reçu la notification des propositions faites par le général Prim. C'est à Ems que se poursuivirent les négociations, auxquelles le Roi s'attacha à conserver un caractère tout personnel, éloignant l'ingérence de son gouvernement dans cette affaire, qu'il traita seul, directement avec notre ambassadeur. C'est à Ems que le 14 juillet le comte Benedetti prit congé du Roi de Prusse. C'est là que, sur la promenade, l'on voit une plaque commémorative, une dalle de deux pieds environ indiquant la place exacte qu'occupait le roi Guillaume lors de son dernier entretien avec l'ambassadeur de France. Une simple date, « 14 juillet 1870 », a été gravée sur la pierre. Chaque année au 4 septembre, des couronnes de fleurs y sont déposées.

Tant d'événements se sont succédé depuis cette époque, qu'il est nécessaire de rappeler succinctement les incidents diplomatiques qui aboutirent à la déclaration de guerre.

L'offre du trône d'Espagne, faite au prince de Hohenzollern par le général Prim était officiellement déclarée le 3 juillet 1870, mais ce n'était pas un incident nouveau pour notre diplomatie.

En effet, dès le mois de mars 1869, l'ambassade française à Berlin avait connaissance de négociations occultes, engagées à ce sujet entre la chancellerie prussienne et les chefs du gouvernement espagnol.

L'attention de notre ambassadeur, le comte Benedetti, avait été éveillée par un voyage à Berlin, assez mystérieusement entrepris par M. Rancès, ambassadeur d'Espagne à Vienne, autrefois accrédité en la même qualité auprès de la cour de Berlin.

Informé de ce fait, notre ministre des affaires étrangères envoyait au comte Benedetti l'avis d'avoir à s'éclairer.

Déjà, le nom du prince Léopold de Hohenzollern, dont le frère était allé régner en Roumanie

en 1866, avait été cité avec ceux du duc d'Aoste et du duc de Montpensier, comme celui d'un candidat possible à la couronne d'Espagne.

L'Empereur s'émut de cette éventualité.

— La candidature du duc de Montpensier est purement antidynastique, avait-il dit. Elle n'atteint que moi : je puis l'accepter. La candidature du prince de Hohenzollern est essentiellement antinationale : le pays ne la supportera pas, il faut la prévenir.

Notre ambassadeur dut informer le gouvernement prussien que la France ne se prêterait pas à l'exécution de ses projets.

Dans un entretien qu'il eut avec le baron de Thile, sous-secrétaire d'État, le comte Benedetti recevait l'assurance que, lors de son voyage à Berlin, M. Rancès, l'homme d'État espagnol, n'avait fait aucune proposition à un prince de la famille du roi. Suivant le baron de Thile, afin de pourvoir à la vacance du trône, les Cortès partageraient leurs voix entre le duc d'Aoste et le duc de Montpensier, et les votes se réuniraient sur celui des deux princes qui accepterait leurs propositions. M. de Thile fut tellement net dans

ses affirmations qu'il n'hésita pas à engager sa parole d'honneur. Mais il pouvait ignorer le fond de la pensée du Roi.

Peu de temps après, le comte Benedetti provoquait des explications directes de Monsieur de Bismarck lui-même.

« Le Président du conseil, écrivait-il le 11 mai « 1869, n'a pas cherché à décliner la conversa- « tion sur ce sujet. Il m'a représenté que la can- « didature du Prince Léopold ne saurait avoir « qu'une durée éphémère et qu'elle l'exposerait « à plus de dangers encore que de mécomptes. « Dans cette conviction, m'a-t-il dit, le Roi, qui « ne veut pas saisir son gouvernement de cette « affaire, s'abstiendrait certainement de donner « au Prince, le cas échéant, le conseil d'acquies- « cer au vote des Cortès. Le Prince Antoine « partage cet avis, a ajouté Monsieur de Bis- « marck, et il a pu se persuader par la nécessité « où il s'est trouvé d'aller au secours du Prince « Charles de Roumanie, combien la puissance « souveraine est onéreuse pour sa fortune per- « sonnelle ; il n'est nullement disposé à la com- « promettre pour aider son fils aîné à monter

« sur le trône d'Espagne. Sans me dissimuler « qu'il avait eu l'occasion de conférer à ce sujet « avec le Roi et avec le Prince Antoine, Mon- « sieur de Bismarck s'est renfermé dans les ob- « servations que je viens de vous indiquer en « substance. »

Plus loin, Monsieur Benedetti ajoute : « Si je « m'en rapportais à l'expérience que j'ai acquise « du sens qu'il convient d'attacher au langage du « Président du conseil, j'inclinerais à croire « qu'il ne m'a pas exposé sa pensée tout entière. « Je lui ai fait remarquer que le Prince Léopold « ne pouvait déférer au vœu des Cortès sans « l'assentiment du Roi ; et que Sa Majesté aurait « donc à dicter au Prince la résolution qu'il de- « vait prendre en pareille circonstance. Monsieur « de Bismarck l'a reconnu. Mais, au lieu de « m'assurer que le Roi était irrévocablement dé- « cidé à lui recommander l'abstention, il est re- « venu sur les périls dont serait entouré, dès « son avènement, le nouveau souverain d'Es- « pagne. Il a continué en émettant l'avis qu'il « ne sera, au surplus, procédé à l'élection d'au- « cun Prince ; que les vues ambitieuses et per-

« sonnelles des hommes qui se sont emparés du
« pouvoir en Espagne y mettraient un obstacle
« plus sérieux qu'on ne le suppose généralement,
« et il a cité le nom du général Prim. Voulant le
« déterminer à préciser exactement la portée de
« ses paroles, j'ai répliqué que j'aurais soin de
« vous faire part de ses apprécations, et j'ai re-
« présenté que si le gouvernement de l'Empereur
« observait, avec une entière circonspection, les
« événements dont l'Espagne était le théâtre, il
« avait cependant un intérêt de premier ordre à
« en suivre le développement. Monsieur de Bis-
« marck a repris, sans y rien ajouter, les expli-
« cations qu'il m'avait déjà données. Il m'a appris
« toutefois que *le Prince Frédéric-Charles aurait*
« *été disposé à courir une aventure en Espagne;*
« c'est en ces termes qu'il s'est exprimé; mais
« qu'il s'élevait devant lui une difficulté insur-
« montable, celle de la religion, qui ne pourrait
« être vaincue aux yeux du peuple espagnol,
« même au moyen d'une conversion. S'il s'est
« montré officier vaillant et distingué, a-t-il
« ajouté, ce Prince, d'ailleurs, n'avait jamais fait
« preuve d'aptitudes politiques et ne saurait pas

« se conduire au milieu des complications qui « surviendraient en Espagne. »

L'objection de Monsieur de Bismarck sur le Prince Frédéric-Charles, concernant la religion, n'existait pas pour le Prince Léopold, la branche cadette des Hohenzollern appartenant à la religion catholique. Cette différence de culte, qui crée parfois des difficultés dans la politique intime de la cour de Prusse, ménage cependant, pour la maison de Hohenzollern, des alliances avec les familles princières des grandes puissances catholiques.

En ressaisissant les fils déliés de cette intrigue, on trouve le gouvernement prussien secrètement résolu à laisser s'insinuer dans la pensée des gouvernements européens la possibilité de la domination prussienne en Espagne, où l'influence de la France était le plus directement intéressée.

Il faut être bien aveugle ou bien étranger à la portée des expressions diplomatiques, pour ne pas reconnaître ce qui se cachait sous ces explications. Chaque parole d'un homme d'État comme Monsieur de Bismarck a un but calculé. Si, d'une part, il insinue que l'accès au trône d'Espagne du

Prince Léopold ne saurait être qu'une aventure éphémère, on ne peut se méprendre sur l'intention avec laquelle il laisse tomber négligemment, dans le cours de ce grave entretien, le nom du Prince Frédéric-Charles. Cette parole incidente ne révèle-t-elle pas un plan habilement concerté par la Prusse, pour nous menacer, à un moment donne, en enveloppant nos frontières du cercle de ses canons?

Deux princes prussiens sont là, sous la main du grand homme d'État, qui pourra choisir l'un d'entre eux, suivant que les événements se développeront dans un sens ou dans l'autre.

Le Prince Frédéric-Charles, l'un des vainqueurs de Sadowa, ardent à la lutte, n'hésiterait pas à briser sous une main de fer toutes les résistances d'un peuple moralement conquis. L'autre, le Prince Léopold, un jeune homme sans consistance, mais appartenant à la religion catholique, époux d'une Infante de Portugal, d'une Princesse, qui se rapprocherait de sa patrie, et sur les grâces de laquelle on pouvait fonder quelque espoir pour captiver l'aristocratie madrilène, très accessible au charme des relations mondaines.

Si, comme le déclarait le chancelier, le Prince Antoine de Hohenzollern ne voulait pas exposer sa fortune personnelle, une des plus grosses fortunes princières de l'Europe, dans les entreprises politiques de ses enfants ; si le Prince Léopold redoutait les passions révolutionnaires qu'il allait soulever en déchaînant la guerre civile à outrance, chez un peuple décidé à résister à sa domination ; si le Roi de Prusse se désintéressait de la question ; si le gouvernement prussien n'en était pas avisé ; si les hommes politiques, en Espagne, réservaient la vacance du pouvoir dans un but d'ambition personnelle, qui donc avait continué sourdement les menées qui aboutissaient, au mois de juillet 1870, à l'offre officielle du trône d'Espagne, faite par le général Prim au Prince Léopold de Hohenzollern et acceptée par lui ?

La question étant entrée dans cette phase nouvelle, le Comte Benedetti demanda au Roi Guillaume, à titre de garantie, la sanction de son autorité souveraine, en interdisant au Prince Léopold l'acceptation de la couronne d'Espagne, d'une façon définitive.

Le Roi parut céder. Il consentit à donner avis

au Prince Léopold des difficultés que soulèverait son accès au trône d'Espagne, tout en insistant sur ce point, qu'il ne pouvait et ne voulait rien imposer comme souverain, ni prendre aucun engagement.

C'était là cependant l'essentiel pour nous.

A ce moment le Prince Léopold voyageait en Suisse. C'est par l'entremise de son père, le Prince Antoine de Hohenzollern, que sa résolution de renoncer au trône d'Espagne fut notifiée au cabinet de Madrid.

Le 12 juillet, Monsieur de Olozaga, l'ambassadeur d'Espagne à Paris, assistait à la séance du Corps législatif lorsqu'on lui apporta un télégramme dans la tribune du corps diplomatique. C'était la décision du Prince Léopold que son gouvernement lui annonçait. Après avoir pris connaissance de cette dépêche, il la montra au Baron de Beyens, ministre de Belgique, qui la lut. Puis, il s'empressa de la communiquer au Président du Conseil pendant la séance même.

C'est par cette voie indirecte, avec un sans-gêne diplomatique presque dédaigneux, l'ambassade de Prusse ayant gardé le silence vis-à-vis du cabi-

net français, qu'une solution aussi grave, qui tenait en suspens toutes les forces du pays, nous fut notifiée.

Néanmoins, Monsieur Émile Ollivier en témoigna une joie très vive et, traversant la salle des pas-perdus, pour porter sans retard la nouvelle à l'Empereur, il agitait la dépêche en disant :

— C'est la paix, c'est la paix !

La nouvelle se répandit dans Paris avec la rapidité de l'éclair. A la Bourse, des fortunes furent faites et défaites dans cette journée.

Précédemment, le gouvernement avait tenté des démarches dans le but d'obtenir une intervention diplomatique des cabinets européens, et, le 8 juillet, avant que cette réponse ne fût connue, Lord Lyons avait écrit à Lord Granville, en traitant la question au nom du Duc de Gramont, afin de s'assurer si le concours du gouvernement anglais pouvait être acquis dans le sens d'une intervention des puissances étrangères.

Dans une conversation tenue entre le Baron de Werther et le Duc de Gramont, aussitôt après la communication de la dépêche, notre ministre des affaires étrangères concluait en disant que,

sans doute, la volonté du Roi avait dû agir sur la décision du Prince Léopold. Le Baron de Werther repoussa formellement cette interprétation.

« — Je contredis cette opinion, écrivait-il à son « gouvernement, et je déclarai la renonciation « comme émanant certainement de la propre ini- « tiative du Prince de Hohenzollern. »

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Monsieur Benedetti, à Ems, pressait le Roi d'écarter un conflit dont les conséquences étaient si redoutables, entre deux puissances militaires telles que la France et la Prusse. Le Roi déclarait de nouveau que le gouvernement français devait considérer comme une satisfaction suffisante le désistement du Prince Léopold ; et que lui-même ne lui imposerait rien comme souverain, après l'avoir autorisé à accepter le trône d'Espagne comme chef de famille.

Vainement notre ambassadeur représenta au Roi que ce projet ayant déjà été abandonné et repris plusieurs fois, la parole du Roi pouvait seule rassurer le gouvernement français sur la suite de ses intentions. Le Roi demeura inébranlable.

Le 14 juillet au matin, le Comte Benedetti se rencontrait à la promenade avec le Roi. Il lui demanda de lui accorder une nouvelle audience, afin de lui présenter encore quelques observations. Le Roi répliqua que cette démarche était inutile, qu'il n'avait rien à ajouter à ses déclarations précédentes, et il s'éloigna.

En réalité, le Roi Guillaume voulait rester l'arbitre absolu de la situation. Il prétendait placer la France sous le régime de l'appréhension perpétuelle. La nécessité de pourvoir à la vacance du trône en Espagne s'imposait à l'Europe. Si, au mépris de ses intérêts, la France laissait un prince prussien s'établir sur sa frontière des Pyrénées, c'était un affaiblissement moral dont les conséquences étaient incalculables. La Prusse avait trouvé le point sensible par lequel elle pouvait blesser le plus sûrement notre dignité nationale. Choisissant son heure avec une habileté diplomatique sans égale, on nous avait amenés à prendre l'initiative d'une déclaration de guerre, lorsque ce dessein était dès longtemps arrêté dans l'esprit du Roi.

Des prophètes après coup ont affecté de dire

que l'avènement au trône d'Espagne d'un prince prussien était un incident sans conséquence ; et que le peuple espagnol aurait fait prompte justice d'une domination antipathique à son génie national.

La Prusse a de terribles étreintes. Nos malheureuses provinces de l'Est nous en fournissent un exemple cruel.

Dès le 15 juillet, le Kronprinz annonçait officiellement au public la mobilisation de l'armée et de la marine.

On peut lire dans le journal publié après sa mort cette phrase significative :

16 juillet. — « L'Allemagne se lève comme un « seul homme. Elle fera son unité. »

CHAPITRE II

Hostilité de la Prusse. — La Comtesse de Pourtalès. — Le Général Blumenthal et Lord Albermale. — 1867. — L'Exposition. — Les souverains à Paris. — L'Empereur de Russie. — Attentat de Berezowski. — Monsieur Raimbeaux. — Bal à l'ambassade de Russie. — Arrivée du Roi de Prusse à Paris. — Monsieur de Bismarck. — Les Buttes-Chaumont. — Le Maréchal de Moltke et l'eau de Paris. — Un tour de valse avec Monsieur de Bismarck.

Depuis plusieurs années, les amis de la France ayant occasion d'aller en Prusse étaient frappés des sentiments antifrançais, qui se manifestaient publiquement de l'autre côté du Rhin.

En 1868, la Comtesse de Pourtalès faisait à Berlin des visites de famille et assistait à un dîner donné en son honneur par le Comte Schleinitz, ministre de la maison du Roi. Monsieur de Schleinitz, fort empressé auprès de la belle Com-

tesse, lui reprochait ses préférences pour Paris, et lui exprimait son regret de ne pas la voir choisir Berlin comme résidence.

— Je suis Alsacienne, lui répondit la Comtesse, c'est vous dire combien j'aime la France!

— Eh bien! puisque vous ne voulez pas, dès maintenant, nous revenir, lui répliqua le Comte Schleinitz, il faudra donc que nous allions reprendre la belle Alsace. Avant dix-huit mois, elle sera province prussienne et, alors, nous vous aurons avec elle.

Durant tout le voyage qu'elle fit alors, Madame de Pourtalès fut frappée de l'animosité, qui se montrait à découvert contre nous.

A son retour en France, elle vit l'Empereur à Compiègne, et, avec beaucoup d'émotion, lui fit part des observations qu'elle avait recueillies.

— A travers quels gros nuages ces beaux yeux bleus ont-ils donc vu l'avenir? lui dit l'Empereur. Pour faire la guerre, il faut être deux, et nous ne la désirons pas.

Quelque temps auparavant, le général Blumenthal, étant allé en Angleterre, chassait dans les environs de Norfolk avec Lord Albermale, qui

lui exprima le désir d'aller à Berlin, afin d'assister aux manœuvres de l'armée prussienne.

— Ne prenez pas cette peine, lui dit le général prussien : nous donnerons bientôt pour vous une grande revue au Champ de Mars de Paris.

En septembre 1869, le colonel Stoffel avait été invité par le Roi Guillaume, ainsi qu'un grand nombre d'officiers étrangers, à assister aux manœuvres du premier corps d'armée, en Poméranie. Se trouvant à Stettin, son uniforme fut reconnu. Aussitôt sa voiture est entourée, assaillie de pierres et de graviers :

— Chien de Français ! lui criait-on, en l'apostrophant d'injures grossières.

Monsieur Stoffel, ne voulant pas soulever un incident, prétexta des affaires urgentes ; il pria le Roi de l'excuser et se retira aussitôt.

Aucun uniforme français n'avait été vu, paraît-il, dans ces contrées éloignées, depuis 1813. Pendant ce temps, les officiers prussiens étaient traités chez nous avec la plus parfaite courtoisie.

Dès le 3 juillet 1858, la *Gazette d'Augsbourg* s'exprimait ainsi :

« Si l'Allemagne le veut, elle pourra mieux « que la France, mieux encore que la Russie, de- « venir une puissance maritime de premier ordre. « S'il le faut, elle peut rompre à la fois la paix avec « son voisin de l'Est, la Russie, son voisin de « l'Ouest, la France, rejeter les Français au delà « des Vosges, les Russes au delà de la Vistule, dé- « livrer l'Alsace, la Lorraine et la Baltique de « l'Union contre nature dont elles font aujour- « d'hui partie; enfin dicter la paix dans Paris « comme dans Saint-Pétersbourg. Voilà ce qui « pourrait arriver, l'Allemagne étant unie. Voilà « ce que l'on sait à Paris comme à Saint-Péters- « bourg. Que l'Allemagne n'épargne donc aucun « sacrifice pour l'accroissement de ses forces. »

Cependant l'Empereur était loin de méconnaître de tels avertissements. En voyant la Prusse, la Russie, l'Autriche, l'Italie augmenter leurs armées et porter jusqu'à douze et quinze cent mille, le nombre des hommes susceptibles d'être appelés sous les drapeaux, l'Empereur résolut d'entreprendre une transformation militaire, en rapport avec les nouveaux armements. S'entourant de l'avis des hommes de guerre les plus compétents,

des Niel, des Canrobert, des Mac-Mahon, des Trochu, l'Empereur constitua une commission supérieure dont il se réserva la présidence et qui reçut la mission d'élever le rôle de notre armée à la hauteur de ce que l'on nomme, hélas ! le progrès moderne.

A cette époque, en 1866, l'effectif de nos forces militaires était de 650 000 hommes. La commission jugea que, pour conserver à la France son rang de grande puissance, il lui fallait une armée de 800 000 combattants, soutenue par une réserve de 400 000 hommes. On étudia toutes les combinaisons qui devaient rendre cette charge moins lourde au pays et on décida la création d'une garde nationale mobile, qui étendait les obligations militaires et dans laquelle les hommes libérés resteraient incorporés pendant un certain nombre d'années.

Une note, parue au *Moniteur* le 12 décembre 1866, annonçait ces nouvelles dispositions.

« — Ce projet, disait la note, donne à la France « 1 200 000 soldats exercés et n'augmente que « faiblement les charges du budget. Elle disci- « pline la nation bien plus dans un but de défense,

« que dans un but d'agression et la rend capable
« de défier toutes les invasions. »

L'opposition critiqua ces accroissements militaires et les attribua à des vues personnelles. C'était l'œuvre du césarisme. L'Empereur voulait militariser la nation pour mieux l'asservir et étouffer les aspirations libérales sous le despotisme militaire.

Le projet soumis au Corps législatif souleva les plus vifs débats. Monsieur Jules Favre protesta éloquemment à la tribune.

« — On nous dit qu'il faut que la France soit
« armée comme ses voisins; que sa sécurité est
« attachée à ce qu'elle soit embrigadée, cuirassée,
« qu'elle ait dans ses magasins des monceaux de
« poudre et de mitraille. Ma conscience proteste
« contre de semblables propositions. »

Monsieur Magnin ajoutait :

« — Les armées permanentes, en théorie, sont
« jugées et condamnées. L'avenir appartient à la
« démocratie armée. »

Enfin, Monsieur Thiers, apportant à ses collègues l'autorité de sa parole et la connaissance que ses études approfondies lui avaient donnée

des choses militaires, après avoir longuement motivé ses observations, sur les chiffres présentés par la commission comme étant ceux des différentes armées de l'Europe et notamment de la Prusse, s'écriait :

« — *Ces chiffres-là sont parfaitement chimé-*
« *riques.* C'est que, Messieurs, il ne faut pas se fier
« à cette fantasmagorie de chiffres qui sont étalés
« aujourd'hui dans toute l'Europe..... Comment!
« l'Italie aurait 900 000 hommes à nous opposer,
« la Prusse en aurait 1 300 000, ce qui ferait
« 2 200 000 soldats sous les armes entre ces deux
« puissances. Allons donc! *Ce sont là des fables*
« *qui n'ont jamais eu aucune réalité.* » (*Moniteur*
« du 1er janvier 1868.)

« — J'espère, disait Monsieur Jules Simon,
« qu'on nous rendra cette justice, que toutes les
« fois qu'il a été question d'organiser ce qu'on ap-
« pelle la paix armée, on nous a trouvés en tra-
« vers de toutes les mesures proposées pour ar-
« river à ce but. »

Le projet de loi présenté par le gouvernement subit des modifications si graves, que l'Empereur, voyant son but de sécurité nationale détruit, se

décida à le retirer. On le représenta plus tard, mais tellement diminué, que l'esprit de la loi n'existait plus.

Le Corps législatif était à la fin d'une législature. Toute demande de crédit pour l'armée soulevait des protestations. Le maréchal Niel demandait 1 800 000 chassepots, on lui en accorda 1 200 000. Il demandait 110 millions pour les fortifications, on lui en accorda 36. Il avait demandé 36 millions pour l'artillerie, on lui donna 2 millions et demi.

Le général Ducrot, qui avait étudié toutes les ressources stratégiques du corps d'armée qu'il commandait à Strasbourg, exposa à l'Empereur, dans un voyage que le souverain fit en 1869, un plan complet dans le but de créer un camp retranché destiné à protéger toute notre frontière d'Alsace. L'Empereur approuva le plan du général Ducrot. Il fallait des crédits considérables pour constituer cette barrière stratégique. On dut en ajourner l'exécution.

Le dédain des choses militaires manifesté par le parti de l'opposition libérale et la trompeuse confiance, dans laquelle on cherchait à s'endormir,

avaient un écho jusque parmi les amis les plus dévoués du gouvernement Impérial.

En 1869, lors des élections générales, les professions de foi de la plupart des députés sont basées sur des promesses de désarmement.

L'Empereur éprouva une véritable douleur en voyant un grand nombre de ceux qui jusqu'alors avaient été attachés à sa politique, entrer dans cette voie qu'il considérait comme funeste.

L'Empereur avait en grande estime l'esprit et les talents du colonel Stoffel, qui fut longtemps attaché militaire à Berlin. Ses travaux si remarquables, ont, aujourd'hui, le plus haut intérêt pour tous ceux qui se sont préoccupés des questions militaires et diplomatiques. Ses rapports faisaient souvent l'objet des entretiens de l'Empereur; il les lisait attentivement et les annotait de sa main. On traitait même de manie sa confiance en cet officier si distingué et, souvent, lorsque l'Empereur paraissait préoccupé, j'ai entendu répéter aux personnes de son service :

— Sans doute, il est encore arrivé un rapport de Stoffel.

Par certaines recherches militaires, Monsieur

Stoffel avait pris part à la publication de l'*Histoire de Jules César*, cette œuvre qui fut pour l'Empereur, durant plusieurs années, un délassement d'esprit. On attribuait aux bons souvenirs de cette collaboration les sympathies de l'Empereur pour le colonel Stoffel et le prix qu'il attachait à ses communications. Parfois même on en plaisantait.

En 1869, on eut la pensée d'adjoindre au colonel Stoffel, comme second attaché militaire à Berlin, le capitaine Hepp, officier distingué, qui faisait également partie de la maison de l'Empereur. Il vint à Compiègne recevoir des instructions avant son départ en mission. C'était au milieu d'une série de fêtes. Le Duc de Gramont s'y trouvait, je l'entends encore dire à Monsieur Hepp :

— Je me félicite du choix que l'on a fait de vous ; j'espère, mon cher capitaine, que vous n'allez pas être, comme Stoffel, un oiseau de malheur qui voit tout en noir.

Une circonstance fortuite vint entraver le départ du capitaine Hepp qui n'alla pas à Berlin.

D'après Monsieur Stoffel, la guerre avec la France était devenue une question vitale. Depuis

1813, la Prusse cherchait à s'unifier avec l'Allemagne, en la dominant. Jusqu'en 1866, c'est une aspiration irréalisable par suite de la faible étendue de son territoire et du chiffre relativement médiocre de sa population (dix-huit millions d'habitants).

Le colonel Stoffel expose la situation d'une manière frappante :

« Tout d'un coup, cette puissance se révèle au « monde par le coup de foudre de 1866, dit-il, « dans un de ses remarquables rapports mili- « taires (12 août 1869). Hercule se sent homme. « Aussitôt cette prétention à dominer toutes les « races germaniques ne connaît plus de bornes...

. . . . . .

« Ce fait admis comme incontestable, ajoute « Monsieur Stoffel, il en est un autre qui frappe « l'esprit. Qu'on se demande pourquoi la Prusse « ne s'est pas emparée de tous les États alle- « mands après la bataille de Kœniggrätz ou « pour quelle raison elle ne déploie pas aujour- « d'hui plus d'audace pour réunir les États du « Sud à ceux de la Confédération du Nord? Il « n'est personne qui ne réponde sur-le-champ :

« C'est par la crainte d'une guerre avec la « France.

« Et, en effet, de quelque côté que la Prusse « dirige ses regards, elle n'aperçoit que la France « pour la gêner dans l'accomplissement de ses « desseins.

« Qu'on veuille bien considérer que la nation « prussienne est pleine de fierté, de vigueur et « d'ambition; qu'elle a, au plus haut point, le « sentiment de sa propre valeur; qu'historique- « ment, elle considère la France comme l'ennemi « séculaire, et on se fera facilement une idée « des sentiments de méfiance, d'amertume, de « haine qu'a fait naître chez elle, à l'égard de la « France, la situation issue des événements de « 1866...

« Le peuple prussien est tout aussi fier que le « peuple français, plus pénétré de sa propre « valeur; il est énergique, tenace, ambitieux, « plein de qualités estimables et solides; mais « rude, passablement arrogant et dépourvu de « toute générosité. Et c'est ce peuple qui a entre « pris de résoudre, quoi qu'il en coûte, l'unité « allemande, quand la France ne peut et ne veut

« y consentir. Et ce litige si grave s'est élevé « entre deux nations également susceptibles et « fières, ambitieuses et puissantes, qui se regar- « dent comme des ennemies séculaires; qui se « sont infligé l'une à l'autre, au commencement « de ce siècle, les plus sanglants affronts; entre « deux nations que tout divise, la langue, la reli- « gion, les tendances, les caractères! On doit « donc s'y attendre; le conflit naîtra, un jour, « terrible et acharné. »

De telles appréciations dépeignent d'une façon saisissante l'état de nos relations avec la Prusse.

Mille indices révélateurs n'ont-ils pas dévoilé d'autre part les secrètes menées du gouvernement prussien? Cette nuée d'espions aux aguets dans tous les coins du territoire, cachés sous la blouse de l'ouvrier, sous la livrée du valet, sous le ballot du colporteur ou du musicien ambulant, que nous avons vus disparaître à un moment donné, pour revenir plus tard, guidant les troupes prussiennes, ayant une connaissance intime de la topographie de nos campagnes et tendant, avec une bonhomie inconsciente, leur large main à l'affront d'un refus.

Monsieur de Moltke lui-même n'avait pas dédaigné de visiter la Lorraine, en touriste, un crayon à la main. La Prusse, enfin, n'avait-elle pas opposé un refus formel à la proposition faite par l'Empereur d'un désarmement simultané?

En 1867, au moment de l'Exposition universelle, lorsque l'Empereur convoquait toutes les nations à cette lutte pacifique où chacune déployait son goût et son génie, c'est un canon Krupp que la Prusse nous envoyait, sinistre avant-coureur de ses desseins.

Les années s'écoulent vite. En 1870, nous avions tous présent à l'esprit le souvenir de ces fêtes qui amenèrent à Paris tous les souverains de l'Europe.

Durant cette courte période de trois années, de profonds changements s'étaient opérés chez nous et autour de nous.

Lorsqu'en 1867 l'Empereur et l'Impératrice inauguraient l'Exposition universelle, qui eût pu prévoir que ces acclamations de fête devaient être sitôt suivies de deuil; que des déchirements dignes de la barbarie allaient remplacer cette émulation de tous les peuples fraternisant dans

une admirable manifestation de l'industrie et du génie humain ?

Le 1er avril 1867, quand les Daumont qui conduisaient l'Empereur et l'Impératrice avaient quitté les Tuileries vers une heure, les Champs-Élysées étaient envahis par une foule immense accourue au-devant du souverain, afin de lui témoigner par un ardent enthousiasme sa gratitude pour la prospérité, pour l'ordre, le bien-être qui régnaient alors dans le pays. Chacun semblait fier de déployer aux yeux des étrangers accourus tous les trésors de la patrie prospère. C'est au milieu d'une ovation triomphante que Leurs Majestés arrivaient au Champ de Mars, par une des grandes avenues nouvellement ouvertes, qui avaient ajouté, vers l'Ouest, comme une aile de plus à la cité.

Les représentants des grands corps de l'État, la famille impériale, la cour, le corps diplomatique attendaient l'Empereur et l'Impératrice devant la grande entrée de l'Exposition ouvrant sur l'avenue de La Bourdonnais. L'immense vestibule de cent mètres de long, décoré de trophées, d'arbres exotiques, de statues, de fontaines jaillissantes, était encombré par la foule des exposants.

Chacun des grands États de l'Europe avait délégué pour le représenter comme président d'honneur l'un des princes le plus proches du trône. C'étaient pour l'Angleterre le Prince de Galles, le Prince d'Orange pour la Hollande, le Prince de Leuchtenberg pour la Russie; pour la Belgique le Comte de Flandre, nouvellement fiancé à une Princesse de Hohenzollern; pour l'Italie le duc d'Aoste.

Pendant les quelques mois que dura l'Exposition de 1867, l'Empire toucha à son apogée.

La France, par un développement prodigieux de sa richesse, attirait à elle les capitaux de toutes les nations. Par la fermeté, par la dignité de son gouvernement, l'Empereur l'avait placée au premier rang parmi les grandes puissances.

On a fait un reproche à l'Empire d'avoir attiré à Paris tous les princes de l'Europe, qui venaient, disait-on, pour s'y amuser. La généreuse hospitalité de l'Empereur, son prestige, la grâce de l'Impératrice, l'élégance d'une cour où les agréments de l'esprit, l'attrait des arts, tous les luxes se réunissaient pour captiver les hôtes de la France : c'était là le secret de ce charme, qui ame-

nait chez nous l'élite du monde entier, dont Paris semblait devenu la capitale.

Aujourd'hui on y passe, on y flâne, mais on n'y est plus retenu.

En 1867, l'immense étendue de l'Exposition universelle couvrait tout l'espace du Champ de Mars. Sept enceintes, enveloppées d'un parc né comme par magie, se communiquaient librement, enfermant dans leurs cercles concentriques un vaste jardin de forme ovale.

Au centre s'élevait le pavillon destiné à recevoir les diamants de la couronne, cette rare collection de pierreries aujourd'hui dispersée.

Chacune des enceintes était consacrée, suivant son étendue, aux machines, à l'agriculture, aux beaux-arts, aux différentes branches de l'industrie. Chaque nation, réunissant ses produits, formait dans chaque galerie un groupe, qui régnait depuis le centre jusqu'à la circonférence, en sorte que l'on trouvait réunis tous les produits d'une même nationalité, ou bien l'on pouvait, en suivant chaque cercle, comparer l'ensemble des productions de même nature.

L'éclat, l'élégance des fêtes, qui furent données

dans les différents palais, ne pourra jamais être surpassé.

« — La saison est féconde en princes et archiducs, » écrivait Monsieur Mérimée.

Cependant, une inquiétude vague hantait déjà les esprits. La popularité de l'Empereur n'avait jamais été plus éclatante, et les électeurs envoyaient à la Chambre Messieurs Gambetta, Jules Favre. Une députation des ouvriers du Faubourg Saint-Antoine demandait à célébrer, le 14 juillet, la prise de la Bastille. Malgré la réunion courtoise de tant de souverains, une rumeur de guerre semblait parcourir l'Europe, tandis qu'une conférence réunie à Londres cherchait à régler par une entente diplomatique la question litigieuse du Luxembourg, une des origines de la guerre de 1870.

Quels sombres drames ont remplacé ces jours de fête! La France démembrée, l'Empire détruit. L'Empereur mourant en exil ; son fils, le Prince impérial, massacré au Zululand; le sultan Abdul Azis assassiné dans une intrigue de sérail ; le Czar Alexandre II, le libérateur de son peuple, périssant victime du plus épouvantable attentat. Seul

le Roi de Prusse, devenu Empereur d'Allemagne, eut une fin enviable.

L'hostilité, qui éclatait de toute part contre nous de l'autre côté du Rhin, n'avait pas été sans avoir quelque retentissement dans la population parisienne. Aussi l'arrivée du Roi de Prusse ne laissait pas que de préoccuper à la cour.

L'Empereur d'Autriche, le Prince de Galles, le Sultan Abdul-Azis, tous les princes étrangers rencontraient une curiosité sympathique et presque reconnaissante. On leur savait gré d'honorer de leur présence une période si brillante de notre vie nationale.

L'Empereur de Russie, le plus beau des hommes de son empire, était surtout l'objet d'un empressement particulier. Il était acclamé partout où il se montrait.

Cette phrase restée célèbre : « Vive la Pologne, Monsieur ! » dont le Czar fut salué en visitant le Palais de Justice, me fut répétée, peu de moments après qu'elle eut été prononcée, par un des généraux français qui avait l'honneur d'accompagner l'Empereur de Russie. Elle me fut redite sous le coup de l'indignation qu'on en avait

ressentie. Cet incident pénible précéda de bien peu de jours l'attentat de Berezowski, un Polonais réfugié, qui usa de l'asile qu'on lui avait ouvert en tentant d'assassiner lâchement l'hôte auguste, qui se confiait à notre hospitalité.

L'injure et la balle sifflèrent au-dessus de la tête du Czar, qui les laissa passer avec le même dédain.

Cette apostrophe, qui depuis a donné lieu à bien des controverses, eut peut-être un avantage : elle provoqua autour du Czar une vigilance plus attentive encore.

Au retour de la grande revue qui eut lieu au champ de courses de Longchamps en l'honneur des souverains, la voiture de l'Empereur, où se trouvaient avec lui l'Empereur de Russie, le Czarewitz et le Grand-Duc Vladimir, revenait entourée d'une foule immense.

En arrivant auprès de la cascade, Monsieur Raimbeaux, écuyer de l'Empereur, qui avait l'honneur d'escorter ce jour-là, aperçut, du haut de son cheval et tout près de la voiture impériale, un homme levant le bras d'un geste prompt et dirigeant un pistolet sur le Czar : c'était Berezowski.

Monsieur Raimbeaux eut la présence d'esprit de se jeter en avant et, dans ce mouvement, il couvrit le Czar de son corps. Son cheval reçut la balle dans la tête, juste à la hauteur où Alexandre II se trouvait placé dans la voiture.

L'Empereur comprit aussitôt ce qui se passait; il s'assura que personne n'avait été atteint et spontanément embrassa le Czar. Les grands-ducs se précipitèrent dans les bras de leur père, qu'ils couvraient de leurs corps comme pour le préserver. La foule, indignée, partageait l'émotion des souverains et voulait sur l'heure écharper l'assassin. Le bruit de cet attentat se répandit aussitôt et le retour des deux Empereurs fut salué, tout le long de la route, par une ovation frénétique.

Le soir même, un grand bal devait avoir lieu à l'ambassade de Russie. Le Czar voulut y assister. Lorsqu'il entra dans les salons, donnant le bras à l'Impératrice, il fut l'objet de la part de tous les assistants des manifestations les plus touchantes. Néanmoins, l'Empereur de Russie semblait irrité. Au milieu de ces hommages, il conservait son impassibilité souveraine. L'Impératrice, à ses

côtés, se rapprochait comme pour préserver son hôte. Elle avait le visage animé d'une émotion profonde, et les diamants, qui constellaient son front, étaient moins brillants que ses yeux encore humides.

Monsieur Raimbeaux, très entouré, faisait le récit de l'événement, avec une modestie qui laissait dans l'ombre le rôle providentiel qu'il avait joué, en préservant par son sang-froid la vie de l'Empereur Alexandre.

Après le retour du Czar en Russie, Madame Raimbeaux reçut de l'Impératrice Marie-Fedorowna un riche présent, souvenir reconnaissant du rôle que son mari avait eu dans cette circonstance tragique.

Le Czar eut la magnanimité de l'oubli. En 1870, seul parmi tous les souverains de l'Europe, il ne se détourna pas de la France écrasée. C'est par son intervention que l'armistice de septembre et l'entrevue de Ferrières furent accordés. On en connaît les suites.

En 1867, lors de l'arrivée du Roi de Prusse à Paris, l'Empereur alla lui-même le recevoir à la gare du Nord, avec un cortège de gala. L'Empe-

reur avait chargé l'amiral Jurien de la Gravière, un des hommes les plus aimables de la Cour, de s'occuper tout particulièrement de Monsieur de Bismarck, comptant sur l'agrément de sa conversation, pour que le premier Ministre ne pût s'apercevoir de certaines manifestations désagréables qu'on avait lieu de craindre.

La voiture où se trouvaient les deux souverains fut saluée des cris de : Vive l'Empereur! La seconde, celle du Maréchal de Moltke, passa sans encombre; mais lorsque dans la troisième on aperçut la haute stature de Monsieur de Bismarck, revêtu de l'uniforme légendaire des cuirassiers blancs, sa tête caractéristique sous le casque à pointe, des cris discordants, quelques sifflets se firent entendre. Monsieur de Bismarck avait autant de finesse qu'on en peut avoir.

— Je vous suis très reconnaissant, Monsieur l'Amiral, dit-il à l'Amiral Jurien, qui s'efforçait de détourner son attention, mais je m'attendais à cet accueil et je n'en suis pas surpris. Nous autres hommes politiques, nous ne saurions plaire à tout le monde ; il faut en prendre notre parti.

Sur ce ton, la conversation devint facile.

Du reste, ceux qui eurent alors l'occasion de voir Monsieur le Comte de Bismarck avaient conservé une impression très différente de ce que le public pense généralement de celui que l'on nomma depuis « le Chancelier de fer ».

Il avait, dans ses façons, la courtoisie d'un gentilhomme ; de la grâce dans l'esprit, et même cette pointe fine et légère, qu'on nomme dans tous les pays du monde l'esprit français.

Le Roi de Prusse devait habiter le pavillon de Marsan, aux Tuileries. Les voitures entrèrent par la cour du Carrousel. En passant sous l'Arc de Trajan, le Roi de Prusse dit à l'Empereur :

— Comme vous avez fait de belles choses depuis que j'ai passé ici.

C'était en 1814.

L'Empereur releva le compliment :

— La façon dont Votre Majesté y vient aujourd'hui est beaucoup plus heureuse pour les deux peuples.

Ces deux courtes phrases ne peignent-elles pas l'état respectif des esprits ?

La première excursion que le Roi de Prusse fit

dans Paris fut celle des Buttes-Chaumont. Regardant longuement la grande ville :

— Je suis venu ici en 1814, dit-il encore, repris par la série des souvenirs.

Et s'avançant, entouré de son état-major prussien, il fit en allemand l'historique de l'entrée des Alliés, désignant du geste les différents points qui avaient été occupés par les troupes prussiennes.

Le Roi Guillaume s'intéressait particulièrement à l'assainissement de la Capitale. La question des eaux le préoccupait beaucoup. Il désira visiter les égouts et les travaux de canalisation.

Le Préfet de la Seine, le Baron Haussmann, le reçut au réservoir de Ménilmontant et puisant à la source, il présenta au Roi de l'eau dans une coupe d'or. Le Roi la porta à ses lèvres et les personnes qui l'accompagnaient suivirent son exemple. C'étaient, entre autres, le Comte de Goltz ambassadeur à Paris, son frère aide de camp du Roi, le maréchal de Moltke. Mais le vieux Maréchal, ayant bu peut-être plus consciencieusement que les autres, fut assez sérieusement incommodé et il conserva, pendant plusieurs jours, un souvenir très désobligeant de l'eau de Paris.

A un grand bal donné à cette époque aux Tuileries, pendant le cotillon que je conduisais, la pensée malicieuse me vint d'offrir au Comte de Bismarck, retiré dans un coin d'où il regardait les danses, un bouquet de roses qui devenait le signal d'un tour de valse. Monsieur de Bismarck était alors l'objet de l'attention générale. Il accepta le bouquet et se conformant à l'invitation que je lui adressais, il me fit valser le mieux du monde à travers le tourbillon des danseurs.

Ce petit incident, peu en rapport avec la gravité de Monsieur le Comte de Bismarck et avec le rôle qu'il jouait déjà dans les affaires du monde, amusa beaucoup les souverains et les autres assistants, car on ne s'attendait guère à voir Monsieur de Bismarck se mêler au groupe de la jeunesse.

En me reconduisant à ma place, il enleva un bouton de rose artificiel, qui ornait le revers de son habit et me l'offrant :

— Daignez, Madame, me dit-il, le conserver en souvenir du dernier tour de valse que j'aurai fait dans ma vie, et que je n'oublierai pas.

CHAPITRE III

Le gouvernement parlementaire.— Le ministère du 2 janvier.— Monsieur Émile Ollivier et les Tuileries. — Madame Émile Ollivier. — Victor Noir. — Le Prince Pierre Bonaparte. — Monsieur Henri Rochefort. — Troubles à Paris. — Le Creuzot. — Les anarchistes. — Duel de Don Enrique de Bourbon et du Duc de Montpensier. — La comédie chez le Prince Impérial. — Séance du plébiscite dans la salle des États au Louvre. — Toilette de l'Impératrice. — Monsieur Haussmann.

Au commencement de l'année 1870, l'Empereur modifia profondément l'orientation de sa politique.

Le ministère libéral du 2 janvier, dont le programme était l'application très étendue du parlementarisme, fut accueilli avec un véritable enthousiasme. Les fonds haussèrent. La voie dans laquelle l'Empire entrait résolument fut généralement approuvée.

En appelant aux affaires des hommes nou veaux, l'Empereur laissait à l'écart les anciens conseillers dont l'expérience l'avait si utilement secondé jusque-là. Les Rouher, les Baroche, les Persigny, les Drouyn de Lhuys, les Haussmann, tous ces hommes, dont les noms étaient depuis longtemps mêlés aux affaires de l'État, furent remplacés par Messieurs de Talhouët, Segris, Chevandier de Valdrôme, Louvet, Maurice Richard, par Monsieur Émile Olivier enfin, qui prit le titre de Garde des sceaux, Président du Conseil. C'est ce ministère, modifié au mois de mai suivant par l'arrivée de Monsieur le Duc de Gramont aux Affaires étrangères, qui présida à la déclaration de guerre.

Aux élections de 1853, Monsieur Émile Ollivier avait été envoyé à la Chambre par le département de la Seine. Avec Monsieur Jules Favre, le défenseur d'Orsini, Messieurs Ernest Picard, Hénon, Darimon, il forma le premier noyau de l'opposition à l'Empire. On les appelait les Cinq; aux élections de 1863, le groupe des Cinq devint le groupe des 43, pour s'augmenter encore.

Les revendications de ceux qui se nommaient les Libéraux s'élevaient déjà, orageuses et bruyantes.

Monsieur Émile Ollivier, par son talent, par son caractère intègre, par la place prépondérante qu'il occupait dans le parlement, était bien indiqué pour diriger l'évolution que de tous côtés on paraissait souhaiter.

De plus, le Duc de Morny, avec son esprit fin et pénétrant, avait dès longtemps jugé la valeur d'un adversaire tel que Monsieur Émile Ollivier. Par mille petits liens subtils il avait cherché à le rapprocher du pouvoir et l'avait insensiblement attiré sur un terrain nouveau.

Un voyage, que l'Empereur fit en Algérie en 1865, laissant la Régence à l'Impératrice, permit à Monsieur Émile Ollivier de franchir le seuil des Tuileries, sans provoquer trop de protestations dans le camp de ses amis.

L'Impératrice avait entrepris de supprimer le système cellulaire appliqué aux jeunes détenus, en le remplaçant par des pénitenciers agricoles. Monsieur Émile Ollivier s'était beaucoup occupé des questions sociales. Il fut appelé à faire partie de la Commission chargée d'élaborer le projet de loi. Il seconda les vues de la Régente, et le régime cellulaire pour les enfants fut aboli.

La Commission composée de quarante membres environ siégeait aux Tuileries en présence de l'Impératrice. Sa Majesté eut alors plusieurs entretiens particuliers avec le futur Garde des sceaux.

Pendant une de ces entrevues, une sorte de bourrasque s'était déchaînée subitement. Les vitres étaient ébranlées. Sous une poussée de vent, une des grandes fenêtres du cabinet de l'Impératrice céda et s'ouvrit brusquement, laissant pénétrer des tourbillons de pluie. L'Impératrice voulut repousser la fenêtre ; Monsieur Émile Ollivier lui vint en aide et tous deux parvinrent à la fermer.

— Espérons, Madame, lui dit Monsieur Émile Ollivier, que nos efforts réunis conjureront la tourmente humaine, comme nous venons de conjurer celle des éléments.

Le 27 juin, à la suite d'une séance de la commission des jeunes détenus, Monsieur Émile Ollivier rencontrait l'Empereur.

Telles sont les origines de son acheminement à la présidence du Conseil.

Monsieur Émile Ollivier, veuf en premières noces d'une fille de la Marquise d'Agoult, venait

d'épouser une toute jeune femme, qui prit fort au sérieux son rôle d'épouse d'un homme d'État en évidence. Elle s'enthousiasma pour les idées du nouveau Ministre.

Le luxe, l'élégance lui paraissaient peu en rapport avec une époque démocratique. Elle eut le courage d'inaugurer une mise toute personnelle.

La première fois qu'elle parut aux Tuileries dans un grand dîner officiel, bien que l'étiquette à la Cour fût d'être le soir en robe décolletée, elle portait une robe de gaze blanche montante sans dentelles, ni bijoux, avec quelques brins de bruyère naturelle, négligemment piqués dans ses jolis cheveux blonds. Cette simplicité seyait à la fraîcheur de ses vingt ans, car elle était tout à fait charmante. Cependant Madame Émile Ollivier n'eut pas d'imitatrice. Elle n'en continua pas moins à voiler ses épaules et ses bras, et à proscrire toute parure.

Elle faisait aimablement les honneurs de l'hôtel de la Place Vendôme, et le petit air de gravité qu'elle cherchait à prendre s'alliait très agréablement à la sérénité de son visage ingénu.

Madame Émile Ollivier n'avait aucun goût fri-

vole. Elle s'intéressait aux plus graves questions et je me souviens que sa surprise fut grande un jour où je lui demandais si elle allait au patinage.

— Je suis trop occupée ! me répondit-elle.

C'est vers cette époque que parut la pièce de Monsieur Sardou : *la Famille Benoîton,* fine et spirituelle satire du goût exagéré des femmes pour la toilette, pour les sports et la vie extérieure. L'héroïne touchante et modeste offrait un contraste frappant avec les autres personnalités féminines, amies du tapage et de l'éclat. Dans la pièce, on la nommait sainte Mousseline. Madame Émile Ollivier jouait au naturel ce rôle sympathique.

Monsieur le Baron Haussmann cessa d'être Préfet de la Seine à l'avènement du ministère Ollivier. Il fut remplacé par Monsieur Henri Chevreau. Il administrait la Ville de Paris depuis 1853.

Attaché à une œuvre colossale, Monsieur Haussmann a marché à son but sans s'arrêter devant aucun obstacle. Il ne les comptait pas. Doué d'une autorité supérieure, avec le génie administratif, ce fut lui qui, constamment soutenu par l'Empereur, présida à la transformation de Paris.

Après la Révolution de 1848, on se trouvait en présence des plus graves problèmes. Il fallait ranimer le crédit éteint, procurer du travail à cette immense population des électeurs parisiens, auxquels les ateliers nationaux avaient créé des droits, sans leur procurer des ressources.

Embrassant avec une merveilleuse netteté l'ensemble d'une situation aussi difficile, Monsieur Haussmann entreprit de doter la France d'une capitale nouvelle.

Nos grands monuments, il est vrai, existaient avant lui ; mais comme un habile joaillier sertit les pierres précieuses après les avoir dépouillées de leur cangue, il a mis au jour toutes nos merveilles. Avec un art exquis, le Louvre, Notre-Dame ont surgi d'un dédale de constructions difformes, au milieu desquelles ils disparaissaient comme ensevelis.

Les eaux, les plantations, les docks, les voies immenses, tout cet ensemble grandiose et riant de nos rues et de nos jardins, c'est lui qui les a tracés, dégagés, ornés. Et cela tout d'un coup, sans hésitation, sans qu'il y ait à retoucher au plan superbe qu'il avait conçu.

Monsieur le Baron Haussmann quitta le pouvoir avec autant de grandeur qu'il l'avait occupé. Il a revendiqué toutes les responsabilités. La calomnie ne l'a ni ému, ni détourné de sa tâche. Véritablement attaché à l'Empereur, patriote avant tout, il y avait aussi en lui les qualités élevées, les larges vues d'un homme d'État.

A la chute de l'Empire, Monsieur le Baron Haussmann, n'ayant qu'une fortune modeste, accepta une situation, qu'il occupe encore aujourd'hui, dans une grande société financière.

Au moment où l'Empereur accomplissait l'évolution libérale du 2 janvier, qui laissait à la presse une grande indépendance, un événement funeste s'accomplissait.

Un des fils du Prince Lucien, frère de l'Empereur Napoléon Ier, le Prince Pierre Bonaparte, qui vivait à Paris tout à fait à l'écart, tua chez lui Victor Noir, un jeune rédacteur de la *Marseillaise*, le journal de Monsieur Rochefort.

Depuis deux mois environ, une ardente polémique s'était élevée entre des journaux corses. Le Prince Pierre Bonaparte était en correspondance suivie avec quelques-uns de ses compa-

triotes. Des lettres furent communiquées à la presse, commentées d'une façon injurieuse par des journaux de la localité. Des journaux de Paris les reproduisirent. Monsieur Rochefort saisit cette occasion pour faire paraître des articles injurieux contre la famille impériale. Il parlait en termes grossiers de l'Impératrice, du Prince Impérial. Le Prince Pierre était plus particulièrement visé.

Le Prince résolut de se battre avec Monsieur Rochefort. Il pria Messieurs Paul de Cassagnac et de la Rocca de lui porter une lettre de provocation, qui commençait ainsi :

« Monsieur, après avoir outragé l'un après « l'autre chacun des miens et n'avoir épargné ni « les femmes, ni les enfants, vous m'insultez par « la plume d'un de vos manœuvres. »

C'est à la suite de cette lettre que Monsieur Paschal Grousset, l'auteur de l'article incriminé, envoya ses témoins au Prince.

Le 10 janvier, Victor Noir se présentait, accompagné de Monsieur Ulrich de Fonvielle, chez le Prince Pierre Bonaparte, qui habitait 9, rue d'Auteuil.

Les deux jeunes gens abordèrent le Prince

d'un air menaçant et l'explication prit aussitôt un caractère violent.

Victor Noir leva sa canne sur le Prince et le frappa au visage, en même temps que Monsieur Ulrich de Fonvielle le menaçait d'un revolver dont il était armé.

Le Prince Pierre sortit lui-même un revolver de sa poche et fit feu sur Victor Noir, qu'il atteignit en pleine poitrine. Victor Noir quitta la pièce en chancelant et regagna la rue, tandis que Monsieur Ulrich de Fonvielle, se dissimulant derrière un large fauteuil, dirigeait son arme sur le Prince qu'il cherchait à atteindre, en tirant plusieurs coups. Le Prince lui-même tira deux coups de feu sur Monsieur Ulrich de Fonvielle qui ne fut pas blessé. Victor Noir cependant, frappé au cœur, avait pu gagner la porte. Il tomba sur le seuil aux pieds de Monsieur Paschal Grousset, qui attendait au dehors le résultat de l'entrevue de ses deux amis avec le Prince. Victor Noir mourut sans avoir pu prononcer une seule parole.

Aussitôt après ce drame, le Prince Pierre Bonaparte, devançant l'œuvre de la justice, allait se constituer prisonnier à la Conciergerie.

Cet événement souleva une rumeur terrible. Les journaux de l'opposition s'emparèrent du cadavre de ce malheureux jeune homme; on lui fit des funérailles solennelles.

Victor Noir était un enfant de Paris, un jeune homme de vingt ans. Sa fin dramatique devint le prétexte d'une agitation extraordinaire.

Pendant deux jours, plus de vingt mille personnes avaient traversé la petite chambre d'étudiant, située au cinquième étage d'une maison de Neuilly, où son corps était resté exposé.

Dans la matinée du 12 janvier, malgré le froid et la pluie, plus de cent mille personnes se mirent en marche vers Neuilly, pour faire cortège à sa dépouille.

Au moment du départ du convoi, un violent conflit s'éleva entre la famille de Victor Noir et les principaux meneurs de la manifestation, qui voulaient traverser Paris pour se rendre au Père-Lachaise, malgré les ordres de l'autorité, car on avait dû prendre des mesures pour éviter du désordre.

Enfin l'on se décide à se rendre au cimetière de Neuilly. La multitude se met en mouvement. Le

corbillard est dételé, cent bras le poussent. Le frère de Victor Noir, porté sur les épaules des hommes du peuple, mène le deuil.

La tourbe révolutionnaire, que depuis longtemps on avait oubliée, apparut autour de ce char funèbre. C'était le journal de Monsieur Rochefort qui avait préparé toute la manifestation.

Au cimetière, Messieurs Gustave Flourens, Ulrich de Fonvielle, Maroteau, Amouroux, que l'on devait plus tard retrouver parmi les membres de la Commune, prononcèrent des discours remplis de violence, d'appel à la révolte.

Après la cérémonie la foule se divise et s'écoule pour rentrer dans Paris. Une animation extraordinaire se produit vers l'Arc de Triomphe.

Monsieur Rochefort, fort incommodé, dit-on, par les craintes que lui cause l'émotion populaire déchaînée par lui, s'avance pâle, défait, se soutenant à peine, poussé, ballotté au milieu de cet océan humain qui vocifère la *Marseillaise* et l'acclame en poussant des cris de révolte.

La foule, surexcitée, renversant tout sur son passage, vient se heurter, à la hauteur du Palais

de l'Industrie, contre un régiment de hussards massé en travers de l'avenue.

Un roulement de tambour annonce la première sommation d'avoir à se disperser.

Monsieur Rochefort veut parlementer. Il invoque son inviolabilité de député. Un second roulement de tambour lui répond. Alors, se tournant vers les manifestants, il les harangue et les conjure de s'apaiser.

La foule s'ouvre devant les hussards qui s'avancent en colonne, coupant en deux la manifestation, et l'armée de l'émeute se disperse.

De moment en moment, des émissaires arrivaient aux Tuileries où l'on attendait avec anxiété l'issue de ce grave conflit.

On a prétendu que le Maréchal Canrobert, alors Gouverneur de Paris, interrogé sur l'attitude que prendrait l'armée en cas d'émeute, aurait répondu avec une énergie toute militaire :

— Nous ferons rrran !

On attribua plus tard à ce propos l'hostilité que les mobiles de Paris, réunis au camp de Chalons dès le début de la guerre, manifestèrent

contre le Maréchal Canrobert, le chef vaillant, honoré et adoré de ses soldats.

Le Prince Pierre Bonaparte, né en 1815, était le propre neveu de l'Empereur Napoléon Ier. Les biographies signalent dans sa carrière plusieurs événements ayant eu un dénoûment dramatique. Vivant en dehors de la Cour et du monde, il avait un culte passionné pour l'histoire de l'auguste famille dont il était l'un des membres.

Lui-même se dépeint dans une lettre qu'il adressa à Monsieur le duc d'Aumale, à la suite d'une correspondance échangée entre celui-ci et le Prince Napoléon et qui faillit amener une rencontre.

Sous ce titre : Réponse d'un ancien troupier à Monsieur le Duc d'Aumale, le Prince Pierre Bonaparte écrivait :

— « Bien qu'issu de bonne maison, je suis un « rustre, un chasseur inculte des montagnes et « des forêts que j'ai habitées. »

Le Prince était d'une taille élevée, d'une forte corpulence. Ses traits rappelaient ceux des Bonaparte. En vertu de la Constitution de 1852, comme parent de l'Empereur, le Prince échappait à la

juridiction commune. On réunit une Haute Cour de justice, et les débats s'ouvrirent à Tours le 21 mars 1870.

Le bruit causé par cette déplorable affaire était pour l'Empereur, pour l'Impératrice un véritable supplice. La qualité du Prince Pierre prêtait à ce procès un caractère politique passionnant. Une certaine presse était déchaînée. Monsieur Rochefort, dans son journal, mettait les Bonaparte au-dessous des Néron et et des Borgia.

Monsieur Glandaz présidait la Haute Cour. Monsieur Clément Laurier et Monsieur Floquet s'étaient chargés de soutenir les intérêts des époux Salmon, père et mère de Victor Noir, qui ne portait pas son véritable nom.

Parmi les témoins à charge figurèrent Messieurs Paschal Grousset, Flourens, Millière et quelques autres.

La scène s'était passée sans témoins. Victor Noir étant mort, le Prince Pierre Bonaparte et Monsieur Ulrich de Fonvielle furent seuls à pouvoir déposer. L'étui du revolver de Monsieur Ulrich de Fonvielle et une canne à épée, appartenant à Victor Noir, que l'on avait retrouvés dans le sa-

lon du Prince, furent les seuls indices recueillis.

Le Prince Pierre déclara avoir tiré dans le cas de légitime défense, ayant été insulté et frappé chez lui. Deux médecins avaient constaté, aussitôt après l'événement, qu'il portait à la joue une forte ecchymose, indiquant qu'il avait dû être, en effet, frappé violemment.

Monsieur Ulrich de Fonvielle soutenait au contraire que le Prince, après avoir dit qu'il était prêt à se battre contre Monsieur Rochefort, mais non pas contre ses manœuvres, s'était emporté et qu'il avait été l'agresseur. Tout le procès roula sur la différence de ces dépositions.

De nombreux témoignages s'accordèrent à reconnaître que le Prince Pierre Bonaparte, bien que d'un caractère hardi et violent, avait cependant le cœur généreux.

On scruta sa vie entière.

On rappela qu'il avait eu déjà la main malheureuse une première fois en Corse, dans une affaire de vendetta. Une autre fois en Grèce, où il tua un Albanais en se défendant contre des pirates, qui étaient venus l'attaquer pendant une partie de chasse.

On cita d'autre part des traits à son honneur. On raconta qu'un jour un valet de chambre, auquel il était attaché, avait été pris d'une attaque de choléra. C'était au milieu de la nuit. Le Prince sauta sur un cheval, sans prendre le temps de le seller, pour aller chercher un médecin. Ce dévouement ne lui réussit guère d'ailleurs, car au premier détour de la route, le cheval, se défendant, renversa son cavalier qui se cassa la jambe.

La Haute Cour écarta l'accusation de meurtre et le Prince fut acquitté. Néanmoins il fut condamné à payer aux époux Salmon, père et mère de Victor Noir, la somme de 25 000 francs à titre de dommages-intérêts, et à leur rembourser le montant des frais du procès, qui leur avait été imputé dans le jugement.

A la suite de ce procès, on engagea le Prince Pierre Bonaparte à quitter la France. Il voulut se retirer en Angleterre, où s'était fixé depuis de longues années son frère aîné le Prince Lucien, un savant d'un esprit très cultivé, très fin.

Lorsque le Prince Pierre fit part de ce projet à son frère, le Prince Lucien lui répondit :

— N'en faites rien, mon cher frère, la vie d'un sujet anglais coûte fort cher. S'il vous arrivait encore ici quelque malheur on vous ferait pendre, ce qui dérangerait toute ma vie, car, comme frère d'un pendu, on ne me recevrait plus au club.

Des poursuites furent dirigées contre Monsieur Rochefort. Le Député de la première circonscription, convaincu d'appel à la révolte, fut condamné à six mois de prison et 3 000 francs d'amende, sans cependant perdre ses droits civils. Il fut incarcéré à Sainte-Pélagie, où il subissait sa peine, lorsque le 4 septembre la populace vint le chercher pour le porter au gouvernement.

Par le fait de cette condamnation, une femme dévouée, associée à la vie de Monsieur Rochefort, qui, paraît-il, n'avait pas de fortune alors, se trouva avec ses enfants dans un abandon et un dénûment absolus. L'Impératrice l'apprit et lui vint généreusement en aide.

C'est autour du cercueil de Victor Noir que se groupèrent ceux qui devaient fonder la Commune, en mai 1871, sous les canons prussiens.

Cette triste journée d'hiver fut le prélude des agitations qui troublèrent les premiers mois de 1870 et qui ne cessèrent plus.

Le 29 janvier, une grève formidable éclatait au Creuzot. Le motif appparent de la grève était le renvoi d'un ouvrier du nom d'Assy, un des chefs du parti socialiste ouvrier, qui s'était introduit au Creuzot, afin d'y remuer la population ouvrière, la plus prospère, la plus heureuse qu'il y eût.

L'administration paternelle de Monsieur Schneider, le président de la Chambre, avait créé depuis vingt ans, dans ces contrées naguère misérables, le plus bel établissement métallurgique du monde. Cette région, où les habitants vivaient pauvrement des maigres produits du sol, était devenue une ville florissante où tout était porté jusqu'à la perfection, pour assurer le bien-être matériel et moral des ouvriers et de leur famille.

Entraînés par de perfides suggestions, les ouvriers se mirent en grève, en réclamant la réintégration de leur camarade Assy et le renvoi de ses chefs. La troupe dut intervenir; mais heureusement la grève s'apaisa sans effusion de sang.

Grâce aux facilités accordées par la loi nouvelle sur les réunions publiques, les anarchistes, nom nouvellement appliqué aux révolutionnaires, commencèrent à se connaître, à se compter et fomentèrent un complot qui avait pour but le renversement de l'ordre social, et pour base l'assassinat de l'Empereur.

Un nommé Verdier révéla ce complot. On avait dû agir le jour de l'enterrement de Victor Noir, mais les mesures énergiques de répression prises par le gouvernement avaient déconcerté les projets des conjurés.

Depuis, un comité d'action s'était créé. On s'était procuré des armes, des engins explosifs, de l'argent. La police, sur la trace du complot, avait arrêté certains meneurs : l'anarchiste Mégy, entre autres, qui, au moment, de son arrestation tua d'un coup de revolver un inspecteur de police.

Le 27 janvier, dans un banquet à Saint-Mandé, Monsieur Félix Pyat avait porté un toast où, jurant haine au tyran, il célébrait, sous forme de chanson, « la petite balle libératrice ». Flourens déclarait la révolution établie en permanence. Les anarchistes, s'introduisant dans les casernes,

cherchaient à enrôler des soldats. L'un d'eux, un ouvrier, apostrophant un officier qui montait la garde à la porte de la caserne du Prince-Eugène, lui demanda :

— Feriez-vous tirer sur le peuple si l'on vous en donnait l'ordre?

— Monsieur, lui répond l'officier, je ne vous demande pas ce que vous feriez à ma place.

A ces mots, l'ouvrier tire un revolver et le décharge sur le lieutenant qu'il atteint à la main. Bien que blessé, l'officier saute sur son agresseur, le désarme et le conduit au poste.

Le même jour une barricade était élevée sur le boulevard du Temple, la troupe l'enlève. Un homme, placé au sommet et qui agitait un drapeau rouge, refuse de se rendre et tombe frappé d'un coup de baïonnette en criant : Vive Rochefort! Partout ailleurs, quelques charges de cavalerie suffirent à dissiper les attroupements qui se dispersent en criant : « Sauve qui peut! »

Peu de jours après, l'Empereur et l'Impératrice se rendaient en Daumont à la caserne du Prince-Eugène et visitaient les chambrées des soldats. J'occupais la seconde voiture. Nous parcourions

ces quartiers populeux, récemment ouverts et tout bordés d'édifices en construction. De tous les échafaudages chargés d'ouvriers s'élevaient des cris frénétiques de : « Vive l'Empereur ! » Tous ces hommes, abandonnant leur travail, descendaient avec une agilité qui me faisait penser à celle des marins à bord. Ils suivaient les voitures en courant. L'Empereur donna l'ordre de marcher au pas et les voitures cheminèrent au milieu des groupes compacts de gens joyeux, qui acclamaient l'Empereur de toutes leurs forces. C'étaient cependant les électeurs de Monsieur Rochefort.

Une grande partie de la presse, poussant des cris d'alarme, accusait la Constitution nouvelle de favoriser des troubles dans le pays. D'autres journaux accusaient le gouvernement de faire préparer les attentats par sa police. Les mots sinistres de complots, d'assassinat, de bombes, d'engins explosifs, etc., remplissaient les feuilles publiques.

C'est aussi vers cette époque que le Duc de Montpensier tuait en duel, aux environs de Madrid, don Enrique de Bourbon, cousin et champion de la Reine Isabelle, un Prince chevaleresque et

sympathique. Cet événement eut pour effet d'écarter définitivement la compétition du Duc de Montpensier au trône d'Espagne.

Dans Paris, agité seulement d'ordinaire par les affaires et le plaisir, le malaise public était nouveau. La Cour s'en ressentit.

Sans cesse préoccupée par la crainte des attentats et des complots, les fêtes habituelles devenaient pour l'Impératrice une véritable corvée. Les grands bals officiels eurent lieu comme d'ordinaire, mais il n'y eut pas de bals costumés pendant le carnaval.

Afin de distraire le Prince Impérial, on l'autorisa à réunir chez lui ses jeunes amis, pour assister à une comédie qu'il s'était amusé à apprendre. On avait choisi : *la Grammaire,* une pièce bien connue de Labiche ; et le 16 mars, le jour de la fête du Prince, qui entrait dans sa quinzième année, la représentation eut lieu devant un public restreint. On n'avait invité que les parents des camarades du Prince et quelques personnes avec lesquelles il se trouvait tout à fait libre et familier. J'étais du nombre.

Dans un des grands salons du pavillon de Flore on avait disposé un véritable théâtre ; le Prince

jouait avec cinq autres de ses amis. L'unique rôle féminin était rempli par Louis Conneau, fort bien travesti en jeune fille, avec ses petits traits et ses cheveux blonds.

Le Prince Impérial jouait le rôle principal, celui d'un vieil antiquaire entiché de recherches archéologiques, qui voit partout des débris gallo-romains. L'Empereur s'occupait beaucoup lui-même d'archéologie. Il rit fort, s'appliquant les erreurs dans lesquelles on peut faire tomber un collectionneur monomane. Le Prince jouait très gaiement. Il disait fort bien ses couplets. Il était charmant avec son jeune visage grimé en vieux savant; une longue redingote grenat à boutons de métal qui lui battait les talons, un pantalon de nankin, un grand gilet blanc, une grosse cravate et une perruque grise.

Toute cette jeunesse s'amusa infiniment et la fête finit par un souper, que l'Empereur présida lui-même, jouant avec les enfants et prenant sa part de leur gaieté.

Le jeune Prince des Asturies, le fils de la Reine Isabelle, assistait à cette représentation.

Peu après, on entrait dans la période plébisci-

taire. Le pays, directement consulté, donna à l'Empereur un vote de confiance. Sept millions deux cent mille *oui* répondirent à l'appel du souverain, contre seize cent mille protestataires.

Le dimanche 8 mai, le vote eut lieu. Le 9 et le 10 il y eut quelques barricades, promptement enlevées dans les quartiers de Belleville et de Ménilmontant.

Peu de jours après, le ministère subissait une modification. Monsieur le Duc de Gramont, notre ambassadeur à Vienne, venait prendre le portefeuille des Affaires étrangères.

Le Duc de Gramont était, depuis l'origine de l'Empire, dans la diplomatie. Sorti de l'École polytechnique, il avait servi un moment dans l'armée. Très élégant, érudit, distingué, le Duc de Gramont, avait été, disait-on, dans sa jeunesse, le héros d'une aventure dont Monsieur Alexandre Dumas fils a tiré sa pièce célèbre de la *Dame aux Camélias*.

Le Duc de Gramont fut un des compagnons d'enfance de Monsieur le Comte de Chambord. Sa mère, la Duchesse de Gramont, vivait dans l'intimité de Madame la Duchesse de Berry.

Elle était sœur du Comte Dorsay, un des hommes les plus renommés de son époque. Elle avait eu une beauté célèbre, qu'elle semble avoir léguée à ses petites-filles, Madame la Comtesse de Brigode, Mesdames de Laigle, d'Archiac, de Bryas.

Lorsque le Duc de Gramont arriva au ministère, la vieille Duchesse témoigna le désir d'être présentée à l'Impératrice. Elle vint aux Tuileries un soir de réception, parée comme toutes les autres femmes et, malgré ses soixante-quinze ans, on apercevait encore les traces de sa véritable beauté.

Le 21 mai suivant, les grands Corps de l'État, réunis dans la nouvelle salle des États au Louvre, remettaient à l'Empereur le résultat du plébiscite.

Les grands travaux entrepris pour relier cette salle nouvelle aux Tuileries n'étaient point achevés, et le cortège impérial défila au milieu des galeries encombrées de planches et de matériaux déblayés à la hâte, pour permettre le passage.

On avait jeté un long chemin de tapis qui recouvrait les parquets inachevés.

L'Impératrice eut sa robe accrochée par une menuiserie traînant à terre et il fallut réparer ce

petit désastre à grand renfort d'épingles empruntées à chacun. Sa Majesté portait une robe paille, en crêpe de Chine à peine teinté, recouvert de dentelles blanches; un petit chapeau pareil, garni de plumes sur lesquelles scintillait une rosée de diamants s'élançant en aigrette.

Le temps, ce jour-là, était radieux. On se serait cru aux plus chaudes journées de juillet. On s'était arraché les places pour assister à cette cérémonie grandiose. La chaleur était étouffante.

L'Empereur se plaça sur le trône au fond de la salle entre l'Impératrice et le Prince Impérial, qui portait pour la première fois l'uniforme de lieutenant des grenadiers de la Garde : le même uniforme avec lequel il partait deux mois plus tard pour la campagne.

Le service d'honneur des maisons de Leurs Majestés était rangé sur l'estrade : les Princes de la famille Impériale, les Ministres sur les degrés du trône, suivant leur rang.

Les sénateurs étaient à droite, ayant à leur tête leur Président, Monsieur Rouher. A gauche, Monsieur Schneider, président du Corps législatif, et les députés. Étant de service ce jour-là, je me

trouvais auprès du fauteuil de l'Impératrice, bien placée pour tout observer.

Les Princesses et leurs maisons étaient dans les tribunes. Les galeries supérieures étaient remplies de femmes très parées.

Après l'entrée de la Cour, Monsieur Schneider, suivi d'une députation du Corps législatif, s'avance et lit son discours. Il remet à l'Empereur le procès-verbal contenant l'affirmation des votes du 8 mai. L'Empereur remet ce document à Monsieur Émile Ollivier.

Puis l'Empereur, l'Impératrice, tout le monde se lève, et l'Empereur, d'une voix ferme qui remplit aisément la vaste salle des États, répond au discours de Monsieur Schneider.

Toutes les parties de ce discours sont soulignées, applaudies par les acclamations de tous. Cependant, à un passage où l'Empereur, parlant des réformes libérales qu'il voulait inaugurer, disait cette phrase : « Confiant dans la sagesse du peuple français », je vis le grand visage attentif de Monsieur Haussmann prendre une expression singulière. Avançant le menton avec une certaine moue des lèvres et hochant la tête,

il semblait exprimer par le jeu de sa physionomie que sa confiance n'était pas égale à celle du souverain.

La cérémonie terminée, Leurs Majestés rentraient avec le même cortège dans les appartements des Tuileries. L'Empire inébranlable semblait fondé à jamais.

CHAPITRE IV

Rupture des négociations. — La presse. — Conseil de huit heures. — Convocation des Chambres. — Discussions parlementaires. — Monsieur Thiers et la Duchesse de Mouchy. — L'Empereur. — Monsieur Le Sourd. — Le Colonel Stoffel. — Proclamations de l'Empereur. — Le Prince Impérial. — Les lois militaires. — Tristesse de l'Impératrice. — La mobilisation. — La *Marseillaise* par ordre. — Monsieur Prévost-Paradol. — Le Comte de Saint-Vallier.

Après que le Roi de Prusse eut péremptoirement refusé la seule garantie commandée par la dignité et les intérêts de la France, la sanction de son autorité royale à la renonciation définitive du Prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, Monsieur de Bismarck envoyait à toutes les chancelleries prussiennes l'ordre d'avoir à informer officiellement les différents cabinets de l'Europe de la rupture par le Roi des négociations.

L'affront était sanglant. Le pays tout entier le ressentit. Un frémissement de colère vint secouer la France endormie dans les douceurs de la paix.

Les journaux de toutes nuances approuvèrent l'attitude énergique du gouvernement.

— « Nos ministres ont été, en cette circon-
« stance, les organes contenus de l'opinion géné-
« rale », disait l'*Univers*.

Tous les journaux tenaient un langage analogue. Monsieur Armand Guéroult écrivait dans l'*Opinion nationale :*

— « Monsieur de Bismarck dépasse toutes les
« bornes. S'il veut conserver la paix, qu'il recule ;
« quant à nous, nous ne le pouvons plus. »

Et Monsieur Pessard, dans le *Gaulois :*

— « Pour la première fois depuis le 23 février,
« le ministère a parlé un langage digne d'un ca-
« binet français ! Si nous avions supporté ce der-
« nier affront, il n'y avait plus une femme au
« monde, qui eût accepté le bras d'un Français. »

La physionomie de Paris accentuait le mouvement de la presse, des centres politiques. Des bandes populaires parcouraient les rues en criant : La guerre ! la guerre !

— C'est plus que de l'entraînement, plus que de l'agitation, disait Monsieur Thiers, c'est de l'emportement.

Lord Lyons, l'ambassadeur d'Angleterre, adressait la dépêche suivante à Lord Granville. C'est un témoin impartial qui dépeint l'état des esprits.

— « L'excitation du public et l'irritation de l'ar-
« mée étaient telles, qu'il devenait douteux que
« le gouvernement pût résister au cri poussé pour
« la guerre, même s'il avait été à même d'annoncer
« un succès diplomatique décidé. On sentait que
« lorsque l'article prussien paraîtrait dans les jour-
« naux du soir, il serait très difficile d'arrêter la
« colère de la nation, et l'on pensait généralement
« que le gouvernement se sentirait obligé d'apaiser
« l'impatience, en déclarant formellement son in-
« tention de tirer vengeance de la conduite de la
« Prusse. » (Dépêche n° 60.)

Le 7 juillet, dans le *Constitutionnel*, Monsieur Robert Mitchell ayant écrit :

— « Si, comme tout porte à le croire, le peuple
« espagnol refuse spontanément le souverain qu'on
« prétend lui imposer, nous n'aurions plus rien à
« demander au cabinet de Berlin. »

Monsieur Léonce Détroyat répondait le lendemain :

— « Nous ne sommes pas de l'avis du *Constitutionnel;* nous pensons qu'il resterait à la « France et à l'Europe à demander au cabinet de « Berlin des garanties qui le lient étroitement. »

Monsieur de Girardin terminait ainsi un article intitulé : « Un Congrès ou la Guerre » :

— « Plutôt que de compromettre l'œuvre de « Monsieur de Bismarck, la Prusse refusera de se « battre; eh bien! alors, à coups de crosse dans « le dos, nous la contraindrons de passer le Rhin « et de vider la rive gauche. »

Au moment où l'on put espérer que la renonciation du Prince Léopold recevrait une valeur sérieuse et durable de la sanction souveraine; lorsque le gouvernement sembla incliner vers une solution pacifique, le mécontentement fut général.

L'Empereur étant venu à Paris, sa voiture fut entourée.

—La guerre! la guerre! criait-on avec irritation.

Dès que le Comte Benedetti eut fait connaître la décision du Roi de Prusse et le procédé violent dont son gouvernement avait accompagné le re-

fus de la sanction royale, le conseil des ministres se réunit à Paris sous la présidence de l'Empereur. La délibération ne dura pas moins de huit heures.

La déclaration de guerre sortit de ce conseil, pendant lequel l'Empereur observa avec la plus ferme loyauté, comme il n'avait cessé de le faire depuis la modification de la Constitution, le droit absolu de contrôle de la part de ses ministres, écoutant l'avis de chacun, accueillant toutes les observations.

A l'issue de ce conseil, l'Empereur eut une entrevue avec le Baron de Werther, l'Ambassadeur de Prusse. Le soir même, le Baron de Werther, rappelé par son gouvernement, quittait Paris et rentrait à Berlin.

Le devoir du gouvernement était de prendre des dispositions immédiates, afin de parer aux nécessités de la guerre. Il fallait l'assentiment des Chambres. On les convoqua immédiatement.

Le 15 juillet, Monsieur Émile Ollivier présentait au Corps législatif une demande de crédit de cinquante millions, destinés à la mobilisation des troupes.

Cette demande de crédit provoqua chez les ad-

versaires du gouvernement Impérial une protestation que Monsieur Thiers se chargea de porter à la tribune. Invoquant les scrupules d'une conscience agitée par la crainte de prendre, vis-à-vis de l'Europe, la responsabilité d'une attitude agressive, Monsieur Thiers, tout en reconnaissant les torts graves de la Prusse envers nous, adjurait le gouvernement de laisser le Roi Guillaume assumer la responsabilité de l'attaque.

En tenant ce langage, Monsieur Thiers oubliait que plusieurs fois par année, depuis Sadowa, il se livrait à des lamentations mélancoliques sur l'abaissement de la France devant la Prusse grandissante.

Il insistait sur la nécessité de l'expectative afin d'obtenir la médiation des puissances étrangères. Mais la Russie, mais l'Angleterre s'étaient déjà interposées en vain ; la Prusse avait constamment repoussé leurs tentatives conciliantes.

— Si nous avions attendu plus longtemps pour demander aux puissances d'intervenir encore, lui répondit le Duc de Gramont, nous aurions donné le temps à la Prusse de compléter ses armements pour nous attaquer avec plus d'avantage !

La discussion atteignit les dernières limites de la violence entre les différents groupes de la Chambre, qui s'accablaient d'injures et de reproches.

A travers un tumulte inouï, Monsieur Émile Ollivier répondit à Monsieur Thiers. Il entreprit d'expliquer l'attitude du gouvernement.

— « Nous croyons, disait-il, avec ce talent ora-
« toire qui prenait dans sa bouche une harmo-
« nieuse élégance, nous croyons que les guerres
« inutiles sont des guerres criminelles, et si,
« l'âme désolée, nous nous décidons à cette
« guerre à laquelle la Prusse nous appelle, c'est
« qu'il n'en fut jamais de plus nécessaire. (*Vives*
« *et nombreuses marques d'approbation.*)

« Nous aussi, pendant les huit heures de déli-
« bération que nous avons eue hier, nous avons
« constamment pensé à ce qu'il y avait d'amer, de
« douloureux, à donner dans notre siècle le signal
« d'une rencontre sanglante entre deux États ci-
« vilisés. Nous n'avons pas délibéré si le moment
« était opportun ou inopportun pour assaillir la
« Prusse, nous ne voulions assaillir ni la Prusse,
« ni l'Allemagne.

« Nous nous sommes trouvés en présence d'un « affront que nous ne pouvions pas supporter, en « présence d'une menace qui, si nous l'avions lais- « sée se réaliser, nous eût fait descendre au dernier « rang des États !... (*Très bien, très bien ! C'est vrai !*)

« Il y a quelques semaines, l'Europe était heu- « reuse et paisible... Qui donc, tout à coup, a fait « surgir une difficulté grosse de tempêtes ? Est-ce « nous, ou bien ceux que vous défendez, dit-il (en « s'adressant à l'extrême gauche) ; est-ce nous « qui avons eu la coupable fantaisie d'approcher « la flamme d'un foyer de poudre, et puis, de « nous étonner que l'explosion ait lieu. »

Ici, se place un incident qui mérite d'être rappelé : la passion politique s'en est emparée pour stigmatiser l'attitude de Monsieur Émile Ollivier au moment de la déclaration de guerre ; c'est un mot, une phrase, que souvent depuis on lui a reprochés comme une marque d'inconséquence et de légèreté, au milieu de circonstances aussi graves. Voici cet incident tel qu'il a été reproduit par le *Moniteur*.

— « Oui, de ce jour commence pour les minis- « tres, mes collègues, pour moi, une grande res-

« ponsabilité. (*A gauche : Oui!*). *Nous l'acceptons*
« *le cœur léger*. (*Violentes protestations à gauche.*)
« Oui, d'un cœur léger, et n'équivoquez pas sur
« cette parole, et ne croyez pas que je veuille dire
« avec joie ; je vous ai dit moi-même mon chagrin
« d'être condamné à la guerre ; je veux dire d'un
« cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur
« confiant, parce que la guerre que nous ferons,
« nous la subirons. Parce que nous avons fait tout
« ce qu'il était humainement et honorablement
« possible de tenter pour l'éviter ; et enfin parce
« que notre cause est juste et confiée à l'armée
« française ! (*Nombreux applaudissements.*) »

Dans la même séance, Monsieur Jules Favre releva ce mot de « cœur léger ».

Monsieur Émile Ollivier l'interrompit :

— « Pas d'équivoque, Monsieur, j'ai dit *cœur*
« *léger* parce que quand on remplit son devoir on
« n'a pas le cœur troublé. »

Cette expression qui a soulevé bien des colères était, dans une forme imagée, le langage d'un lettré. Elle n'a jamais eu, sur les lèvres de celui qui la prononça, le sens de joyeuse insouciance qu'on a cherché dès lors à lui attribuer.

La demande de crédit fut votée par l'unanimité de la Chambre, moins dix voix de la gauche. Les autres propositions obtinrent l'unanimité absolue.

Le lendemain, l'attitude de l'extrême gauche était sévèrement commentée par la Presse.

L'*Opinion nationale*, le journal ultra-libéral de Monsieur Adolphe Guéroult, faisait paraître ces lignes :

— « La gauche, hier, il faut bien le dire, quel-
« que regret que j'en aie, la gauche s'est oubliée.
« Avant le sentiment national, avant la prudence
« qui lui commandait de ne pas affaiblir l'élan
« français, elle a fait passer ses rancunes, ses ap-
« préhensions. Les paroles qu'a fait entendre
« Monsieur Arago pèseront certainement, un jour
« ou l'autre, sur lui et sur ceux qui les ont ap-
« prouvées. *Quant à Monsieur Thiers, mieux eût*
« *valu pour sa mémoire que sa carrière se fût*
« *achevée avant cette journée.* » (16 Juillet.)

Cependant, à partir de cette heure, Monsieur Thiers, dont l'autorité sembla grandir en raison des malheurs qui nous accablaient, embusqué dans tous les coins où s'agitait la politique d'at-

taque, ne cessa d'animer toutes les méfiances, d'envenimer toutes les déceptions.

Pendant cette douloureuse période, son attitude est d'une merveilleuse adresse.

Jamais homme d'État ambitieux ne fut plus habile ; si l'on pouvait envisager froidement les jeux bizarres de la politique au milieu des douleurs de la patrie, ce serait un singulier spectacle que celui de l'audace de l'ancien ministre de Louis-Philippe, dont la personnalité, surgissant de vingt années en arrière, se retrouve tout entière et plutôt agrandie, au lendemain de la révolution du 4 septembre.

Le point de départ de la conduite de M. Thiers, pendant les mois de juillet et d'août 1870, est peu connu et très piquant à étudier.

Le 4 juillet, le Marquis de Massa, officier d'ordonnance de l'Empereur qui, par des liens de parenté, se trouvait avoir des relations assez intimes avec Monsieur Thiers, vint trouver la Duchesse de Mouchy qu'il connaissait.

Il était chargé pour elle d'une mission confidentielle.

Monsieur Thiers, tourmenté toute sa vie de la

soif du pouvoir, et qui incarnait seul, à ses yeux, l'idée de la patrie française, avait senti toutes ses aspirations gouvernementales se réveiller depuis que les attributions ministérielles s'étaient étendues. Il souhaitait d'entrer dans le gouvernement de l'Empereur. Cette association de forces lui semblait digne de son temps. Déjà, avant de faire des propositions ouvertes, il avait cherché par des démarches discrètes à faire faire les premiers pas au gouvernement ; mais soit qu'on n'eût pas compris, soit que l'on eût préféré s'abstenir, on n'avait jamais répondu. Brûlant ses vaisseaux, il chargeait un mandataire de propositions définies.

Avec son impétuosité habituelle, Monsieur Thiers avait demandé de hâter la démarche et de lui rendre une prompte réponse.

La Duchesse de Mouchy eut besoin des assurances réitérées du Marquis de Massa, pour croire à la réalité de sa mission.

Monsieur de Massa déclara formellement qu'il venait, de la part de Monsieur Thiers, prier la Duchesse d'être son intermédiaire auprès de l'Impératrice, pour offrir ses services à l'Empereur.

Monsieur Thiers, toujours très au fait de la

politique européenne, considérait la guerre avec la Prusse comme imminente et impossible à éviter.

— L'Empereur aura besoin d'être entouré d'hommes très expérimentés, j'ai beaucoup d'autorité sur la Chambre, avait-il dit; j'ai toute sa confiance dans les questions d'organisation militaire dont je me suis toujours beaucoup occupé; ma voix sera mieux écoutée qu'aucune autre. Dites à l'Empereur que la GUERRE AVEC LA PRUSSE A ÉTÉ LE RÊVE DE TOUTE MA VIE, et que, dans les circonstances actuelles, je mets à sa disposition mon concours et mon dévouement.

La Duchesse comprit l'importance d'une telle démarche de la part d'un homme politique comme Monsieur Thiers. Elle fit mettre les chevaux à sa voiture et partit pour Saint-Cloud où se trouvait la Cour. Elle ne se dissimulait pas l'étonnement qu'allait provoquer une telle démarche. Son rôle était simple, du reste, puisqu'elle n'avait qu'à transmettre un message.

En arrivant à Saint-Cloud, on lui apprend que l'Impératrice vient de partir pour Paris. Elle allait se retirer; mais des fenêtres de son cabinet, l'Empereur voyait arriver les visiteurs. Il recon-

naît la voiture de la Duchesse de Mouchy et la fait prier de venir vers lui.

L'Empereur sortait ; il propose à la Duchesse de l'accompagner pendant sa promenade, et c'est en allant et venant dans l'allée ombragée de grands platanes, qui entourait les parterres, que la Duchesse de Mouchy fait part à l'Empereur du but de sa visite.

L'Empereur écoute avec une grande attention. Puis, toujours en marchant, il explique le rôle politique que Monsieur Thiers avait eu toute sa vie.

— On l'a nommé un grand démolisseur ; néanmoins, c'est un homme de savoir et de talent, et je n'aurais pas hésité à l'appeler au Ministère, si j'avais pensé que ses services puissent être utiles au pays. Mais j'ai modifié mes droits en entrant dans le gouvernement parlementaire. Il ne m'appartient plus de prendre les ministres qui me conviennent ; c'est au Parlement de les désigner à mon choix. Veuillez transmettre cette réponse à Monsieur Thiers. Il est lui-même un ancien parlementaire, il me comprendra. Dites-lui que je suis très touché de sa démarche et que je l'en

remercie. Je sais que l'on peut compter sur le patriotisme de l'historien du Consulat et de l'Empire, dans les rangs de l'opposition comme au ministère.

Après cet entretien, la Duchesse de Mouchy, en rentrant chez elle, retrouvait le Marquis de Massa. Elle lui transmettait avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les paroles dont l'Empereur l'avait chargée pour Monsieur Thiers.

Le lendemain 5 juillet, Monsieur Thiers faisait porter à la tribune par M. Cochery une demande d'interpellation, dans laquelle il sommait le gouvernement de donner à la Chambre des explications sur l'état de la question Hohenzollern.

Les débats parlementaires ne s'accommodent guère des ménagements de la diplomatie, où toutes les paroles doivent être mesurées. Du moins, les indiscrétions de tribune et de presse ne pouvaient que compliquer le rôle déjà difficile du gouvernement. C'était saisir et agiter le brandon de la discorde.

Monsieur Thiers, un politique adroit autant qu'expérimenté, aurait pu le comprendre et ne pas aiguiser sa malice parlementaire contre

des adversaires chargés des destinées du pays, dans des circonstances aussi critiques, aussi délicates. Cette interpellation était le prélude du discours dans lequel, le 15 juillet, Monsieur Thiers avait demandé l'ajournement de la guerre.

Il est permis de se demander quel aurait été le rôle de Monsieur Thiers, si l'Empereur l'appelant au Ministère avait accueilli ses propositions.

Le 12 août, après les premiers désastres, du haut de la Tribune, Monsieur Thiers venait attester qu'il n'avait cessé d'avertir le pouvoir de l'insuffisance de nos préparatifs. Cependant, dès le 15 juillet, au moment de la déclaration de guerre, il aurait pu manifester ses inquiétudes.

— Il n'y a pas un ministre, affirmait-il, qui ne m'ait entendu dire avec passion : « Nous ne sommes pas prêts, on a trompé le pays. »

Pourquoi, si telle était sa conviction, ne pas l'avoir exprimée dès le 15 juillet? pourquoi, le 12 août, donner à l'ennemi ce précieux avertissement si peu fait pour encourager l'héroïsme de nos soldats?

Si Monsieur Thiers avait une aussi faible idée de nos moyens d'action, pourquoi donc, au len-

demain du 4 septembre, lorsqu'il n'y avait plus d'armée, au lieu de se promener à travers l'Europe comme la colombe échappée du déluge, n'employait-il pas toute son autorité à obtenir la cessation des hostilités? Ce n'est pas, hélas! un rameau d'olivier qu'il rapportait au sein de la patrie agonisante!

Plût à Dieu que le don de seconde vue et de prophétie, dont se vantait Monsieur Thiers, ne l'eût point abandonné lorsqu'il devint le chef du gouvernement! Il nous eût épargné la Commune, si à la veille du 18 mars il n'avait pas, malgré de sages avis, traité comme jeux d'enfants les manifestations révolutionnaires des habitants de Belleville, et refusé de désarmer la garde nationale. Nous n'aurions pas vu les canons français se tourner contre nous-mêmes, Paris menacé de ruine, livré au meurtre, à l'incendie, au pillage. L'armée n'aurait pas eu, à son retour de captivité, à remporter une victoire cruelle sur des malheureux exaspérés par la défaite, par les souffrances du siège et que de perfides suggestions avaient achevé d'égarer, en les entraînant dans la révolution. Sanglantes représailles où, des

deux parts, c'est la patrie que l'on frappe ; et qui laissent encore parmi nous trop de frères ennemis.

La déclaration de guerre fut notifiée à Berlin le 18 juillet par Monsieur Le Sourd, premier secrétaire de l'Ambassade de France. Il fit la lecture du document diplomatique avec le cérémonial d'usage, à midi précis, chez le Président du Conseil.

Le Colonel Stoffel ressentit un des premiers les effets du caractère prussien, qu'il dépeint comme rude, passablement arrogant et dépourvu de générosité. Ses rapports militaires étaient connus des offices secrets de la chancellerie de Berlin et le signalaient à la méfiance du gouverneur prussien. Bien que les relations personnelles du Colonel avec la Cour, avec le Maréchal de Moltke et Monsieur de Bismarck, dont il avait été l'hôte, dans l'intimité de sa résidence de Varzin, eussent toujours été excellentes, il reçut brutalement, le 18 juillet, l'avis d'avoir à quitter Berlin.

On ajoutait, au nom du Maréchal de Moltke et de Monsieur de Bismarck, que si, le lendemain 19, jour où toute l'ambassade de France devait partir, il se trouvait encore sur le territoire

prussien, il serait considéré comme prisonnier de guerre et enfermé dans une forteresse. C'était une expulsion immédiate.

Depuis quelques jours, du reste, la situation de cet officier à Berlin était devenue critique : on l'accusait d'avoir contribué à la guerre. La populace le traquait jusque dans sa maison et des gens armés de pavés le guettaient à sa porte pour lui faire un mauvais parti. La police dut prendre des dispositions pour le protéger durant son trajet à la gare.

Le 20 juillet, le Duc de Gramont communiquait officiellement aux Chambres la déclaration de guerre.

Le 21, le Sénat se rendait en corps à Saint-Cloud pour apporter à l'Empereur l'hommage de son dévouement.

Monsieur Rouher, dans un discours entraînant, exprima l'accord qui existait entre les grands corps de l'État et la politique impériale. Il parlait avec enthousiasme de la victoire qui suivrait nos armées. Pendant qu'il parlait ainsi, l'Empereur était grave et soucieux.

— Nous commençons une lutte sérieuse, dit

l'Empereur. La France aura besoin du concours de tous ses enfants.

Ceux qui ont assisté à cette mémorable entrevue, la dernière qui eut lieu entre les souverains et l'un des grands corps de l'État, n'ont pas oublié l'émotion, l'angoisse, qui se trahit à plusieurs reprises, aux paroles de l'Empereur et de Monsieur Rouher, sur les traits de l'Impératrice.

Le lendemain 22, le Corps législatif était reçu à son tour. L'Empereur répondait à Monsieur Schneider :

— « J'éprouve une grande satisfaction, à la « veille de mon départ pour l'armée, de pouvoir « vous remercier du concours patriotique que « vous avez donné à mon gouvernement. Une « guerre est légitime quand elle se fait avec l'as- « sentiment du pays et l'approbation de ses repré- « sentants. Vous avez bien raison de rappeler les « paroles de Montesquieu : Le véritable auteur de « la guerre n'est pas celui qui la déclare, mais « celui qui la rend nécessaire. Nous avons fait « tout ce qui dépendait de nous pour l'éviter et « c'est la nation tout entière qui, dans son irré- « sistible élan, a dicté nos résolutions.

« Je vous confie, en partant, l'Impératrice, qui « vous appellera autour d'elle si les circonstances « l'exigent. Elle saura remplir courageusement le « devoir que sa position lui impose. »

La proclamation, dans laquelle l'Empereur annonçait la déclaration de guerre, énumérait nos griefs contre la Prusse; elle se terminait ainsi :

« Quant à nous, nous réclamons l'établisse- « ment d'un état de choses qui garantisse notre « sécurité et assure l'avenir. Nous voulons con- « quérir une paix durable basée sur les vrais in- « térêts des peuples et faire cesser cet état pré- « caire où toutes les nations emploient leurs « ressources à s'armer les unes contre les autres.

« Le glorieux drapeau que nous déployons « encore une fois devant ceux qui nous provo- « quent est le même qui porta à travers l'Europe « les idées civilisatrices de notre grande révolu- « tion. Il représente les mêmes principes, il in- « spirera les mêmes dévouements.

« Français,

« Je vais me mettre à la tête de cette vaillante « armée qu'anime l'amour du devoir et de la pa-

« trie. Elle sait ce qu'elle vaut, car elle a vu,
« dans les quatre parties du monde, la victoire
« s'attacher à ses pas. J'emmène mon fils avec
« moi, malgré son jeune âge. Il sait quels sont
« les devoirs que son nom lui impose et il est
« fier de prendre sa part dans les dangers de
« ceux qui combattent pour la patrie. Dieu bénisse
« nos efforts! Un grand peuple qui défend une
« cause juste est invincible. »

En apprenant qu'il pourrait suivre son père à l'armée, le Prince Impérial éprouva une joie profonde. Il n'avait alors que quatorze ans! C'est l'âge de l'adolescence où les jeunes imaginations s'exaltent au récit des exploits patriotiques, et le Prince avait déjà dans ses grands yeux bleus un éclair de la flamme qui présage les héros. Le jeune Louis Conneau, le camarade habituel des jeux et des études du Prince Impérial, avait demandé à l'accompagner.

— Mon fils ne va pas à l'armée pour jouer au soldat, avait répondu l'Empereur; mais pour apprendre son métier de souverain.

Plût à Dieu que, dix ans plus tard, lors du drame sanglant du Zululand, Louis Conneau se

fût trouvé auprès du Prince dont il était resté le compagnon ! Une main amie, retenant la bride du cheval effaré qui s'enfuit à la brusque apparition des soldats noirs sur les bords de la rivière d'Itytiozi, eût suffi pour sauver la vie du Prince Impérial, abandonné seul, au milieu des Zoulous qui l'ont massacré.

Cependant les armements se pressaient de l'autre côté du Rhin. En Prusse, depuis de longues années, la nation avait reçu une éducation militaire qui lui donnait une impulsion puissante.

Chez nous, chacun jugeait les événements avec son tempérament, avec ses intérêts, sans bien en analyser les causes. Le bruit des armes plaît aux fils des Gaulois et des preux. Les femmes de notre race ont toutes, dans les veines, quelques gouttes de ce vieux sang gaulois, qui a engendré tant de héros.

La guerre de 1870 fut populaire à son début. La France avait foi dans son armée depuis dix-huit ans toujours victorieuse ; dans sa fortune !

Cependant, dès l'origine du conflit Hohenzollern, ce nom qui restera lié aux plus douloureux

souvenirs de notre histoire, qui couvrit la France de ruines et laissa tant d'incurables blessures dans les cœurs français, deux courants s'étaient établis dans l'opinion.

Les uns préconisaient la guerre, désireux de sauvegarder la dignité nationale, désireux surtout de voir cesser cet état de paix onéreuse, où toutes les forces des nations s'agglomèrent autour des armées, dans l'éventualité d'une guerre prochaine. Ceux-là se fiaient à la sagesse patriotique de l'Empereur, à la confiance que, du haut de la tribune, les voix les plus autorisées manifestaient dans notre armement.

Le 9 avril 1869, le Maréchal Niel, s'adressant au Sénat, s'exprimait ainsi :

« Notre situation est telle qu'en maintenant « notre armement sur son pied normal de paix, « avec l'organisation si profondément prémédi- « tée de l'Empereur, et dont, par son initiative, « notre système militaire est aujourd'hui doté, « nous ne pouvons jamais être surpris; grâce « aussi à nos approvisionnements, que je consi- « dère comme un dépôt sacré auquel il ne faut « jamais toucher qu'en temps de guerre; grâce,

« enfin, à nos armements de réserve qui sont sur « un pied des plus respectables. »

Le 12 avril 1869, le Maréchal Niel ajoutait :

« Aujourd'hui, que nous soyons à la paix ou à « la guerre, cela ne fait absolument rien au « Ministre de la Guerre : il est toujours prêt. »

Dans les sphères politiques, parmi les adversaires du gouvernement, et pour des causes différentes, parmi ceux dont les destinées étaient étroitement liées à l'Empire, il y eut de grandes protestations. L'origine démocratique du gouvernement Impérial ne pouvait laisser aucune illusion sur les conséquences d'une guerre malheureuse. La France vaincue, c'était la chute de la dynastie. L'Empereur, l'Impératrice, dont on a tant incriminé l'action, à cette époque, sur les décisions de l'Empereur, ne jugeaient pas la situation d'une façon différente. Car ce mot que l'on a osé attribuer à l'Impératrice au moment de l'entrée en campagne : « C'est ma guerre ! » n'a jamais été qu'une odieuse et ridicule invention dont le temps a déjà fait justice. L'Impératrice avait, au contraire, l'effroi de la guerre.

A l'issue de ce long conseil où l'on venait de

fixer le sort du pays, l'Impératrice pleine d'anxiété, s'adressant à Monsieur de Parieu, président du Conseil d'État, lui demanda ce qu'il pensait des résolutions prises. Monsieur de Parieu, très apprécié de l'Empereur et de l'Impératrice, était un homme d'un sens juste et droit.

— Je pense, Madame, répondit-il, que si l'Angleterre devait trouver une formule qui nous permît d'éviter la guerre, elle aurait bien mérité de la France !

— Je suis bien de votre avis, reprit gravement l'Impératrice.

Le soir même de la déclaration de guerre, tandis que dans Paris on se livrait à des manifestations bruyantes, l'Impératrice se promenait silencieusement dans le parc de Saint-Cloud, regardant au loin le flamboiement de la grande ville lumineuse. Elle était profondément absorbée. Madame de Saulcy, dame du palais de service, fut frappée de cette tristesse qui contrastait avec l'animation de la journée, où l'on avait vu tant de monde, où l'on avait dit tant de choses. Le Baron de Vareignes, préfet du palais de l'Empereur, qui accompagnait l'Impératrice dans sa pro-

menade, ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Comment voulez-vous, lui répliqua l'Impératrice, que je ne sois pas profondément troublée à la veille de ce qui se prépare ! Voici un grand pays comme la France, paisible, prospère engagé dans une lutte où, même heureuse, tant de ruines, tant de deuils vont s'amonceler. L'honneur de la France est engagé ; mais quels désastres si la fortune est contraire ? Nous n'avons qu'une seule carte a jouer. Si nous ne sommes pas victorieux, la France ne sera pas seulement amoindrie et rançonnée, elle s'abîmera dans la plus effroyable révolution qu'on ait vue !

L'Impératrice, instruite des secrètes menées de certains adversaires de l'Empire, prévoyait déjà le rôle que seraient appelés à jouer, dès nos premiers malheurs, ceux que, plus tard, après les émeutes et le massacre des pompiers de la Villette, elle pourrait trop justement nommer la quatrième armée de Monsieur de Bismarck.

Depuis mon mariage, j'habitais la plus grande partie de l'année le château de Nogent, situé dans le département de l'Aisne, auprès de l'ancien château de Coucy. Monsieur Carette avait là une

grande exploitation agricole, et je ne revenais guère à Paris que pour prendre mon service auprès de l'Impératrice.

L'Aisne étant un département voisin de la frontière, dès que le décret de mobilisation parut, appelant sous les drapeaux les hommes de la réserve, la garde mobile et l'armée territoriale, le mouvement militaire s'accentua autour de nous.

En même temps que ce décret, parut un appel au patriotisme de la nation, où on sollicitait les enrôlements volontaires pour la durée de la guerre. Toutes les classes de la société fournirent un contingent généreux. Bon nombre de jeunes gens, que l'on était habitué à considérer comme d'élégantes inutilités, partirent et donnèrent, pendant toute cette rude campagne, les plus grands exemples de courage, d'abnégation et de vertus militaires.

La première impression vive et réellement patriotique que je ressentis fut, vers cette époque, lorsque les mesures de la mobilisation commencèrent. Il y avait dans nos fermes quelques chevaux appartenant à la remonte. Sur un ordre de l'autorité militaire, des gendarmes vinrent les ré-

quérir et les emmenèrent en mains. Ces chevaux dont le galop retentissait au milieu du calme de la campagne, cette troupe de cavaliers en uniforme qui s'éloignait rapidement, donnèrent la vie aux idées de lutte et de combat qui flottaient dans mon imagination. Dès lors, l'image de la guerre avait une figure et je compris que le sort de la nation serait fixé, du moment où tous ces petits groupes isolés se réuniraient et formeraient le torrent des armées.

A partir de cette époque, le pays fut sillonné par des soldats en congé, des hommes de la réserve qui se rendaient à Laon, où la concentration s'opérait et d'où ils étaient dirigés sur les différents corps. Ils paraissaient résolus. Partout, dans les campagnes, ils recevaient un accueil sympathique.

Cependant, à Laon, l'incurie de l'administration, qui n'avait rien prévu pour recevoir cette quantité d'hommes arrivant de tous les points du département, faillit amener des désordres. Ne trouvant ni campement, ni gîte préparé, ces gens, fatigués pour la plupart, se réfugiaient dans les auberges, où ils dissipaient, en buvant, leur petit

pécule ; une fois troublés par l'ivresse, il devenait difficile de les gouverner.

Le 28 juillet, une sorte d'émeute mêlée de cris séditieux avait éclaté à Laon, et ce ne fut qu'à grand'peine que le Préfet, Monsieur Ferrand, et le Général Thérémin d'Asme, qui commandait la forteresse, parvinrent à apaiser les hommes et à les conduire à la gare, musique en tête, afin de les faire partir.

Au début de la campagne, l'idée générale était qu'après quelques grands engagements de frontière, nous forcerions les lignes prussiennes et que le cri public « A Berlin ! » devenant une réalité, nos troupes victorieuses fouleraient de nouveau le sol foulé par les aïeux à Iéna, Auerstædt, Magdebourg et Berlin.

« A Berlin! » C'est à ce cri que les premières troupes de la garde quittaient Paris, le 20 juillet, au milieu des acclamations générales. C'est avec ce cri que nos régiments d'Afrique s'embarquaient pour rejoindre l'armée. C'est ce cri qui soulevait à l'Opéra l'élite de la société réunie le 22 juillet comme pour une fête suprême.

On avait annoncé que l'Empereur assisterait

à la représentation de la *Muette de Portici* et que Madame Marie Sass chanterait la *Marseillaise*.

L'élan patriotique qui nous entraînait à la frontière effaçait le stigmate des souvenirs révolutionnaires attachés à ce chant.

Du reste, c'était par ordre que l'on chantait la *Marseillaise*.

Le 18 juillet, l'Empereur réunissait dans un dîner à Saint-Cloud les officiers des voltigeurs de la garde qui partaient pour l'armée. Ils étaient jeunes, nombreux, animés de l'esprit guerrier et remplissaient de leurs brillants uniformes la galerie d'Apollon, une des plus belles de nos palais, cette salle d'une architecture si élégante, décorée de peintures admirables, avec son plafond à caissons, tout ruisselant de dorures, sous la flamme des lustres. Vers la fin du dîner, l'Empereur donna un ordre à voix basse. Aussitôt la musique militaire, qui se faisait entendre pendant le repas, se mit à jouer la *Marseillaise*. L'Empereur avait compris que l'ancien refrain, qui accompagnait nos pères dans leurs victoires, ferait vibrer la fibre patriotique de tous ces officiers réunis au-

tour de lui. En effet, dès les premières mesures, spontanément, tous debout, la tête haute, le bras tendu, choquant leurs verres, ils mêlèrent les cris enthousiastes de « Vive l'Empereur, vive la France! A Berlin! » aux accords de la musique.

Ils peuvent se compter, ceux qui sont revenus. Combien d'entre eux sont tombés sur les champs de bataille! Leur mémoire plane sur les ruines du palais écroulé.

L'Empereur et l'Impératrice ne vinrent pas à la représentation de gala de l'Opéra; mais tout ce que Paris comptait alors d'élégant et de haut placé s'y était donné rendez-vous. Lorsque Madame Marie Sass parut en sa grande allure dramatique, vêtue d'une tunique blanche, du long manteau semé d'abeilles, tenant en main le drapeau tricolore, une immense acclamation s'éleva de toutes les parties de la salle, et c'est au milieu d'une émotion indescriptible qu'elle attaqua les premières notes.

La Duchesse de Mouchy se lève. Par un hasard fortuit, elle portait, ce jour-là, une robe blanche ornée de nœuds rouges et, couronnant son beau profil, une guirlande de bleuets. Aussitôt : « Tout

le monde debout ! » s'écrie une voix dans la salle. C'était celle de Monsieur Émile de Girardin. En un instant, la salle entière s'est dressée, la voix des spectateurs se mêle aux chœurs et le chant s'achève aux cris mille fois répétés de : « Vive la France ! A Berlin ! Vive l'Empereur ! » C'étaient les dernières acclamations de fête qui retentissaient au cœur du souverain !

Il y a loin de cette *Marseillaise,* ainsi comprise, à l'expression sinistre que lui donne la populace avinée dans les jours d'émeute. Bien loin de nous était alors la pensée de voir l'étranger franchir le seuil de la patrie.

Tous les faits étrangers aux préoccupations de la guerre passaient inaperçus. Néanmoins la mort de Monsieur Prévost-Paradol, notre ministre à Washington, causa une vive émotion. Polémiste énergique et brillant, il avait débuté au *Journal des Débats* par une campagne dans les rangs de l'opposition. La souplesse, la mesure de son talent le faisaient comparer aux écrivains du XVIIIe siècle.

Émule de Monsieur Émile Ollivier, il rencontrait souvent le Prince Napoléon dans le salon

de Madame la Marquise d'Agoult, l'un de ceux où l'opposition trouva pendant longtemps un agréable asile.

C'était l'époque où, maniant l'aiguillon de l'ironie, il lançait ses flèches d'or sur le pouvoir qu'il devait servir un jour.

En 1868, au moment où parut son livre *la France Nouvelle*, Monsieur Prévost-Paradol pria l'un de ses amis de l'offrir à l'Empereur, en lui faisant observer qu'il ne s'y trouvait aucune attaque personnelle.

— Je suis l'adversaire du système, nullement de la dynastie, dit-il.

L'Empereur reçut cet hommage indirect en souriant.

Plus tard, après le 2 janvier, Monsieur Prévost-Paradol pria les nouveaux ministres, parmi lesquels se trouvaient d'anciens amis, de l'aider à entrer dans la diplomatie. Lassé de la polémique journalière, il cherchait à se rattacher à une carrière plus stable. L'Empereur donna son assentiment à ce projet.

Monsieur Prévost-Paradol, ne voyant pas paraître sa nomination, pensa que l'Empereur était

revenu sur sa première pensée. Un ami auquel il en parla vit l'Empereur, qui ne lui cacha pas l'opposition de plusieurs ministres, particulièrement du Comte Daru.

— Ces messieurs prétendent que Prévost-Paradol écrit encore contre moi dans le *Times*, dont il serait resté le correspondant, dit l'Empereur. Mais votre démarche me paraît une réponse suffisante. Je le crois incapable de jouer un double jeu; dites-lui qu'il est nommé.

Ses anciens amis l'accablèrent de reproches. Quelques-uns d'entre eux ne s'arrêtèrent même pas devant l'injure. Il était d'un caractère nerveux et mélancolique; il partit pour Washington, profondément affecté.

Doctrinaire élégant et discret, Monsieur Prévost-Paradol caractérise bien un groupe particulier qui combattit l'Empire, presque comme à regret, à armes courtoises, en quelque sorte; au fond, sympathique à l'Empereur et prêt à se rallier. En apprenant à son poste la nouvelle de la déclaration de guerre, Monsieur Prévost-Paradol fut saisi d'un accès de douleur patriotique. Sa tête s'égara. Il se tira un coup de revolver en plein cœur.

La nouvelle de cette mort volontaire eut un pénible retentissement. C'était un de ces événements tragiques qui semblent accompagner de leur triste présage les grands bouleversements publics.

Monsieur Prévost-Paradol laissait un fils et une fille. Sa fille, qui n'était alors qu'une enfant, est entrée il y a peu d'années en religion, chez les carmélites.

Pendant les mois d'été, le service des Dames du Palais durait un mois, afin d'éviter les longs voyages pour un court séjour, la Cour étant alternativement à Fontainebleau et à Biarritz.

J'avais quitté l'Impératrice à Saint-Cloud vers le milieu de juillet et je devais reprendre mon service avec Madame de la Poëze le 4 septembre. Sachant l'Impératrice en proie à de si graves soucis, je vivais dans une inquiétude perpétuelle et je passais mon temps en allées et venues pour la voir et me tenir au courant des événements. Dans un des voyages que je fis alors en quittant Nogent, j'eus l'occasion de rencontrer le Comte de Saint-Vallier, notre ministre à Stuttgard. Il rentrait en France, comme les autres diplomates accrédités auprès des différentes cours d'Alle-

magne. Les impressions qu'il rapportait de Stuttgard avaient un grand intérêt, le Roi de Wurtemberg étant un des Princes les plus prépondérants de la Confédération germanique. Le Roi avait toujours eu d'excellentes relations avec la famille Impériale dont il était l'allié, par la Princesse Catherine, mère du Prince Napoléon et de la Princesse Mathilde.

Monsieur de Saint-Vallier avait commencé sa carrière sous les auspices de Monsieur Drouyn de Lhuys, puis il avait été attaché au cabinet de Monsieur Rouher, alors ministre d'État. Des relations intimes s'étaient même nouées entre la famille de Monsieur Rouher et la Marquise de Saint-Vallier, la mère du jeune diplomate, que l'on voyait assidûment au thé de cinq heures de Madame Rouher.

Monsieur de Saint-Vallier, dont on appréciait le tact et les talents, avait été nommé ministre à Stuttgard en 1868.

Avant de rentrer à Paris pour rendre compte des dernières péripéties de sa mission, il s'était arrêté dans sa famille, au château de Coucy-les-Eppes, voisin de Laon.

J'avais dû passer par Soissons, la libre circulation de la gare de Chauny, qui était la voie dont j'usais d'ordinaire, étant interrompue, par suite des transports de troupes. Du côté de Soissons, je trouvai le même encombrement et il fallut m'y arrêter durant quelques heures.

Monsieur de Saint-Vallier se rendait, comme moi, à Paris. Nous dînâmes ensemble au buffet de la gare, tandis que d'interminables convois de troupes, de bestiaux pour l'approvisionnement de l'armée, de munitions, se succédaient presque sans intervalle le long des voies.

Je rencontrais constamment Monsieur de Saint-Vallier à la Cour. On le voyait chaque année à Compiègne, à Fontainebleau, à Paris, dans toutes les fêtes.

C'était un diplomate absolument correct de tenue, très réservé bien que causeur agréable, ayant l'air grave et toujours préoccupé des choses de la carrière.

Il avait une détestable santé, ce qui le mettait à l'abri des entraînements du plaisir. Homme du meilleur monde, du reste, et fort recherché dans les cours étrangères où il portait cet air de discré-

tion diplomatique fait pour aiguiser la curiosité des salons où la politique se mêle aux grâces de la conversation intime.

—Vous allez voir l'Impératrice, me dit-il. Vous pouvez lui porter l'assurance formelle d'une alliance, contre la Prusse, de toute l'Allemagne du Sud, qui n'attend pour se déclarer que nos premiers succès. Cette alliance existe à l'état latent dans l'esprit des Princes de la Confédération germanique. Les petits États voient avec inquiétude l'esprit de conquête de la maison de Hohenzollern. Ils sentent que la Prusse triomphante les absorberait à leur tour; les populations, comme les souverains, redoutent extrêmement cette domination. Ils n'attendent qu'un revers pour se retourner contre la Prusse et venir à nous.

C'est dans ce sens que Monsieur de Saint-Vallier avait constamment renseigné le gouvernement; en parlant ainsi, quelle était son erreur!

Était-il aveuglé par des illusions sincères? Avait-il pu se laisser tromper par de vaines protestations?

Au moment de la déclaration de guerre, la Con-

fédération germanique, répondant tout entière à l'appel du Roi de Prusse, confondait ses armées avec l'armée prussienne et se jetait sur nous pour fonder l'Empire d'Allemagne.

Plus tard, Monsieur de Saint-Vallier, voulant dégager sa responsabilité diplomatique, donna un démenti devenu célèbre au Duc de Gramont, qui avait le droit, pour sa justification après la guerre, de rappeler les assurances pacifiques que ses agents en Allemagne lui avaient transmises.

Les dépêches officielles prouvèrent que la première version de Monsieur de Saint-Vallier, celle dont il m'avait fait la confidence, était exacte.

CHAPITRE V

Le pont de Kehl. — La Régence. — Départ de l'Empereur et du Prince Impérial pour l'armée. — La santé de l'Empereur. Le Baron Larrey. — Le Camp de Châlons. — Voyage à Arenenberg. — Monsieur Bachon. — Séjour à Compiègne. — L'Impératrice à Wilhelmshœhe. — Metz. — Saarbrück. — Wissembourg. — Mort du Général Douay. — Reichshoffen. — Forbach. — La Maréchale Bazaine. — Invasion.

Le 23 juillet, après le vote des crédits, la session était close. Les députés, à l'exception de ceux dont les départements étaient plus proches du théâtre de la guerre, restèrent pour la plupart à Paris.

Le même jour, les Badois repliaient le pont de bateau du Rhin sur la rive allemande, brisant ainsi le dernier lien qui unissait les deux peuples, symbole des déchirements prochains.

Le 26 juillet, un décret constituait le gouvernement de la Régence et investissait l'Impératrice du pouvoir, à dater du jour où l'Empereur aurait quitté la capitale.

Les membres du Conseil privé et quelques autres personnalités importantes composaient avec les Ministres, sous la présidence de l'Impératrice, le Conseil de Régence.

C'étaient le maréchal Baraguey d'Hilliers, récemment nommé commandant de la place de Paris, en remplacement du maréchal Canrobert, appelé au commandement de l'armée de Châlons; M. Baroche; M. Drouyn de Lhuys; M. Magne; M. le duc de Persigny; M. Rouher, président du Sénat; M. Schneider, président du Corps législatif.

Le 28 juillet, l'Empereur, accompagné du Prince Impérial, partait pour l'armée.

Dans une partie retirée du parc de Saint-Cloud existait un passage à niveau avec une petite gare, qui permettait aux souverains de prendre directement le chemin de fer, sans revenir à Paris. Un abri de chaume ouvert, avec quelques lampadaires, servait de lieu d'attente.

Dès le matin, une grande animation régnait

dans le Palais. Les officiers faisant partie de la maison militaire de l'Empereur, en tenue de campagne, se mêlaient aux ministres, à tous ceux qui étaient attachés à la Cour, et qui avaient voulu saluer l'Empereur au départ.

Tandis que la grande cour du Palais était encombrée de breacks et d'omnibus pour les gens de service, des voitures de parc, sortes de vis-à-vis découverts, entraient dans les jardins réservés.

Bientôt l'Empereur, accompagné de l'Impératrice et du Prince Impérial, sortit des appartements particuliers de l'Impératrice et, suivant la longue enfilade des salons, il se dirigea vers la sortie du parc, serrant la main, disant de son air affable un mot affectueux à chacun de ceux qui étaient là.

L'Empereur portait la petite tenue de général de division. Le Prince Impérial, qui avait quitté les galons de laine de caporal du 1er grenadiers de la Garde, portait l'uniforme de sous-lieutenant. Il avait le front candide et pur, le teint éclatant d'un enfant, avec une bonne grâce et une élégance rare à cet âge. Et il était si heureux du sabre qui

battait à son côté et qu'il serrait d'un air résolu. Près de l'Impératrice, tenant affectueusement sa main, il la regardait avec des yeux rougissant de larmes, qu'il voulait contenir. Car, avec une grande énergie de nature, beaucoup d'ardeur et d'entrain, il était tendre, affectueux et doux, autant qu'un enfant peut l'être.

— Un soldat ne doit pas pleurer, pensait-il.

Et soldat, il l'était déjà au fond de l'âme, comme ces jeunes gentilshommes, les Condé, les Gramont, les d'Assas, qui faisaient leur éducation militaire sur les champs de bataille et qui, dès l'enfance, avaient appris à aimer la patrie comme on aime sa mère. L'Impératrice était comme toutes les femmes, comme toutes les mères qui ont subi les déchirements des grands départs : toutes les sollicitudes se heurtaient dans son esprit. Elle tremblait jusqu'au fond de l'âme, mais elle se contenait en souveraine. En sortant du salon des Vernet, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial montèrent en voiture à l'extrémité de la terrasse. En un instant, toutes les autres voitures étaient remplies et suivaient celle de l'Empereur, tandis qu'un certain nombre

de ceux qui n'avaient pu trouver place partaient à pied pour se rendre à la petite station.

Le train impérial était rangé le long de la voie. Le ciel était triste et bas. En descendant de voiture, Leurs Majestés attendirent dans le kiosque les serviteurs fidèles qui s'empressaient une dernière fois. L'Empereur s'approcha de Monsieur Émile Ollivier, et, lui serrant les deux mains :

— Je compte sur vous, lui dit-il.

L'Empereur monta dans le train, suivi de son état-major.

Je connaissais d'une façon personnelle tous ces généraux dont quelques-uns étaient destinés au commandement. C'étaient les généraux Bourbaki, Frossard, Douay, Pajol, Lebrun, Favé, de Failly, Vaubert de Genlis, Reille, Lepic, prince de la Moskowa, Castelnau, et enfin le maréchal Lebœuf.

Tous avaient été désignés à la faveur impériale par des services éclatants. Tous, sur les champs de bataille de Crimée, d'Italie, du Mexique, de la Chine, avaient noblement soutenu l'honneur du drapeau. Tous, ils étaient animés de l'ardent

amour de la patrie, d'un grand dévouement à l'armée. On avait le droit de compter sur leur vaillance, sur leurs talents militaires.

Le maréchal Lebœuf laissait le ministère de la guerre aux mains du général Decaen, destiné à le suppléer, tandis qu'il prenait les fonctions de major général de l'armée. Le maréchal avait fait sa carrière dans l'artillerie; il s'était signalé en Italie comme un de nos meilleurs généraux. C'était un cœur de lion animé d'une bonté touchante, d'une bienveillance, d'une générosité qui le faisaient vénérer de tous ceux qui l'approchaient. Loyal et brave comme son épée, il était un des plus beaux, des plus brillants officiers de l'armée française. Par-dessus tout, il adorait la France. Il fut un de ceux que nos malheurs accablèrent d'une façon dont il ressentit profondément l'amertume.

Le jour des funérailles de l'Empereur à Chislehurst, je l'ai vu, secoué par les sanglots, couvrir de larmes le cercueil de son ancien souverain.

Quels souvenirs du passé, quelles pensées, quels rêves traversaient alors son esprit! Tout son être semblait abîmé dans la douleur.

Retiré dans une terre de famille, entouré des siens, ne vivant plus que pour faire du bien, le maréchal Lebœuf est mort inconsolé.

Tandis que les généraux montaient dans les wagons, l'Empereur regardait son brillant état-major :

— On dirait un vrai corps d'armée, dit-il, en souriant à l'Impératrice.

Le train était prêt. Une dernière étreinte et l'Impératrice est descendue sur le quai. Son mari, son fils vont au-devant de tous les dangers. Elle reste seule à ce grand foyer qui est la France, sous le poids écrasant du pouvoir, des responsabilités. L'Empereur envoie un dernier signe à ceux qui accompagnent son départ; puis, dans cette foule d'amis, apercevant un de ses chambellans :

— Dumanoir, dit-il d'une voix forte, je ne vous ai pas dit adieu.

Ce furent ses dernières paroles à Saint-Cloud, prononcées au milieu de l'émotion générale, car tous les yeux sont mouillés de larmes. Un moment de silence solennel succède à ces paroles. Puis le signal est donné, la vapeur siffle.

— Fais ton devoir, Louis, s'écrie l'Impératrice en enveloppant son fils d'un de ses beaux regards de lumineuse tendresse.

Tous se découvrent et tandis que le train s'ébranle, le cri de « Vive l'Empereur ! » sort de toutes les poitrines.

L'Empereur, accoudé sur la balustrade du wagon, reste les yeux attachés sur l'Impératrice. Son regard a une expression de tendresse, d'encouragement, de grandeur indéfinissable. Elle tend les mains vers ceux que le destin emporte et ce même regard de l'Empereur reste fixé sur elle avec une persistance, une douceur infinie, jusqu'au moment où le train, arrivé à la hauteur de la grille, rejoint la grande voie. Arrivé là, l'Empereur se porte de l'autre côté du wagon pour saluer la population accourue, qui l'acclame avec frénésie. Puis, le train décrit doucement une courbe, et disparaît.

L'Impératrice regagne sa voiture, oppressée de sanglots. Le voile de l'avenir s'était-il soulevé devant ses yeux ?

Au moment de l'entrée en campagne, la santé de l'Empereur était déjà fort atteinte, paraît-il. Je

n'ai pas connaissance que jamais personne ait soupçonné la gravité de son état.

Cependant, le 2 juillet 1870, une consultation de médecins et de chirurgiens avait eu lieu. C'étaient les docteurs Ricord, Fauvel, Germain Sée, Nélaton, Corvisart.

C'est un mystère inconcevable; mais cinq médecins éminents, réunis pour examiner l'Empereur, laissèrent une consultation écrite, signée du docteur Germain Sée seul, et cette consultation ne fut communiquée à personne de ceux qui pouvaient avoir intérêt à la connaître.

Après la mort de l'Empereur en 1873, on la trouva cachetée parmi des papiers.

Dans l'entourage intime de l'Empereur, on était accoutumé à le voir habituellement sédentaire; je veux parler de l'époque à laquelle j'eus l'honneur d'être appelée auprès de l'Impératrice, en 1864.

L'été, pendant les séjours de Saint-Cloud, de Compiègne, de Fontainebleau, l'Impératrice, persuadée qu'il était nuisible à la santé de l'Empereur de ne pas sortir, cherchait toujours à obtenir qu'il consentît à marcher, au moins pendant une heure.

Alors, on partait lentement dans les grandes allées, l'on faisait deux ou trois kilomètres et l'on revenait. Ou bien, prenant le bras d'un aide de camp, de l'un de ses officiers, ou de quelque visiteur, l'Empereur se promenait en causant, mais sans jamais parcourir de longs espaces. Il semblait plutôt se résigner pour complaire à ceux qui l'entouraient.

L'Empereur, qui était un des plus brillants cavaliers de l'Europe, conservait à pied la démarche d'un cavalier démonté. Il allait d'un pas nonchalant appuyé sur sa canne en corne de rhinocéros, dont la poignée était une belle tête d'aigle en or, finement ciselée. C'était un présent de la Duchesse de Cambacérès.

L'Empereur avait toujours beaucoup aimé la chasse. Il tirait fort bien. Je l'ai vu soutenir à pied, en chassant, des journées de marche, sans témoigner aucune fatigue. Comme aux personnes de naturel impressionnable, ce qu'il faisait avec plaisir, lui paraissait aisé sans doute.

Bien rarement l'Empereur sortait à pied, lorsque la Cour était à Paris. C'était alors, le plus souvent, une courte promenade sur la ter-

rasse réservée des Tuileries, le long de l'eau.

En 1865, l'Empereur quittait Fontainebleau pour aller aux eaux de Plombières, où il fit une saison, et de là il revint passer le 15 août au camp de Châlons, au milieu des troupes. L'Impératrice devait le rejoindre.

Il avait été convenu que, presque incognito, Leurs Majestés iraient en excursion à Arenenberg, sur les bords du lac de Constance, où l'Empereur n'était pas retourné depuis la mort de la Reine Hortense, sa mère, dont il chérissait la mémoire.

Ce fut à ce moment que se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie de l'Empereur. Le Baron Larrey, médecin en chef des armées, fut le premier auquel l'Empereur se confia.

Avant l'arrivée de l'Impératrice à Châlons, le Baron Larrey fut fort surpris, un matin vers sept heures, de voir Léon, le vieux valet de chambre de l'Empereur, venir lui-même le chercher.

Malgré l'heure matinale, le Baron Larrey était prêt; il se rendit au pavillon Impérial. L'Empereur était couché, il avait un peu de fièvre.

— J'ai passé une nuit très pénible, mon cher Larrey, lui dit l'Empereur.

Comme le docteur exprimait son regret de n'avoir pas été appelé aussitôt, l'Empereur, avec sa bonté habituelle, lui répondit qu'il n'avait pas voulu troubler son repos ; puis il lui fit le récit de ses souffrances et des manifestations spéciales dont elles avaient été accompagnées. Ces accidents tout nouveaux avaient un peu alarmé l'Empereur.

Le docteur Larrey fut aussitôt éclairé sur la nature de la maladie qui s'annonçait ; il conseilla à l'Empereur certains soins et reconnut la nécessité de recourir à une opération immédiate.

L'Empereur croyait peu à la médecine. Surtout il avait horreur des moyens chirurgicaux. Il se récria contre l'avis du docteur.

— Nous en reparlerons plus tard, dit-il, et il lui ordonna de ne révéler à personne ce qu'il venait de lui confier. Je vous prie expressément de n'en pas dire un mot, surtout à l'Impératrice, insista-t-il.

Peu de jours après, le 14 août, l'Impératrice, accompagnée de la Princesse Anna Murat et de la Comtesse de Montebello, arrivait à Châlons.

Elle s'installait au quartier Impérial. J'avais également l'honneur d'accompagner Sa Majesté.

Le lendemain, 15 août, nous assistions à une messe dite en plein air, au milieu de tout l'appareil militaire.

Après la messe, on amena les chevaux, et l'Empereur, ayant à ses côtés l'Impératrice, ainsi que nous-mêmes et tout son État-major, passa à cheval une grande revue des troupes. Il était impossible à sa mine, à son attitude, de soupçonner qu'il venait d'être souffrant.

Le 16 août, nous partions pour Arenenberg. Ce voyage fut un enchantement. Jamais l'Empereur ne s'était montré aussi gai, aussi satisfait.

Parcourant en excursionniste ces belles contrées où s'était écoulée sa jeunesse, l'Empereur retrouvait mille impressions douces et joyeuses. Il nous les communiquait avec une affabilité sans égale, faisant, en quelque sorte, les honneurs de ce pays que plusieurs d'entre nous ne connaissaient pas, et cela avec une bonhomie, une simplicité, mille attentions qui ont laissé dans mon esprit le souvenir ineffaçable de ces quelques journées.

Loin du luxe, de l'apparat de leur vie habituelle, l'Empereur et l'Impératrice semblaient se délasser d'une longue contrainte. Depuis les premières heures de la matinée jusqu'à la nuit, nous parcourions le pays en chemin de fer, en bateau, dans de simples voitures de louage.

On ne pouvait certes soupçonner aucun malaise chez l'Empereur, qui ne prenait aucune autre précaution que de se garantir du froid, qu'il redoutait extrêmement. Je me souviens même que, très gaiement, il nous fit les honneurs d'un certain manteau d'uniforme d'artillerie suisse fort démodé, qu'il possédait depuis sa première jeunesse et que Léon, son valet de chambre, avait soin d'emporter dans tous les déplacements.

Cet agréable voyage eut une fin dramatique. A Neuchâtel, les chevaux de la voiture dans laquelle nous étions et qui suivait celle de l'Empereur, s'emportèrent en quittant la gare, au milieu d'une foule considérable accourue pour voir Leurs Majestés. On ne put les maîtriser. La voiture fut brisée. La Princesse Anna, Madame de Montebello et moi, nous fûmes très grièvement blessées.

L'Empereur en ressentit une inquiétude qu'il nous témoignait de la façon la plus touchante. J'avais été presque écrasée sous des matériaux de construction qui avaient arrêté notre course en brisant la voiture et qui s'étaient écroulés sur moi après son renversement. On crut que j'allais expirer sur l'heure. L'Empereur cherchait à nous secourir, à nous ranimer; ses yeux étaient remplis de larmes en nous voyant souffrir.

J'ai su depuis que, dans la nuit qui suivit, l'Empereur avait eu un nouvel accident de santé; il l'avait soigneusement caché à la sollicitude de l'Impératrice, qui nous avait veillé durant la nuit entière.

Le lendemain, sans laisser paraître aucune fatigue, l'Empereur rentrait à Paris, tandis que l'Impératrice, étant restée auprès de nous, nous soignait avec ce dévouement de sœur de charité qu'un moribond saluait en elle, peu de mois après, lors de ses visites aux cholériques dans les hôpitaux de Paris.

Jusqu'en 1869, la santé de l'Empereur ne parut pas décliner. Sa démarche était un peu alourdie. C'est la seule observation qu'on pouvait

faire. Cela concordait avec les années. Il ne s'alitait jamais, et à part des douleurs rhumatismales dont il souffrait davantage par le froid, et quelques légers accès de fièvre, qui ne l'empêchaient pas de s'occuper comme à son ordinaire, on ne pouvait soupçonner les souffrances que la mort a révélées. L'Empereur ne se plaignait jamais.

En 1869, l'Impératrice était allée en Égypte afin d'inaugurer le Canal de Suez, cette grande œuvre française, exécutée par des Français. L'Empereur était resté à Saint-Cloud avec le Prince Impérial. Il ne voulut pas que le Prince fût privé du séjour de Compiègne, où, déjà très bon écuyer, le Prince aimait à suivre les chasses.

Cette même année, le Prince Impérial était allé au camp de Châlons. Sa bonne tournure, son aplomb militaire, avec son visage encore animé des grâces de l'enfance, avait enthousiasmé les troupes, auxquelles il aimait à se mêler familièrement. Il avait été acclamé et l'Empereur était revenu radieux des sympathies qui s'élevaient autour de son fils.

Monsieur Bachon, le vieil écuyer du Prince qu'il

adorait, était fou de bonheur; il lui avait donné une éducation équestre si bien entendue, qu'à quatorze ans, le Prince Impérial maniait son cheval en véritable cavalier. Monsieur Bachon me racontait son triomphe.

— Il n'y a pas un Prince, me disait-il, pour passer, comme lui, une revue sur un grand cheval qui piaffe, d'un pas égal, le long des lignes d'infanterie, sans que la musique ni les reflets du soleil sur les fusils le fassent dévier d'un pas.

Le Prince, lui, n'en avait conçu que de la joie. Déjà, il adorait l'armée. Ses yeux s'enflammaient au passage d'un régiment et il savait parfaitement désigner, après une revue, telle compagnie de tel bataillon dont l'alignement n'était pas juste.

A Chislehurst, en 1871, après la guerre, à la veille de ses quinze ans, je demandais au Prince Impérial quel vœu il fallait faire pour lui et ce qu'il préférerait, si le choix de sa destinée lui était offert.

— Je voudrais, me dit-il les yeux mouillés de larmes, être sous-lieutenant dans l'armée française, avec 1 800 francs d'appointements.

Pendant cet automne de 1869, le palais de Com-

piègne aurait été bien triste sans entourage. L'Empereur engagea une quarantaine de personnes environ, choisies parmi celles qui faisaient partie de ce qu'on appelait l'intimité de la Cour. Nous avions l'honneur, Monsieur Carette et moi, d'être au nombre de ces privilégiés.

Le 15 novembre, le jour de la Sainte-Eugénie, l'Empereur voulut que, malgré l'éloignement de l'Impératrice, sa fête fût célébrée comme d'ordinaire.

Le soir, après le feu d'artifice traditionnel, il adressa à l'Impératrice une longue dépêche collective où tous nos noms figuraient. Puis il voulut nous faire danser, et pour terminer la soirée, afin de divertir le Prince, l'Empereur se mit à la tête d'une boulangère qu'il conduisit lui-même, faisant tourner la chaîne des danseurs à travers la longue enfilade des salons, des interminables galeries de Compiègne ; les plus alertes demandaient grâce, tandis que l'Empereur nous entraînait toujours avec la vivacité, la gaieté, l'entrain d'un jeune homme. Il semblait infatigable.

La réception des notabilités de la ville et du département, qui venaient saluer les souverains

aux anniversaires, eut lieu cette année-là comme de coutume.

Le baron Morio de l'Isle, sous-préfet de Compiègne, que l'Empereur affectionnait et en qui il avait une confiance particulière, avait négocié un rapprochement avec une personnalité assez importante : un ancien révolutionnaire de 1848, qui s'était signalé par son hostilité envers le Prince-Président, et qui, après le 2 décembre, avait gémi pendant trois jours au moins sous les verrous !

Il avait fini, comme beaucoup d'autres, par vouloir se rallier.

Lorsque Monsieur Morio de l'Isle le présenta :

— Voilà bien longtemps que je ne vous ai vu, lui dit l'Empereur.

— En effet, Sire, pas depuis que vous m'avez fait mettre en prison.

L'Empereur le regarda finement :

— Mon Dieu, dit-il en souriant, nous avons tous plus ou moins passé par là.

Pendant ce séjour, l'Empereur ne cessa pas de s'occuper de ses hôtes avec mille attentions. On chassait, on montait à cheval, on passait des jour-

nées en voiture. L'Empereur se mêlait à tous les divertissements. Il était impossible de montrer plus de courtoisie, de bonté, de gaieté.

Comment supposer que, dès cette époque, la santé de l'Empereur était gravement compromise?

L'Empereur voulut évidemment dissimuler la cause de ses souffrances à l'Impératrice. Ceux qui ont été à même d'apprécier les exquises délicatesses de sa bonté peuvent comprendre qu'il cherchât à lui épargner le plus grave sujet d'inquiétude. De plus, un jour, à Vichy, l'Empereur, se trouvant indisposé, s'était décidé à accepter du docteur Conneau, en qui il avait une confiance profonde, des soins destinés à lui procurer un soulagement immédiat. Dans cette très légère opération, le docteur Conneau eut le malheur de blesser l'Empereur et de le faire souffrir. A partir de ce moment, l'Empereur manifesta une répugnance invincible pour tous les moyens chirurgicaux. Il l'avoua plus tard. Ce Prince, qui eut toute la vie un si grand mépris de la mort, éprouvait une appréhension nerveuse, et presque féminine, pour tout ce qui était souffrance occasionnée par la maladie.

Vingt fois, j'ai vu l'Empereur sortir après avoir été prévenu qu'un attentat était médité contre lui, sans que rien pût le détourner de son projet.

En mai 1870, on avait saisi des bombes au picrate de potasse, ce nouvel engin qui faisait son apparition. On savait qu'il en existait encore. L'Empereur recommanda au général Frossard d'empêcher le Prince Impérial de sortir. Le général demanda si le Prince était menacé.

— Non, lui répondit l'Empereur avec son calme accoutumé ; c'est à moi qu'on veut jeter des bombes ; mais on pourrait se tromper de voiture. Et il sortit.

L'Empereur savait bien qu'en révélant la nature de la maladie dont il souffrait, l'Impératrice aurait fait tout au monde pour qu'il fût traité et guéri. Moitié fatalisme, moitié détachement de soi-même, l'Empereur, avec son autorité inflexible, exigea le plus profond secret des médecins qui lui donnaient leurs soins. Néanmoins le 2 juillet 1870, sur la prière de la Duchesse de Mouchy de voir le docteur Sée, l'Impératrice avait décidé l'Empereur à demander cette consultation des premiers praticiens de Paris. Sans tenir compte

de leurs conseils, plus que jamais l'Empereur laissa tout ignorer à l'Impératrice, à ses ministres. On parla d'anémie, de douleurs névralgiques épidermales, et le départ pour l'armée eut lieu.

Les premières fatigues de la campagne amenèrent promptement la maladie à l'état aigu. L'Empereur souffrit mille morts en allant au-devant du boulet qu'il cherchait, pour mettre un terme aux douleurs qui torturaient son âme et son corps.

C'est en Angleterre, à Chiselhurst, que l'Impératrice fut instruite de la vérité.

On avait beaucoup commenté dans le public l'impossibilité où l'Empereur s'était trouvé trop souvent de suivre l'armée à cheval. Les médecins avaient parlé, la presse s'était emparée de leurs révélations et les avait propagées. La Duchesse de Mouchy avait été, comme tout le monde, au courant des commentaires médicaux.

Vers le milieu de décembre 1870, elle vint passer une après-midi à Camden. L'Impératrice était profondément affectée, sous le coup des lettres de l'Empereur, qui était souffrant à Wilhelmshœhe. Sachant combien l'Empereur était sensible au froid, Sa Majesté se demandait si le dur climat

de cette résidence n'était pas nuisible et si elle ne devait pas, malgré ses répugnances, demander au Roi de Prusse que l'Empereur pût habiter un climat plus doux.

La Duchesse de Mouchy croyait l'Impératrice instruite de tout. Elle supposait que Sa Majesté, habituellement très confiante, ne lui avait jamais parlé de la maladie de l'Empereur, par suite d'une réserve intime.

— Mais, ma tante, dit-elle, le climat n'y fait rien. Dans l'état où est l'Empereur, c'est une opération qu'il faut faire et le plus promptement possible. C'est l'avis de tous les médecins.

L'Impératrice fut frappée de stupeur. Elle demanda des détails.

— Alors l'Empereur est perdu ! dit-elle. Comment m'a-t-on caché une chose pareille !

Elle était navrée en songeant aux souffrances qu'avait si stoïquement endurées son époux infortuné.

Ce fut à la suite de cette conversation que l'Impératrice, quittant furtivement l'Angleterre, se rendit en Allemagne pour voir l'Empereur. Elle ne put passer que quelques heures auprès de lui,

dans ce douloureux exil de Wilhelmshœhe dont le séjour ne lui avait pas été ouvert.

Le lendemain de son arrivée au quartier général de Metz, le 28 juillet, l'Empereur adressait une proclamation à l'armée. Elle porte l'empreinte des préoccupations de son esprit. Néanmoins l'Empereur partait avec confiance, comptant sur la force de notre armée, sur l'admirable esprit militaire qui l'animait.

Les 250 000 hommes de troupes aguerries, que nous pouvions opposer aux forces allemandes vis-à-vis desquelles on se trouva au début de la campagne, permettaient de tout espérer !

Le sort nous trahit et tout devint fatal dans cette douloureuse guerre. La surprise que leurs avantages causèrent à nos adversaires eux-mêmes, prouve de leur propre aveu que la campagne n'avait pas été entreprise sans de sérieuses raisons de confiance. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les comptes rendus du grand État-major prussien.

Dans sa proclamation à l'armée, l'Empereur, s'oubliant pour le pays, ne parlait que de l'amour, de la grandeur de la France.

Le 29 juillet, l'Empereur et le Prince Impérial visitèrent le camp de Saint-Avold, où se trouvait le 2e corps, le plus voisin de la frontière, celui que commandait le général Frossard.

Le 2 août, un premier engagement eut lieu. C'était l'ouverture des hostilités. On apprenait à Paris la prise de Saarbrück. On faisait grand bruit d'une balle ramassée par le Prince Impérial sur le champ de bataille. Les feuilles dynastiques blâmaient la témérité avec laquelle on semblait exposer l'héritier du trône, tandis que les journaux de l'opposition ne voyaient là qu'une mise en scène puérile. On alla jusqu'à insinuer que le commandant du 2e corps, le général Frossard, gouverneur du Prince Impérial, avait préparé à Saarbrück un simulacre de combat, afin de ménager au Prince Impérial l'honneur de ses premières armes.

La vérité était au fond du cœur maternel de l'Impératrice.

— J'aime mieux, en cas de revers, que mon fils soit au milieu de l'armée, disait-elle ; je ne veux pas qu'on en fasse un petit Louis XVII.

Le jour du combat de Saarbrück, en effet, les

troupes virent l'Empereur et le Prince Impérial parmi elles à deux cent cinquante mètres du feu. Un officier de la suite fut blessé; l'Empereur et son fils se portèrent sur le terrain même, d'où l'on venait de déloger l'ennemi, et l'Empereur pouvait télégraphier à l'Impératrice :

— « Louis s'est très bien tenu au feu. »

Ce succès éphémère, qui enflamma tous les esprits, ne devait pas avoir de lendemain. Notre plan était l'offensive. Les lenteurs de la mobilisation vinrent modifier les projets d'attaque. Dès longtemps, en Prusse, les places fortes avaient été mises en état de se défendre contre l'invasion. La mobilisation, organisée par district, se fit avec une promptitude qui dépassa la nôtre et l'esprit de méthode appliqué aux plus petits détails remporta la première victoire.

Cependant l'organisation des armées prussiennes ne fut complète que vers le 15 août. Elle s'effectua à l'abri du succès. Un seul revers, sur notre territoire, pouvait entraîner une déroute et changer toute la suite de la campagne.

Le 4 août, l'armée du Prince Royal surprenait

les troupes du général Douay à Wissembourg. Un combat s'engage où nos hommes, écrasés par le nombre, sont obligés de se replier. Huit bataillons tinrent en échec, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, des forces considérables qui arrivaient successivement. Pendant que nos troupes, obligées d'abandonner le champ de bataille, se retiraient, on vit le général Douay gravir lentement, seul à pied, tenant son cheval par la bride, une colline que couronnaient quatre batteries prussiennes, dont la mitraille balayait la plaine. N'ayant pu vaincre et voyant ses hommes décimés, le général marchait délibérément au-devant de la mort. Frappé par la mitraille, il tomba héroïquement.

L'Empereur connut l'échec de Wissembourg le 4 août au soir. On comprit que les masses allemandes étaient plus près de nous qu'on ne l'avait pensé d'abord. L'Empereur, se rendant compte que les opérations encore incomplètes de la mobilisation ne permettaient pas d'opposer à l'ennemi des forces suffisantes, voulait se replier du côté des Vosges. Mais un avis du Maréchal de

Mac-Mahon annonça qu'il était en bonne situation pour soutenir le combat. Il demandait qu'on lui envoyât un renfort de troupes. On ne voulut pas contrecarrer ses opérations. On lui expédia le corps du général de Failly; et, afin de laisser plus d'unité à l'action, l'Empereur réunit les différents corps d'armée sous les ordres des Maréchaux de Mac-Mahon et Bazaine. On avait ainsi deux armées composées chacune de trois corps d'armée.

Le Maréchal de Mac-Mahon pensait rencontrer les troupes du Prince Royal vers le 7 août. Des dispositions de concentration étaient prises pour ce jour-là. Mais le 6 au matin, des combats d'avant-postes s'engageaient, acharnés, sur plusieurs points de la ligne d'avant-garde, et bientôt la bataille devenait générale. On se battait à Wœrth, à Gunstett, à Frœschwiller.

Vers midi, nos troupes victorieuses semblaient maîtresses du champ de bataille. Si la division du général de Failly était arrivée alors, la victoire devenait décisive. Mais ce sont les Prussiens qui reçoivent du renfort et bientôt, de toutes parts débordés, nous plions sous les coups d'une artil-

lerie formidable. Vainement des prodiges de courage et d'audace sont accomplis; vainement les plus obscurs soldats deviennent des héros; vainement le généreux sang français inonde la plaine : il faut se retirer. Le Maréchal de Mac-Mahon donne l'ordre de la retraite!

Ce fut dans cette journée qu'eut lieu la charge mémorable des cuirassiers de Reichshoffen.

Les troupes s'étaient heurtées à des forces cinq fois plus considérables que les nôtres.

Pendant ce temps, l'armée du Maréchal Bazaine, après avoir également disputé chèrement la victoire, était repoussée à Forbach.

Après ces sanglants combats, nos soldats étaient épuisés. Les munitions manquaient. Des réserves importantes étaient tombées entre les mains de l'ennemi. Le 10 août, l'Empereur appelait à Metz le Maréchal Canrobert et il donnait l'ordre de rallier les troupes autour de la place.

La consternation dans Paris ne saurait se peindre. On vivait dehors.

Dans les rues, sur les places publiques, on s'abordait sans se connaître. On se communiquait toutes les nouvelles vraies ou fausses, ces

dernières surtout; et, à tous les carrefours, des groupes se formaient pour lire en commun les journaux qui paraissaient.

Tandis que les troupes prussiennes franchissaient la frontière sans intervalle et que leur flot pressé se répandait dans le pays, le Maréchal de Mac-Mahon, continuant sa retraite, abandonnait les défilés des Vosges, et à l'exception des places fortes, tout le territoire entre le Rhin et la Moselle était envahi.

Cependant, afin d'honorer les efforts de notre armée, glorieuse encore dans la défaite, on ouvrit une souscription destinée à offrir une épée d'honneur au Maréchal de Mac-Mahon. Je me trouvais chez la Vicomtesse Aguado, lorsque la Maréchale Bazaine y vint en visite. La Maréchale, cette jeune femme que le maréchal Bazaine avait épousée pendant la campagne du Mexique et qui a montré une énergie peu commune au moment de l'évasion de son mari, pleine de confiance dans les talents militaires du Maréchal, ne doutait pas que, commandée par lui, l'armée ne prît une éclatante revanche.

En apprenant que le duc de Magenta allait

être l'objet d'une démonstration patriotique si flatteuse :

— Que fera-t-on pour le vainqueur, s'écria-t-elle avec animation, si c'est ainsi que l'on récompense le vaincu?

CHAPITRE VI

L'Impératrice à Saint-Cloud. — L'Amiral Jurien de la Gravière. — Une dépêche de Forbach. — Un portrait de la Princesse royale de Prusse. — Monsieur Émile Ollivier. — Départ de Saint-Cloud. — Conseil de Régence. — La Maréchale Canrobert. — Le Général Trochu. — Le Prince Napoléon. — L'Amiral Rigault de Genouilly. — Le Général Trochu refuse le ministère de la guerre. — Le Général Palikao. — Réunion des Chambres. — Agitation dans Paris. — Le Maréchal Baraguey d'Hilliers. — Renversement du ministère Ollivier. — Son dernier Conseil.

Après le départ de l'Empereur pour l'armée, tout était rentré dans le calme à Saint-Cloud.

Les quelques jours qui venaient de s'écouler avaient été remplis par des préoccupations de toute nature. Il avait fallu songer à tout ; car, fût-on reine, on a besoin, quand un mari, quand un enfant vous quittent, de voir par soi-même que tout a été prévu, que leur bien-être est assuré.

L'Impératrice restait à Saint-Cloud avec ses deux jeunes nièces, filles de la Duchesse d'Albe, qui vivaient auprès d'elle depuis plusieurs années, et un service restreint.

On devine l'impression cruelle que Sa Majesté éprouva à la nouvelle des premiers échecs. Mais c'était des combats d'avant-garde, et de tels revers ne devaient avoir qu'un caractère passager.

L'Impératrice était prévenue qu'un grand engagement aurait lieu le 7 août. Les dépêches étaient attendues avec anxiété.

L'Amiral Jurien de la Gravière avait été désigné pour rester auprès de l'Impératrice. Durant ces jours d'épreuve, il ne cessa de l'entourer du plus respectueux, du plus généreux dévouement. Il s'était établi auprès du palais, à Saint-Cloud, avec sa famille, afin de se trouver à toute heure à la disposition de l'Impératrice. Ce jour-là, vers l'heure du dîner, il arrivait au palais avec une de ses filles, lorsque, à son entrée dans le salon de service, quelqu'un lui dit :

— On a de très mauvaises nouvelles de l'armée.

Aussitôt, il se dirigea vers le cabinet de l'Impératrice. Il la trouva anéantie, sans larmes, sans voix, entre ses deux nièces qui pleuraient. Elle lui tendit un papier sur lequel le chambellan de service, le Comte de Cossé-Brissac, venait de transcrire les premières phrases d'une dépêche chiffrée, datée de Forbach.

« Toute l'armée est en déroute ; il faut élever notre courage à la hauteur des circonstances. »

Monsieur de Brissac, dans le salon voisin, achevait de traduire la dépêche.

Tandis que l'Amiral lisait, terrifié lui-même, Monsieur de Brissac rentrait avec empressement et lisait à haute voix les derniers mots qu'il venait de transcrire :

« Tout peut encore se réparer. »

A ces mots, l'Impératrice tombe à genoux et les larmes, jusque-là contenues, inondent son visage.

— De grâce, Madame, apaisez-vous, lui dit l'Amiral.

— Ah ! je bénis Dieu, dit-elle, qu'il y ait encore à espérer !

Aussitôt, elle se décide à retourner à Paris, afin

que le gouvernement soit réuni en permanence.

— Amiral, vous ne me quitterez pas, je compte sur vous, dit-elle.

Après le repas rapidement achevé, l'Impératrice réunit à la hâte les papiers d'État qui pouvaient être nécessaires, et, tous les ordres donnés, on se dispose à quitter Saint-Cloud.

Plus tard, en visitant le palais au moment de l'incendie, les Prussiens trouvèrent une dépêche adressée par l'Impératrice à la Comtesse de Montijo, lui annonçant le départ du Prince Impérial pour l'armée. Cette dépêche fut publiée par les journaux allemands :

« Louis partira dans quelques jours avec son « père pour l'armée, et je désire que vous lui en- « voyiez votre bénédiction. Ne vous tourmentez « pas, je suis parfaitement calme.

« Il faut qu'il fasse son devoir et honneur à son « nom.

Signé : « Eugénie. »

Un portrait de la Princesse Royale de Prusse, fille de la Reine d'Angleterre, la Princesse Victoria, veuve aujourd'hui de l'Empereur Fré-

déric III, fut aussi au nombre des objets enlevés par les Prussiens.

Ce portrait faisait partie d'un grand tableau représentant l'arrivée de la Reine d'Angleterre à Saint-Cloud en 1854 qui ornait l'escalier d'honneur. La Princesse Victoria, qui n'était pas encore mariée, accompagnait la Reine, et son jeune visage, encadré d'un chapeau rose, se détachait à côté de celui de la Reine. Au milieu de l'incendie du palais, des officiers prussiens coupèrent la peinture autour du portrait de la Princesse Royale et il fut conservé.

Cependant, le bruit d'une défaite s'était répandu dans Paris. En apprenant que nous avions encore été battus, la consternation devint de la fureur dans la population des faubourgs, où déjà fermentaient des idées de révolte. On commençait à prononcer le mot de trahison, ce mot si funeste, dont l'amertume vint se mêler à tous nos désastres.

Des bandes se portèrent vers la place Vendôme, devant le Ministère de la Justice ; Monsieur Émile Ollivier y arrivait, accompagné d'un ami. Revenant de Saint-Cloud qu'il avait quitté avant que l'on eût reçu la dépêche de Forbach, il ignorait

les nouvelles. Il était à pied ; la foule le reconnaît, l'entoure aussitôt, le menaçant, l'injuriant, cherchant à l'atteindre pour le maltraiter. On accusait le gouvernement d'insuffisance. L'impopularité commençait.

Madame Émile Ollivier guettait de sa fenêtre le retour de son mari. Elle put juger, aux violences de la foule, qu'il était en péril. Quelques jeunes gens, attachés au ministère de la Justice, parvinrent jusqu'au garde des sceaux et, à grand'peine, le couvrant de leur corps, lui firent escorte jusqu'à ce qu'il eût franchi les portes, qui se refermèrent derrière lui.

A ce moment, la population, plus houleuse, plus exaspérée encore, réclamait à grands cris Monsieur Émile Ollivier. Il parut au balcon ; il harangua les manifestants, il parvint à les apaiser et ils se dispersèrent.

Des communications du Préfet de police envoyées à Saint-Cloud pour prévenir que des menaces étaient proférées contre l'Impératrice et que l'on pouvait craindre une descente des faubourgs ne modifièrent pas la détermination de rentrer dans Paris.

Vers minuit, un grand landau s'arrêtait devant le perron de la cour d'honneur. L'Impératrice y prenait place, accompagnée de la Comtesse de Rayneval, dame du Palais de service, du vieux Général Mollard, aide de camp de l'Empereur, et de l'Amiral Jurien de la Gravière.

Pas une parole ne fut échangée pendant tout ce trajet, durant lequel on s'attendait à chaque moment à rencontrer quelque troupe d'émeutiers marchant sur Saint-Cloud. Cette nouvelle épreuve fut épargnée à l'infortunée souveraine. A deux heures du matin, on était à Paris.

Le Conseil de Régence, qui s'était réuni à la nouvelle des désastres, s'était transporté aux Tuileries pour y attendre l'arrivée de l'Impératrice.

Le Maréchal Baraguey d'Hilliers, le Général de Chabaud-Latour, un des vétérans de l'armée, le Général Trochu, avaient été appelés à y prendre part. Durant ce conseil, qui ne finit qu'au grand jour, on prit les mesures les plus énergiques pour l'armement de la capitale, et l'on décida la convocation immédiate du Corps législatif. Respectant les lois constitutionnelles, la Régente considéra comme un devoir envers le pays d'ap-

peler ses représentants à délibérer sur une situation aussi grave.

Plus tard, le Général de Chabaud-Latour, bien connu pour son attachement aux princes de la famille d'Orléans, appelé à déposer devant la commission d'enquête sur le 4 Septembre, s'exprimait ainsi :

« C'était dans la nuit du 7 au 8 août. On venait d'apprendre Forbach et Reichshoffen. Je fus appelé chez l'Impératrice avec les Ministres. Elle tint le langage le plus noble, le plus digne, elle nous dit :

« — Il ne s'agit pas de sauver l'Empire : il s'agit de sauver la France. »

Dans un des nombreux testaments qu'il a cru devoir publier, le Général Trochu, faisant allusion à la même circonstance, avait écrit :

« L'Impératrice a montré du calme, du caractère, du cœur, des sentiments bien plus français qu'impérialistes. Je veux lui rendre ici cette justice. »

Impression fugitive. Quinze jours plus tard, c'était M. Jules Favre dont le Général Trochu admirait le caractère et s'attachait à suivre les avis, tout en réclamant pour lui-même le titre de président du gouvernement de la Défense nationale.

L'incertitude des nouvelles, les exagérations passionnées, les contradictions portaient un grand trouble dans l'esprit de ceux si nombreux hélas! qui avaient à l'armée des êtres chéris. Les services télégraphiques étant absorbés par les communications de l'armée et du gouvernement, on avait grand'peine à obtenir des nouvelles exactes. La Maréchale Canrobert avait appris indirectement les combats de Wœrth et de Frœschwiller. Fort inquiète, sans nouvelles du Maréchal, elle se décida, le 7 août, à venir en demander à l'Impératrice. Elle ignorait le retour de Sa Majesté à Paris.

Le soir, vers dix heures, elle se rendait à Saint-Cloud. Un silence profond enveloppait le palais. Sa voiture put arriver jusqu'au perron par le plus beau clair de lune du monde, sans rencontrer âme qui vive. Pensant qu'à cause de la chaleur, on avait éloigné les lumières et que sans doute on respirait le frais dans les parterres, elle se dirigea pour attendre vers le salon de service. Mais les appartements étaient déserts.

Enfin, la Maréchale rencontra un valet de pied qui l'informa du départ précipité de la veille, à la suite de la nouvelle d'une défaite

Dès le début de la campagne, l'Impératrice a donc vécu avec la double angoisse des désastres militaires et des menaces de trouble intérieur, qui venaient si fatalement compliquer les difficultés d'une situation terrible.

On peut s'étonner de la présence du Général Trochu à Paris, lorsque sa notoriété semblait le désigner pour un des postes les plus actifs de l'armée. Cette situation était toute fortuite.

Au moment de l'entrée en campagne, on se préoccupa du rôle important que la marine serait appelée à jouer pendant la guerre. On décida d'opérer une diversion puissante en envoyant une escadre dans la mer Baltique, avec un corps de troupes de quarante mille hommes dont les régiments d'infanterie de marine, signalés par tant de services lors des expéditions d'outre-mer, formeraient le noyau.

L'Empereur eut la pensée de confier au Prince Napoléon le commandement supérieur de la flotte et des troupes de terre appelées à former le corps de débarquement. Le Prince avait paru satisfait de cette mission et avait prié l'Empereur de confier le commandement des troupes au Général

Trochu, l'un de ses amis personnels. L'Empereur y souscrivit volontiers, satisfait de trouver un Général agréable au Prince Napoléon et désireux de servir sous ses ordres.

A l'un des conseils des ministres qui se tinrent à Saint-Cloud, on devait décider cette question. L'Amiral Rigault de Genouilly était en retard. L'Empereur guettait son arrivée par une des fenêtres de son cabinet, battant les vitres avec un peu d'agitation. Envoyer le Prince Napoléon dans la Baltique était une mesure qui aplanissait bien des choses. L'Empereur le désirait. Pourtant, il n'ignorait pas qu'à la suite d'un différend survenu, lors d'un récent voyage du Prince Napoléon, à bord de l'escadre que l'amiral Rigault commandait, une grande irritation était restée dans l'esprit de l'Amiral, et l'Empereur ne voulait rien décider sans l'aveu de son ministre de la marine.

L'Amiral Rigault de Genouilly était profondément attaché à l'Empereur. Avec beaucoup de mérite et d'esprit, il avait un sentiment très élevé du devoir, une grande autorité. Dès les premiers mots, il déclara qu'il était prêt à se retirer, mais qu'il n'accéderait pas à cette proposition. Le con-

cours de l'Amiral Rigault de Genouilly comme ministre de la marine était indispensable en un pareil moment; l'Empereur renonça à son projet.

Le Général Trochu avait vu dans un commandement isolé comme celui de la Baltique l'occasion de déployer avec éclat ses talents militaires; mais, les désastres survenant, on dut abandonner la pensée de former un corps expéditionnaire. Toutes les troupes de la marine furent appelées à prendre part à la défense du territoire et l'escadre resta dans les ports. C'est ainsi que, les grands commandements ayant déjà été attribués à d'autres généraux, le Général Trochu se trouvait à Paris, sans emploi, dans la nuit du 6 au 7 août.

Le Général Trochu avait le sentiment de sa valeur. L'inaction lui pesait dans un pareil moment. Il perdit de vue les événements qui venaient jeter la perturbation à travers tous les plans arrêtés. Il crut à un parti pris de l'éloigner du théâtre de la guerre, pendant que d'autres auraient des occasions nombreuses de s'illustrer. Il fut profondément ulcéré. Ces regrets étaient légitimes de la part d'un des plus jeunes généraux de l'armée. Mais on ne pouvait instantanément lui créer un

poste acceptable, celui pour lequel il s'était réservé faisant défaut.

L'Impératrice, l'esprit bourrelé des plus graves soucis, croyait pouvoir compter sur l'abnégation de chacun. Elle ne vit pas qu'elle se heurtait à une personnalité que rien ne devait désarmer.

Le nouveau ministre de la guerre, le Général Dejean, qui avait remplacé le Maréchal Leboeuf, ne semblait appelé qu'à jouer un rôle effacé. Au milieu des complications nouvelles, on le trouvait au-dessous de sa tâche. Ses collègues du cabinet comprirent qu'il fallait appeler au ministère de la guerre un homme plus actif, un organisateur, dont le nom serait plus connu, plus sympathique.

Ceux de Bazaine et de Trochu étaient sur toutes les lèvres. L'un et l'autre avaient eu l'art de s'envelopper de l'auréole des talents méconnus. Il y avait autour d'eux comme un petit parfum de fronde, qu'en France on aime à respirer. De toutes parts, on les désignait comme les plus capables de réparer nos revers. Ils avaient la confiance du pays. C'était beaucoup dans un pareil moment. Avec la logique des masses, un peu semblable à celle des enfants qui subissent

leurs impressions sans raisonner, on disait :

— Puisque les autres généraux ont été battus, c'est qu'ils étaient incapables; ceux-ci, à leur place, eussent été plus habiles !

Et l'on commentait, après coup, ce qu'il aurait fallu faire et prévoir ; le seul fait de n'avoir pas été au combat semblait les désigner pour la victoire.

La renommée des hommes publics n'est pas toute dans leurs talents ; il y faut aussi du bonheur. Ceux dont on proclamait la grandeur, l'héroïsme et le génie ne sont plus, au lendemain de la chute, que de plats et vulgaires tyrans. Puis, les passions s'apaisent. L'histoire vient, et refait la vie des hommes d'après leurs actes. C'est ainsi que de lumineuses figures ont surgi, tandis que des célébrités mensongères sont retournées à l'oubli.

Le 7 août, Monsieur Émile Ollivier télégraphiait à l'Empereur :

— « Dejean n'inspire de confiance à personne. Je demande à Votre Majesté de m'autoriser à signer en son nom un décret qui nomme Trochu ! L'effet d'opinion sera infaillible. »

Le Général Trochu plaisait aux parlementaires. C'était un critique éloquent dont les moindres causeries prenaient de suite les allures d'un discours de tribune ou d'une déclaration publique. Sa facilité d'élocution séduisait ceux qui croient à l'empire de la parole. Illusion d'un autre âge ! Dans une époque de matérialisme comme la nôtre, avec les progrès de la science, alors que l'électricité transmet si promptement, si sèchement la pensée, quand le canon a une si grosse voix, ce sont des actes et des faits, non pas des paroles, qu'il faut pour gouverner les hommes.

Le cabinet du 19 janvier avait pris la responsabilité de la déclaration de guerre. Après les revers, il devenait odieux. Profondément ébranlé, contrairement peut-être aux intérêts du pays, il allait succomber. Le Général Trochu le comprit et refusa d'y entrer.

Vainement, Monsieur Schneider, le président de la Chambre, avait été chargé d'insister auprès de lui ; vainement l'Impératrice lui envoya-t-elle l'Amiral Jurien de la Gravière pour faire appel à son patriotisme et le supplier d'accepter.

— Vous pouvez rendre les plus grands services,

lui dit-on. Vous êtes un organisateur. Le ministre de la guerre a aujourd'hui le plus grand rôle à jouer, pour faciliter les opérations de l'armée, pour réparer administrativement le désordre qui suit la défaite.

Sûre du patriotisme de Monsieur Émile Olivier auquel on pouvait demander tous les sacrifices, l'Impératrice fit même proposer au général Trochu la Présidence du Conseil. Pressé par Monsieur Émile Ollivier lui-même, le Général répondit :

— Mon entrée dans le cabinet ne pourra retarder d'un jour la chute du ministère que les événements accablent.

Rien ne put ébranler cette résolution. Il fallut songer à une autre combinaison. C'est alors que le portefeuille de la guerre fut accepté par le Général Palikao.

Au lendemain du premier conseil de Régence, qui eut lieu aux Tuileries dans la nuit du 6 au 7 août, à l'issue d'une nouvelle réunion de ce conseil, l'Amiral Jurien de la Gravière, qui assista à la plupart des incidents de cette époque, se rendit au salon de service, accompagné du Général Trochu, qui venait de prendre part aux délibérations.

— Croyez-vous, Général, lui dit l'Amiral, que nous puissions encore sauver la France et arrêter l'invasion allemande?

Alors le Général fit part de tout ce qu'il avait dit, écrit et pensé en politique, depuis de longues années. L'Amiral l'interrompit :

— Je ne vous parle pas politique à cette heure, dit-il. Je parle au soldat. Croyez-vous que l'Empire puisse encore sauver la France?

Le Général Trochu répondit vivement :

— On ne peut séparer la guerre de la politique : la guerre, c'est de la politique ! Je ne sais où me portera la destinée.

Puis, le Général déclara qu'il avait voulu, au milieu d'événements si graves, se réserver devant la postérité. Son esprit était tristement hanté, disait-il, par le souvenir du maréchal Marmont.

— J'ai voulu prendre les devants et j'ai consigné toutes mes prévisions dans un testament déposé chez Monsieur Ducloux, notaire à Paris. Ce n'est pas pour ma fortune, car j'ai cent francs de rente et onze enfants.

Le Général parlait volontiers de ces onze enfants, les enfants de son frère, qu'il avait adoptés.

Cette conversation eut lieu en présence de Monsieur le Comte de Cossé-Brissac, chambellan de l'Impératrice; du Prince Poniatowski, écuyer de l'Empereur; d'un officier d'ordonnance, et de l'Amiral Jurien de la Gravière, qui seul était assez lié avec le Général Trochu, pour s'intéresser à des épanchements intimes.

Dans de tels moments, du reste, la vie et les intérêts de chacun sont si étroitement liés à la fortune du pays, que les considérations personnelles disparaissent devant le péril commun.

Ce n'est donc qu'après avoir vainement insisté auprès du Général Trochu, que Monsieur Émile Ollivier proposa le portefeuille de la guerre au Général Palikao, qui commandait à Lyon. Celui-ci revint immédiatement à Paris.

Par un singulier enchaînement de faits, le Général Palikao, appelé par Monsieur Émile Ollivier à entrer dans son ministère comme ministre de la guerre, fut chargé de former le cabinet qui remplaça celui du 2 janvier.

Peu après son entrée en fonctions, le nouveau ministre de la guerre, donnant une impulsion vigoureuse aux mesures de réorganisation militaire,

formait rapidement de nouveaux corps d'armée. Le Général Trochu reçut le commandement du 12e corps, qu'il rejoignit à Châlons, où il devait retrouver l'Empereur.

Le rôle politique que le Général Trochu fut appelé à jouer comme gouverneur de Paris, pendant le siège, eut des conséquences si graves, qu'il peut être intéressant de rappeler ici les différentes phases de sa carrière.

En 1852, après le coup d'État, lorsque l'armée fut appelée à donner son avis sur la nouvelle forme du gouvernement, le chef d'escadron d'état-major Trochu inscrivait à côté de son vote la note suivante :

— Je vote *non* parce que c'est mon devoir.

Une simple négation bien nette en trois lettres ne paraissait pas suffisante à cet esprit déjà tourmenté du besoin de se répandre en paroles.

Six semaines plus tard, lorsque l'Empire, consacré par des millions de suffrages, était rétabli, le même officier refusait le poste de directeur adjoint du personnel, au ministère de la guerre, qui lui était offert par le Maréchal de Saint-Arnaud. C'était, pour un jeune officier, un poste

enviable, qui lui assurait une influence considérable dans l'armée. Le témoignage de tous ses chefs, particulièrement la grande autorité du Maréchal Bugeaud, dont il avait été l'aide de camp en Afrique, le désignait comme un officier distingué, travailleur, brillant au combat. En déclinant les offres du ministre de la guerre, Trochu lui dit :

— Je suis dans une position trop délicate ; je vous compromettrais, je ne puis accepter.

Peu de jours après, le Maréchal renouvelait ses propositions. Monsieur Trochu n'était pas le seul officier distingué de l'armée française et un grand nombre étaient dévoués à l'Empire ; mais, dans cette circonstance, le Maréchal de Saint-Arnaud agissait d'après le désir de l'Empereur.

Avec la sérénité des âmes véritablement grandes, l'Empereur poussait jusqu'à la témérité l'oubli des injures. En appelant à une situation considérable pour son grade, un officier qui venait de donner une preuve éclatante de son hostilité, quelle était la pensée de l'Empereur ?

— Insistez, avait-il dit au ministre de la guerre,

je veux donner à l'armée un gage de mon désir de conciliation et de ma confiance.

Le Maréchal de Saint-Arnaud connaissait le cœur humain. En homme d'esprit qu'il était, il ordonna, et Monsieur Trochu dut se rendre. Il collabora avec zèle à tous les actes qui marquèrent le ministère du Maréchal de Saint-Arnaud et fort apprécié de son chef, en 1854, il était le premier aide de camp du Maréchal en Crimée.

Sous ce chef éminent, il prit une part active à l'organisation de l'armée. Après la bataille de l'Alma, le colonel Trochu était fait général de brigade. On lui propose le poste de chef d'état-major général de l'armée. Il refuse, afin de ne pas déposséder le Général de Martimprey. Cette réserve l'honore, mais n'implique pas que le gouvernement impérial voulait le tenir à l'écart. Blessé à l'assaut de Malakoff, on lui offrit de nouveau, à son retour en France, la direction du personnel de l'infanterie. Il refuse encore, alléguant ses idées, qui n'étaient pas celles qui semblaient devoir être mises en œuvre, pour la réorganisation de l'armée, dont l'Empereur se préoc-

cupait déjà. C'était une occasion cependant de chercher à les faire prévaloir. Lors de la guerre d'Italie, sa division se bat avec éclat à Solférino, sous les ordres du Maréchal Canrobert. De 1859 à 1867, il occupe les postes de membre du comité d'état-major, d'inspecteur de l'infanterie. Le commandement de l'expédition de Chine lui fut offert avant d'être donné au Général Montauban. Il refusa. Il eût pu être aide de camp de l'Empereur, sénateur, etc..., mais il boudait toujours.

En toute circonstance, l'Empereur eut à cœur de lui être agréable et d'honorer en lui un homme qui avait rendu des services au pays. Le Général Trochu perdit son frère, qui laissait une veuve et onze enfants. L'Empereur, sachant que ce dernier ne possédait aucune fortune, envoya 20 000 francs à la mère de cette nombreuse famille. Le Général demanda à l'Empereur une audience pour le remercier. Avec beaucoup de désintéressement, il rapporta les 20 000 francs, déclarant qu'il se chargeait des enfants de son frère. Néanmoins, il accepta pour sa belle-sœur un bureau de tabac d'un bon rapport, et des bourses pour l'éducation de ses neveux et nièces.

En 1867, au moment où le Maréchal Niel préparait la réorganisation de l'armée, le Général Trochu était venu passer quelques jours à Compiègne. Il faisait partie de la commission chargée d'élaborer les lois nouvelles. Peu de temps auparavant, il avait publié une brochure qui fit grand bruit en Europe. Il y signalait les côtés faibles de notre régime militaire.

Dans cette brochure qui résumait avec talent les idées émises par tous les militaires compétents, le Général Trochu ne laissait intacte aucune des institutions de l'armée, mais s'en fiait à d'autres pour indiquer le remède. Cet ouvrage, très commenté, avait été lu par l'Impératrice. Sa Majesté avait exprimé sa sympathie pour l'auteur d'un acte de courageuse indépendance qui pouvait provoquer bien des rancunes. Le Général fut très bien accueilli à Compiègne où je me trouvais en même temps que lui. Il venait rarement à la cour, où il connaissait peu de monde. Sachant être agréable à l'Impératrice et le voyant un peu isolé, j'invoquai mon titre de compatriote et je le priai, le soir de son arrivée, de m'offrir le bras pour passer au dîner. Le Général se con-

fondit en protestations d'une extrême modestie.

— Je ne puis accepter, me disait-il, votre place est au premier rang et je dois rester confondu parmi la foule.

Je m'empressai de le rassurer en lui faisant observer que tous les hôtes de l'Empereur étaient égaux ; mais je ne pus m'empêcher de voir dans cette réserve que rien ne motivait une sorte d'affectation, les généraux de division ayant généralement le pas sur la plupart de ceux avec lesquels ils se rencontrent. Pendant le séjour qu'il fit alors à Compiègne, le Général Trochu eut plusieurs conversations avec l'Impératrice, pour laquelle il témoignait hautement, et souvent à moi-même, son admiration et son respect.

Le Corps législatif se réunit le 9 août. Un grand nombre de députés se trouvant déjà à Paris, avant l'ouverture de la session, les différents partis se groupèrent pour délibérer, chacun apportant ses passions, ses ambitions, ses craintes.

Aux yeux d'un groupe considérable de la Chambre, le cabinet du 2 janvier représentait une politique dangereuse. L'agitation qui régnait dans Paris semblait donner raison à ceux qui avaient

vu, à regret, l'Empereur inaugurer une ère plus libérale, en se désarmant d'une partie de son autorité.

Les ministres étaient à leurs yeux responsables des velléités révolutionnaires, qui s'accentuaient et qui ajoutaient un nouveau danger aux embarras de la situation. Ils décidèrent d'envoyer des délégués à l'Impératrice afin d'obtenir le renvoi du ministère Ollivier.

L'Impératrice pensait qu'une crise gouvernementale, en présence de l'ennemi, jetterait dans le pays un élément de trouble redoutable. Elle refusa de se séparer des ministres.

Le 9 août, le jour de la réunion de la Chambre, une foule houleuse entourait le Corps législatif. Ceux qui allaient devenir les chefs de l'insurrection du 4 Septembre s'y étaient donné rendez-vous et communiquaient avec la foule. Prévenu par des rapports de police, le Maréchal Baraguey d'Hilliers, gouverneur de Paris, était venu de sa personne, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient prises, pour permettre aux représentants du pays de délibérer en sûreté. A un moment donné, il y eut un commencement d'en-

vahissement de la Chambre et la foule pénétra jusque dans les jardins. Le vieux Maréchal, portant son chapeau sous son bras mutilé, s'avança seul, la tête découverte, au-devant de la populace ! Son vieux visage énergique et bronzé avait une expression d'autorité hautaine.

— Allons, dit-il de sa voix brève, retirez-vous et dispersez-vous. Sinon, vous savez, je ne badinerai pas.

On se le tint pour dit, et il n'y eut pas lieu de faire intervenir la troupe ce jour-là.

La séance fut très agitée ; les ministres, pris à parti, eurent mille peines à se faire entendre. Monsieur Émile Ollivier eut à supporter les plus violentes attaques.

Les chefs du parti des irréconciliables, qui exigeaient l'armement immédiat de la garde nationale, provoquèrent une discussion conduite avec la plus grande animosité ; elle aboutit à un ordre du jour de méfiance contre le ministère. Il est voté à une immense majorité. Les ministres se retirent aussitôt pour aller remettre leur démission à la Régente.

Le matin même, un conseil des ministres avait

eu lieu dans lequel Monsieur Émile Ollivier avait insisté pour que l'Empereur revînt à Paris. L'Impératrice s'était opposée à ce projet ; elle envisageait le retour de l'Empereur, abandonnant ses soldats après la défaite, comme un acte fait pour déshonorer un souverain. De plus, elle était informée que le retour de l'Empereur à Paris soulèverait une grande hostilité dans la population.

L'Empereur avait déjà renoncé de fait à son commandement. Dépouillé du prestige qui s'attache aux victorieux, atteint par la responsabilité soulevée autour du gouvernement qu'on accusait d'imprévoyance, l'Empereur, rentrant abattu dans Paris, serait-il parvenu à ranimer la confiance ? On avait de trop justes raisons de craindre que ce retour ne devînt au contraire le signal d'une insurrection terrible. Monsieur Émile Ollivier avait soutenu son idée avec la plus grande énergie contre l'Impératrice, qui s'y opposa constamment.

— Que l'Empereur rentre dans sa capitale après le plus léger avantage, disait-elle, et comment ne pas l'espérer, lorsque les hostilités ne sont engagées que depuis quelques jours ; alors, on se

serrera autour de lui. Mais c'en est fait de l'autorité de l'Empereur, s'il vient échouer à Paris sous les insultes de la populace ; et demander de la prudence, de la déférence aux Parisiens, après les échecs que nous venions de subir, il n'y faut pas songer.

Paris était presque entièrement dépourvu de troupes. Tout était parti pour la frontière. On n'aurait pas même pu réprimer une émeute. Ce sont ces considérations qui ont constamment inspiré la Régente, pour l'engager à écarter de la personne de l'Empereur des amertumes et des dangers qu'elle considérait, en même temps, comme nuisibles aux intérêts, à la dignité du pays ; car, dans son esprit, l'honneur de la France était encore plus atteint par la Révolution devant l'ennemi que par la défaite.

Monsieur Émile Ollivier voulait, après avoir obtenu le retour de l'Empereur et dans la nuit même, faire arrêter tous les chefs de l'opposition. Les mandats d'arrêt étaient préparés. L'Impératrice s'y refusa.

Pendant le conseil, au cours de cette discussion qui fut très vive, Monsieur Émile Ollivier se trou-

vait placé dans un courant d'air. Il était un peu souffrant, ayant gagné un enrouement la veille, en haranguant la foule du haut de son balcon. Il demanda la permission de fermer une fenêtre.

— Il faut, dit-il, que je puisse parler à la Chambre.

L'Impératrice se leva et allant à la fenêtre, elle la ferma elle-même.

La dernière entrevue de l'Impératrice avec les ministres du 2 janvier fut courte et douloureuse pour tous. On avait traversé de concert la période d'un plébiscite triomphant et l'on se séparait l'âme en deuil, dans un péril où tout menaçait le pays. Quand on a partagé les mêmes épreuves, qu'on a souffert des mêmes maux, les paroles sont puériles.

La Régente pria le Général Palikao de constituer un cabinet.

Monsieur Émile Ollivier fut chargé d'annoncer la formation du nouveau ministère. Ce fut son dernier acte de gouvernement. Peu de jours après, il se retirait en Suisse, où il demeura jusqu'à la fin de la guerre.

CHAPITRE VII

L'Impératrice Régente. — Borny. — Longeville. — Nancy. — Le 15 août à Paris. — Le 15 août à Metz. — Le Maréchal Canrobert. — Les pompiers ruraux. — Les préparatifs du siège. — La Société de secours aux blessés militaires. — La Baronne de Bourgoing. — La Maréchale Canrobert. — Madame Coralie Cahen. — Le département de l'Aisne. — Activité dans Paris. — Les Tuileries. — L'émeute de la Villette. — Le Général Vinoy.

Dès lors commença pour l'Impératrice la tâche la plus douloureuse, la plus accablante qu'il ait été donné à aucune femme, à aucune souveraine de remplir.

Dans un pays comme le nôtre, dès que le canon parle, toute autre puissance a cessé. C'est lorsque toutes nos forces étaient écrasées à la frontière, sans aucune alliance, avec une Chambre qui s'effondrait, que l'Impératrice dut entreprendre de

diriger, d'encourager, de modérer la nation; qu'elle dut essayer de maintenir l'autorité du gouvernement impérial, que les plus funestes divisions cherchaient à briser dans ses mains.

Les élections de 1869 avaient été faites sur des promesses de désarmement, ainsi que le prouvent la plupart des professions de foi de l'époque, sans distinction de parti; et cela malgré les idées nettement exprimées de l'Empereur, celles du Maréchal Niel.

La Chambre ne voulait pas accepter la responsabilité des revers. Elle s'épuisait dans un parlementarisme énervant, touchait imprudemment à toutes les questions militaires, agitait le pays en y répandant par la tribune les bruits vrais ou faux que l'on acceptait sans contrôle, envoyant ainsi à l'ennemi des indications dont il s'empressait de profiter, ainsi qu'on peut le voir dans les rapports du grand État-major prussien.

Des suspicions douloureuses sur le rôle de l'Empereur à l'armée continuaient à se produire. A la Chambre, Monsieur Barthélemy Saint-Hilaire insistait insidieusement auprès du gouvernement, pour savoir si le Maréchal Bazaine était bien le

commandant absolu et sans contrôle de l'armée; si la Garde Impériale marchait sous ses ordres comme les autres corps.

Dans un procès célèbre, le Maréchal de Mac-Mahon s'est chargé de répondre; il rappela les circonstances dans lesquelles il avait été investi du commandement de l'armée de Châlons qui restait placée sous les ordres supérieurs du Maréchal Bazaine. Les paroles du Duc de Magenta ont une portée historique que nul ne contestera :

— « Lorsque j'ai été nommé commandant de l'armée de Châlons, j'ai reçu ma lettre de service et j'ai été demander à l'Empereur quels étaient les rapports qui devaient exister entre lui, le souverain, et le commandant en chef de l'armée de Châlons. L'Empereur m'a répondu que, par des considérations qu'il n'avait pas à me faire connaître, il faisait abstraction de lui, qu'il en avait décidé ainsi, qu'il me remettait le commandement et qu'il ne s'occuperait pas des opérations. Je dois dire que tous les mouvements qui ont été ordonnés, l'ont été par moi, et ces mouvements, cela est avéré, étaient l'inverse de ce que l'Empereur voulait faire. »

La loyauté avec laquelle le Duc de Magenta assuma la responsabilité de toutes les opérations de l'armée de Châlons honore le glorieux vaincu de Reichshoffen et de Sedan.

L'agitation menaçante de Paris, de Lyon, de plusieurs grandes villes inspirait les plus vives alarmes ; et les gens sensés comprenaient la force que nos divisions prêtaient aux efforts de l'ennemi.

A travers tant d'épreuves, l'Impératrice montra une grandeur d'âme, une fermeté que ses amis pouvaient attendre d'elle, mais qui surprit ceux qui, la connaissant moins, eurent alors occasion de la voir.

La dynastie Impériale, recevant la consécration de la volonté nationale, avait pour mission, aux yeux de l'Empereur, de donner à la France gloire et prospérité. La Régente, durant cette période, s'élevant au-dessus de toute pensée dynastique, ne se préoccupa que des intérêts du pays.

A toutes les considérations politiques qui lui étaient soumises pour sauvegarder l'avenir de on fils, pour ménager les droits du gouverne- ' Impérial, l'Impératrice, fidèle aux vues de 'eur, répondait invariablement :

— Ne nous occupons pas de la dynastie, ne songeons qu'à la France.

Au prix de sa vie, au prix du trône, malgré les menaces révolutionnaires dont elle était enveloppée, l'Impératrice commença par envoyer à la frontière toutes les forces disponibles.

— Le sang français est trop précieux à cette heure, avait-elle dit, il n'en coulera pas une seule goutte pour ma défense.

C'est dans cette pensée que l'Impératrice quitta les Tuileries, le 4 septembre, renonçant à un pouvoir que lui arrachait sans lutte l'émeute triomphante, dont la joie et l'ivresse retentissaient dans les rues de Paris, tandis que les plus nobles de nos enfants tombaient sur les champs de bataille et que l'ennemi vainqueur pénétrait jusqu'au cœur de la patrie.

On a été jusqu'à prétendre que l'Impératrice, obéissant à je ne sais quel rêve d'une autre époque, avait précipité le pays dans les aventures de la guerre criminelle, afin d'arracher le pouvoir aux mains débiles de l'Empereur. Car, pour que la fable pût être revêtue de quelque vraisemblance, il fallait nécessairement représenter l'Empereur

comme soumis à un affaiblissement moral qui lui enlevait toute initiative. Or, si la santé de l'Empereur a été cruellement éprouvée, jamais une heure de défaillance n'a troublé ce grand et noble esprit resté, jusqu'au dernier jour, ferme et lumineux. C'est là, du reste, une combinaison de faits qui s'écroule devant la plus simple réflexion et dont le temps a déjà fait justice.

Dans un gouvernement où la personnalité du souverain tenait une place aussi prépondérante, lorsque par trois fois le pays consulté lui avait remis le soin de ses destinées; lorsqu'autour de la personne de l'Empereur se groupait un faisceau d'hommes d'État dévoués, éclairés, pleins de talent, comment admettre que l'Impératrice ait pu songer à se substituer à celui qui, depuis vingt ans, gouvernait avec une autorité, avec un prestige qu'on ne connaissait plus?

Pendant dix-huit années, l'Impératrice n'avait-elle pas suivi de près les difficultés au milieu desquelles s'était développé le principe du gouvernement impérial? Elle connaissait bien le caractère français. En faisant abstraction des mobiles élevés et généreux qui n'ont pas cessé d'animer l'âme

de la Régente, comment eût-elle été assez aveugle pour ne pas comprendre qu'un gouvernement confié à des mains féminines n'aurait eu en France aucune chance de durée, même en admettant chez l'Empereur, ce qui était faux, le déclin de ses facultés.

L'intérêt de l'Impératrice comme souveraine, comme mère, son rôle politique n'était-il pas, au contraire, de sauvegarder le prestige de l'Empereur? Intelligente, perspicace comme elle l'était, mieux que personne l'Impératrice savait bien que tout ce qui aurait pu amoindrir la personnalité de l'Empereur aurait été un affaiblissement pour le régime. Sur quelles forces, dans un pareil moment, se serait-elle appuyée pour fonder des espérances ambitieuses?

Ambitieuse, oui, l'Impératrice l'était, mais avec l'élévation d'un caractère chevaleresque, elle était ambitieuse de la grandeur de la France, de la gloire de son époux.

Belle, adulée, comblée d'hommages, si l'Impératrice avait eu le goût de l'intrigue et du pouvoir, il lui eût été facile, à travers les incertitudes, les divisions des partis, de se créer un rôle qui, au-

jourd'hui encore, pourrait occuper son esprit. A-t-elle jamais cherché à protester contre des imputations qui blessaient la fierté d'un cœur comme le sien? N'a-t-elle pas accepté le poids de certaines responsabilités, dont la passion des partis a voulu accabler sa mémoire?

Si telle avait été l'Impératrice, l'aurait-on vue, indifférente à elle-même, n'ayant plus ni patrie ni famille, séparée du monde par la douleur, s'enfermer dans la solitude et le silence, comme si sa vie n'eût eu d'autre mobile que la vie de ceux qu'elle aimait? Depuis près de vingt années, cette souveraine, dont la grâce et la beauté ont ébloui le monde, n'attend plus rien de la vie. Son âme a connu le néant des grandeurs humaines. Toutes ses heures appartiennent au culte du plus douloureux, du plus touchant souvenir, et il semble que sa pensée ait été ensevelie avec son cœur, dans un tombeau.

Le 14 août, une dépêche de l'Empereur annonçait un succès à Borny et Longeville. Mais en même temps, on apprenait que Nancy était occupé par un détachement de cavalerie prussienne. En effet, quatre uhlans, les uhlans légendaires que

nous devions retrouver durant la campagne, à la tête de tous les mouvements de l'armée prussienne, étaient entrés dans Nancy ville ouverte, comme quatre sportsmen en déplacement seraient arrivés à un rendez-vous de chasse.

Le 15 août fut un des jours de cette douloureuse époque, dont le souvenir m'est resté inoubliable. Bien rarement l'Impératrice passait seule cette journée, consacrée d'ordinaire à des réjouissances publiques. On avait appelé à Paris tous les pompiers des départements, pour concourir à la défense de la capitale. Les voies publiques étaient encombrées de ces braves gens qui quittaient leur village, le casque en tête, dans des accoutrements plus ou moins démodés. Rien n'était moins martial que leur allure, car tous les hommes jeunes et valides étaient déjà partis, et ceux-là, pour la plupart, étaient hors d'état de tenir la campagne. Ils se promenèrent ainsi par la ville, une grande partie du jour, acceptant le vin d'honneur des habitants.

Vers le soir, la chaleur ayant été accablante, lorsque le jardin des Tuileries fut fermé, l'Impératrice, pâle et silencieuse, la tête enveloppée d'une

dentelle blanche, s'achemina lentement, suivie d'un petit groupe, à travers les grands massifs des marronniers. Pas une parole n'était échangée, lorsque, près du grand bassin, éclatèrent à la fois les échos discordants de cent fanfares réunies. C'étaient les pompiers qui se rassemblaient sur la place de la Concorde pour regagner ensemble leurs casernements.

L'Impératrice avait eu, durant la journée, le sentiment pénible de cette multitude inutile. Elle eut, à ce bruit assourdissant, une véritable commotion de douleur et nous revînmes sur nos pas. La masse sombre du palais se détachait sur un ciel embrasé.

— Voyez, me dit Sa Majesté, élevant tout à coup la voix, on dirait que les Tuileries sont en flammes !

En rentrant dans les salons, le visage de l'Impératrice avait une expression rigide qui me frappa. Avec ses vêtements blancs, son voile léger, ses beaux traits amincis, sa pâleur transparente, on eût dit une statue de marbre à peine animée.

Ce même jour au matin, le lendemain de la

bataille de Borny, la veille de Rezonville, le Maréchal Canrobert, ayant appris que l'Empereur se préparait à quitter Metz avec l'armée du Maréchal de Mac-Mahon, voulut le saluer avant son départ. Il arriva au campement du Ban Saint-Martin, où l'Empereur se trouvait dans une auberge, prenant une tasse de ce café épais et trouble, tel qu'on le prépare dans les villages. Le front appuyé sur sa main, l'air profondément affecté, l'Empereur restait immobile et silencieux.

— Comment! c'est vous, Maréchal, dit l'Empereur surpris. Qu'y a-t-il? Des nouvelles?

— Non, Sire, répondit le Maréchal, mais c'est le 15 août, le jour de la fête de Votre Majesté. Comme tous les ans, je lui apporte mes vœux.

— En effet. Je n'y avais point songé, dit l'Empereur; puis, secouant tristement la tête : Merci de vous en être souvenu, mon cher Maréchal.

Et l'Empereur retomba dans son silence. Alors le Maréchal insista sur la nécessité d'un prompt départ. La situation était très critique. La retraite pouvait être coupée d'un moment à l'autre. Le départ fut résolu pour le lendemain.

Le Maréchal ne se trompait pas. L'ennemi était

bien près. A peine le Maréchal avait-il quitté l'Empereur qu'un obus tombait au milieu de son état-major, tuant un colonel et un commandant, blessant quelques autres personnes. Ce fut la dernière entrevue du Maréchal Canrobert avec l'Empereur pendant la campagne, jusqu'à la captivité de Wilhelmshœhe.

L'activité dans Paris était devenue ardente. Comme dans une immense fourmilière, tous les efforts se tournant vers un but unique, il semblait que la vie individuelle eût cessé. Chacun apportait son aide à la défense commune; une sorte de confraternité généreuse s'était établie au sein de la population. Tous les corps d'état étaient mis à contribution pour la défense.

Avec une rapidité inouïe, la vie de la cité changeant de but, Paris se transforma en un vaste camp. Une pensée unique, un même intérêt faisaient battre tous les cœurs. On put alors mesurer la force de cette union, qui ne fut, hélas! que passagère, chacun tenant à honneur de concourir au salut de tous, au péril commun.

Le Frère Philippe, supérieur général des Frères de la Doctrine chrétienne, vint trouver l'Impéra-

trice et mit à sa disposition le travail de tous ses enfants. Une partie des sacs à terre destinés aux fortifications furent confectionnés par eux.

Dans les mansardes, dans les salons, dans les ateliers, dans les hôpitaux, dans les prisons, chacun reçut sa tâche. Sous les mains débiles des vieillards et des enfants, sous les mains aristocratiques des femmes les plus élégantes, des monceaux de charpie s'amoncelaient. Depuis les plus riches maisons jusqu'aux plus pauvres ménages, chacun voulut contribuer à secourir les maux que les combats allaient causer.

Le Palais de l'Industrie était encombré d'offrandes de toute nature, destinées à adoucir le sort de nos soldats. C'est là que l'on centralisait tous les dons, c'est là qu'était le siège de la Société de secours aux blessés de terre et de mer, qui, sous la croix rouge de Genève, accomplit modestement, non seulement tant de bienfaits, mais tant d'actions héroïques.

Dès l'origine, l'Empereur et l'Impératrice s'étaient vivement intéressés à cette œuvre. Ils concoururent à son développement par des dons considérables en argent, linge, objets de toute

nature. L'Impératrice s'en était réservé la présidence. La famille de Rothschild s'y intéressa de la façon la plus généreuse et, au moment de la guerre, elle y consacra des sommes importantes. Après le départ de l'Empereur pour l'armée, le comte de Flavigny prit la direction générale de l'œuvre, et plus tard, la comtesse de Flavigny en devint présidente. Le docteur Nélaton dirigeait la partie chirurgicale. Grâce à son enseignement pratique, un grand nombre de femmes, appartenant à toutes les classes de la société, furent bientôt en mesure d'appliquer les pansements élémentaires, de donner les premiers soins aux malades et aux blessés qui leur seraient confiés.

La Baronne Philippe de Bourgoing, fille de Monsieur Dollfus de Mulhouse, dont le mari était écuyer de l'Empereur, s'était chargé de la direction de la lingerie, œuvre colossale, où il fallait réunir, approprier, mettre en usage et distribuer tout le linge destiné au service des ambulances de l'armée.

Un jour, comme elle était au milieu de ces occupations si multiples et si fatigantes, on vint dire à Madame de Bourgoing que son mari avait

été reconnu parmi les cent-gardes dont le magnifique cortège défilait dans les Champs-Élysées, à la tête des troupes qui partaient pour l'armée. Le Baron Philippe de Bourgoing, député de la Nièvre, avait vu avec regret qu'il n'était pas désigné pour suivre l'Empereur pendant la campagne. A l'insu de tous et pour se rapprocher de la personne de l'Empereur, auquel il était attaché depuis de longues années, il s'était engagé, pour la durée de la guerre, dans les cent-gardes, dont les fonctions étaient de toujours escorter l'Empereur.

Madame de Bourgoing elle-même ignorait le parti que venait de prendre son mari. Il le lui avait caché afin de ménager ses inquiétudes. Il savait pourtant qu'il pouvait compter sur son dévouement et son courage. Madame de Bourgoing vit défiler son mari, celui qu'on nommait à la cour le beau Philippe, puis elle reprit sa tâche, le cœur plein d'une émotion que l'on devine.

La surveillance du service des ambulances à envoyer sur les champs de bataille était échue à la Maréchale Canrobert. Il fallait composer le personnel complet de chaque ambulance, réunir les pansements, les médicaments, les ustensiles né-

cessaires, donner à chaque chose son attribution, tout prévoir.

Chaque jour, au Palais de l'Industrie, dans sa modeste robe de serge grise, on pouvait voir la Maréchale, belle comme les reines des légendes, active et dévouée, organisant, surveillant, avec une sollicitude intelligente, tout ce qui pouvait assurer le soulagement de nos blessés.

Plus tard, lorsque la Maréchale voulut rejoindre le Maréchal à Metz et qu'elle y pénétra le jour de la capitulation, elle trouva une des ambulances organisées par ses soins. Cette ambulance avait à sa tête une dame israélite, Madame Coralie Cahen, dont le courage et le dévouement avaient été admirables, durant les tristesses de ce lamentable siège.

La petite charrette de Madame Cahen s'était trouvée sur tous les champs de bataille des 14, 16 et 18 août, ramassant les blessés, donnant tous les soulagements aux agonisants. La Maréchale l'apprit de la bouche même des soldats. Toute l'armée vénérait cette femme bienfaisante. Quand la Maréchale arriva à Metz, la fièvre typhoïde, suite des privations et des fatigues du siège, sé-

vissait sur nos soldats. Auprès des malades, Madame Coralie Cahen déployait le même dévouement, le même zèle infatigable, et la Maréchale fut heureuse de constater les immenses services que cet envoi de la Société de secours aux blessés avait rendus à l'armée.

Lorsqu'on décida de mettre Paris en état de siège, je priai l'Impératrice de vouloir bien m'autoriser à rester auprès d'elle. Notre résidence dans l'Aisne, l'ancienne abbaye de Nogent voisine de Coucy-le-Château, située entre Laon, La Fère et Soissons, était sur la ligne d'invasion.

Le département de l'Aisne était indiqué comme un de ceux qui ressentiraient les premiers chocs. Le plateau de Laon avait été le centre des opérations militaires des armées alliées en 1814; et la mémoire fidèle des survivants de cette époque se ranimait pour rappeler les petits faits locaux qui, alors, avaient ensanglanté et terrorisé le pays.

Le bruit courait qu'on allait établir autour de Laon un camp retranché de 40 000 hommes, que la citadelle allait être armée, la ville fortifiée. Cependant on n'apercevait aucune trace de ces travaux.

Dans les premiers jours d'août, je prenais mon

service auprès de l'Impératrice, qui me montra une lettre de M. Ferrand, le Préfet de l'Aisne, annonçant au ministre de l'intérieur les dispositions belliqueuses de la population et parlant des canons de la citadelle braqués sur la plaine.

J'avais de fréquentes occasions d'aller à Laon. Je connaissais les canons de la forteresse. Ils gisaient rouillés dans l'herbe, auprès de leurs affûts effondrés. Un seul était entretenu par les gardes d'artillerie pour donner le signal des jours de fête. Je dus détromper l'Impératrice.

Ce fut une des grandes amertumes de cette époque, que les illusions inexplicables de ceux qui avaient mission de renseigner le pouvoir. La naïveté avec laquelle on préparait des moyens de défense paraît à peine croyable. La vieille citadelle de Coucy, dont les ruines majestueuses dominent le pays, attestant la puissance d'un autre âge, avait été pourvue d'une barrière mobile, sorte de claie qui s'ouvrait sous les larges portes crénelées et qu'un enfant pouvait faire mouvoir.

On voyait dans certaines communes les hommes s'exerçant à la manœuvre avec de faux fusils, en bois grossièrement équarris. On parlait

de semer nos bois de chausse-trapes, de pièges à loups. De quelles chimères ne s'est-on pas bercé !

Je me souviens qu'un jour Monsieur Carette reçut un homme qui lui confia, avec le plus grand mystère, qu'il avait un moyen infaillible de mettre nos soldats à l'abri des projectiles sur le champ de bataille. Il venait nous demander une lettre de recommandation pour le ministre de la guerre, afin de lui soumettre son projet, et demandait à lui être adressé d'urgence. Monsieur Carette voulut s'assurer de la valeur d'une telle découverte, et il mit à la disposition de cet homme des ouvriers, pour l'aider à fabriquer l'engin qu'il voulut bien se prêter à expérimenter lui-même.

Deux jours après, l'inventeur revenait, portant soigneusement cachée à tous les regards une plaque en tôle étroite et longue qu'il s'agissait d'adapter au sac du soldat, en l'orientant suivant le tir.

Il s'était procuré un sac d'infanterie auquel il appliqua sa machine, et se plaçant devant Monsieur Carette, qui tenait une carabine chargée à balle, il insistait pour que l'on tirât sur lui, prétendant que la mobilité de cette tôle devait faire rico-

cher la balle et la détourner. Monsieur Carette se refusa naturellement à tenter une semblable expérience. Notre homme comptait sur sa prudence et son humanité.

On accrocha le sac après un arbre et se plaçant à longue portée Monsieur Carette tira. La balle traversa la tôle, le sac et l'arbre et le prétendu inventeur se retira la vie sauve, mais assez confus.

C'était un ouvrier de passage; il se disait mécanicien et s'était arrêté à Coucy pour réparer les orgues de l'église. Bien qu'il fût porteur de papiers très en règle, j'ai toujours soupçonné que c'était un espion allemand. Si je raconte ce petit fait, c'est pour montrer jusqu'où allaient les idées fantaisistes qui surgissaient de tous côtés.

Monsieur Carette, très attaché au pays par d'anciens liens de famille, maire et conseiller général depuis longtemps, ne songeait point à s'éloigner. Cependant il redoutait pour moi, pour nos enfants les événements qui devaient se produire dans un canton isolé où, si l'ennemi venait à pénétrer, nous aurions été exposés à toutes les chances de la guerre. Il savait surtout que, profondément attachée à l'Impératrice, je considé-

rais comme un bonheur et un honneur d'être appelée à partager sa fortune.

Le 12 août, je conduisis mes enfants, dont l'aîné avait trois ans à peine, à Dieppe chez des parents qui s'y étaient réfugiés.

Les scènes d'attendrissement des familles qui se séparaient, sans savoir quand on pourrait se retrouver, l'encombrement, le désordre de toutes les gares, la cohue du départ, ce que l'on disait, ce que l'on voyait, donnaient à toutes les actions une apparence d'égarement. On agissait sous le coup de l'affolement général, comme dans une sorte de rêve agité, où les notions réelles de la vie échappent à la raison.

Après avoir conduit mes enfants chez les personnes qui voulaient bien les recevoir, je rentrai à Paris fort troublée et me demandant si ce n'était pas deux petits orphelins que je venais d'abandonner. La situation de l'Impératrice était si touchante, sa douleur, son courage si admirables, que l'on trouvait près d'elle la force de surmonter les sentiments les plus naturels. C'était pour moi une consolation et un devoir de lui marquer mon attachement en quittant tout pour rester auprès d'elle.

Paris ressemblait à un vaste champ de foire. D'immenses voitures de grains et de fourrages, des troupeaux de bœufs et de moutons circulaient dans les rues, pour l'approvisionnement de la capitale. On parquait les bestiaux dans le bois de Boulogne, dans le bois de Vincennes.

Devant toutes les maisons stationnaient des voitures de déménagement. Un grand nombre des habitants de la ville se préparaient à la quitter, tandis que ceux de la banlieue se réfugiaient dans l'enceinte des fortifications. On avait mille peines à se procurer, même à prix d'or, des moyens de transport. On alla jusqu'à utiliser les voitures des pompes funèbres pour enlever les mobiliers; et, le grotesque se mêlant au tragique, on put voir, dans une promiscuité macabre, d'élégants colifichets traînés par des corbillards. Je me souviens d'avoir rencontré dans la rue de Rivoli un char funèbre portant une toilette à coiffer en dentelles, sur un transparent de soie rose toute pomponnée de rubans.

Le Palais des Tuileries était morne et désert. Chaque année, vers la fin du mois de juin, la Cour quittait Paris pour plusieurs mois. C'était

énéralement après le Grand Prix. Les tapissiers du Garde-Meuble venaient alors enlever les rideaux, les tapis. On recouvrait les meubles de housses et tout restait ainsi jusqu'au milieu de décembre, où la cour revenait de Compiègne. Au mois d'août 1870, dans la précipitation du retour de Saint-Cloud, on n'avait pu songer à rendre aux appartements leur élégance accoutumée. Ces grands salons, dans leurs enveloppes de toile grise, avaient un aspect de tristesse glacée, plus saisissant encore par le contraste de la richesse des peintures, de l'ornementation des lambris et des plafonds. On avait enlevé les bibelots, les menus objets qui donnent aux pièces que l'on habite un air de vie intime. Il y avait habituellement partout une profusion de fleurs ; les grands vases, les jardinières étaient vides.

Sous l'influence de l'inquiétude perpétuelle où nous vivions, une impression pénible serrait le cœur dès qu'on entrait dans ces vastes appartements, qui semblaient déjà voués à l'abandon. On y parlait à voix basse comme dans les chambres de malades. Dans les appartements particuliers de l'Impératrice, la tenture de soie verte et

les meubles étaient recouverts d'une perse lustrée à grands bouquets d'iris mauve. Plus agréable à la vue que les vulgaires enveloppes grises des autres salons, cette toile fleurie ne paraissait guère en rapport avec les boiseries d'acajou rehaussées de fines ciselures en bronze doré, les meubles Louis XVI, les merveilleux tableaux, les bronzes, les riches collections. Tout entière aux devoirs qui l'accablaient, l'Impératrice ne permit pas qu'on changeât rien dans un pareil moment.

Sa Majesté vivait dans un tourbillon d'occupations qui la privait même du repos de la nuit.

Il y avait jusqu'à deux et trois conseils des ministres par jour. Les communications de tous les services administratifs, de l'armée, de tous les Préfets arrivaient aux Tuileries. Le cabinet de l'Impératrice centralisait toutes les nouvelles, toutes les dispositions à prendre.

A toute heure, l'Impératrice était prête. On ne s'explique pas comment elle a pu supporter tant de fatigues, tant d'angoisses et de travail.

C'est à peine si nous apercevions Sa Majesté. La plupart du temps elle prenait ses repas seule

et à la hâte dans son cabinet, tout en travaillant. Un mot, un geste, un signe entre deux portes ouvertes, entre deux entretiens d'affaires ; un faible sourire avec un regard navré, c'était à peu près tout ce que l'Impératrice accordait à la vie intime. Et puis parfois une de ces paroles douloureuses qui trahissent les angoisses d'une âme déchirée.

Le 17 août, une véritable collision se produisit dans le quartier de la Villette, drame précurseur de tous les bouleversements qui devaient ensanglanter Paris, jusqu'au déchaînement de la Commune.

Ce soulèvement eut lieu à l'instigation de plusieurs membres connus de l'Internationale. Monsieur Blanqui y prit une part active. Il en a lui-même réclamé l'honneur dans son journal *la Patrie en danger*.

« Il y a aujourd'hui un mois, dit-il dans le « numéro du 17 septembre 1870, une centaine « d'hommes se réunissaient lentement sur le « boulevard de la Villette, près du pont du canal. « C'était un dimanche, par un beau soleil. De « nombreux promeneurs, répandus sur les contre- « allées, dissimulaient la formation du rassem-

« blement. Un bateleur, à quelques pas de la « caserne des pompiers, était le centre des cu- « rieux attirés par ses tours. Le chef du mouve- « ment projeté, qui avait précédé sur les lieux les « citoyens engagés dans cette entreprise, les fit « avertir de se joindre à l'auditoire réuni autour « du jongleur. Le groupe put ainsi se concerter « sans éveiller les soupçons des sergents de « ville.

« Vers trois heures et demie, Blanqui donna « le signal et le rassemblement se dirigea, à petit « pas, sans tumulte, vers la caserne des pom- « piers. On suivait une contre-allée et il fallait « descendre sur la chaussée pour arriver au corps « de garde.

« Ce brusque détour, à angle droit, donna l'a- « larme à la sentinelle et aux soldats, qui couru- « rent à leurs fusils. Ce fut un cruel mécompte.

« Le boulevard fut parcouru par les insurgés. « En vain, ils faisaient appel aux spectateurs « par les cris de : « Vive la République ! Mort aux « Prussiens ! Aux armes ! » Pas un mot, pas un « geste ne répondait à ces excitations.

« C'est le citoyen Pranger qui a donné pour

« cette émeute 18 000 francs, toute sa fortune,
« sans se réserver un centime. »

Les principaux auteurs de l'attaque de la Villette se sont nommés eux-mêmes. C'étaient Blanqui, Eudes, Granger, Pilho et Flotte.

Ce document est contenu dans le rapport fait par la commission d'enquête, sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, par Monsieur le comte Daru.

L'article passe sous silence le massacre des pompiers, ces dévoués gardiens de la sécurité publique, et des inoffensifs passants. Une toute jeune fille fut au nombre des victimes. Du reste, les députés de l'opposition s'empressèrent de répudier cette criminelle tentative. Monsieur Gambetta, notamment, dit alors à la Chambre :

— « Le gouvernement ne s'est pas trompé, comme d'habitude, dans l'indication de la main criminelle. Il a rencontré immédiatement les agents de Monsieur de Bismarck. Bien avant lui, d'ailleurs, la population avait reconnu la main de l'étranger et se proposait d'en faire elle-même justice. »

Ce jour-là toutes les casernes étaient vides. Les dernières troupes avaient quitté Paris pour

Châlons. Elles allaient former le 12e corps sous le commandement du Général Trochu, et le 13e confié au Général Vinoy, un de ceux, parmi nos généraux, qui donna le plus noble exemple d'honneur militaire et d'abnégation patriotique. Au lendemain de la désastreuse journée de Champigny, lorsque l'heure de la capitulation de Paris eut sonné, le Général Trochu avait abandonné le commandement de l'armée, en se réservant toutefois le poste de Président du gouvernement de la Défense nationale. Il ne voulait pas laisser figurer son nom dans l'acte de reddition de la capitale, où pendant cinq mois il avait exercé le pouvoir civil et militaire.

Abdiquant ses fonctions de chef de l'armée, il les remit au Général Vinoy, qui accomplit avec une mâle dignité la tâche douloureuse qu'on lui imposait.

Après le départ du 12e et du 13e corps, la garde de Paris resta aux mains de quelques brigades de sergents de ville et de la garde nationale, à peine en voie d'organisation. Ce n'est que plus tard que les contingents de la marine si admirables pendant toute la campagne arrivèrent à Paris.

Dès le début de l'émeute de la Villette, on vint annoncer à l'Impératrice les troubles qui éclataient, et l'intention manifestée par les émeutiers de se porter sur les Tuileries, gardées par un faible poste. Le Général Mellinet, commandant de la garde nationale, prévenu également, vint trouver l'Impératrice et lui exposa les dangers de la situation. L'Impératrice accueillit cette nouvelle avec beaucoup de tranquillité.

— S'ils veulent venir, nous ne pouvons pas les en empêcher, dit-elle. Fermez les grilles, qu'ils aient au moins la peine de les ouvrir !

Ce qui fut fait. Quelques mesures de police bien prises suffirent à briser le mouvement révolutionnaire et l'assaut des Tuileries n'eut pas lieu ce jour-là.

CHAPITRE VIII

L'Empereur à Metz. — Le Prince Impérial souffrant. — Arrivée au camp de Châlons. — État des troupes au camp. — Conseil de guerre. — Le Général Trochu, gouverneur de Paris. — Le Général Schmitz. — Le Général Favé. — Entrevue du Général Trochu avec l'Impératrice. — Breton, catholique et soldat.

Le temps que l'Empereur passa au quartier général de Metz fut une des périodes les plus douloureuses qu'il ait connues, dans une existence traversée par tant d'événements.

L'œuvre entière de sa vie, la grandeur, la prospérité de la France, son beau rêve réalisé, la gloire de sa dynastie, de ce grand nom des Napoléon dont il avait ranimé le souvenir et l'amour au cœur du peuple français, tout semblait s'écrouler dans un irréparable désastre. D'intolérables

souffrances le privaient de l'activité physique qui eût été si nécessaire dans de pareils moments; et pour comble d'affliction, l'Empereur voyait souffrir à ses côtés son fils, si sensible déjà aux malheurs qui accablaient la France et son père.

De telles secousses, véritablement au-dessus des forces d'un enfant de son âge, avaient agi sur la santé du Prince. Il ressentait le contre-coup de chaque nouveau désastre, de chaque déception nouvelle. Il était en proie à une sorte de fièvre continue, dont il cherchait à dissimuler les atteintes, mais dont les effets étaient trop visibles pour que l'Empereur n'en ressentît pas une sérieuse inquiétude. Constamment en éveil, le Prince Impérial guettait l'arrivée de tous les messages. On avait dû renoncer à lui cacher les sinistres nouvelles, car avec sa perspicacité native il comprenait, devinait tout et ressentait une agitation d'autant plus grande qu'on avait cherché à lui dissimuler une partie de la réalité. Il souffrait de violents maux de tête, avait perdu l'appétit, le sommeil, et dépérissait visiblement.

Ce fut en cet état que le Prince Impérial accompagna l'Empereur, lorsqu'il quitta Metz le 16 août.

L'Empereur arriva inopinément à Châlons dans un wagon de troisième classe, pressé au milieu de tout son état-major, sur des bancs de bois, qu'on avait établis à la hâte. C'était le seul moyen de transport qu'on eût eu sous la main.

L'aspect du camp était lamentable. Ce n'était plus une armée, mais une agglomération d'hommes échappés au carnage, harassés, débandés et ne connaissant plus ni chefs ni amis. Tristes épaves des derniers combats, presque tous portaient des uniformes délabrés, cavaliers démontés, fantassins sans armes et sans bagages, artilleurs sans canons, ils erraient à travers le camp, découragés et sans but.

C'est ainsi que l'Empereur revoyait ses soldats, ces belles troupes si noblement aguerries, l'orgueil de notre race, cette armée que l'Europe nous enviait. Un tel abandon, un tel accablement ne devait être que passager. Un peu de repos, d'encouragement, et bientôt, grâce au zèle ardent de leurs chefs, ces mêmes hommes vont recouvrer leur vaillance. Ils iront en braves au combat, opposant leur poitrine à l'ennemi, et seront prêts jusqu'au dernier à en faire le rempart de la

patrie, sauvant au moins l'honneur des armes.

L'Empereur fut frappé de cette désorganisation. Il fallait laisser aux troupes le temps de se reconstituer, de se refaire, et cependant l'ennemi avançait toujours. Là encore on avait lieu de craindre, à toute heure, un nouvel engagement, quelque surprise. Le camp de Châlons, une grande plaine ouverte, excellent terrain de manœuvre, aurait été enlevé par quelques régiments prussiens, s'ils étaient tombés au milieu des troupes débandées.

L'Empereur comprit que le point essentiel, dans l'état où les derniers combats nous avaient réduits, était de ne pas accepter de nouveaux engagements et de mettre à profit, si l'on pouvait, pour se reconstituer, la distance qui nous séparait encore de l'ennemi. La pensée de l'Empereur était de se rapprocher de Paris où, à l'abri des forts, on pouvait attirer l'ennemi dans une position dangereuse pour une armée d'invasion, livrer avec des chances de succès une bataille décisive et s'empresser de traiter. Dès lors, il apparut clairementà l'Empereur que continuer la campagne, dans l'état où nous laissaient les défaites, n'était plus qu'une

héroïque folie. Épargner à la France une lutte désormais impossible, tel était le seul parti qui s'imposait, lorsque nous étions déjà si atteints.

L'Empereur ne se dissimulait pas qu'en agissant ainsi, il ne devait plus compter sur l'appui de la nation. Sa pensée était de se démettre du pouvoir après avoir traité, et, comme, à bord d'un navire en détresse, on jette à la mer tout le chargement pour sauver l'équipage, de se sacrifier au pays. Les idées de l'Empereur ne devaient pas prévaloir !

C'est à ce moment même, malheureusement, qu'une divergence de vues surgit entre le gouvernement et les chefs de l'armée.

Le nouveau ministre de la guerre, le comte de Palikao, fut d'avis que le Maréchal de Mac-Mahon devait se porter au secours de Bazaine, et que ces deux maréchaux devaient unir leurs forces pour retenir l'ennemi et l'obliger à reculer.

L'idée de ramener à Paris l'armée de Châlons et de laisser le Maréchal Bazaine réduit à ses seules ressources avait produit la plus fâcheuse impression dans Paris. Comment pouvait-on songer à

ramener une armée de 200 000 hommes qu'on pouvait employer utilement à arrêter les progrès de l'ennemi? Et, mettant en avant des considérations politiques :

— Ce sont des prétoriens, disait-on, auxquels on fait déserter la défense du pays et qui reviennent pour servir de cortège à l'Empereur! A tout prix, il faut se porter au secours de notre glorieux Bazaine.

Dans l'enquête sur le 4 Septembre, on lit dans le rapport de Monsieur de Saint-Marc de Girardin (page 143) :

— « Au Corps législatif, on croyait que le gou-
« vernement de la Régence voulait ramener l'ar-
« mée à Paris pour y soutenir la dynastie contre
« la révolution. »

C'est ainsi que les uns accusèrent le gouvernement d'abandonner les intérêts de la défense pour protéger la personne de l'Empereur contre l'émeute, tandis que d'autres attribuaient à de coupables sentiments d'ambition personnelle l'opposition que l'Impératrice mettait au retour de l'Empereur à Paris.

De quel côté était le salut parmi tant d'intérêts

opposés? Au milieu d'une suite d'espérances, d'incertitudes, de malentendus, on se trouva bientôt réduit aux plus terribles extrémités et des catastrophes inouïes s'accomplirent dans l'espace de quelques journées.

Le lendemain de son arrivée à Châlons, le 17 août au matin, l'Empereur réunissait dans un conseil de guerre tous les chefs de l'armée.

Il est interessant de conserver sa physionomie exacte à ce conseil, où furent débattus de si graves intérêts. Voici dans quels termes le Maréchal de Mac-Mahon, Duc de Magenta, en rendait compte lui-même dans un procès intenté par le Général Trochu au *Figaro* ; le Maréchal de Mac-Mahon, interrogé comme témoin, s'exprime ainsi :

« J'étais arrivé à Châlons le 17 août, d'assez bonne heure ; sur les huit heures, l'Empereur me fit demander ; l'Empereur était établi devant son quartier général ; il y avait à côté de lui, causant avec lui, le Prince Napoléon, le Général Trochu, le Général Schmitz. Il y avait déjà quelque temps que l'Empereur causait avec ces messieurs. Quand j'arrivai, le Prince Napoléon exprimait à l'Empereur qu'il craignait une révo-

lution à Paris, ou un mouvement très prononcé, et il disait que le Général Trochu, par ses antécédents, par sa manière d'être, était le seul homme qui fût en état d'arrêter un mouvement révolutionnaire.

« Cette appréciation, ces observations du Prince Napoléon parurent étonner l'Empereur dans le premier moment, et je crois me rappeler qu'il ne répondit pas immédiatement ; pour un motif quelconque, il me fit signe d'aller lui parler. L'Empereur rentra dans le pavillon, je crois, et là il me demanda ce que je pensais du Général Trochu. Je lui dis que je connaissais le Général Trochu depuis longtemps, que c'était un homme de cœur, un homme d'honneur, et que l'Empereur pouvait avoir confiance en lui. J'ajoutai que c'était là ma conviction intime.

« Le Général Trochu avait été amené auprès de l'Empereur par le Prince Napoléon. Le Prince fit un tableau saisissant de la situation de l'armée. Il insista sur la position douloureuse de l'Empereur, qui ne participait plus ni aux affaires militaires, depuis qu'il avait abandonné le comman-

dement en chef pour le céder au Maréchal Bazaine, ni aux affaires de l'État.

« Le général Schmitz, chef d'état-major et ami du Général Trochu, appuya les paroles du Prince Napoléon. Il exposa le mauvais état des troupes rassemblées à Châlons, l'ignorance où l'on était du sort de l'armée de Metz.

« — Le salut, selon moi, est dans Paris que je viens de traverser, dit-il. On prétend que vous n'avez pas employé le Général Trochu parce qu'on lui attribuait des sentiments d'opposition. Eh bien ! Sire, il faut rentrer à Paris, dont le Général Trochu serait nommé le gouverneur. La situation que vous vous faites ne peut pas durer.

« — Oui, dit l'Empereur, j'ai l'air d'avoir abdiqué.

« Le Prince Napoléon pressa l'Empereur avec la plus grande énergie d'acquiescer à cette combinaison.

« Si nous devons tomber, au moins tombons comme des hommes. Voilà le Général Trochu, dont vous connaissez les vues de concentration et de reconstitution des forces militaires sous Paris, défendu à outrance et servant de point d'appui à de nouvelles opérations. Il était, de

notoriété, opposé à cette guerre et aux précédentes. Cela l'a compromis. A présent, il a une autorité et une popularité particulières. Qu'il les mette à votre disposition comme un brave homme qu'il est, et que vous avez mal jugé. Nommez-le gouverneur de Paris, chargé de la défense de la place. Qu'il vous y précède de quelques heures et vous annonce à la population par une proclamation qu'il saura faire. Vous verrez que tout ira bien. » (*Pour la vérité et la justice*, par le Général Trochu, pages 95 et 96.)

L'Empereur écouta attentivement tout ce plan préparé à l'avance pour lui être soumis, et après en avoir conféré encore quelques moments avec les conseillers présents, il remit au Général Trochu un décret qui l'investissait des fonctions de gouverneur de Paris. Ce décret devait être contresigné par le ministre de la guerre.

Il fut convenu que le Général Trochu, devançant l'Empereur, annoncerait son retour à la population parisienne. C'est alors que le Général Trochu insista pour faire revenir les mobiles de la Seine qui étaient à Châlons. L'Empereur, après quelque hésitation, souscrivit à cette mesure.

Le jour même, le Général Trochu quittait le camp de Châlons par un train spécial. Il était accompagné, entre autres, du Général Schmitz, son chef d'état-major, et du Général Favé, aide de camp de l'Empereur, général du génie, qui devait l'assister dans les opérations du siège.

Pendant le trajet de Châlons à Paris, le Général Favé et le Général Schmitz se trouvaient dans le compartiment occupé par le Général Trochu. Le Général Schmitz était un ancien officier d'ordonnance de l'Empereur. On le recevait souvent à la cour, où il était resté l'objet de la bienveillance des souverains. Pendant l'expédition de Chine, il écrivait fréquemment à l'Impératrice, qui par lui était tenue au courant des faits principaux de la campagne.

Le découragement causé dans le pays par nos revers, la rapidité des désastres, inspiraient les plus vives alarmes à des chefs militaires éprouvés, à des hommes qui suivaient attentivement les évolutions de la politique.

Tandis que le Général Trochu rédigeait sur ses genoux sa fameuse proclamation aux Parisiens, le Général Schmitz exprimait au Général Favé

ses inquiétudes pour l'avenir. Il ne lui cacha pas qu'il considérait, dès lors, l'Empire comme perdu.

— Voilà le futur président de la République, lui dit-il, en désignant le Général Trochu.

Le Général Favé n'attacha pas alors d'importance à ce propos.

C'est au Général Favé que le Général Trochu fit une réponse au moins singulière pour un chef d'armée, dont la mission n'est pas uniquement de faire tuer des hommes.

Au lendemain du 4 septembre, au moment où le rêve enivrant du pouvoir suprême venait de se réaliser d'une façon si imprévue pour le Général Trochu, le Général Favé, profondément attaché à la famille impériale, mais patriote avant tout et qui était resté à son poste, visitait les fortifications avec le gouverneur de Paris. Dans l'incertitude du succès, il exprimait ses craintes pour l'avenir :

— Songez, mon Général, combien d'existences vont être sacrifiées autour d'une ville comme Paris, qui peut être anéantie par les moyens de destruction formidables de nos ennemis.

Le Général Trochu, président du Conseil géné-

ral du Morbihan, avait le goût de l'agriculture, dont il s'occupait à ses moments de loisir.

— Cela fera de l'humus pour les générations futures, répliqua-t-il stoïquement.

Et l'on hâta l'armement.

Le côté politique du rôle que le Général Trochu venait d'être appelé à remplir, semble avoir eu, dès l'origine de son mandat, une grande action sur son esprit. Il allait au-devant de cette population parisienne si nerveuse, si mobile, excitée par des revers inouïs, et dans laquelle se réveillait l'esprit révolutionnaire, assoupi pendant dix-huit ans.

Contenir les Parisiens était pour lui un problème plus redoutable peut-être que de défendre Paris! On trouve la trace de ce souci dans ses proclamations, qui devaient bientôt se multiplier si nombreuses, si prolixes que, pendant le siège, les murailles de Paris en étaient recouvertes comme d'un vêtement. Appel aux armes, appel à la concorde, appel à toutes les bonnes volontés, à tous les courages : peut-être le Général Trochu eût-il été plus heureusement inspiré, si, n'en ayant appelé qu'à lui-même, il eût appliqué à la

défense toutes ses facultés, toutes les ressources qui lui restaient et surtout le concours si admirable qu'il trouva dans le courage, dans l'abnégation dont a fait preuve l'immense majorité des habitants de Paris.

Devant l'émeute comme devant l'ennemi, s'il n'avait songé qu'à sa mission de soldat, peut-être eût-il eu le bonheur et la gloire d'épargner à son pays d'incalculables maux.

En arrivant à Paris, le Général Trochu se rendit auprès du ministre de l'intérieur. Il exhiba les pouvoirs que l'Empereur lui avait remis et malgré l'heure avancée (il était une heure et demie du matin), il pria Monsieur Henri Chevreau de le conduire immédiatement auprès de l'Impératrice. Ils se rendirent ensemble aux Tuileries. L'Impératrice les reçut aussitôt.

Le Général Trochu exposa la situation militaire, qui lui paraissait très critique. Il ajouta que la présence de l'Empereur à l'armée créait à tout le monde une situation difficile.

Bien que l'Empereur, après s'être démis du commandement, eût déclaré qu'il entendait partager en soldat le sort de ses soldats, le seul fait

de sa présence pouvait gêner l'initiative du commandant en chef.

L'Impératrice fit alors connaître au Général Trochu les raisons qui s'opposaient au retour de l'Empereur. Elle lui expliqua comment, peu de jours auparavant, la même proposition avait amené un dissentiment entre elle et Monsieur Émile Ollivier.

Pendant l'entretien, qui se prolongea fort avant dans la nuit, la Régente exposa le côté politique de la question, auquel le Général était étranger. Sous ce nouveau point de vue, les conditions dans lesquelles il avait accepté le commandement se trouvaient modifiées. Se rendant aux raisons qui guidaient l'Impératrice, il jugea, lui aussi, qu'il fallait ajourner le retour de l'Empereur.

Plus tard, le Général s'est appuyé sur ce changement de vue pour expliquer sa défection. Les conditions du concours qu'il avait promis à l'Empereur au camp de Châlons n'avaient pas reçu leur exécution, disait-il. Il avait accepté le poste de gouverneur de Paris, pensant que l'Empereur et l'armée du Maréchal de Mac-Mahon l'auraient rejoint.

Si une combinaison différente lui semblait dangereuse pour le succès de la défense, pourquoi y avoir acquiescé? L'Impératrice lui avait déclaré très nettement qu'elle s'opposerait absolument au retour de l'Empereur, et qu'en cela, elle était d'accord avec le conseil des ministres et le conseil de régence tout entier. Pourquoi le Général Trochu n'a-t-il pas alors déclaré que, dans ces conditions nouvelles, il ne pouvait plus accepter la responsabilité du gouvernement de Paris?

Sa nomination n'était pas encore connue, le Général étant arrivé au milieu de la nuit. A l'exception de quelques membres du gouvernement, tout le monde à Paris ignorait son retour. Un refus n'aurait eu aucun éclat. Le Général pouvait retourner à Châlons, rendre compte à l'Empereur de la divergence de vues qui existait entre le gouvernement et lui; et reprenant le commandement du 12e corps, il en aurait été quitte pour un voyage de quelques heures.

Loin de songer à se retirer, le Général Trochu insiste pour que le décret par lequel l'Empereur le nommait gouverneur de Paris, soit immédiatement contresigné par le ministre de la

guerre, afin d'avoir force de loi. Le conseil des ministres devait se réunir dans la matinée; on propose au Général d'attendre jusqu'au lendemain matin. Il répond qu'il ne peut accepter aucun retard et, sur ses instances, l'Impératrice prie Monsieur Henri Chevreau d'aller lui-même, au milieu de la nuit, porter la lettre de l'Empereur à la signature du Général Palikao.

Le Général Trochu attendit aux Tuileries, en continuant l'entretien avec l'Impératrice, qui certes devait être bien fatiguée, le retour du ministre de l'intérieur, qui rapporta le décret régularisé.

Tous les incidents de cette entrevue ont été longuement rapportés dans le procès intenté par le Général Trochu à Monsieur de Villemessant, à la suite d'articles publiés dans le *Figaro*, qui parurent outrageants au Général. Voici quelle était la conclusion de ces articles sur la conduite du Général pendant la durée de ses fonctions de Gouverneur de Paris :

(*Figaro* du 27 janvier 1872.) « L'arrêt, je ne le « porterai pas moi-même. Il a été formulé en

« deux mots sanglants que je me bornerai à « transcrire. La première sentence appartient à « Monsieur le Général Changarnier : « C'est Tar- « tuffe coiffé du casque de Mangin. » La seconde, « moins pittoresque, n'en est pas moins san- « glante. C'est le mot de Monsieur le Maréchal « de Mac-Mahon devant la commission d'enquête : « Je le croyais un honnête homme. » Minos.

La déposition du Général Changarnier, interrogé au cours du procès sur le propos qu'il avait tenu, est un chef-d'œuvre d'esprit, de prudence et de franchise militaire.

L'Amiral Jurien de la Gravière, interrogé à son tour par Monsieur Allou, le défenseur du Général Trochu, au sujet de l'entrevue qui eut lieu dans la nuit du 17 au 18 août entre l'Impératrice et le Général, et des circonstances de cette entrevue, répondait ainsi :

— « A cet égard, mes souvenirs sont très présents. J'étais couché, lorsqu'à trois heures du matin, Monsieur le lieutenant de vaisseau Conneau, officier d'ordonnance de Sa Majesté l'Empereur, vint me réveiller. Il était fort ému; il m'apprit que le Général Trochu ramenait l'Em-

pereur à Paris. Cette nouvelle me causa à moi-même une grande émotion. Il n'était point dans notre pensée que l'Empereur pût s'éloigner de l'armée; nous ne croyions pas qu'il pût revenir sans péril à Paris, non seulement pour ses jours, mais pour sa gloire.

« L'Impératrice me faisait demander.

« La scène qui eut lieu fut pleine d'émotion. Le Général Trochu, avec beaucoup de dignité, je dois le dire, maintint le droit qu'il avait de donner le conseil de rentrer à Paris, parce que, suivant lui, le camp de Châlons n'était qu'un camp de plaisance, où l'Empereur était exposé à être enlevé par une division de cavalerie ennemie.

« C'est alors que l'Impératrice dit au Général Trochu :

« — Il y a une dépêche que vous ne connaissez pas, c'est celle que nous venons de recevoir du Maréchal Bazaine : le Maréchal est victorieux à Rezonville; nous avons la nouvelle de la grande bataille du 16 août.

« Devant cette considération, le Général Trochu comprit que l'Empereur n'avait plus besoin

de revenir à Paris; c'est alors qu'il céda et j'en fus transporté de joie. »

Dès le début de ses fonctions, certains dissentiments s'étaient élevés entre le gouverneur de Paris et le ministre de la guerre. Le Général Palikao, homme d'action énergique, à la décision prompte, s'impatientait des compétitions de forme, que la susceptibilité du Général Trochu élevait dans toutes les questions où leur action commune devait se concerter.

Cependant le Général Trochu fut appelé à prendre part aux délibérations du conseil des ministres, chaque fois qu'on eut à traiter une question militaire ou toute autre affaire touchant au ressort de son gouvernement, ce qui arrivait presque journellement dans une ville en état de siège.

Si on redoutait un peu sa présence, c'était à cause de la perte de temps que les longues périodes oratoires entraînaient, dans un moment où tout commandait la promptitude et l'action. Quand le Général Trochu prenait la parole, même pour des choses sans importance, il entrait dans des développements sans fin, dans des

digressions étrangères au sujet. C'était pour tous une cause d'énervement. Désireuse de le ménager, l'Impératrice l'écoutait avec la plus grande patience, mais elle avait peine à obtenir la même résignation des autres membres du conseil, particulièrement du ministre de la guerre.

Le Général Trochu, dont l'éloquence était si naturelle qu'il ne songeait pas à la mesurer, ne sentait pas qu'il fatiguait ses auditeurs. Il attribuait alors à de la malveillance l'agacement qui se trahissait chez quelques-uns.

Parfois l'Impératrice le retenait un moment, lui parlant de ses inquiétudes, cherchant à effacer les impressions désagréables qu'il laissait deviner et auxquelles se mêlaient les protestations du dévoûment le plus exalté.

C'est dans une de ces entrevues que le Général dit d'un ton dégagé à la Régente :

— Madame, si votre police est bien faite, on a dû vous dire que le gouverneur de Paris conspire.

Alors il expliqua à l'Impératrice qu'il avait jugé de bonne politique de se mettre en rapport avec les adversaires du gouvernement, dans un but de

conciliation et d'entente. C'était tout à fait dans les derniers jours.

L'Impératrice lui répondit qu'elle ne mettait pas en doute la parole d'un soldat; qu'en acceptant les fonctions dont l'Empereur l'avait investi il s'était engagé à soutenir le gouvernement et qu'elle comptait sur lui. C'est alors que le Général, mettant un genou en terre, lui dit cette phrase célèbre :

— Madame, je suis Breton, catholique et soldat, et je vous servirai jusqu'à la mort.

L'Impératrice, un peu gênée de cette effusion théâtrale, le releva.

Le Général saisit la main de Sa Majesté et la baisa avec émotion, puis il se retira.

L'Impératrice sortit un moment de son cabinet et vint vers nous. Elle avait cette expression de lassitude affreuse qui la saisissait, dès qu'elle donnait un moment de trêve aux affaires. Elle s'assit et nous dit que le conseil venait de finir; que Trochu avait été plus prolixe que jamais. Puis elle nous raconta la scène qui venait d'avoir lieu.

— Un honnête homme n'a pas besoin de tant

de phrases pour dire qu'il est prêt à faire son devoir, ajouta-t-elle.

En causant, Sa Majesté frottait le revers de sa main avec une sorte de répugnance, comme si elle eût voulu effacer la trace du baiser. Déjà la trahison flottait autour d'elle.

CHAPITRE IX

Dernières journées de combat. — Bazeilles et Sedan. — Lettre du Général Pajol. — L'Empereur prisonnier. — Entrevue avec Monsieur de Bismarck. — Entrevue avec le Roi de Prusse. — Départ de l'Empereur. — Wilhelmshœhe. — L'Empereur et la Reine Hortense. — Une parole de l'Empereur à Chiselhurst.

Pendant qu'on activait les préparatifs du siège, qu'on armait les fortifications, le Corps législatif continuait à discuter toutes les mesures prises par le gouvernement, tous les mouvements de l'armée.

Monsieur Thiers, très actif, très remuant, était nommé membre du Comité de défense. On abattait les maisons de la zone militaire. L'eau entrait dans les fossés des fortifications. Partout une fièvre de patriotisme, des bruits d'armes ; soldats qui

arrivent, soldats qui partent, blessés qu'on transporte, armement formidable, voilà Paris.

Sur les injonctions pressantes des députés de la gauche, on hâtait l'organisation de la garde nationale, placée sous le commandement du Général Mellinet. Dans les départements, on convoquait, pour s'enrôler dans l'armée active et jouir des bénéfices attachés à cette qualité, tous les hommes valides avec les armes dont ils pourraient disposer.

Le Général de Wimpffen, arrivant d'Algérie vers la fin d'août, adressait une proclamation aux habitants du département de l'Aisne, son pays, pour les exhorter à la résistance.

« Que chaque haie, que chaque fossé, disait-il, que chaque maison vous serve de rempart. »

Faible ressource à opposer aux armées, qui se répandaient sur le territoire, en appliquant méthodiquement des moyens de destruction formidables.

Une grande incertitude régnait au sujet des nouvelles de l'armée.

L'unique préoccupation des stratégistes improvisés, l'objectif dont tout le monde parlait, c'était

la jonction de Mac-Mahon avec « notre glorieux Bazaine » ; car dès lors et jusqu'à la chute de Metz, on ne sépara plus cette épithète du nom du Maréchal.

On sait que la frontière est en feu ; on apprend que Strasbourg est mutilé. Strasbourg, la patrie de Kléber ! La bibliothèque est perdue. Une église est abattue ; la cathédrale, une des merveilles du monde, est endommagée. Un cri de douleur s'élève ; tous les cœurs saignent à la pensée des souffrances de la grande avant-garde française.

Cependant l'emprunt de guerre voté par les Chambres est plusieurs fois couvert ; le 23 août les guichets du ministère des finances, qui depuis la veille étaient assiégés par la foule, ouvraient à 9 heures du matin pour fermer à 5 heures, on avait souscrit 170 millions !

Le rôle du Maréchal de Mac-Mahon est expliqué dans tous les ouvrages militaires. On sait qu'après avoir quitté Châlons pour ramener son armée sur Reims, le Maréchal voulut de nouveau se porter en avant vers l'Est, afin de se joindre à l'armée de Metz, entraînant ses troupes vers les défilés de l'Argonne, malgré l'avis de l'Empereur,

qui ne cessa, de l'aveu même du Maréchal, d'insister pour la retraite en arrière sur Paris.

De marches en contre-marches, de combats en combats, de défaites en défaites, l'armée de Mac-Mahon était en pleine déroute. Le 30 août, nous n'avions plus devant nous qu'une bande étroite de territoire dépourvue de toute défense, où, malgré des prodiges de valeur, nous allions être écrasés.

Le 31, à onze heures du soir, l'Empereur, suivi de son état-major, entrait dans Sedan au milieu de l'horrible confusion qui précipitait nos troupes vers cette petite place, si voisine de la Belgique, que, pendant cette nuit fatale, des milliers d'hommes franchirent inconsciemment la frontière. Sedan, place forte d'un autre âge, dépourvue de tout armement, de tout approvisionnement, exposée de toutes parts aux coups de l'ennemi, était un refuge dérisoire pour tant d'hommes épuisés par les combats des jours précédents.

Entouré de ses officiers, l'Empereur, torturé par les plus cruelles angoisses, brisé de fatigue et de souffrance, avait dû mettre pied à terre pour se frayer un passage à travers les rues

étroites, encombrées de troupes, de canons, d'équipages de toute sorte enchevêtrés les uns dans les autres, et où des cavaliers n'auraient pu se diriger.

Le Prince Impérial avait passé en Belgique. Il était chez le Prince de Chimay, et là, entouré de soins, il avait retrouvé un peu du calme, du repos si nécessaires après tant de secousses.

Durant la nuit qui précéda la dernière des luttes sanglantes et désespérées soutenues avec tant d'héroïsme et de malheur, l'Empereur ne prit aucun repos. Il pouvait mesurer l'étendue du désastre. La mort sur le champ de bataille, au milieu de ses troupes, lui sourit alors comme un espoir suprême. Les sanglantes funérailles du soldat enseveli dans son drapeau furent la vision consolante de cette anxieuse veille.

Dès les premières heures de la matinée, l'Empereur arrivait sur le champ de bataille de Bazeilles, où avait lieu un engagement terrible soutenu par les troupes d'infanterie de marine, commandées par le Général de Vassoigne qui se défendit si vaillamment contre un corps bavarois.

L'Empereur rencontra le Maréchal de Mac-

Mahon qu'on emportait grièvement blessé et avec lequel il échangea quelques mots. Le Maréchal s'était exposé avec une témérité héroïque. Un de ses aides de camp lui faisant observer qu'il s'avançait vers les lignes ennemies au delà de toute prudence, le Maréchal lui répondit :

— C'est toujours comme cela les jours de bataille. Et il continua, maintenant son cheval au petit galop au milieu du feu, jusqu'à ce qu'un éclat d'obus l'atteignit et le renversa.

L'Empereur apprit alors que le commandement venait d'être délégué au Général Ducrot. Il était environ sept heures du matin.

L'Empereur poursuivit sa route afin de suivre de plus près la marche du combat, et bientôt il devint, avec le groupe d'officiers qui l'entouraient, le point de mire des artilleurs prussiens. Afin de ne pas exposer inutilement son escorte, l'Empereur lui donna l'ordre de s'écarter. Il continua sa marche en avant, n'ayant plus auprès de lui que le Général Pajol, le comte Davilliers et le capitaine d'Hendecourt, qui fut tué à ses côtés.

Le Général Ducrot, en recevant le commandement de l'armée, avait immédiatement pris ses

dispositions pour battre en retraite sur Mézières. Le mouvement de retraite s'accentuait. Tous les ordres étaient donnés, lorsque le Général de Wimpffen, arrivé d'Algérie depuis deux jours seulement, qui n'était au courant ni de l'état de l'armée, ni d'aucune opération, exigea du Général Ducrot la remise du commandement. Il était le plus ancien commandant de corps d'armée. En passant par Paris, il avait eu soin de se prévaloir de cette qualité auprès du ministre de la guerre, qui lui avait remis une lettre de service, le désignant pour remplacer le Maréchal de Mac-Mahon, au cas où celui-ci aurait été empêché de continuer les opérations, ce qui venait d'avoir lieu par suite de sa blessure.

En prenant le commandement à huit heures et demie, le Général de Wimpffen déclara qu'il entendait reprendre l'offensive, ce qu'il fit en arrêtant le mouvement de retraite déjà commencé, malgré les instances du Général Ducrot, qui le conjurait de ne pas tenter une telle entreprise, malgré l'Empereur, qui partageait les vues du Général Ducrot et qui tenta vainement aussi de le dissuader.

— Que votre Majesté ne s'inquiète pas, dit le général de Wimpffen, dans deux heures je les aurai jetés dans la Meuse (*Sedan*, par le Général Ducrot, page 32).

Cependant, malgré des efforts héroïques, les innombrables troupes allemandes nous débordent de toute part, enveloppant les hauteurs d'un infranchissable cercle de canons.

Vers dix heures, l'Empereur met pied à terre et, silencieux, impassible sous une pluie de fer, il s'avance lentement; deux officiers de sa maison militaire, le Général de Courson et le Capitaine de Trécesson, tombent à ses côtés. Les obus éclatent sous ses pas, le couvrent de terre et de fumée.

La mort qu'il attend ne vient pas le délivrer.

Vers onze heures et demie, la déroute s'accentue. Dès lors la bataille était perdue, plus de trente mille hommes débandés se précipitent et s'entassent dans les rues de Sedan.

Une lettre du Général Pajol, publiée au *Moniteur* du 22 juillet 1871, est le document le plus exact sur cette journée, pendant laquelle le Général fut constamment aux côtés de l'Empereur.

« Dès 11 heures du matin, dit le Général Pajol, l'Empereur s'était rendu compte de la situation ; pendant cinq heures, il s'était trouvé au plus fort de l'action sous le feu croisé de la mitraille ; les projectiles éclataient autour de sa personne et de son état-major. Le Général de Courson et le Capitaine de Trécesson avaient été gravement blessés près de lui. En se retirant, les troupes d'infanterie l'obligèrent à rétrograder, et il se trouva, pour ainsi dire, acculé aux murs de la place. Lorsqu'à onze heures et demie il les franchit, il y avait déjà plus de 30 000 hommes entassés dans les rues, pêle-mêle, sans ordre. Les obus tombaient au milieu d'eux comme sur le champ de bataille et y faisaient les mêmes ravages. Sur le pont un obus éclata à deux pas de l'Empereur et tua deux chevaux à côté de lui ; il est extraordinaire qu'il n'ait pas été tué là.

« L'Empereur se rendit d'abord chez le maréchal, puis voulut remonter à cheval, mais l'encombrement était tel qu'il dut y renoncer et attendre à la sous-préfecture la fin du drame qui se déroulait. Bientôt les chefs de corps arrivèrent, déclarèrent que leurs troupes étaient refoulées

en désordre dans les rues de la ville et que toute résistance était devenue impossible. On tomba d'accord qu'il fallait arrêter l'effusion du sang et arborer le drapeau parlementaire. Le Général Pellé, qui le lendemain vota contre la capitulation, vint aussi et adressa à l'Empereur ces paroles que je ne puis oublier : « Sire, je ne « suis qu'un soldat, je voudrais sauver Votre « Majesté, mais elle ne peut en ce moment « sortir des remparts, toute tentative serait inu- « tile. » L'Empereur répondit qu'il n'entendait pas, pour sauver sa personne, sacrifier la vie d'un seul soldat et qu'il était décidé à partager le sort de l'armée.

« Après avoir scrupuleusement interrogé les officiers généraux sur l'état des choses, l'Empereur chargea le Général Lebrun d'aller trouver le Général de Wimpffen et de lui conseiller, puisque la lutte était désormais inutile, de demander un armistice. »

C'est à ce moment que, tout espoir de continuer la lutte devant être abandonné, le Général de Wimpffen, rencontrant le Général Lebrun qui le cherchait, lui proposa de faire une trouée et

de chercher à s'ouvrir un passage à travers les masses allemandes. Les deux généraux, mettant l'épée à la main et rassemblant autour d'eux quelques débris de troupes encore emportées par l'ardeur du combat, s'avancèrent résolument vers l'un des côtés du champ de bataille. Ils avaient environ deux mille hommes autour d'eux. Après avoir parcouru quelque distance, le général en chef se retourna. Ils n'étaient plus suivis. Les deux généraux alors durent se résigner à rétrograder, et le général Lebrun, dont le corps d'armée avait héroïquement soutenu l'effort de la journée, cherchant à mettre un peu d'ordre dans la déroute, rentra le dernier dans Sedan, après être resté treize heures sur le champ de bataille.

« Au bout d'une heure, continue le Général Pajol, d'une grande heure, pendant laquelle le nombre des victimes augmentait dans une proportion effrayante, sous un feu multiple auquel l'artillerie française ne répondait même plus, aucune réponse n'étant parvenue, l'Empereur prit sur lui de faire arborer le drapeau blanc au haut de la citadelle. Aussitôt le Roi de Prusse envoya un de ses aides de camp demander la

reddition de la place. L'Empereur, persuadé qu'en livrant sa personne il obtiendrait de meilleures conditions pour l'armée et pour la France, envoya à son tour un aide de camp au Roi Guillaume pour lui dire qu'il remettait son épée entre ses mains.

« Le lendemain, sous la présidence du Général de Wimpffen, un conseil de guerre composé de trente officiers généraux reconnut que la capitulation était inévitable. Deux généraux seulement votèrent contre la capitulation ; il ne m'appartient pas d'examiner quel mobile les porta à cette abstention.

« Ce que je veux constater, parce que cela est la vérité, c'est que l'Empereur est resté absolument étranger aux dispositions stratégiques qui ont conduit l'armée de Châlons à Mouzon, et de Mouzon à Sedan. Rendre Napoléon III militairement responsable de la capitulation de Sedan est une injustice, puisque le Maréchal a été libre de ses mouvements. La personne de l'Empereur a été fatalement attachée au naufrage de notre armée ; il ne pouvait qu'essayer de sauver l'équipage du bâtiment dont il n'était

plus le capitaine : c'est ce qu'il a fait en donnant l'ordre à trois heures d'arborer le drapeau blanc. Une demi-heure plus tard, on l'eût arboré sur l'ordre d'un général quelconque, mais plusieurs milliers de soldats de plus auraient péri.

« La politique, et cela est dans la logique des événements, a voulu rejeter toute la responsabilité de Sedan sur l'Empereur, à qui elle aurait certainement contesté le bénéfice d'une victoire, mais le Maréchal de Mac-Mahon, dont la noble simplicité et le caractère loyal sont connus de tous, écrivait en octobre dernier à l'Empereur une lettre datée de Pouru-aux-Bois, dans laquelle il disait :

« L'Empereur peut être persuadé que je n'au-
« rai jamais la pensée de dénaturer, dans un but
« de défense personnelle, l'exactitude des événe-
« ments dont j'ai été le témoin dans la dernière
« campagne. »

« Ces paroles font honneur au Duc de Magenta et laissent à chacun la responsabilité de ses actes.

« Voilà donc la narration exacte de cette bien triste journée. J'ai été sobre de détails ; ne

voulant que dire la vérité, je n'ai dit que ce que j'ai vu. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne transige pas avec l'honneur, et que ce que je vous écris ici, je puis le signer.

Votre ami,

Général V. Pajol.

16 juillet 1871.

C'est le Colonel Bronsart qui vint en parlementaire à Sedan pour sommer la citadelle de se rendre. Il est conduit à la sous-préfecture. L'Empereur lui fait connaître qu'il doit s'adresser au Général en chef pour traiter de la capitulation, et il lui apprend qu'il vient d'écrire au Roi de Prusse une lettre dans laquelle il se constitue prisonnier.

Après avoir rempli sa mission auprès du Général de Wimpffen, le Colonel Bronsart accompagne le Général Reille, l'envoyé de l'Empereur, jusqu'à l'endroit où se tenait le Roi de Prusse, qui ignorait encore la présence de l'Empereur à Sedan.

Très ému, le Roi répondit qu'il acceptait l'épée

de Napoléon et il désigna le Maréchal de Moltke pour traiter de la capitulation.

Le Général de Wimpffen et les chargés de pouvoir se rendirent à Donchery, pour en discuter les conditions.

Au retour, vers deux heures du matin, le Général de Wimpffen vint s'entretenir avec l'Empereur, qui avait demandé que l'armée ne fût pas emmenée prisonnière, mais qu'elle pût passer en Belgique. Jusqu'à ce qu'on ait pu traiter, cette clause avait été absolument repoussée.

L'Empereur se résolut alors à aller lui-même conférer avec le Roi de Prusse, dans l'espoir qu'il pourrait obtenir directement des concessions plus douces.

A six heures du matin, l'Empereur, quittant Sedan, se dirigeait vers Donchery, où il pensait rencontrer le Roi dont le quartier général avait été porté dans la soirée à quelques kilomètres au delà, à Vendresse.

Monsieur de Bismarck était resté à Donchery. Informé par le Général Reille de l'arrivée de l'Empereur, il se porta au-devant de lui et rencontra à mi-chemin la voiture où l'Empereur se

trouvait avec trois officiers, escorté à cheval, aux portières, par les généreux Castelnau et de la Moskowa.

Monsieur de Bismarck mit pied à terre, et l'Empereur lui demanda aussitôt où il pourrait rencontrer le Roi Guillaume pour conférer avec lui des affaires de l'armée. M. de Bismarck dit qu'il n'était pas au fait des intentions du Roi au sujet de cette conférence, et il offrit à l'Empereur de s'arrêter dans la maison où lui-même avait passé la nuit. C'était la maison d'un ouvrier tisserand, pauvrement meublée d'une table et de deux chaises.

Tandis que l'Empereur faisait connaître au Chancelier son désir d'obtenir du Roi des conditions honorables pour l'armée, Monsieur de Bismarck cherchait à lire dans sa pensée sur quelles bases on pourrait s'entendre pour traiter de la paix. L'Empereur déclara qu'étant prisonnier de guerre, c'était au gouvernement de la Régence qu'il appartenait de prendre un parti.

Le Maréchal de Moltke, qui sans doute avait été prévenu de la présence de l'Empereur à Donchéry, survint pendant l'entretien. L'Empereur

lui exposa sa demande pour obtenir que l'armée fût autorisée à déposer les armes en Belgique.

De nouveau, le Maréchal repoussa péremptoirement cette proposition et se retira pour prévenir le Roi Guillaume de la visite de l'Empereur. Sa Majesté sortit alors de la maisonnette, s'assit sur un banc au dehors et continua de causer avec Monsieur de Bismarck.

Peu après, on vint prévenir l'Empereur que le Roi le recevrait au château de Bellevue. Il remonta en voiture et trouva en arrivant dans le parc du château le Roi qui s'avançait au-devant de lui, accompagné du Prince royal et de quelques autres princes allemands que l'Empereur avait reçus aux Tuileries.

L'Empereur mit pied à terre, salua le Roi, et les deux souverains entrèrent dans le château, où ils s'entretinrent seuls, sans témoins.

« Je ne puis décrire l'effet qui se produisit en moi à la vue de l'Empereur qu'il y a trois ans seulement j'avais vu au faîte de la puissance, » écrivait le Roi de Prusse à la Reine Augusta à la suite de cette entrevue.

Après un quart d'heure d'entretien l'Empereur se retira.

Napoléon III ne retourna pas à Sedan. Le Roi de Prusse lui avait offert comme résidence le château de Wilhelmshœhe aux environs de Cassel. L'Empereur s'inclina et il partit immédiatement par la Belgique, pour un exil qui ne devait pas finir.

Avant de quitter Sedan, l'Empereur avait ordonné à Monsieur Thélin, son trésorier, de faire donner de l'argent aux soldats qui allaient être envoyés en Allemagne, afin d'adoucir un peu leur misère. Il restait un million dans la cassette impériale. Cette somme fut entièrement distribuée aux troupes. C'est ainsi que Monsieur Thélin se trouvait à Paris le 4 septembre. Il était revenu pour chercher quelques fonds, l'Empereur n'ayant rien voulu se réserver, et se trouvant tout à fait dépourvu.

En traversant la frontière, l'Empereur eut la douleur de rencontrer un premier convoi de prisonniers qui s'acheminaient vers la captivité. Ces pauvres gens saluèrent une fois encore l'Empereur de leurs acclamations.

La suite du voyage, l'arrivée en Allemagne

furent tout ce que l'on peut imaginer de plus cruel ! Ceux qui accompagnaient l'Empereur ont conservé une impression déchirante de ces moments d'agonie.

En arrivant à Wilhelmshœhe, Napoléon III devait retrouver quelques vagues souvenirs de sa première enfance. C'était, en effet, une résidence de plaisance ayant appartenu au Roi Jérôme où, tout enfant, il était venu, avec la Reine Hortense, pour visiter son oncle et la princesse Catherine de Wurtemberg, sa tante.

Ce petit palais, contemporain de la grande époque de Versailles, ressemble à la plupart des châteaux d'outre-Rhin, construits par les princes Allemands, qui cherchaient à s'inspirer du goût du grand Roi. Wilhelmshœhe était devenu la propriété du Grand-Duc de Hesse et depuis longtemps on n'y avait fait aucun changement.

Ceux dont l'inquiète sollicitude veillait sur l'Empereur, l'entendirent, durant la nuit qui suivit son arrivée, se promener lentement dans sa chambre. Le lendemain, lorsque l'auguste prisonnier parut, il était brisé, abattu, vieilli de vingt ans.

En se dirigeant à travers les appartements, en-

touré de ceux qui avaient sollicité, comme une faveur, l'honneur d'accompagner leur souverain malheureux, l'Empereur pénétra dans une galerie où se trouvaient de nombreux tableaux. Parmi tous les autres, un portrait de grande dimension, enveloppé d'un rayon de soleil, attirait les regards. L'Empereur l'aperçoit; une exclamation s'échappe de ses lèvres; il recule comme frappé d'une illusion fantastique. Il a reconnu l'image de sa mère. Comme une apparition souriante, le doux et fin visage de la Reine Hortense, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, semblait s'avancer au-devant de son fils infortuné. L'Empereur d'un geste arrête ceux qui le suivent. Ils se retirent en laissant retomber derrière eux une lourde portière, et l'Empereur reste seul.

Lorsqu'il reparut, ses yeux mouillés de larmes gardaient la trace de l'attendrissement qui venait de détendre son âme torturée. Ses traits avaient perdu leur contraction douloureuse, le visage de l'Empereur avait pris cette expression de fermeté, de dignité dans le malheur, d'auguste bonté qu'ont bien connue tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher dans les derniers temps de sa vie.

On a reproché à Napoléon III d'être sorti vivant du champ de bataille de Sedan. On lui a reproché de n'avoir pas fait, comme voulut le tenter le Général de Wimpffen, une trouée à la tête de ce qu'il y avait encore d'hommes debout et en état de combattre.

Si l'armée de Mac-Mahon n'avait pas capitulé, si on avait manifesté la moindre velléité de continuer la lutte, immédiatement tout ce qui se trouvait dans la ville, femmes, enfants, soldats, toutes les troupes agglomérées aux alentours, tout aurait été anéanti.

L'Empereur comprit qu'au milieu des compétitions des généraux se rejetant l'un à l'autre la responsabilité de la défaite; devant l'héroïsme impuissant de nos troupes décimées; alors qu'il n'était plus possible d'espérer que le sacrifice de tant de braves gens pût encore être utile à la France, son rôle de père du peuple commençait et devait se substituer à toute autre autorité.

L'Empereur exerçait à ce moment le droit absolu de vie et de mort sur plus de 50 000 hommes. Si l'Empereur s'était détourné du devoir le plus sacré d'un souverain, celui de ménager

le sang de ses sujets, quand il doit couler inutilement, si ne pouvant pas les sauver avec lui, il les avait abandonnés au carnage dont l'ennemi s'apprêtait, sans aucune considération d'humanité, à couronner son triomphe, de quels reproches n'aurait-on pas accablé sa mémoire?

Quelques débris héroïques auraient peut-être échappé à l'étreinte de fer des canons de Monsieur de Moltke; mais l'armée et toute la population restaient invinciblement vouées à l'anéantissement. Voilà ce qui ressort des rapports officiels des deux pays, de toutes les enquêtes, de tous les aveux.

Napoléon III voulut que la dernière action de son règne fût un acte d'humanité.

En Angleterre, à Chiselhurst, un jour que des amis pressaient l'Empereur de confondre, par le souvenir d'anciens bienfaits, quelques-uns de ceux qui semblaient insulter à son courage, l'Empereur répondit par cette parole pleine de mansuétude et de pardon :

— Après tant de désastres, on ne peut pas être juste.

CHAPITRE X

Le 4 Septembre. — Les irréconciliables. — Rumeurs dans Paris. — Dépêche de l'Empereur après Sedan. — Thiers et Mérimée. — Le Marquis de Castelbajac. — La Maréchale Canrobert et M. Rouher. — Séance de nuit. — La Déchéance. — Réunion rue de la Sourdière. — Le Gouverneur de Paris se repose. — Mot du Général Trochu. — Un Maire de Paris. — Les amis de la dernière heure. — Entrevue de l'Impératrice avec une Députation de la Chambre. — Son attitude. — Les Ministres. — Envahissement des Tuileries. — L'Impératrice cède. — Metternich et Nigra. — Les adieux. — Envahissement du Carrousel. — Départ. — Le docteur Évans. — Embarquement à Deauville. — La tempête.

A en croire le témoignage de bien des hommes politiques à même d'apprécier le mouvement des esprits, la journée du 4 septembre semble avoir été préparée dès les premiers revers. En terrassant nos armées la défaite ébranlait la fortune de l'Empire, liée depuis le commencement du siècle à la fortune de la France.

A quelles passions ont obéi ceux qui, voulant le renversement d'un régime détesté, n'ont pas hésité à déchaîner la révolution en face de l'ennemi? Quelles ont été pour eux-mêmes les conséquences de leurs actes ? Quels résultats ont été atteints? L'avenir de la France répondra. Alors l'histoire portera son jugement sur quelques-uns de ces hommes qui, surgissant tout à coup de la médiocrité, se sont emparés du pouvoir pour enflammer leur pays.

On se rappelle avec quelle ardeur ceux qui formaient à la Chambre le groupe des irréconciliables, c'est-à-dire environ cinquante députés, réclamaient l'armement immédiat de la garde nationale.

Quels intérêts se cachaient sous d'aussi pressantes objurgations? Lorsque le siège de Paris devint imminent, les députés de l'opposition annonçaient hautement cependant que les ouvriers des faubourgs ne se battraient pas pour l'Empire.

Au moment de la déclaration de guerre, l'un des chefs des irréconciliables se promenait dans le jardin des Tuileries en causant avec Monsieur

Riché, président de section au Conseil d'Etat. On parlait des événements prochains et le député en vint à dire, en montrant du poing les fenêtres du cabinet de l'Empereur.

— Ce b.....-là a tant de chance qu'il est capable d'être victorieux. Alors nous serions f..... !

Ce propos a été raconté par Monsieur Riché lui-même à Monsieur Godelle, ancien député de Paris, qui l'a répété dans une réunion publique lors des élections de 1879.

Dans un meeting tenu à Nantes en 1871, Monsieur de Kératry, racontant ce qui s'était passé après les premiers désastres, rappelait que, trois semaines avant le 4 septembre, il avait demandé à la tribune la déchéance de l'Empereur et il ajoutait :

— « J'étais accouru à Paris pour préparer la proclamation de la République. Dans la nuit du 3 au 4 septembre, je hâtai, j'activai la déchéance de l'Empereur. Je poussai Gambetta à la tribune ; le 4 septembre je m'emparais de la Préfecture de police et de la direction générale des postes et télégraphes. Voilà ce que j'ai fait ! »

La hâte avec laquelle agirent les ennemis de

l'Empire, dès que la catastrophe de Sedan fut connue, permet de juger la part qu'ils entendaient avant tout faire à leurs idées, à travers les malheurs du pays.

Entre Frœschwiller et Sedan on avait eu un moment d'espoir, lorsqu'on put croire que la jonction de Mac-Mahon et de Bazaine allait s'effectuer.

Tout au contraire, l'armée du Maréchal Bazaine était retenue sous Metz, tandis que l'armée du Prince Frédéric-Charles, qui venait de le combattre victorieusement, arrivait à marches forcées pour soutenir le Prince royal de Prusse à Sedan.

Dès le 2 septembre, dans les sphères officielles on se communiquait la nouvelle alarmante d'une grande bataille dans laquelle le Maréchal de Mac-Mahon aurait été grièvement blessé. Sa vie même était en danger, disait-on.

Vers cinq heures, Monsieur de Vougy, directeur des télégraphes, apportait lui-même à l'Impératrice une dépêche de l'Empereur lui annonçant la capitulation et sa captivité :

« N'ayant pu me faire tuer au milieu de mes

soldats, j'ai dû me constituer prisonnier pour sauver l'armée, » disait cette dépêche.

Nul ne peut deviner, s'il n'a perdu tous les biens de la vie, ce qui se passa alors dans l'âme de la Régente. Elle voyait le gouffre où la France, menacée à la fois par la révolution et la défaite, allait tomber. Les malheurs du pays s'élevaient contre ceux qui portaient la responsabilité du pouvoir. Dans une situation si atteinte, le gouvernement conserverait-il assez d'autorité pour obtenir une paix honorable? Telle était l'unique préoccupation vers laquelle tendait tout l'effort de ses pensées.

En présence de la captivité de l'Empereur, l'Impératrice, désireuse d'attacher à la Défense les hommes dont le concours pouvait être utile au pays sans distinction d'origine, pria Monsieur Mérimée d'aller trouver Monsieur Thiers, afin de le pressentir sur ses dispositions envers le gouvernement.

Tous ceux dont la voix s'était élevée contre la déclaration de guerre étaient entourés de l'auréole des prophètes. Grâce à nos désastres, Monsieur Thiers s'était refait une popularité. Son

patriotisme aurait pu, à ce moment, se prêter à un rapprochement. L'Impératrice pouvait l'espérer après la démarche faite récemment auprès de l'Empereur par l'entremise de la Duchesse de Mouchy.

Monsieur Mérimée vit son collègue de l'Académie. Il lui représenta les services qu'il pouvait rendre au pays en créant un terrain de conciliation. Il fit habilement ressortir le rôle considérable que Monsieur Thiers pourrait être appelé à jouer, l'Empereur étant prisonnier.

— Non, répondit Monsieur Thiers, après Sedan il n'y a plus rien à faire, absolument rien.

Monsieur Mérimée insistant pour connaître du moins son avis, Monsieur Thiers déclara qu'il n'avait point d'avis, et pour la première fois de sa vie se retrancha dans le silence.

— J'ai vu l'Impératrice, écrivait Mérimée à son ami Monsieur Panizzi, le 22 août. Elle est admirable et me fait l'effet d'une sainte.

— Quoi qu'il arrive, disait-il peu de jours après, dans une autre lettre, ce pays-ci est bien malade, et, comme le dit l'Impératrice, l'armée que Mon-

sieur de Bismarck a dans Paris est la plus redoutable de toutes.

Monsieur Mérimée mourait à Cannes, trois semaines plus tard.

Cependant, autour de l'Impératrice, on n'était pas sans crainte pour sa sûreté.

Le Marquis de Castelbajac, écuyer de l'Empereur, qui resta constamment aux ordres de la souveraine, chercha à l'éloigner. Il lui représenta les dangers qu'elle courait en restant à Paris. Il proposa de sortir des Tuileries dans les voitures, comme pour une promenade. Il s'était muni d'une forte somme d'argent pour parer à toutes les éventualités. On serait allé prendre le chemin de fer à une gare des environs pour gagner quelque grande ville de province, où l'Impératrice aurait groupé autour d'elle les membres du gouvernement. Alors on aurait ouvert des négociations pour traiter avec la Prusse, à l'abri d'un coup de main révolutionnaire.

L'Impératrice repoussa absolument cette proposition.

— L'Empereur m'a placée ici, répétait-elle. C'est ici qu'est le danger, c'est ici que sont con-

centrés tous les intérêts du pays. Je ne partirai pas.

La journée du samedi 3 septembre s'écoula anxieuse et pesante. Il n'y avait aucune communication officielle. Des rumeurs sinistres, mais encore vagues, se répandaient. Les bruits les plus contradictoires circulaient.

Le Conseil des ministres s'était réuni comme de coutume et l'on convint d'attendre une confirmation plus complète des événements, avant de les communiquer au public. Dans les situations désespérées, on espère encore, contre toute espérance.

La Maréchale Canrobert, qui n'avait pas quitté l'hôtel de la place Vendôme, bien que le Maréchal eût été remplacé au gouvernement de Paris par le Maréchal Baraguey d'Hilliers, sans nouvelles de son mari, se décide à aller au ministère de la guerre, afin d'obtenir des informations. Là elle apprend la capitulation de Sedan. A neuf heures du soir, son frère, Monsieur Mac-Donald, vient la voir. Il avait rencontré une manifestation de cinq cents individus environ criant : « A bas l'Empire ! Vive la France ! Vive l'armée ! Vive

Trochu! » En passant devant les Tuileries, les cris s'étaient apaisés pour reprendre devant le Louvre, où se trouvaient les appartements du gouverneur de Paris, qui reçut une députation de cette bande.

A dix heures, des amis apportaient à la Maréchale la dépêche officielle annonçant la capitulation de l'armée de Mac-Mahon et la captivité de l'Empereur. Cette dépêche était commentée de tous côtés. On racontait que l'Empereur s'était exposé comme un simple soldat. On ajoutait que des généraux, le Général de Failly entre autres, avaient été tués par leurs hommes. On savait que les troupes s'étaient battues pendant quatre jours, que par deux fois l'armée de Metz avait vainement tenté de quitter la place, que Bazaine et Canrobert étaient cernés. On ajoutait que la Chambre avait décidé de se réunir dans une séance de nuit.

La Maréchale demanda sa voiture. Accompagnée de la Baronne de Bourgoing, avec qui elle était intimement liée et qui avait dîné chez elle, elle se rendit chez Monsieur Rouher, au Sénat. Dans ce lointain et paisible Luxembourg, tout semblait endormi. Contraste étrange avec les rumeurs grandissantes de la ville! Monsieur Rou-

her était couché. Madame Rouher confirme aux visiteuses les nouvelles de l'armée ; puis la Maréchale, insistant pour parler au président du Sénat, elles entrent chez lui. Monsieur Rouher dormait ; on le réveille pour l'informer de la convocation de la Chambre en séance de nuit.

A dix heures, la foule était considérable devant le Corps législatif. Un parti important voulait dès lors proclamer le Général Trochu dictateur. La droite tente d'associer à son nom celui de Palikao et d'un autre général, afin de constituer une sorte de triumvirat militaire chargé de la défense.

A une heure du matin, le Corps législatif était réuni en séance ; le Général Palikao vient lire à la tribune la proclamation du ministère annonçant la défaite de Sedan et la captivité de l'Empereur.

— « Après trois jours de luttes héroïques soutenues par l'armée du Maréchal de Mac-Mahon contre 300 000 ennemis, 40 000 hommes ont été faits prisonniers. Le Général de Wimpffen, qui avait pris le commandement de l'armée en remplacement du Maréchal de Mac-Mahon grièvement blessé, a signé une capitulation. Ce cruel revers n'ébranle pas notre courage. Paris est aujourd'hui en état de

défense. Les forces militaires du pays s'organisent. Avant peu de jours une armée nouvelle sera sous les murs de Paris. Une autre armée se forme sur les rives de la Loire.

« Votre patriotisme, votre union, votre énergie sauveront la France. L'Empereur a été fait prisonnier dans la lutte. »

Ces paroles sont accueillies par des exclamations passionnées. L'agitation est à son comble dans l'enceinte du Corps législatif.

C'est alors que Monsieur Jules Favre, montant à la tribune, lit un ordre du jour demandant la déchéance de l'Empereur prisonnier. Devant cette proposition, qui soulève les plus violentes protestations, le ministère garde le silence.

Monsieur Schneider prend le parti de lever la séance en convoquant la Chambre pour le lendemain matin.

Que se passa-t-il durant le reste de cette nuit? Il est permis de croire que les moments furent mis à profit.

On dit que les républicains, ayant fait une démarche auprès du Général Trochu, en le priant de prendre le pouvoir, il aurait répondu :

— Ne comptez pas sur moi. Je resterai fidèle au devoir que j'ai accepté.

D'autre part, le Général Palikao disait hautement qu'il n'hésiterait pas à envoyer le gouverneur de Paris à Vincennes, s'il le soupçonnait de trahir.

Pendant ce temps, l'Impératrice, entourée de ceux qui l'aidaient dans ses travaux, continuait avec un calme stoïque à dépouiller des monceaux de dépêches arrivées de tous les points, réunissant toute son énergie, tout son courage, pour supporter sans défaillance tant de coups répétés, ne perdant pas de vue un seul moment les innombrables devoirs de la défense.

D'heure en heure, pendant cette nuit fatale, des émissaires de Monsieur Pietri, le Préfet de police, apportaient aux Tuileries la nouvelle des dispositions hostiles qui se propageaient dans la population.

De nombreux adeptes réunis rue de la Sourdière autour des meneurs de la révolution attendaient d'eux le mot d'ordre. On savait que l'on était décidé à s'emparer de la personne de l'Impératrice comme d'un otage.

Par trois fois l'Impératrice envoya au Louvre

chercher le Général Trochu, afin de pouvoir prendre avec lui les mesures que commandaient les événements. Trois fois il fut répondu que le gouverneur de Paris, accablé de fatigue, dormait. Durant toute cette nuit, il fut introuvable. L'Impératrice, dans un pareil moment, n'eut pas auprès d'elle celui qui avait accepté la mission de défendre le gouvernement et de pourvoir à la sécurité de la capitale.

Dès la matinée du 4 septembre, une grande agitation avait envahi certains quartiers de Paris. Ce jour étant un dimanche, les ateliers étaient déserts et les ouvriers descendaient des faubourgs. L'Impératrice, qui n'avait pris aucun repos, entendit la messe à sept heures du matin dans son oratoire privé. Peu de moments après, vers huit heures, les ministres se réunissaient pour le conseil.

A ce moment, le Général Trochu parut enfin. L'Impératrice le reçut immédiatement. On discuta les mesures à prendre pour tenter de réprimer l'insurrection. L'Impératrice montra plus de calme, plus de fermeté qu'aucun de ceux qui étaient là. En sortant, le Général Trochu, prenant

les mains de l'Amiral Jurien de la Gravière, s'écriait avec effusion :

— Quelle femme admirable ! C'est une Romaine!

Il était environ neuf heures du matin. Ce fut la dernière entrevue de la Régente avec le gouverneur de Paris.

On a dit que l'Impératrice avait été abandonnée de tous dans ces terribles circonstances : rien n'est plus faux. En dehors du service et des intimes qui ne l'avaient pas quittée, c'était aux Tuileries un va-et-vient continuel d'amis, d'inconnus même, qui venaient s'informer et se mettre aux ordres de l'Impératrice, lui offrir leur concours, leur dévouement. A aucun moment, les Tuileries n'ont été si remplies, si abordables.

Monsieur de Lesseps se présenta dès les premières heures de la matinée. C'était un ami de jeunesse de l'Impératrice. Il venait conjurer la Régente de se retirer. Il fut un des premiers à accuser hautement le Général Trochu de trahir.

Il apprit à l'Impératrice que le matin même un des magistrats de Paris, maire d'un arrondissement situé du côté du faubourg Saint-Antoine, était venu prévenir Monsieur Charles de Lesseps,

son fils, qu'il fallait absolument mettre la personne de l'Impératrice à l'abri. Humain et bienfaisant, Monsieur X... était respecté de ses administrés. Deux ouvriers auxquels il avait, paraît-il, rendu quelque service, étaient venus le prévenir qu'une révolution allait éclater.

— Nous vous devons de la reconnaissance, dirent-ils. On va renverser le gouvernement, on se battra et vous êtes au nombre de ceux qui sont personnellement menacés; partez, monsieur, quittez Paris immédiatement.

Le maire ne parut pas ajouter foi à leurs paroles.

— Le gouvernement n'a rien à craindre, dit-il. Le Général Trochu fera marcher le canon et vous vous tiendrez tous tranquilles.

Alors ces hommes, s'étant consultés un moment, reprirent :

— Nous ne voulons pas qu'il vous arrive malheur. Le Général s'est entendu avec nos chefs. Il était cette nuit à la réunion de la rue de la Sourdière ; il marchera avec nous.

L'Impératrice ne voulut pas tenir compte de cette communication. Que de fois ne lui avais-je pas entendu répéter ;

— Jamais je ne partirai en fiacre, comme l'ont fait Charles X et Louis-Philippe. Jamais je ne fuirai devant la Révolution !

Cependant des mesures d'ordre avaient été prises ; la place du Corps législatif était occupée par de la cavalerie ainsi que la cour du Palais-Bourbon. La chaleur était accablante ; les soldats sommeillaient couchés près des faisceaux formés.

En attendant la séance qui devait avoir lieu à midi, les députés de la droite, sous la présidence de Monsieur Jérôme David, se concertèrent dans une réunion extra-parlementaire. Monsieur Jérôme David avait accepté le ministère de l'agriculture et du commerce dans le cabinet qui avait remplacé le ministère Ollivier.

— Je prends un portefeuille comme on saisit un fusil pour la bataille, avait-il dit alors.

Des communications télégraphiques arrivant de tous côtés annonçaient une grande effervescence dans les départements. On avait même sujet de croire que la République était proclamée à Lyon et à Marseille. Dans la matinée, le gouvernement avait décidé de présenter aux Chambres un projet de loi tendant à former un

conseil de gouvernement et de défense nationale, composé de cinq membres sous l'autorité de la Régente, nommés par le Corps législatif à la majorité absolue.

A midi la Chambre était réunie en séance. Le Général Palikao, la mort dans l'âme — car on vient de lui apprendre que son fils unique a été tué à Sedan, — trouve assez de force dans son patriotisme pour soutenir le projet du gouvernement. D'anciens adversaires de l'Empire se rallient honorablement à cette proposition destinée à en combattre d'autres plus radicales, plus violentes et qui semblent dangereuses.

— Hélas! s'écrie Monsieur de Talhoüet découragé, ne sommes-nous pas déjà bien loin de tout cela!

La proposition gouvernementale est repoussée; un parti considérable réclame la remise du pouvoir au Corps législatif. En présence de la Révolution déchaînée, on décide d'envoyer aux Tuileries une députation chargée de conférer avec la Régente. La députation se composait de Messieurs d'Ayguesvives, chambellan de l'Empereur; de Pierres, premier écuyer de l'Impératrice; du Comte

Daru; de Messieurs Dupuy de Lôme, Genton, Kolb-Bernard, Buffet, Chesnelong. Ces Messieurs prennent des fiacres et se rendent aux Tuileries sans rencontrer aucun embarras. Cependant Monsieur Chesnelong est séparé de ses collègues pendant le trajet et ne peut les accompagner.

Il était environ midi et demi. La cour du Carrousel, brûlante sous un soleil ardent, était vide; la cour des Tuileries, morne et déserte. Le palais apparaissait alors, suivant le mot de Napoléon Ier, « triste comme la grandeur ».

La députation se fait annoncer et est introduite immédiatement au salon de service, où se trouvaient entre autres la Vicomtesse Aguado, la Comtesse de la Poëze, Madame de Saulcy, la Maréchale Malakoff, la Comtesse de Rayneval, Madame de Sancy, Messieurs de Brissac, de Lezay Marnésia, de Castelbajac, le Vicomte de Laferrière, le Marquis de Piennes, Monsieur de Lesseps, un aumônier de la chapelle. On entoure les députés. Monsieur de Lesseps reconnaît la nécessité immédiate pour l'Impératrice de se démettre de la Régence et de se retirer.

Sur la demande de la députation d'être admise

auprès de Sa Majesté, le Marquis de Piennes, chambellan de service, se dirige vers le cabinet de l'Impératrice afin de prendre ses ordres. Il revient aussitôt en priant les délégués de le suivre et les conduit à travers les appartements, au salon bleu qui précède le cabinet de l'Impératrice.

Les meubles recouverts de leurs housses, les rideaux enveloppés, tout ce luxe éteint sous des couleurs ternes, ajoute un caractère de sévère tristesse à la gravité du moment.

Bientôt la porte s'ouvre et l'Impératrice paraît suivie de l'Amiral Jurien de la Gravière. Elle est vêtue d'une robe de soie noire, et, malgré la chaleur du jour, pâle et glacée, elle a sur les épaules une sorte de petit mantelet en soie violette avec quelques minces galons d'or, qu'elle serre frileusement autour d'elle. Les députés s'inclinent profondément; l'Impératrice les salue avec cette grâce souveraine, cette dignité affable qui la caractérisait. Attirant une petite chaise placée près d'elle, elle s'assied dans l'angle de la fenêtre voisine de son cabinet, en faisant signe à ces Messieurs de s'asseoir à leur tour.

Les sièges étaient peu nombreux. Sur un ordre

de l'Amiral, un huissier apporte quelques chaises, et tous, sur une nouvelle invitation de l'Impératrice, prennent place.

Alors l'Impératrice les prie de lui faire part de l'objet de leur visite. A ce moment suprême, et malgré les violentes préoccupations dont son visage pâli portait la trace, l'Impératrice conservait la dignité, le calme d'une souveraine en présence de ses sujets.

Monsieur Buffet prend la parole. Dans un langage ému, plein de délicatesse et de déférence, il trace un rapide tableau des malheurs qui accablent la France et la famille impériale. Il expose les difficultés de l'heure présente, la profonde division des partis. Il représente à l'Impératrice l'impossibilité pour le Corps législatif, devant les excitations révolutionnaires et malgré son désir de soutenir le gouvernement de l'Empire, d'adopter le projet de Conseil supérieur de gouvernement et de défense nationale proposé par le général de Palikao. Afin d'enlever tout prétexte à la demande de déchéance présentée par Monsieur Jules Favre, il prie l'Impératrice d'accepter une proposition intermédiaire qui, ne touchant

pas à la remise des pouvoirs, à la question de gouvernement, permet au moins de gagner du temps et de ménager l'avenir de la dynastie impériale.

Ici, d'un geste, l'Impératrice interrompt l'orateur. Avec une grande netteté dans la parole, le regard levé comme si l'avenir se dévoilait à ses yeux :

— « Vous invoquez l'avenir de la dynastie Impériale, dit-elle. Ne parlons pas de l'avenir. Il n'existe pas pour moi. Je ne saurais me préoccuper à cette heure ni de moi, ni de l'Empereur, ni du Prince Impérial. »

Ce nom amène sur ses lèvres et dans sa voix un tremblement aussitôt réprimé.

« C'est le pays seul qui doit m'occuper. C'est l'accomplissement de mon devoir et j'irai jusqu'au bout. Je ne sais quels desseins s'élèvent contre l'Empire et contre moi. Si c'est ma vie que l'on réclame, je suis prête à la livrer. Le sacrifice sera léger, ajoute-t-elle avec un faible sourire, mais je ne saurais déserter mon devoir. La proposition portée à la Chambre a été discutée en conseil des ministres, et prise en commun comme l'ont été tous les actes du gouvernement, depuis que l'Em-

pereur m'a investie de la Régence. Je commettrais un acte inconstitutionnel, si je me séparais par aucune détermination du conseil de Régence. Si le conseil pense qu'une nouvelle proposition est devenue nécessaire, qu'il se réunisse, qu'il la formule. Mais je ne peux prendre aucune initiative!

« Mon honneur et mon devoir, et par-dessus tout l'intérêt du pays vis-à-vis de l'ennemi triomphant, est de maintenir l'intégrité du gouvernement. Je resterai jusqu'au dernier moment fidèle au poste où j'ai été placée; en agissant autrement, comme une sentinelle qui trahit son devoir en abandonnant son poste à l'heure du péril, je trahirais la confiance de l'Empereur. Le seul parti efficace serait aujourd'hui pour les représentants du pays, de se serrer autour de mon gouvernement et d'unir nos efforts contre l'invasion étrangère. Si j'insiste sur la nécessité de ma présence, même au cas où la résistance serait reconnue impossible, c'est dans l'espoir d'obtenir une paix moins défavorable que celle que l'ennemi serait tenté de nous imposer en présence d'un gouvernement désorganisé. Une grande puissance vient par l'organe de notre ambassadeur de m'adresser

l'offre d'une médiation sur la base de l'intégrité du territoire et du maintien de la dynastie. J'ai accepté la médiation sur le premier point. Je l'ai repoussée sur le second ! C'est au pays seul à se prononcer sur le maintien de la dynastie. »

L'Impératrice faisait allusion à une dépêche qu'elle venait de recevoir du général Fleury, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et qu'on n'a jamais pu retrouver dans les Archives du ministère des affaires étrangères.

« Non, continua l'Impératrice, ce n'est pas à moi qu'il appartient de me relever du poste qui m'a été confié. C'est à l'Empereur seul de le faire. »

Toutes ces paroles étaient dites sur le ton mesuré de la conversation.

Monsieur Buffet alors, tout en reconnaissant que le parti le plus avantageux à la France était de se grouper autour du gouvernement de la Régente, ajouta néanmoins qu'à l'heure actuelle l'irritation de l'esprit public et les divisions des partis semblaient absolument opposés à ce projet. Il y avait dans le sein de l'Assemblée, comme au dehors, un courant favorable à la résolution que l'on demandait à la Régente de prendre, comme

le dernier espoir qui restait de pouvoir grouper les bonnes volontés et les sympathies. Il fallait une résolution immédiate. Le temps manquait pour consulter le conseil de Régence. L'Impératrice se trouvait en quelque sorte déliée des obligations constitutionnelles par la contrainte que la gravité et la rapidité des événements imposait à son esprit. Il suppliait l'Impératrice de prendre le seul parti qui permettrait aux représentants de rester fidèles à leur serment, tout en sauvegardant ce qui pouvait encore être sauvé.

De moment en moment, l'entretien était interrompu par des messages qui apportaient les nouvelles désastreuses de l'émeute grandissante.

L'Impératrice les lisait rapidement et les résumait en quelques mots. On lui en remit un qui arracha des pleurs à son courage. On venait de briser les aigles qui ornaient les piliers du Corps législatif.

Le Baron de Pierres, premier écuyer de l'Impératrice, un de ceux dont le dévouement et le profond attachement à la souveraine ne se sont jamais démentis, adjurait l'Impératrice de souscrire aux vœux de la majorité de la Chambre en résiliant ses pouvoirs.

— Plus jaloux de l'honneur de Votre Majesté que de son salut, je la conjure de prendre cette détermination pour épargner au pays une révolution plus affreuse qu'aucune de celles qu'ait encore connues la France.

Le comte d'Ayguesvives unissait ses instances à celles de son collègue.

— Que Votre Majesté remette ses pouvoirs à la Chambre. Là est la dernière ressource, disait-il, la seule garantie pour la dynastie.

— Croyez-vous donc, leur dit l'Impératrice avec véhémence, que je tienne au pouvoir? Oui, vous m'avez vue la souveraine couronnée des jours de fête. Désormais rien ne pourra adoucir les déchirants souvenirs de l'heure présente. Tous les deuils de la France, je les porterai éternellement dans mon cœur.

A ce moment, un huissier, M. Bignet, se présenta à la porte. Il annonça que M. de Gardanes, chambellan de l'Empereur et député de la Gironde, arrivait du Corps législatif et demandait à être introduit pour une communication urgente.

— Priez-le d'attendre un moment, dit l'Impératrice.

Les délégués, inquiets de la rapidité avec laquelle les événements se précipitaient, insistèrent pour qu'il fût introduit.

L'Impératrice, avec beaucoup de calme :

— Pardon, Messieurs, rien ne presse. Et s'adressant à Bignet : Dites à M. de Gardanes que je le prie de vouloir bien attendre un moment.

Puis elle reprit l'entretien. Enfin, plutôt vaincue que persuadée :

— Messieurs, dit-elle, je me rends. Je donnerai mon adhésion à la proposition que vous m'apportez, mais à la condition expresse qu'elle sera ratifiée par les ministres et le conseil de Régence. A aucun prix je ne me séparerai d'eux.

Cette concession obtenue, on introduisit M. de Gardanes. Il arrivait du Corps législatif. La Chambre venait d'être envahie. Il dépeignit les violences de la multitude forçant les portes de la salle des séances, se répandant dans les tribunes, dans l'hémicycle, menaçante pour les députés, dont un grand nombre n'avait pas échappé à sa violence. M. Schneider, en particulier, avait été presque arraché du fauteuil de la présidence aux cris de :

— Mort à l'assassin du Creuzot ! Vive la République ! La déchéance !

Il ajouta que, partout, les aigles étaient brisées. L'Impératrice conservait tout son calme en écoutant ces terribles détails.

L'Amiral Jurien, qui avait assisté silencieusement à cette dramatique entrevue, se levant alors, s'adressa à Monsieur Buffet :

— Monsieur, lui dit-il, la parole d'un honnête homme peut avoir une grande action sur une assemblée. Allez à la Chambre. Tâchez de rallier le plus grand nombre de vos collègues. Dites-leur ce que vous avez trouvé ici. Faites-leur part de l'entretien qui vient d'avoir lieu. Dites-leur que l'Impératrice est fermement décidée à maintenir l'intégrité du gouvernement ; que la représentation nationale peut se reconstituer et se réunir ailleurs qu'à Paris. Le gouvernement ne doit pas s'anéantir devant l'émeute.

Monsieur Buffet, à ces paroles, eut un grand geste des deux bras :

— Il est trop tard, dit-il douloureusement. Il ne reste plus rien à faire qu'à assurer le salut de l'Impératrice.

Alors les délégués se levèrent pour se retirer. Chacun s'inclina profondément devant celle qui était encore leur souveraine et qui prit congé d'eux en tendant à chacun sa main qu'ils baisèrent avec une émotion douloureuse.

— Mes yeux sont mouillés de larmes, disait Monsieur Buffet en sortant de cette entrevue, devant tant de grandeur d'âme et de désintéressement.

Comme la députation se retirait, les ministres, qui avaient quitté la Chambre envahie, arrivaient aux Tuileries, afin d'obtenir le départ immédiat de l'Impératrice. Monsieur Jérôme David, pâle, anxieux, traverse le salon de service. Monsieur Daru, Messieurs Henri et Léon Chevreau, Monsieur Busson-Billault le suivent. Ce dernier dit à Madame de Bourgoing, qui vient d'arriver ainsi que la Maréchale Canrobert :

— La Chambre est envahie, la majorité se disperse. Des hommes que nous avons vus quêter un sourire de l'Empereur proposent la déchéance. Comment croire que nous nous serions vus ici dans de telles circonstances ? Nous venons supplier l'Impératrice de partir !

Les ministres entrent chez Sa Majesté pour accomplir leur mission. On la conjure de s'éloigner; l'Impératrice résiste encore. Enfin Monsieur Piétri, le préfet de police, arrive.

Il est trois heures. La Révolution est déchaînée. On fait observer à l'Impératrice que le palais est rempli de monde, d'amis, de serviteurs dévoués, de soldats! Tous sont résolus à partager le sort de leur souveraine; si l'Impératrice ne se décide pas à s'éloigner immédiatement, une collision se produira, tous seront massacrés inutilement avec elle.

Cette considération triomphe enfin.

— Épargnez un crime à la France, s'écrie Monsieur Jérôme David. Que Votre Majesté utilise le lambeau d'autorité dont je dispose encore pour faire chauffer un train qui la transportera où elle veut aller.

— Je n'y ai pas songé, dit l'Impératrice.

On demande un indicateur à Bignet et, penché sur la carte des chemins de fer, on examine les différents trajets.

L'Amiral Jurien propose d'aller prendre le chemin de fer à Versailles ou bien de gagner le

Havre, où l'on pourrait se rendre avec le *Puebla*, une petite canonnière faisant partie de la flottille de la Seine.

— A Versailles je suis trop connue, dit l'Impératrice, qui de Saint-Cloud y allait constamment. Quant à gagner le Havre par la Seine, vous n'y songez pas, mon cher Amiral, aux premières écluses on me cueillerait comme une violette.

L'Amiral propose alors d'aller à Lorient où un bâtiment de la flotte mis aux ordres de l'Impératrice la transporterait hors de France. Pendant que ces différents projets sont discutés, le Prince de Metternich, Ambassadeur d'Autriche, et le chevalier Nigra, Ambassadeur d'Italie, sont introduits. On leur fait part de l'incertitude dans laquelle on se trouve.

— Nous venons offrir à l'Impératrice notre sauvegarde, dit Monsieur Nigra.

Le Prince de Metternich attire Madame Lebreton dans une fenêtre et cause avec elle à voix basse. Au bout d'un moment, Madame Lebreton revient vers l'Impératrice, lui parle en particulier. L'Impératrice fait un signe d'acquiescement. Alors l'Amiral Jurien s'approche à son tour

de l'ambassadeur d'Autriche pour l'interroger.

— Soyez sûr, dit le Prince de Metternich, que je réponds de tout! Du reste, Amiral, vous pouvez accompagner Sa Majesté.

L'Impératrice alors, s'adressant aux ministres, leur fait en termes touchants de rapides adieux.

La foule commence à envahir les Tuileries et s'avance jusqu'à la grille du jardin réservé. L'Impératrice voit le tumulte. Elle peut entendre les menaces, les cris de colère.

A ce moment où la sûreté, la vie même de la Régente étaient menacées, une voix près d'elle s'écrie :

— Il faut aller chercher Trochu.

— Laissez, reprend l'Impératrice : le poste d'honneur pour lui était ici; ce n'est pas à nous de le lui rappeler.

La Princesse Clotilde arrive pour se joindre à l'Impératrice. Elle veut partager les dangers qui la menacent. Sa Majesté lui fait part de la résolution qu'elle a prise et l'engage à quitter Paris également.

La Princesse, fidèle à l'antique tradition des Princesses de la maison de Savoie, vivait au Palais

Royal comme une sainte ; modeste dans ses goûts, grande par sa charité et ses vertus, elle a laissé un souvenir vénéré dans la population parisienne. Elle put traverser tout Paris le 4 septembre pour se rendre à la gare de Lyon dans ses équipages, ne recueillant que des témoignages de sympathie et de respect.

Les personnes présentes aux Tuileries attendaient au salon de service et suivaient avec une anxiété facile à concevoir toutes ces péripéties.

— L'Impératrice va partir, disent les ministres en se retirant.

Aussitôt la vicomtesse Aguado se dirige vers le cabinet de Sa Majesté. Elle va la supplier de lui permettre de l'accompagner. La Duchesse de Malakoff, la Maréchale Canrobert, Mesdames de Rayneval, de Saulcy, de la Poëzè, de Sancy, dames du palais, la Baronne de Bourgoing, toutes sont là, calmes, résolues, aspirant à l'honneur de suivre l'Impératrice, chacune espérant être choisie pour partager ses périls. Bientôt, Madame Aguado revient.

— Venez, dit-elle, l'Impératrice veut vous dire adieu.

On se dirige vers le second salon. L'Impératrice sort de son cabinet et s'avance au-devant des amis de la dernière heure. Elle porte les mêmes vêtements que dans la matinée et marche lentement, la tête un peu baissée.

Pendant un moment c'est, entre ces personnes si profondément émues, une confusion d'expressions douloureuses et entrecoupées.

L'Impératrice tend la main à chacun.

— Emmenez-moi, emmenez-nous, disent-ils tous.

L'Impératrice regarde avec une profonde expression de douleur, de gratitude, ces visages amis qui s'inclinent autour d'elle.

— Merci, dit-elle; je ne veux entraîner personne dans ma mauvaise fortune. En France, voyez-vous, il ne faut pas être malheureux.

Elle tend sa main à la maréchale Canrobert, et, l'embrassant, lui dit quelques paroles à voix basse. Madame de Bourgoing, dont le mari avait rejoint les volontaires du département de la Nièvre, s'adressant à l'Impératrice qui l'embrasse à son tour :

— Mon mari est à la tête de 3 500 hommes

dévoués : je viens prendre les ordres de Votre Majesté.

— Des ordres ! reprend l'Impératrice, je n'en ai plus à donner. Que voulez-vous ! — Et sa voix se brise. — Il est des événements plus forts que le courage ! Des destinées plus fortes que la volonté des hommes. Il faut céder. Jamais je n'oublierai ce que vous avez été tous pour moi. Jamais je n'oublierai comment vous m'avez soutenue dans de pareils moments ; je vous remercie.

— Adieu, dit-elle, adieu.

On l'entoure, on lui baise les mains, on sanglote.

— Emmenez-moi, emmenez-nous, répète-t-on encore.

— C'est impossible, dit-elle. Merci, Mesdames.

Et de nouveau, une dernière fois, l'Impératrice les embrasse.

— Adieu, répète-t-elle.

Puis, à travers ses larmes, sa figure s'illumine d'un triste et doux sourire.

— Non ! pas adieu ! dit-elle ; au revoir. N'est-ce pas nous nous reverrons bientôt ?

— Oui, au revoir, s'écrie-t-on.

S'éloignant comme à regret, l'Impératrice se retourne plusieurs fois avec un geste affectueux, puis disparaît.

On se sépare le cœur brisé. Mais on sent que la violence populaire frappe à la porte, et il faut que l'Impératrice parte.

On est dans l'ignorance absolue du lieu où l'Impératrice va se retirer, mais on se rassure en pensant que Sa Majesté est sous l'égide des Ambassadeurs de deux grandes puissances : l'Ambassadeur du Roi d'Italie, qui doit tant à l'Empereur ; l'Ambassadeur d'Autriche, dont la situation a toujours été favorisée à la cour, et qui, en toute circonstance, se plaisait, ainsi que la Princesse de Metternich, à exalter leur attachement pour l'Impératrice.

On ne doute pas que la sûreté, que la dignité de la souveraine ne soient du moins à l'abri, et cette pensée est une immense consolation pour tous ces cœurs fidèles qui s'oublient devant l'infortune de leur souveraine.

Leur rôle est fini. Il n'y a même pas à essayer d'une résistance inutile. Il n'y a plus qu'à se retirer.

Le Général Mellinet, commandant de la garde nationale, qui était depuis le matin aux Tuileries, entre dans le salon de service.

— Je viens demander à l'Impératrice la permission de faire balayer tous ces braillards, dit-il.

Monsieur de Castelbajac lui apprend alors que l'Impératrice quitte le palais.

— Nous ne pouvons cependant pas nous laisser égorger comme des femmes, s'écrie le Général Mellinet hors de lui. Et, saisissant Monsieur de Castelbajac, il le secoue avec violence par les deux bras.

— Allons, mon Général! lui dit Monsieur de Castelbajac, en montrant son revolver. J'ai là six balles. On ne nous égorgera que quand elles seront tirées; mais attendons que l'Impératrice soit partie pour ne pas la faire massacrer avec nous.

Se calmant, le vaillant soldat comprend qu'il n'y a plus rien à tenter.

Le Général Mellinet, dont le visage portait une glorieuse et terrible balafre rapportée de Crimée, était très populaire à Paris.

— Tâchez, mon Général, lui dit Monsieur de Castelbajac, de retarder l'envahissement jusqu'à ce que l'Impératrice ait pu quitter le palais.

Le vieux général part aussitôt. Il donne l'ordre d'abaisser le drapeau. Puis, s'avançant vers la foule du côté des jardins, il commence à parlementer. Afin que sa voix soit mieux entendue, il monte sur une chaise.

— L'Impératrice a quitté les Tuileries, dit-il. Vous êtes des Français, vous ne voudriez pas vous déshonorer en insultant une femme infortunée. Ne faites pas de désordre. Retirez-vous!

Sa voix arrête un moment la poussée populaire. Mais bientôt la faible grille qui sépare le jardin réservé cède en vingt endroits et la foule, faisant irruption, se précipite en courant à travers les parterres.

Monsieur Sarcey et Monsieur Armand Gouzien marchent en tête. D'une fenêtre, le Vicomte de Laferrière reconnaît Monsieur Sarcey et l'apostrophe avec indignation. Un duel faillit s'ensuivre.

Après avoir reçu les adieux de l'Impératrice, chacun s'éloigne.

La Maréchale Canrobert et Madame de Bourgoing partent ensemble. On avait engagé la Maréchale à faire enlever la cocarde tricolore que portaient ses gens. Elle s'y refuse, traverse sans

difficulté la rue de Rivoli, encombrée par la foule.

Madame de Bourgoing se rend directement au Palais de l'Industrie. Elle va reprendre ses travaux à la lingerie de la Société de secours aux blessés.

En arrivant aux Champs-Élysées, où par un contraste singulier tout est calme, elle remarque que le théâtre de Guignol donne paisiblement une représentation devant son public ordinaire et elle croise, dans leurs légères voitures, quelques demoiselles à la mode qui envoient leur sourire aux passants.

Tout l'effort révolutionnaire s'est concentré autour de la Chambre et des Tuileries. C'est là que devaient agir les émeutiers pour provoquer un conflit, leurs chefs pensant que la population parisienne ne serait disposée à les suivre qu'entraînée par un premier succès.

Cependant, Madame Aguado, Madame de la Poëze ne peuvent se résoudre à quitter l'Impératrice. Elles l'ont suivie, l'entourent pendant que Sa Majesté met à la hâte un chapeau, un voile épais, un manteau de voyage.

Un plateau est posé sur un meuble. Il contient

encore le déjeuner intact! L'Impératrice n'a rien pris de la journée. Ces dames la supplient de ne pas partir ainsi. Madame de la Poëze lui fait observer qu'elle a besoin de ses forces, qu'elle s'expose à un malaise causé par la faiblesse.

L'Impératrice prend un morceau de pain dont elle avale quelques bouchées à la hâte, puis elle jette un dernier regard autour de ce *home* familier qu'elle ne reverra plus. Parmi tous les papiers épars, elle aperçoit la dépêche fatale dans laquelle l'Empereur lui annonçait la défaite et la captivité. Elle la prend afin de l'emporter; mais, se ravisant :

— Non, dit-elle! Il vaut mieux qu'on la trouve en entrant ici. » Et Sa Majesté la place bien en évidence sur son bureau.

Alors, après une dernière effusion, elle se sépare de la Vicomtesse Aguado, de Madame de la Poëze, qui l'assistent jusqu'à la dernière minute, et suivie de Madame Lebreton seule, du Prince de Metternich, du Chevalier Nigra, de l'Amiral Jurien de la Gravière, de Monsieur Conti, chef du cabinet de l'Empereur, qui fut, en toutes ces circonstances, admirable de dévouement, et d'un officier d'ordon-

nance, l'Impératrice traversant les appartements intérieurs, prend l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée pour gagner le perron du Prince Impérial, celui de droite dans la cour des Tuileries.

Un petit coupé, le brougham de l'aide de camp de service, stationne là comme d'ordinaire; le cocher se tient correct sur son siège, prêt à partir au premier signe. On va pour l'appeler; mais le Prince de Metternich fait observer que la cocarde de la maison et la couronne impériale peinte sur les portières peuvent attirer l'attention.

— Ma voiture attend sur le quai, dit-il, il vaudrait mieux la faire avancer. L'officier d'ordonnance se propose pour aller la chercher.

— C'est une voiture sans armoiries avec un cheval blanc, dit le Prince.

L'officier s'éloigne et l'Impératrice, toujours entourée des mêmes personnes, s'assied sur un siège du vestibule pour attendre.

L'officier a vite franchi les soixante mètres environ qui séparent le palais de la grille. Au moment où cette grille va être ouverte pour le laisser passer, une colonne d'émeutiers, débou-

chant par les cinq grands guichets du Louvre, se précipite sur la place du Carrousel, en proférant des cris de mort, des chants, des menaces. La retraite est coupée. L'officier revient en courant, afin que l'Impératrice ne se hasarde pas de ce côté. Pendant qu'il regagne le perron du Prince Impérial, la foule tumultueuse s'est précipitée sur les grilles qu'elle vient battre en vociférant.

En quelques mots il explique la situation.

L'Amiral Jurien alors s'avance seul vers la foule afin de parlementer pour tâcher de gagner du temps. La grille, malgré une poussée formidable, tient solidement.

Un poste de quelques chasseurs à pied commandés par un sergent, voyant l'Amiral s'avancer seul en uniforme au-devant de la foule, l'entoure et le protège.

— L'Impératrice a quitté les Tuileries, dit l'Amiral en s'adressant aux premiers rangs des assaillants. Épargnez-vous des violences inutiles.

A ce moment un groupe de gardes nationaux, qui venait pour relever les chasseurs, se joint à

ceux-ci et l'officier qui les commande se met avec beaucoup de courage et de déférence aux ordres de l'Amiral.

— Empêchez seulement qu'on ne brise cette grille afin d'éviter que tout ne soit saccagé, dit l'Amiral. L'Impératrice n'est plus là.

— Comptez sur nous, Monsieur, disent ces braves gens. Et ils essayent de parlementer ; mais on ne veut pas les entendre. Alors, à coups de crosse, ils dégagent la grille et la populace se rue vers une autre entrée. L'Amiral revient en hâte. Il ne retrouve plus l'Impératrice.

Néanmoins, la nouvelle de son départ se propage ; la foule profère toujours des cris de colère. C'était la populace qui apparaît tout à coup dans les jours de deuil et de violence. Des hommes montent sur les deux statues qui servent de pilastre aux grilles, dominant de leur impassibilité la cohorte furieuse. L'une représente la Loi armée du glaive ; l'autre, la Justice tenant ses balances.

L'Amiral rencontre le Général Lepic, qui venait de changer son uniforme contre des habits bourgeois. Il apprend que l'Impératrice est re-

montée pour chercher une autre sortie et qu'elle doit avoir quitté les Tuileries.

Quelques valets de pied se préparent également à partir. Sur l'ordre exprès de l'Impératrice, ils avaient déposé leur livrée. Tous ces incidents s'étaient succédé très rapidement.

Cependant l'Impératrice, voyant le torrent populaire se ruer sur les Tuileries, avait pris le parti de remonter dans les appartements, afin de traverser le Louvre et de gagner la sortie du côté de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Toute cette aile gauche des Tuileries faisant suite aux appartements particuliers de l'Impératrice, et où se trouvait la salle de théâtre, était assez négligée. Elle était destinée à une réparation prochaine. L'on voulait établir d'une façon définitive la maison du Prince Impérial dans le grand pavillon du bord de l'eau, qui devait être relié à l'intérieur du palais. Les appartements qui le précédaient se ressentaient des travaux commencés.

L'Impératrice, se dirigeant vers la salle des États, parcourait ainsi en fugitive le même trajet qu'elle avait fait si peu de temps auparavant

entre son mari et son fils, pour se rendre, au milieu d'un imposant cortège, à la séance de gala dans laquelle on remettait à l'Empereur les résultats d'un plébiscite triomphant.

Les abords de la salle des États étaient encore encombrés de matériaux, à travers lesquels il fallut se frayer un passage. On traverse la salle, mais la porte du musée est fermée. On frappe, on appelle pour attirer l'attention des gardiens. On n'entend que les rumeurs du dehors. Enfin Monsieur Thélin, le trésorier de l'Empereur, ayant appris de quel côté se dirigeait l'Impératrice, arrive fort heureusement avec un passe-partout qui ouvre toutes les portes du palais. On pénètre dans la galerie des tableaux. Là, l'Impératrice prend congé de Monsieur Conti et de l'officier d'ordonnance, qui hésitent à la quitter. On leur fait observer que plusieurs personnes réunies attireraient sûrement l'attention. Sa Majesté remarque alors que l'officier d'ordonnance a conservé son brillant uniforme bleu avec les aiguillettes d'argent. Elle lui fait promettre de ne pas se risquer ainsi au dehors. Puis on suit les galeries de tableaux et l'on

prend l'escalier qui descend au musée assyrien.

A ce moment, Sa Majesté n'a plus auprès d'elle que Madame Lebreton, le Prince de Metternich, dont elle prend le bras, et Monsieur Nigra.

On voulait sortir par le guichet qui donne sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois; mais de ce côté encore des émeutiers gardent les grilles, toutes les issues sont occupées. Cependant une poussée se fait vers l'église, la place se déblaie un moment. Les fugitifs en profitent pour sortir du Louvre.

Le Prince de Metternich et le Chevalier Nigra s'éloignent pour aller chercher une voiture, car on ne peut songer à rejoindre la voiture du Prince, qui stationne beaucoup plus haut sur le quai. La foule revient pendant leur absence. Deux femmes isolées peuvent être remarquées. Un fiacre passe, Madame Lebreton l'arrête, entraîne l'Impératrice et donne l'adresse d'un de ses amis, Monsieur Besson, conseiller d'État.

Au moment où la voiture s'ébranle, un gamin s'écrie :

— Tiens! l'Impératrice.

Sa voix est étouffée par le tumulte. Le fiacre

s'engage dans la rue de Rivoli pour gagner le boulevard Haussmann. Monsieur Besson n'est pas chez lui. Il s'est rendu aux Tuileries pour se mettre aux ordres de l'Impératrice. Madame Lebreton, craignant d'éveiller l'attention de ses gens en entrant chez lui pendant son absence, donne l'ordre d'aller avenue de Wagram, chez Monsieur le marquis de Piennes. Il est absent également, n'ayant pas encore pu rentrer depuis l'envahissement des Tuileries. Que faire?

Retourner vers l'intérieur de Paris semble périlleux. On cherche, parmi les personnes sur qui l'on peut compter, quelles sont celles qui habitent dans les environs. C'est alors que Madame Lebreton songe au docteur Evans. Son hôtel est situé avenue de l'Impératrice. Monsieur Evans est Américain. Il vaut mieux s'adresser à un étranger que sa nationalité met à l'abri de certaines responsabilités. On s'arrête à ce parti et l'Impératrice arrive chez Monsieur Evans, qu'on rencontre enfin.

Là, brisée par tant d'émotions et de douleur, l'infortunée souveraine trouve les soins, le respect, tout le dévoûment dont il est possible d'être entourée. Sans hésiter, le docteur accepte

la mission d'assurer le salut de la souveraine qui se confie à lui dans un pareil moment.

Il supplie l'Impératrice de prendre quelque repos ; pendant ce temps il s'occupe de tout organiser pour le départ.

Enfin, vaincue par l'excès même de tant d'angoisses et de maux, l'Impératrice tombe dans cette sorte d'anéantissement où la nature se venge de la douleur, et un sommeil troublé vient lui rendre un peu de force.

Le Vicomte et la Vicomtesse Aguado avaient pu rejoindre leur voiture avant l'envahissement de la place du Carrousel.

C'est la Comtesse de la Poëze qui la dernière a quitté les Tuileries. Après avoir vu l'Impératrice s'éloigner, elle était revenue au salon de service. Elle mit son chapeau, et eut assez de présence d'esprit pour songer à regarder dans un meuble où nous serrions nos ouvrages et d'autres menus objets, afin de voir si on n'avait rien oublié. Elle trouva un dé d'or à l'une de nous, et mon livre de messe, un gros paroissien volumineux que j'avais placé là quelques jours auparavant !

Elle voulut bien se charger de ce livre encombrant, et accompagnée de Messieurs de Cossé-Brissac, de Laferrière, de Castelbajac, elle s'apprêta à partir à son tour.

Dans le salon des huissiers, Bignet se tenait à son poste dans son costume habituel. L'habit marron, les culottes et les bas de soie noirs.

— L'Impératrice est partie, lui dit Madame de la Poëze, ne restez pas ici. La populace va entrer. Surtout quittez votre tenue de service. C'est l'ordre de l'Impératrice.

Bignet présenta alors au Comte de Cossé-Brissac le livre sur lequel on inscrivait les audiences, en lui demandant ce qu'il devait en faire. C'était un assez gros registre. Monsieur de Brissac déchira les feuilles écrites et les emporta, afin de ne pas laisser le nom des personnes reçues.

Au haut de l'escalier des appartements particuliers de l'Impératrice, un cent-garde était de faction, immobile comme aux jours de parade.

Madame de la Poëze lui dit également que l'Impératrice est partie ; qu'il doit se retirer.

— Il n'y a plus personne dans les appartements ? demande cet homme.

— Personne ! lui répond-on.

Alors, frappant le sol d'un dernier coup de sa carabine, il réveille sous la voûte un écho sonore ; puis, posant méthodiquement son arme dans l'angle de la fenêtre, comme l'on faisait d'ordinaire lorsqu'un camarade allait venir remplacer le factionnaire, il suit le groupe qui descendait.

Pendant ce temps le jardin privé s'était rempli de monde ; le guichet du pavillon de l'Horloge était envahi. Surprise d'une victoire si facile, la foule, craignant quelque embûche, hésitait encore à pénétrer dans l'intérieur du Palais.

Madame de la Poëze se trouva en sortant au milieu de la cohue. Elle relève son voile. On l'entoure, on la regarde avec curiosité.

— Ce n'est pas l'Impératrice, dit-on. Et on la laisse passer.

Pendant ce temps, le Général Trochu tournoyait à cheval au milieu du mouvement populaire, suivant les députés qui allaient proclamer la République à l'Hôtel de Ville. Là, il se fait décerner le titre de Président du Gouvernement de la défense nationale, remplaçant ainsi sans hésitation, sans consulter la nation, le gouvernement

qu'il avait accepté la mission de soutenir et de défendre.

Vers cinq heures, une sorte de cortège, composé de trois ou quatre cents hommes, traverse une partie des Champs-Élysées.

C'est le nouveau ministre de l'intérieur, Monsieur Gambetta, qui se dirige vers la place Bauveau pour prendre possession du ministère. Il trouve deux secrétaires de Monsieur Chevreau qui n'avaient pas quitté leur poste.

Monsieur Gambetta, qui était accompagné de plusieurs membres du Gouvernement de la défense nationale, prend la parole et demande à être introduit dans le cabinet du ministre. Ces Messieurs le lui indiquent. Il entre, s'installe au bureau de Monsieur Chevreau, et se tournant vers la foule qui l'a suivi :

— Ah ! çà, dit-il, j'aime à croire que vous allez me laisser travailler ? Sortez, je vous prie.

La foule docile se retire pendant que Gambetta prend les premières dispositions. Monsieur Ernest Picard cause avec l'un des secrétaires de Monsieur Chevreau, qu'il connaît personnellement.

— Il faut avouer, dit-il, que le gouvernement a été bien maladroit. Si, cette nuit, l'Impératrice avait déposé la Régence, nous ne serions pas arrivés si facilement ici !

On interrompt leur entretien pour prévenir Monsieur Picard que la foule s'acharne après les aigles qui ornent la façade du ministère et que ces aigles étant fort lourdes, leur chute pourrait causer des accidents.

— Dites-leur que ce qu'ils font là est stupide et dangereux, répond Monsieur Picard. Et s'ils persistent, ma foi, tant pis ! Laissez-les faire. Quelques gaillards comme ceux-là de moins, ce ne serait pas une grande perte.

Pendant ce dialogue, les aigles étaient violemment décapitées. Le soir, Paris illuminait comme si on venait de battre les Prussiens.

Le lendemain 5 septembre, dans la matinée, l'Impératrice quittait Paris. On connaît la suite. De relais en relais on arrive à Deauville, le 6 dans la soirée. Sur les instances de Monsieur Evans, le propriétaire d'un yacht de plaisance, la *Gazelle*, Sir John Burgoyne, se décide à transporter l'Impératrice en Angleterre.

Bien que la traversée ne dût s'effectuer qu'au jour, on s'embarqua à minuit afin de n'être pas remarqué. Le lendemain matin, dès sept heures, on appareillait et l'Impératrice quittait la rive française. Un coup de vent d'une violence inouïe se déchaîne pendant la traversée. Le frêle navire, long de quinze mètres, à peine destiné à des promenades de plaisance, n'est pas construit pour lutter contre la tempête. Vingt fois il est près de sombrer.

— Ce petit bâtiment sautait sur les vagues comme un bouchon, me racontait l'Impératrice, lorsque je la revis en Angleterre. Je croyais que nous étions perdus ! La mort dans ce grand tumulte me paraissait enviable et douce. Je songeais que j'allais disparaître et que nul ne connaissant le parti que j'avais pris de passer en Angleterre, on ignorerait à jamais ce que j'étais devenue. Ainsi un mystère impénétrable aurait enveloppé la fin de ma destinée.

CHAPITRE XI

Comment j'appris la captivité de l'Empereur. — Officiers échappés de Sedan. — Paris le 5 septembre. — Aux Tuileries. — La Vicomtesse Aguado. — La Princesse d'Essling. — La Comtesse de la Poëze. — L'Impératrice à Hastings. — Le Général Fleury et la cour de Russie. — Alexandre II. — Une lettre de l'Impératrice au Czar. — Monsieur Thiers à Saint-Pétersbourg. — Monsieur Strode et Chiselhurst. — L'incident Régnier. — Le Maréchal Bazaine. — Le Général Bourbaki. — L'armée de l'Est. — L'armée de Metz. — Vœu de l'Impératrice. — Remerciements du Gouvernement de la défense nationale adressés à l'Impératrice Eugenie.

Le 29 août j'étais auprès de l'Impératrice. Les préparatifs du siège avançaient et la marche de l'ennemi laissait prévoir que l'investissement de Paris était très prochain. Sa Majesté m'engagea à profiter des derniers jours pendant lesquels on pouvait encore sortir librement pour aller voir Monsieur Carette avant une séparation dont on

ne pouvait pas préjuger l'issue. J'hésitais à m'éloigner même pour peu de jours.

L'Impératrice me rassura en me disant qu'elle me rappellerait dès que les communications menaceraient d'être rompues.

J'arrivai chez moi dans l'Aisne ; le pays était morne et désolé. Les travaux des champs étaient à peu près interrompus dans cette saison si animée d'ordinaire. Partout des gens affolés fuyaient. On ne rencontrait par les chemins que de misérables charrettes chargées de femmes, d'enfants entassés pêle-mêle avec un pauvre mobilier, quelques sacs de blé. Des bestiaux mélancoliques, que l'on cherchait à soustraire à la rapacité de l'ennemi, suivaient tirés par le licou. Plus on est pauvre, plus on est attaché à son bien. Rien n'était plus sinistre, plus attristant, au milieu de nos belles campagnes si paisibles en apparence, que cette panique de toute une population, cette fuite désolée et sans but.

Nous avions installé chez nous une ambulance. Le médecin du pays, un prêtre, quelques femmes dévouées étaient prêts à donner leurs soins aux blessés qui nous seraient confiés.

Je m'occupai à compléter toutes les dispositions qui devaient assurer leur bien-être et sans nouvelles, les journaux ne donnant que des renseignements vagues dont je savais qu'il y avait lieu de se méfier, j'attendis un signe de l'Impératrice pour retourner auprès d'elle.

Le dimanche 4 septembre, après la messe, nous déjeunions en compagnie du chapelain qui desservait la chapelle de Nogent. Nous échangions nos tristes préoccupations, lorsque, par une des fenêtres de la salle à manger, je vis arriver un jeune homme, contremaître chez Monsieur Carette et qui était dans les mobiles de Soissons. Je donnai l'ordre de le faire entrer immédiatement, pensant bien qu'il apportait des nouvelles.

— L'armée a capitulé à Sedan, nous dit-il. L'Empereur est prisonnier.

La foudre m'aurait touchée, que je n'aurais pas ressenti une commotion plus violente. Je m'étais levée, je tombai sans connaissance. Mais bientôt je retrouvai le sentiment et je ne songeai plus qu'à rejoindre l'Impératrice. Tout ce qui pouvait m'être nécessaire étant à Paris, on ne prit que le temps d'atteler une voiture pour aller

à la gare de Chauny et je partis avec Monsieur Carette, qui, retenu par ses fonctions de maire et de Conseiller général et ne voulant pas s'éloigner, ne devait m'accompagner que jusqu'au chemin de fer.

A Chauny on avait reçu des dépêches. Nous apprenions que la République était proclamée.

Monsieur Carette ne voulut pas alors me laisser partir seule, il se décida à venir à Paris. Le service était interrompu et il fallut nous résigner à attendre plusieurs heures. Les voies étaient encombrées par le passage continuel de trains, les uns montant vers le Nord, d'autres descendant sur Paris, chargés de toute sorte d'approvisionnements et de munitions.

Enfin vers neuf heures du soir, on signala un train de voyageurs. Nous nous hâtons de monter dans un des rares compartiments où il restait de la place. Nous nous trouvions avec des officiers échappés de Sedan.

En face de moi était un colonel d'artillerie, qui portait le bras en écharpe. Je lui demandai s'il était blessé ? d'où il venait ?

— De Sedan, me répondit-il. Nous sommes

battus; j'ai reçu une blessure assez légère pour pouvoir m'échapper. Je suis resté deux jours dans une ferme d'où l'on m'a conduit jusqu'à la prochaine gare, caché dans une voiture de foin; et je vais à Paris me mettre à la disposition du ministre de la guerre.

— Et vos hommes? lui dis-je, vos canons?

— Ah! Madame, me répondit-il, et des larmes jaillirent de ses yeux! Mes pauvres braves canonniers... Tout a été anéanti. Nous n'avons plus ni hommes, ni canons.

— Et l'Empereur?

— L'Empereur, reprit-il, en hochant la tête. L'Empereur je l'ai vu de loin, du côté de Bazeilles, au milieu du feu, je pensais bien qu'il s'était fait tuer. On vient de me dire qu'il est prisonnier. C'est bien malheureux pour lui. J'ai perdu tout mon équipement, mes chevaux, mes cantines. Je ne possède plus rien que les vêtements déchirés que j'ai sur moi.

D'autres officiers, l'air morne et irrité, se taisaient. Plusieurs avaient des coiffures bizarres avec leur capote. Ils s'étaient échappés aussi. Un officier d'administration n'avait même pas

de tunique. On voyait les manches de sa chemise sous un vêtement imperméable.

Dans un coin, un tout jeune homme, un sergent de la ligne, dont la tête était enveloppée de linges, était immobile et tellement pâle, qu'il semblait évanoui. A un arrêt du train, je m'approchai et lui demandai s'il souffrait, s'il y avait quelque chose à faire pour le soulager. Sans ouvrir les yeux, il me répondit avec le dernier emportement qu'on le laissât en repos; que s'il crevait comme un chien, c'était bien la faute de tous ces bandits de généraux qui avaient trahi et vendu l'armée.

Tout le monde se tut et le train continua sa marche, se garant à chaque moment pour en laisser passer d'autres.

A trois heures du matin, nous arrivions seulement à Chantilly. Monsieur Carette reconnut sur le quai de la gare Monsieur Corbin, un ancien préfet de l'Aisne qui se promenait et paraissait attendre. Monsieur Corbin avait épousé une nièce de Madame de Feuchères, héritière de son bien, et habitait le beau château de Bourgfontaine situé dans les environs de Chantilly. Ils avaient

conservé des relations avec les Princes de la famille d'Orléans.

Deux voyageurs, très enveloppés dans leurs manteaux, descendirent du train. Monsieur Corbin les rejoignit et ils s'éloignèrent rapidement. Monsieur Carette me les désigna. Il avait cru reconnaître Monsieur le Duc d'Aumale. Le train dans lequel nous étions venait de Belgique. Nous avons su depuis que le Duc d'Aumale était en effet rentré en France aussitôt après la proclamation de la République.

Nous arrivions à Paris vers six heures du matin, ayant passé neuf heures en route pour un trajet normal de deux ou trois heures à peine.

Un vieil employé du chemin de fer, ancien militaire, auquel j'avais fait obtenir quelque légère faveur, me reconnut et, venant à moi :

— Quel malheur ! me dit-il, Napoléon est prisonnier et tous ces j... f.....-là ont proclamé la République. Mais cela ne durera pas.

Je lui demandais ce qu'il savait du sort de l'Impératrice. Il l'ignorait.

Paris, à cette heure matinale, avait sa physionomie accoutumée. Des escouades de balayeurs

dans les rues. A la gare, de vieux fiacres mal attelés pour conduire les voyageurs. De loin en loin, des sergents de ville se promenant lentement, les mains dans les poches de leur capote. Il était impossible de se douter que la veille un événement aussi considérable s'était accompli. Le sentiment qui dominait était la surprise. Je me fis conduire directement aux Tuileries. A travers les guichets fermés je pouvais voir la cour déserte. On me refusa l'entrée. J'appelai le concierge qui, m'ayant reconnue, vint aussitôt pour me parler à travers la grille surveillée par un poste de gardes nationaux.

— Où est l'Impératrice? lui demandai-je.

— Sa Majesté, me dit-il, est partie hier à trois heures avec le Prince de Metternich et l'Ambassadeur d'Italie.

Il m'apprit également que mon amie la Vicomtesse Aguado était sortie une des dernières des Tuileries, et que sans doute elle avait rejoint l'Impératrice.

Je me rendis aussitôt rue de l'Élysée, à l'hôtel de Madame Aguado ; tout était hermétiquement fermé. Cependant l'on vint m'ouvrir et le con-

cierge, m'ayant introduite, me dit avec beaucoup de mystère que le Vicomte et la Vicomtesse étaient partis pour la Belgique, afin de rejoindre l'Impératrice; qu'ils comptaient se fixer auprès de Sa Majesté. Ces détails ne me suffisaient pas.

J'allai rue Jean-Goujon, chez la Princesse d'Essling, notre grande maîtresse. Elle me reçut aussitôt. Malgré l'heure matinale, la princesse était habillée avec autant de soin que si elle devait aller à la cour. Elle s'occupait à envelopper dans des feuilles d'ouate les fleurs d'une splendide pendule en vieux Saxe. Je me jetai dans ses bras en pleurant.

La Princesse, bien que profondément dévouée à la famille impériale et très attachée à l'Impératrice, était beaucoup plus calme que moi.

— Où est l'Impératrice ? lui dis-je. Je veux la rejoindre ! Je veux reprendre mon service auprès d'elle.

— Ma chère, me dit la Princesse, il n'y a plus de Cour, il n'y a plus de service. Désormais, voyez-vous, nos malheureux souverains n'auront plus auprès d'eux que des amis dévoués.

— Mais, lui dis-je, c'est un moment d'aberra-

tion, de crise ! Dès que la paix va être signée, le peuple aux sept millions de suffrages rappellera l'Empereur, et on pourra tout réparer.

— Non, croyez-moi, me dit la Princesse, ce sont des illusions. L'Empire est détruit pour des années. L'empereur ne régnera plus. Peut-être le Prince Impérial reviendra-t-il plus tard. S'il revient, c'est lui qui réparera tout. Maintenant nous allons assister aux plus dangereuses folies.

La Princesse m'exprima alors sa douleur de n'avoir pas été auprès de l'Impératrice, au moment de son départ.

Depuis le retour de Saint-Cloud, chaque jour la Princesse se rendait aux Tuileries, dans sa grande berline doublée de satin blanc. Elle tenait son rang avec beaucoup de dignité et n'aurait pas voulu se montrer dans un équipage plus simple. La veille, à deux heures, elle était montée en voiture comme de coutume, elle avait traversé les Champs-Élysées sans encombre, mais en arrivant sur les quais, sa voiture s'était trouvée prise dans la foule.

En reconnaissant la cocarde de la maison, on avait arrêté ses chevaux, maltraité ses gens et

dans l'impossibilité de se frayer un passage à travers cette multitude, la Princesse avait dû rétrograder au milieu des menaces et des imprécations.

— Je vais quitter la France, me dit-elle, et dès que je le pourrai, je rejoindrai l'Impératrice.

Je la suppliai de me donner toutes les nouvelles qu'elle saurait, et nous nous séparâmes.

Il me sembla alors que la Princesse était sous le coup d'une défaillance que son âge pouvait excuser. Je pensais que la façon dont elle envisageait les événements n'était que la conséquence d'un moment d'affolement. La Princesse d'Essling, bien qu'un peu froide au premier abord, était une personne excellente avec de l'esprit et beaucoup de jugement. Elle voyait les événements dans leur réalité; et c'est de mon côté qu'étaient les illusions.

Ayant appris que Madame de la Poëze était restée auprès de l'Impératrice jusqu'au dernier moment, je me rendis chez elle. Elle me fit alors le récit fidèle de tout ce qui s'était passé au moment du départ des Tuileries. Elle m'affirma qu'elle ne savait pas en quel lieu Sa Majesté s'était retirée.

Je crus que par suite d'un sentiment de discrétion, elle m'en faisait mystère, mais effectivement elle ignorait comme tout le monde les derniers incidents.

Nous nous séparâmes rassurées et pensant que du moins, grâce à l'intervention des deux ambassadeurs, l'Impératrice était en sûreté. Dans quelles angoisses n'aurions-nous pas été si nous avions connu la vérité!

Le jour même, je partais pour Dieppe, où j'allai retrouver mes enfants. Je comptais y attendre des nouvelles, et rejoindre avec eux l'Impératrice, dès que cela serait possible.

Monsieur Carette n'envisageait pas qu'il pût se séparer, dans ces terribles moments, de la population au milieu de laquelle nous vivions. Les Prussiens s'avançaient. Il voulait être chez lui, nous nous séparâmes et il se hâta de retourner à Nogent, où il fut à même de rendre de grands services au pays, pendant toute la durée de la guerre et les dix-huit mois d'occupation. Malgré les menaces et les violences de l'ennemi, malgré l'affolement de ses administrés, sa commune refusa constamment de payer les contributions

prussiennes. Cette commune fut une des plus épargnées. Son attitude lui valut même des remerciements officiels de l'administration préfectorale du Gouvernement de la défense nationale.

Je restai plusieurs jours à Dieppe, dans l'ignorance absolue de ce qu'était devenue l'Impératrice, écrivant de tous côtés pour avoir des nouvelles. J'appris enfin son arrivée à Hastings, où se trouvait déjà le Prince Impérial.

Sans aucune nouvelle depuis le 4 septembre, sachant seulement que l'Impératrice avait dû quitter les Tuileries devant l'émeute, le Prince et tous ceux qui l'entouraient étaient dans de mortelles inquiétudes!

La Duchesse de Mouchy, arrivant de France, s'était rendue aussitôt à Hastings pour voir le Prince. Il ignorait son arrivée en Angleterre. De loin il croit reconnaître l'Impératrice et s'élance au-devant de la Duchesse. En constatant son erreur, le Prince fut saisi d'un désespoir que rien ne pouvait apaiser.

Enfin, malgré la tempête, le yacht de Sir John Burgoyne avait pu entrer dans le petit port de Ryde. C'est de là que l'Impératrice gagna Hastings.

Sa Majesté y arriva le 8 septembre, brisée de fatigue, de douleur, dénuée de tout, étant partie sans aucun préparatif et le voyage ayant duré quatre jours. La Duchesse de Mouchy et la Princesse de Metternich durent prêter du linge et des vêtements, en attendant que l'on ait pu se procurer les objets indispensables.

Plus tard, lorsque Sa Majesté alla s'établir à Chiselhurst, elle se souvint que l'on conservait à Arenenberg des caisses remplies de tout un trousseau ayant appartenu à la Reine Hortense. On le fit venir. C'était le plus beau linge, le plus fin, le plus élégant que l'on puisse imaginer. Les lingères à la mode aujourd'hui ne font rien de comparable, et par une singulière coïncidence tout se trouva exactement à la mesure de l'Impératrice.

La dernière dépêche politique reçue par la Régente aux Tuileries, le 4 septembre, venait du Général Fleury, notre Ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Dès que la guerre avait été déclarée, le Général Fleury avait demandé à être relevé de ses fonctions diplomatiques, afin de reprendre sa place dans l'armée.

Le Général Fleury avait une excellente situation auprès du Czar, qui l'honorait d'une faveur et d'une confiance toute particulière. Il n'avait pas peu contribué à effacer le souvenir pénible que les incidents de Paris avaient laissé dans l'esprit de l'Empereur de Russie, à la suite de son voyage en 1867.

Alexandre II témoigna son regret de voir partir notre ambassadeur et lui demanda de rester à Saint-Pétersbourg. L'Empereur pria également le Général de renoncer à quitter son poste, en faisant valoir les services qu'il serait appelé à rendre, l'appui de la Russie pouvant être si utile à la France au milieu du conflit qui venait de s'élever. Le Général avait donc continué ses fonctions d'Ambassadeur.

En apprenant la captivité de l'Empereur, et sur les indications de l'Impératrice, le Général Fleury avait demandé dans quelle mesure l'intervention du Czar nous serait acquise pour amener la Prusse à traiter. L'Empereur de Russie avait écouté favorablement cette demande et s'était montré très partisan d'un accord.

C'est la dépêche dans laquelle le Général Fleury

annonçait que le Czar était disposé à conseiller à la Prusse de cesser les hostilités, dont l'Impératrice avait parlé aux délégués de la Chambre le 4 septembre lors de leur dernière entrevue.

C'est cette dépêche que l'on n'a pu retrouver après le passage de Monsieur Jules Favre au ministère des affaires étrangères, et dont le Gouvernement de la défense nationale a voulu nier l'existence.

Quoi qu'il en soit, dès son arrivée en Angleterre, l'Impératrice se préoccupa du parti que l'on pouvait encore tirer, pour les intérêts de la France, des dispositions du Czar.

Elle télégraphia au Général Fleury, afin de l'engager à continuer des négociations dans ce sens et enfin se décida à faire directement un appel à l'Empereur de Russie, auquel elle adressa la lettre suivante :

« Sire,

« Éloignée de ma patrie, j'écris aujourd'hui à « Votre Majesté. Il y a quelques jours à peine, « quand les destinées de la France étaient encore « entre les mains du pouvoir constitué par l'Em-

« pereur, si j'avais fait la même démarche j'aurais « paru, peut-être, aux yeux de Votre Majesté et à « ceux de la France, douter des forces vives de « mon pays.

« Les derniers événements me rendent ma « liberté et je puis m'adresser au cœur de Votre « Majesté.

« Si j'ai bien compris les rapports de notre « Ambassadeur le Général Fleury, Votre Ma- « jesté écartait à priori l'idée du démembrement « de la France.

« Le sort nous a été contraire, l'Empereur est « prisonnier et calomnié. Un autre gouvernement « a entrepris la tâche que nous regardions comme « notre devoir de remplir. Je viens supplier Votre « Majesté d'user de son influence, afin qu'une « paix honorable et durable puisse se conclure « quand le moment sera venu.

« Que la France, quel que soit son gouverne- « ment, trouve en Votre Majesté les mêmes sen- « timents qu'elle nous avait témoignés durant « ces dures épreuves.

« Dans la situation où je me trouve, tout « peut être mal interprété. Je prie donc Votre

« Majesté de tenir secrète cette démarche que son « généreux esprit comprendra et que m'inspire « le souvenir de son séjour à Paris.

Signé : « Eugénie. »

L'Empereur de Russie répondit que l'état politique de la France étant si différent, son intervention ne pouvait plus avoir la même action. Néanmoins, c'est grâce à l'intermédiaire d'Alexandre II et sur les instances du Général Fleury, que l'entrevue de Ferrières fut accordée le 15 septembre.

A l'étranger, on envisageait la continuation de la guerre comme une faute pour la France. Aussi l'attitude de Monsieur Jules Favre, rompant les négociations, avait-elle indisposé contre nous toutes les autres puissances.

Au lendemain du 4 septembre, le Général Fleury, après avoir remis ses pouvoirs à Monsieur de Gabriac, le premier secrétaire de l'Ambassade de France à Saint-Pétersbourg, n'en chercha pas moins à entretenir autant qu'il était en son pouvoir les bonnes dispositions de l'Empereur de Russie, qu'il rejoignit au camp de Tzarkoé-Selo.

Dans des conversations qui n'avaient plus

aucun caractère officiel, le Général s'étant démis de ses fonctions, Alexandre II ne cacha pas les sombres prévisions que lui inspirait la témérité avec laquelle les chefs du nouveau gouvernement entreprenaient de soutenir une guerre désespérée, alors que nous n'avions plus d'armée, et que la plus grande partie de nos armements était anéantie. On trouvait chez ceux que nous avions battus jadis, que le malheur de la défaite n'était pas plus dur pour nous qu'il n'avait été pour les autres peuples et qu'à notre tour, nous devions céder, comme d'autres avaient cédé devant nous.

— « Il faut que la France sache aussi accepter la défaite, avait dit le Czar. Depuis une période de vingt années, de cruels revers ont été infligés à la plupart des grandes puissances de l'Europe. Les nations qui les ont subis se sont serrées autour de leur souverain. Elles se sont relevées! Pourquoi donc la France seule ne pourrait-elle souffrir ce que nous avons tous souffert? Mon père l'Empereur Nicolas a traité à Sébastopol. L'Empereur d'Autriche, après Solférino et Sadowa. Récemment encore le traité de Prague n'a-t-il pas fait saigner bien des blessures? N'y a-t-il pas

encore de l'honneur à s'avouer vaincu, lorsque la lutte n'est plus qu'une folie suprême? Dans les conditions actuelles, avec un gouvernement sans mandat, l'armée étant prisonnière, lorsqu'il faut créer une armée nouvelle devant l'ennemi établi au cœur du pays, que pouvez-vous espérer? Vous ne pouvez que prolonger une lutte aux dépens de tous vos intérêts. Avec l'ennemi qu'elle a devant elle, la France peut encore combattre. Elle ne peut plus vaincre.

« Les exigences de la Prusse grandiront avec vos revers, avec les sacrifices qu'elle-même s'impose pour continuer la lutte. Vous épuiserez le pays, et sans compter le sang qui coulera inutilement, vous vous préparez une longue suite de ruines et de troubles. Il y a des lois plus fortes que la volonté humaine. Que votre orgueil national s'incline, et traitez au plus tôt. »

Ce sont les mêmes avis que Monsieur Thiers devait recueillir durant ses pérégrinations auprès des différentes cours de l'Europe. Absent au 15 septembre, au moment de l'entrevue de Ferrières, il fut plus tard impuissant à faire prévaloir ces idées devenues les siennes, lors d'une

nouvelle tentative d'accommodement tentée avec la Prusse le 31 octobre, et à laquelle il se trouva mêlé.

En quittant Paris pour cette tournée européenne dont le but apparent était de réveiller les sympathies en faveur de la France, Monsieur Thiers se rendit directement en Russie.

On a prétendu que l'ancien ministre du gouvernement de Juillet n'avait pas voulu accepter une place parmi les membres d'un gouvernement dont il prévoyait la durée éphémère, et qu'il avait préféré s'éloigner à ce moment, afin de réserver l'avenir. Quoi qu'il en soit, Monsieur Thiers en arrivant à Saint-Pétersbourg, donna l'ordre qu'on le conduisît à l'Ambassade de France, où il arriva en fort mince équipage. Là, il fut poliment éconduit. En effet, la résidence où le Général Fleury s'était fixé était louée directement par lui. Monsieur Thiers, averti, dut se faire conduire dans un hôtel.

Lorsque la Comtesse Fleury, notre ambassadrice, reçut son audience de congé à Tzarkoé-Selo, l'Impératrice de Russie lui parla avec la plus vive émotion d'une lettre admirable de noblesse

et de patriotisme, dit-elle, que le Czar avait reçue de l'Impératrice Eugénie. C'était la lettre citée plus haut.

Le Général Fleury quitta définitivement la Russie à la fin du mois de septembre. Sa famille se fixa en Suisse pendant qu'il allait à Wilhelmshœhe. On lui fit savoir qu'il eût à ne pas rentrer en France sous peine d'arrestation. Il passa le temps de la guerre entre la Suisse et des visites à l'Empereur, en Allemagne.

Hastings étant une station de bains de mer élégante et très fréquentée durant la belle saison, l'Impératrice s'y trouva au milieu d'un mouvement mondain qui la faisait souffrir et la gênait. Sa Majesté désirait se fixer momentanément dans la campagne, aux environs de Londres. On se mit en quête d'une habitation retirée. Monsieur Strode, un Anglais fort riche qui avait connu l'Empereur autrefois, vint se mettre à la disposition de l'Impératrice et ayant appris que Sa Majesté cherchait une demeure, il offrit sa maison de Camden, située à Chiselhurst. Un des officiers qui était auprès du Prince Impérial l'alla visiter, pour voir si elle pourrait convenir. C'était une

vaste demeure enfermée dans un parc fort triste d'aspect, mais confortable et commode. Monsieur Strode voulait l'offrir à l'Impératrice pour s'y établir. L'aide de camp du Prince Impérial lui fit entendre que Sa Majesté n'accepterait pas et cherchait une location.

— Je ne demande pas mieux que de louer, dit Monsieur Strode.

— L'Impératrice n'a pas le projet de s'installer aussi grandement et cette maison doit être d'un loyer plus élevé que celui que l'on m'a fixé.

— Combien l'Impératrice veut-elle mettre?

L'officier cita un prix assez modique.

— C'est justement ce que je demande, répliqua Monsieur Strode.

L'affaire se conclut ainsi et l'Impératrice alla se fixer à Chiselhurst vers le 20 septembre, dans cette fatale demeure où l'on ne pensait rester qu'un temps très limité, mais où tant de pleurs ont coulé et où le cœur de l'Impératrice devait être brisé par la douleur la plus tragique qu'aucune mère ait connue.

Avant de quitter Hastings, il se produisit un incident qui est resté enveloppé d'un impené-

trable mystère, qui donna lieu à bien des commentaires et dont on n'a jamais eu la clef. Un Français que personne de l'entourage ne connaissait, Monsieur Régnier, se présenta et demanda à être reçu par Sa Majesté. L'audience ne fut pas accordée. Dans les circonstances critiques où l'on se trouvait, tous les inconnus étaient prudemment écartés. Monsieur Régnier ne se découragea pas. Il s'arrangea pour rencontrer le Prince Impérial dans une des promenades qu'il faisait seul avec son précepteur, Monsieur Fillon, et l'ayant abordé, il se nomma et dit au Prince qu'il partait pour Wilhelmshœhe, où il voulait aller saluer l'Empereur. Il demanda si le Prince ne voudrait pas envoyer à l'Empereur un souvenir du pays où il se trouvait. En même temps il tirait de sa poche une vue d'Hastings. Le Prince écrivit au crayon et signa deux lignes sur la photographie que M. Régnier lui présentait, et la lui remit, en le remerciant des sentiments qu'il venait d'exprimer pour l'Empereur.

L'Impératrice, en apprenant cette singulière rencontre, en fut préoccupée. Elle télégraphia aussitôt à l'Empereur de ne tenir aucun compte

de ce que pourrait lui transmettre une personne sans mandat, qui disait aller à Wilhelmshœhe et qui présenterait une photographie signée par le Prince Impérial.

Ce n'est pas à Wilhelmshœhe que Monsieur Régnier avait dessein d'aller. Deux jours après, il était à Ferrières, où il obtint une entrevue de Monsieur de Bismarck, auquel il présenta la photographie signée par le Prince Impérial comme un gage de négociation. On n'a jamais su les motifs qu'il invoqua, mais à la suite de cette entrevue on lui remettait un sauf-conduit pour Metz, où il arrivait deux jours plus tard!

Là, toujours grâce à la photographie signée par le Prince Impérial, il parvint jusqu'au Maréchal Bazaine. Il se donna comme mandataire de l'Impératrice qui, d'accord avec la Prusse, était au moment de signer la paix, prétendait-il. Il fallait absolument que Sa Majesté eût auprès d'elle un des représentants de l'armée de Metz. Elle demandait qu'on envoyât immédiatement soit le Maréchal Canrobert, soit le Général Bourbaki.

Le Général Bourbaki, appelé par le Maréchal Bazaine, reçut l'ordre de suivre Monsieur Régnier

et d'aller se mettre à la disposition de l'Impératrice. Le Général Bourbaki était un des aides de camp de l'Empereur. Son dévouement était éprouvé. Néanmoins, en apprenant qu'il devait se séparer momentanément de ses troupes, il éleva quelques objections. Le maréchal Bazaine lui représenta la situation périlleuse où se trouvait l'armée et l'engagea vivement à se rendre à l'invitation de l'Impératrice. Il donna même au Général, qui n'avait que sa tenue militaire, des vêtements bourgeois afin de ne pas attirer l'attention, en traversant les lignes prussiennes.

Le Général Bourbaki demanda des instructions plus précises.

— Vous ferez ce que vous dira l'Impératrice, répliqua le Maréchal Bazaine.

Certain qu'on ne lui imposerait rien qui pût coûter à son patriotisme ou à son honneur de soldat, le Général partit, accompagné de Monsieur Régnier, dont le sauf-conduit, émanant des autorités allemandes, était libellé pour deux personnes.

A son arrivée aux avant-postes, un colonel prussien se présenta au Général Bourbaki et lui dit qu'il était attendu depuis vingt-quatre heures.

Il lui proposa de le mener auprès du Prince Frédéric-Charles. Le Général, étonné, refusa en disant qu'il n'avait aucune affaire à traiter avec le Prince. Monsieur Régnier alors le quitta en lui disant qu'il le rejoindrait incessamment, muni du traité de paix prêt à être signé. Le Général fut accompagné jusqu'à la frontière par ce colonel prussien qui, en le quittant, lui avoua qu'il le connaissait et qu'il serait toujours honoré de l'avoir escorté.

Le Général passa en Belgique, où se trouvait Madame Bourbaki. C'est là seulement qu'il apprenait exactement l'état révolutionnaire où se trouvait la France. Il se rendit compte alors que la démarche dont il s'était chargé, sans mandat défini, sur l'ordre du Maréchal Bazaine, pouvait avoir une tout autre portée que celle qu'il avait comprise d'abord. Néanmoins, il partit pour l'Angleterre et le 20 septembre il arrivait à Chiselhurst, au moment du déjeuner de l'Impératrice.

L'émotion, la surprise de Sa Majesté en le voyant, les premiers mots échangés lui révèlent qu'on l'a abusé, qu'il n'est pas attendu, qu'on ne l'a pas appelé, qu'on n'a rien à lui dire.

Il se demande alors pourquoi on l'a éloigné d'une armée dont il est à même de juger la situation critique. Désespéré, il n'a plus qu'une pensée : rentrer à Metz pour reprendre son commandement. Mais lui permettra-t-on de traverser de nouveau les lignes d'investissement? L'Impératrice l'engage vivement à tout tenter pour rejoindre ses troupes.

Par l'entremise de Lord Granville, on obtient un sauf-conduit de l'ambassade de Prusse à Londres et le Général reprend aussitôt le chemin de la France. Mais à la frontière une déception plus cruelle encore l'attendait. Malgré les assurances données, malgré le sauf-conduit, on lui refuse le passage aux avant-postes, et il se voit séparé sans retour de ses compagnons d'armes.

Le Général Bourbaki vint immédiatement à Paris pour se mettre à la disposition du Gouvernement de la défense nationale. On lui donna le commandement de l'armée de l'Est qu'il dut organiser.

A l'armistice, Monsieur Jules Favre oublie de le comprendre dans la capitulation. Hors d'état de tenir tête aux armées victorieuses qui l'enve-

loppent de toutes parts, avec des troupes inexpérimentées et qui passent la frontière, en déroute au milieu d'une tourmente de neige, le Général se voit réduit aux plus horribles extrémités. Deux échecs aussi rapprochés sont au-dessus des forces de ce vaillant. Il s'attribue la double fatalité qui l'a séparé de ses compagnons d'armes à Metz et qui le chasse du territoire avec son armée en détresse. Il arme un pistolet et tente de se faire sauter la tête. On le sauva ! La trace de cette blessure est une des plus nobles cicatrices que puisse porter un héros malheureux.

Les jours qui suivirent l'apparition du Général Bourbaki en Angleterre, furent pour l'Impératrice des jours d'angoisse inexprimable.

Après le premier moment de surprise causée par l'arrivée inattendue du Général, Sa Majesté chercha à pénétrer la raison de ce mystérieux voyage. Uniquement occupée des intérêts de la France, l'Impératrice se demandait quelle relation on pouvait établir entre cette démarche et l'état de l'armée de Metz.

Un caractère comme celui de Bourbaki était au-dessus de toute interprétation douteuse. Mais

dans le trouble de ce départ incompréhensible, sans aucun pouvoir, sans aucune instruction pour remplir un rôle de négociateur dont les actes pouvaient avoir des conséquences si graves, n'y avait-il pas eu un peu d'égarement, d'affolement? Le Général n'avait-il rien oublié, rien omis? Comment pénétrer le véritable but d'une telle mission?

A toutes les interrogations de l'Impératrice, le Général Bourbaki avait répondu invariablement :

— Je ne sais rien. On ne m'a donné aucune communication à faire à Votre Majesté. On m'a dit d'une façon vague que mon concours était indispensable au salut de l'armée. On m'a donné l'ordre de partir, et je suis venu.

En même temps le Général dépeignait sous les couleurs les plus sombres l'état des troupes immobilisées autour de Metz, retenues par un investissement formidable, décimées par la maladie.

Toutes les démarches pouvaient devenir suspectes. Cependant l'Impératrice, cherchant à s'éclairer, n'hésita pas à demander partout des informations. Jour et nuit, en proie aux plus douloureuses anxiétés, elle se demandait s'il n'y avait pas quelque chose à faire pour sauver l'ar-

mée de Metz! Comment le deviner? Le temps s'écoulait sans apporter aucun éclaircissement.

Un jour, la Duchesse de Mouchy, entrant chez l'Impératrice, la trouva agenouillée dans son cabinet, priant avec ferveur.

— Mon Dieu, disait-elle, donnez-moi une inspiration qui me permette de sauver l'armée de Metz et je me ferai petite sœur des pauvres pour vous servir et vous remercier toute ma vie.

Lorsque je revis l'Impératrice en Angleterre, Sa Majesté me fit le plus dramatique récit de ces moments d'angoisse.

Tout le temps que dura la guerre, l'Impératrice ne songea qu'à seconder les efforts de la Défense! Après l'Empereur de Russie, l'Empereur d'Autriche, la Reine d'Angleterre, tous les souverains de l'Europe reçurent ses supplications pour obtenir une intervention favorable à la France, sans distinction de régime. Partout il fut répondu qu'en présence de la Révolution et d'un gouvernement irrégulier, toute intervention étrangère était devenue impossible.

On sut les efforts tentés par Sa Majesté en faveur de la paix. Monsieur Tissot, l'ambassadeur de

France à Londres, reçut l'ordre de faire parvenir très respectueusement à l'Impératrice Eugénie les remerciements du Gouvernement de la défense nationale, ce qui ne fut pas un des faits les moins singuliers de cette bizarre et douloureuse époque.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Page

La déclaration de guerre. — La Reine Isabelle et le Général Prim. — Prince et Princesse de Hohenzollern. — Le Roi de Prusse à Ems. — Le Comte Benedetti. — Dalle commémorative. — Négociations. — Monsieur Rancès. — Le Baron de Thile. — Paroles de l'Empereur. — Le Comte de Bismarck. — Le Prince Frédéric-Charles. — Renonciation éventuelle du Prince Léopold. 1

CHAPITRE II

Hostilité de la Prusse. — La Comtesse de Pourtalès. — Le Général Blumenthal et Lord Albermale. — 1867. — L'Exposition. — Les souverains à Paris. — L'Empereur de Russie. — Attentat de Berezowski. — Monsieur Raimbeaux. — Bal à l'ambassade de Russie. — Arrivée du Roi de Prusse à Paris. — Monsieur de Bismarck. — Les Buttes-Chaumont. — Le Maréchal de Moltke et l'eau de Paris. — Un tour de valse avec Monsieur de Bismarck. 19

CHAPITRE III

Pages.

Le gouvernement parlementaire. — Le ministère du 2 janvier. — Monsieur Émile Ollivier et les Tuileries. — Madame Émile Ollivier. — Victor Noir. — Le Prince Pierre Bonaparte. — Monsieur Henri Rochefort. — Troubles à Paris. — Le Creuzot. — Les anarchistes. — Duel de Don Enrique de Bourbon et du Duc de Montpensier. — La comédie chez le Prince Impérial. — Séance du plébiscite dans la salle des États au Louvre. — Toilette de l'Impératrice. — Monsieur Haussmann. . . . 45

CHAPITRE IV

Rupture des négociations. — La presse. — Conseil de huit heures. — Convocation des Chambres. — Discussions parlementaires. — Monsieur Thiers et la Duchesse de Mouchy. — L'Empereur. — Monsieur Le Sourd. — Le Colonel Stoffel. — Proclamations de l'Empereur. — Le Prince Impérial. — Les lois militaires. — Tristesse de l'Impératrice. — La mobilisation. — La *Marseillaise* par ordre. — Monsieur Prévost-Paradol. — Le Comte de Saint-Vallier. 75

CHAPITRE V

Le pont de Kehl. — La Régence. — Départ de l'Empereur et du Prince Impérial pour l'armée. — La santé de l'Empereur. — Le Baron Larrey. — Le Camp de Châlons. — Voyage à Arenenberg. — Monsieur Bachon. — Séjour à Compiègne. — L'Impératrice à Wilhelmshœhe. — Metz. — Saarbrück. — Wissembourg. — Mort du Général Douay. — Reichshoffen. — Forbach. — La Maréchale Bazaine. — Invasion. 115

CHAPITRE VI

L'Impératrice à Saint-Cloud. — L'Amiral Jurien de la Gravière. — Une dépêche de Forbach. — Un portrait de la

Pages.

Princesse royale de Prusse. — Monsieur Émile Ollivier. — Départ de Saint-Cloud. — Conseil de Régence. — La Maréchale Canrobert. — Le Général Trochu. — Le Prince Napoléon. — L'Amiral Rigault de Genouilly. — Le Général Trochu refuse le ministère de la guerre. — Le Général Palikao. — Réunion des Chambres. — Agitation dans Paris. — Le Maréchal Baraguey d'Hilliers. — Renversement du ministère Ollivier. — Son dernier Conseil. 147

CHAPITRE VII

L'Impératrice Régente. — Borny. — Longeville. — Nancy. — Le 15 août à Paris. — Le 15 août à Metz. — Le Maréchal Canrobert. — Les pompiers ruraux. — Les préparatifs du siège. — La Société de secours aux blessés militaires. — La Baronne de Bourgoing. — La Maréchale Canrobert. — Madame Coralie Cahen. — Le département de l'Aisne. — Activité dans Paris. — Les Tuileries. — L'émeute de la Villette. — Le Général Vinoy. 177

CHAPITRE VIII

L'Empereur à Metz. — Le Prince Impérial souffrant. — Arrivée au camp de Châlons. — État des troupes au camp. — Conseil de guerre. — Le Général Trochu, gouverneur de Paris. — Le Général Schmitz. — Le Général Favé. — Entrevue du Général Trochu avec l'Impératrice. — Breton, catholique et soldat. 207

CHAPITRE IX

Dernières journées de combat. — Bazeilles et Sedan. — Lettre du Général Pajol. — L'Empereur prisonnier. — Entrevue avec Monsieur de Bismarck. — Entrevue avec le Roi de Prusse. — Départ de l'Empereur. — Wilhelmshœhe. — L'Empereur et la Reine Hortense. — Une parole de l'Empereur à Chiselhurst. 231

BIBLIOTHECA
Oliveiriana

CHAPITRE X

Pages.

Le 4 Septembre. — Les irréconciliables. — Rumeurs dans Paris. — Dépêche de l'Empereur après Sedan. — Thiers et Mérimée. — Le Marquis de Castelbajac. — La Maréchale Canrobert et Monsieur Rouher. — Séance de nuit. — La Déchéance. — Réunion rue de la Sourdière. — Le Gouverneur de Paris se repose. — Mot du Général Trochu. — Un Maire de Paris. — Les amis de la dernière heure. — Entrevue de l'Impératrice avec une Députation de la Chambre. — Son attitude. — Les Ministres. — L'envahissement des Tuileries. — L'Impératrice cède. — Metternich et Nigra. — Les adieux. — L'envahissement du Carrousel. — Départ. — Monsieur Evans. — Embarquement à Deauville. — La tempête 253

CHAPITRE XI

Comment j'appris la captivité de l'Empereur. — Officiers échappés de Sedan. — Paris le 5 septembre. — Aux Tuileries. — La Vicomtesse Aguado. — La Princesse d'Essling. — La Comtesse de la Poëze. — L'Impératrice à Hastings. — Le Général Fleury et la Cour de Russie. — Alexandre II. — Une lettre de l'Impératrice au Czar. — Monsieur Thiers à Saint-Pétersbourg. — Monsieur Strode et Chiselhurst. — L'incident Régnier. — Le Maréchal Bazaine. — Le Général Bourbaki. — L'armée de l'Est. — L'armée de Metz. — Vœu de l'Impératrice. — Remerciements du Gouvernement de la défense nationale adressés à l'Impératrice Eugénie. 304

---

aris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 24921

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002198728b

CE DC 0280 . 2
.C28 1890
COO CARETTE, A. PREMIERE SER
ACC# 1069917

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 18 10 6